



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06730859 7



Cayley

11/13



ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME DOUZIÈME.

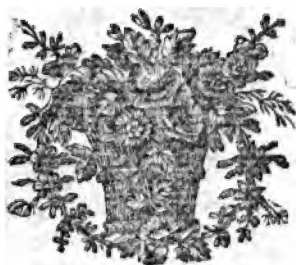
caylus
NKE

ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

*Cette partie contient plusieurs historiettes , & ouvrages
critiques & facétieux qui lui ont été attribués.*

TOME DOUZIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII.

1142

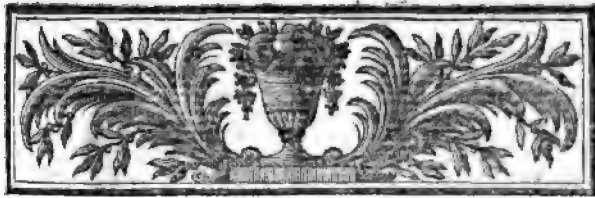


ROY W. III
21.18.19
1918

M É M O I R E S
DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS , BELLES-LETTRES , &c.

Nouvellement établie à Troyes en Champagne.



M É M O I R E S

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS, BELLES-LETTRES, &c.

*Quoique l'Académie eût résolu de se borner
au nombre de sept, M. *** ayant désiré
d'y être admis en qualité d'associé étranger,
ce savant écrivain y fut reçu le 19 Mars
1743, & prononça le discours suivant.*

MESSIEURS,

Les sept embouchures du Nil, les sept branches
du chandelier de l'Apocalypse, les sept merveilles
du monde, & les sept sages de la Grece vous

A ij

avoient déterminés à borner votre Académie au nombre mystérieux de sept ; un règlement si judicieux avoit exclu de cette compagnie différentes personnes d'un mérite rare, qui s'étoient présentées pour y avoir place : aurois-je pu espérer que vous feriez en ma faveur une exception si flatteuse ? C'est néanmoins la grace dont j'ai l'honneur de vous remercier aujourd'hui.

Que ne m'est-il permis de vous marquer ici toute ma reconnoissance, en vous payant le tribut d'éloges qui vous est dû ! O combien de talens & de connoissances n'aurois-je point à célébrer ! Géométrie, physique, morale, histoire, critique, astronomie, astrologie, éloquence, poésie, logoglyphes, acrostiches, gazettes ; l'universalité de vos talens embrasse tout.

Mais la dernière science que je viens de nommer, est celle qui vous occupe le plus. Oui, messieurs, votre objet principal est la connoissance de la politique & de l'histoire, par l'étude des différentes gazettes ; mais vous attachant à la gazette de France, comme au monument le plus sincère & le plus authentique, par-là vous faites assez connoître quelles sont les lumières de votre esprit & la droiture de votre cœur.

C'est pour faire part au public des trésors qu'un fonds si fertile doit vous produire, que vous avez

entrepris cette concordance universelle des gazettes, qui doit fixer la foi de la postérité sur tous les événemens de notre siècle. Telle autrefois, mais dans des tems moins lumineux, l'Académie françoise qui ne faisoit encore que de naître, ayant choisi pour son objet la perfection de la langue, & voulant en fixer l'usage, entreprit en commun ce grand dictionnaire universel, qui lui a fait tant d'honneur.

Je finis, messieurs, en vous assurant du parfait dévouement d'un homme jusqu'ici défenseur déclaré de la vertu problématique.

M*** ayant cessé de parler, le directeur de l'Académie prit la parole & répondit en ces termes :

MONSIEUR,

L'Académie vous remercie des louanges délicates que vous venez de lui prodiguer. Si, malgré l'exclusion qu'elle avoit donnée à plusieurs amateurs, elle vient de vous recevoir dans son sein, c'est qu'elle vous a jugé nécessaire à sa perfection; elle réunissoit auparavant tous les différens états qui

forment la société civile , il ne lui manquoit qu'un homme de lettres , & elle l'a trouvé en vous.

Vous avez parfaitement pénétré, monsieur, nos occupations & nos vues ; la gazette en effet, est notre objet principal ; de bons patriotes, comme nous, pouvoient-ils en choisir un autre, dans des tems de trouble & d'agitation tels que ceux où nous sommes ? Mais quand le mal sera devenu moins pressant ; quand la paix qui, suivant nos combinaisons, doit incessamment se conclure, exigera de nous moins de spéculations politiques ; alors nous nous permettrons quelques délassemens, & nous pourrons descendre jusqu'à la physique & à la géométrie.

Mais comme il est des esprits superficiels qui ne rendent point aux gazettes toute la justice qui leur est due, nous sommes bien aises de donner ici un témoignage public & raisonné de notre estime pour ces sortes d'ouvrages.

Nous déclarons donc formellement que les gazettes sont pour nous ce que les écrits d'Homère ont été pour beaucoup d'admirateurs de ce père de la poésie ; c'est-à-dire, que nous les regardons comme un répertoire de tous les arts & de toutes les sciences, comme la règle des mœurs la plus sûre, comme le creuset le plus parfait pour affiner & pour épurer l'esprit.

Mais indépendamment de ces avantages généraux , la gazette nous paroît encore le meilleur modele pour écrire l'histoire : des vues fines & approfondies, un germe inépuisable de réflexions & de raisonnemens , une simplicité noble , une élégance de style toujours soutenue , une érudition vaste qui embrasse à la fois l'histoire de tous les pays : voilà ses caractères distinctifs.

Nous donnerons à toutes ces vérités le plus haut degré d'évidence dans notre concordance universelle, & dans les remarques historiques , politiques, métaphysiques, morales & critiques dont nous avons dessein de l'enrichir. En attendant, l'Académie à résolu de faire concourir pour le prix, & de proposer pour sujet : *la manière de lire & d'étudier utilement la Gazette.*

C'est ainsi que prodiguant au dehors les trésors dont nous regorgeons, nous travaillons à nous former des élèves qui puissent un jour nous remplacer. L'ordre de la providence , monsieur , va bientôt vous ravir à l'Académie , & vous rappeler dans un pays qui croit être l'unique séjour des arts & des sciences. Suivez votre destinée , & allez apprendre à Paris étonné , qu'il est quelque esprit & quelque bon goût dans le fonds de la Champagne.





DISSERTATION

S U R

UN ANCIEN USAGE,

*Lue dans l'Académie de Troyes, le 28 Mai
1743.*

Par M. ***. l'un des sept.

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Hor. Art. Poet.

L'HISTOIRE nous apprend , messieurs , les guerres, les victoires & les défaites des nations les plus célèbres de l'antiquité; mais par une fatalité dont on a droit de se plaindre, regardant comme au-dessous d'elle la connoissance des mœurs & des usages, elle semble l'avoir abandonnée aux conjectures & aux disputes des Briffons, des Seldens des Lipfes & des Saumaïses.

Une Académie telle que la nôtre s'exposera-t-elle à recevoir de la postérité un pareil reproche?

Non , messieurs ; & c'est en mon particulier pour l'éviter que j'ai employé mes veilles à la dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter.

Elle a pour objet l'usage antique de faire dans la rue du Bois l'acte naturel & nécessaire , anciennement appelé chez les Hébreux , *hesich raghlav* ; depuis chez les Grecs *ἡσχίειν* ; chez les Latins , *cacare* ; maintenant en Allemagne , *scheissen* ; en Angleterre , *to shite* ; en Italie comme chez les Romains , *cacare* ; en Espagne , *cagar* ; & qu'en France nous exprimons communément par le mot *chier* ; c'est-à-dire , que je vais avoir l'honneur de vous entretenir sur l'usage de chier dans la rue du Bois.

Cette matière étoit encore vierge ,

Intentatam nostri liquere Poëta. Hor. art. poët.

j'avouerai , messieurs , qu'elle m'a tenté ; d'ailleurs , elle concerne un des besoins les plus essentiels à l'homme ; raison suffisante pour lui donner de grands droits sur mon cœur :

Homo sum , humani nihil à me alienum puto.

Terent. Heaut. act. 1. scen. 1.

Enfin j'ai cru découvrir dans cet usage une preuve incontestable de l'ancienneté de notre ville.

Voici donc l'ordre que je me propose de suivre dans cette dissertation. J'y veux établir :

1°. La manière dont cet usage se pratique dans la rue du Bois.

2°. Qu'il a été pratiqué de la même manière par les peuples les plus fameux & les plus sages de l'antiquité : les Juifs, les Egyptiens, les Grecs & les Romains ; & que même ces peuples l'ont traité comme un point de religion.

3°. Que cet usage a passé de l'Egypte dans les Gaules, où les druides l'ont apporté avec leur religion, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille.

4°. Que, bien que cet usage, par la suite des tems, ait dû paroître singulier, vu le changement de religion & l'altération de l'antique simplicité, cependant jusqu'ici les magistrats de cette ville l'ont toujours respecté.

5°. Je finirai par quelques réflexions sur une circonstance de cet usage.

P R E M I E R P O I N T.

La rue du Bois est sans contredit une des plus belles rues de cette capitale de la Champagne. Elle commence du côté de l'orient, au gué formé par le bras de la Seine qui lave le mur des révérends

pères Cordeliers; de-là elle monte jusqu'au rempart qui ferme la ville à l'occident, & elle y prend le nom de corterie ou marché aux chevaux. Elle a par-tout environ sept toises de largeur; au milieu coule un ruisseau qui la divise en deux parts égales; c'est sur les bords de ce ruisseau, que tout âge & tout sexe vient payer le tribut journalier auquel la digestion le foumet.

Voici le cérémonial qui s'observe en ces occasions : on se place d'abord de manière que l'on ne soit tourné ni du côté de l'orient, ni du côté de l'occident. On leve ou l'on abaisse les linges & vêtemens qui couvrent les parties évacuantes; on s'accroupit, les deux coudes posés sur les genoux & la tête appuyée dans le creux des mains, l'évacuation faite, on se rhabille, sans se servir de linge ni de papier; on regarde ce qu'on a fait, & l'on s'en va.

DEUXIÈME POINT.

L'éloignement que l'on a maintenant pour la vue & pour l'odeur d'un étron n'est point un sentiment naturel ni raisonnable, c'est sur quoi tous les savans sont d'accord; c'est aussi ce que veut dire l'empereur Marc-Aurele-Antonin, par cette belle pensée : Que l'odorat doit recevoir également toutes les

odeurs , & que le sage ne méprise ni ne dédaigne rien sur le rapport de ses sens. (1) C'étoit en effet par ces grands principes , que l'on se conduisoit dans les premiers tems du monde ; & l'homme étoit trop persuadé de la noblesse de son être , pour penser que quelque chose qui sortoit de lui-même , & qui en avoit fait partie , pût être un objet de mépris.

On parloit donc alors sans périphrase & sans façon de tout ce qui a rapport à l'action de chier. Si l'on se sentoît pressé d'un besoin , on le satisfaisoit sans scrupule au milieu des rues , & sous le nez des passans ; & la manière de chier étant alors chez presque tous les peuples un point de religion , comme je le prouverai par la suite , il est à croire que ~~si~~ en pareil cas , les assistans s'écartoient un peu , c'étoit moins par un mouvement de répugnance que par un sentiment de respect.

Les Juifs chioient dans les rues , c'est un fait qui n'a pas besoin de preuves ; ils avoient reçu de nos premiers parens l'usage de chier en plein air. Mais comment chioient-ils ? Précisément comme on chie dans la rue du Bois , c'est-à-dire , en s'accroupissant , & en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi.

(1) Lib. 10. n. 33.

Pendant long-tems ils n'eurent sur cet usage d'autre loi que la tradition; mais Jérusalem ayant été détruite & la nation dispersée, les rabbins appréhendèrent que cette pratique ne fût pas conservée aussi précieusement qu'elle le mérite : c'est pourquoi ils l'ordonnèrent précisément dans leurs livres. Ecoutons le savant Akiba, c'est lui qui va parler. (1) Akiba a dit : « J'ai appris trois choses. » La première, qu'il ne faut pas se tourner du » côté de l'orient, ni du côté de l'occident, mais » bien du côté du nord ou du midi. La seconde, » qu'il ne faut pas se trourer debout, mais quand » on est accroupi. La troisième, qu'il ne faut pas » se torcher le derrière avec la main droite, mais » avec la main gauche. . . . Tels sont les mystères » de la loi. » (2).

(1) *Barajetha in Massech. Berach. fol. 62. ap. lent. v. 10.*

(2) *Tria didici. Didici 1º. quòd non versus orientem & occidentem, sed versus septentrionem & austrum convertere nos debemus. Didici 2º. quòd non in psdes erectum, sed jam confidentem se retegere liceat. Didici 3º. quòd pedes non dextrâ sed sinistrâ manu abstergendus sit. . . . Legis hæc arcana sunt. Akiba vivoit dans le onzième siècle. Dès la fin du dixième le luxe des torche-culs avoit tellement gagné, que les religieux de l'ordre de S. Benoît ne pouvoient plus s'en passer. *Annal. Benedic. sub anno 995.* Dans la*

La manière de chier des Egyptiens n'étoit pas concertée avec moins de précautions. Aux repas que donnoient les rois d'Egypte des premières dynasties, on apportoit un vase d'or ou d'argent pour que tous les conviés y chiaffent, *in quibus ventrem levarent.* (1) Diodore de Sicile nous apprend que, dans le cours ordinaire de la vie, les Egyptiens chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi ; (2) & nous voyons dans Pline le naturaliste (3) que les mages avoient grand soin de leur recommander cette pratique. Ce peuple qui produisit les premiers philosophes & les premiers fages de l'univers, (4) regardoit tous les pets & toutes les vesses comme autant de divinités, & les adoroit avec une espece de transport, *non sine quodam furore.* (5) Il honoroit aussi d'un culte spécial & particulier l'escarbot ou fouille-

vie de Léon, abbé de Nonantula, ce que dom Mabillon appelle le nécessaire des frères, *quæ fratribus necessaria*, est appelé dans l'auteur original, *anitergia*, des torcheculs. *Petr. Damian. opusc. 19. ch. 11.*

(1) Herodot. l. 2. Alexander ab Alex. l. 5. c. 21.

(2) Diodor. Sic. l. 1. c. 8.

(3) Plin. l. 28, c. 19.

(4) Clem. Ale. recogn. l. 5.

(5) *Cæsarius Diol.* 1.

merde. Cet infecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, & qui s'amuse à en faire des pilules, *pilulas volvere*, étoit pour les Egyptiens l'image du monde, du soleil, d'Isis, d'Osiris, en un mot le *nec plus ultra* de la divinité. (1).

Le savant père Kircher rapporte à ce sujet une histoire fort agréable, & dont je suis bien aise de régaler le lecteur. Le docte jésuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien auteur arabe.

Un Egyptien & un Persan voyageoient ensemble ; ils trouvèrent dans leur chemin un fouillemerde, qui rouloit en long & en large une pilule de merde d'âne. (2). Le Persan, qui marchoit étourdi, ne prenant point garde à l'infecte vénérable, mit le pied dessus & l'écrasa tout net. L'Egyptien effrayé de ce déicide énorme, leva les yeux vers le ciel, & poussant les cris les plus lamentables, attesta dieux & déesses qu'il n'y avoit point de part. Le Persan qui ne savoit pourquoi tout ce tintamâre, en demanda la cause à son camarade : Malheureux ! lui répondit ce dernier, ne crains-tu point la vengeance des dieux, toi qui viens de

(1) Plin. l. 30. c. 11. n. 15. *Idem*, l. 11. n. 30. Kircher, *Prodr. Ægypt.* 6. ult.

(2) *Pilulam in stercore asini conglobatam hinc inde volventem. Kirch. ibid.*

traiter si indignement l'image de notre grand dieu Osiris ? L'histoire ajoute que vraisemblablement le Persan marcha par la suite avec plus de circonspection, dans la crainte de s'attirer l'indignation de toutes les divinités en bleffant ce dieu merdeux.

Les anciens poètes que la Grece regarde comme ses législateurs, recommandoient aux hommes de ne point chier debout, ni du côté du levant : Μηδ' αντ' ηελίοιο τετραμμένος ὀρθὸς ομιχεῖν, ni hors des rues : μὴτ' ἐκτὸς ὁδὸς. Mais, disent-ils, un homme sage & pieux doit s'accroupir ; & le moins scrupuleux doit chier contre une muraille :

Εἰζόμενος δ' ὅγε θεῖος ἀνὴρ πεπνυμένα εἰδώς

Ἦν' ὅγε πρὸς τοῖχον πελασας ευερχέος αὐλῆς.

Héfiot. *opér. 6. dies.*

Un des préceptes de Pythagore étoit de ne point piffer en face du soleil : πρὸς ἥλιον τετραμμένον μὴ ομιχεῖν. (1). Tous les poètes de l'ancienne comédie parlent très-souvent de pets, de vesses, de merde, &c. ce qui nous prouve que les Grecs n'avoient point d'aversion pour la merde. Aristophane nous présente plusieurs traits qui éta-

(1) *Laert. in Pythagor.*

(2) *Act. 5. scen. 2.*

blissent que les Athéniens chioient dans les rues ; un des plus frappans , est le discours que cet auteur met dans la bouche de Strépsiades , comédie des nuées : (2) ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'est un père qui étant maltraité par son fils , lui reproche son ingratitude. « Malheureux ! » lui dit-il , c'est moi qui ai pris soin de ton enfance ; à-peine savois-tu balbutier que j'entendois déjà ce que tu voulois. Disois-tu , *nanan* ? je courrois vite te chercher à manger. Je n'attends pas que tu disses : *caca* , pour te porter dans la rue , & là , je te faisois chier entre mes bras. A-présent tu veux m'étrangler ! j'ai beau crier que je me meurs d'envie de chier , impur que tu es ! tu ne veux pas me laisser sortir dans la rue , & en me ferrant la gorge , tu m'as fait chier tout par ici. »

A Lacédémone , on chioit aussi dans les rues ; Plutarque (1) nous a transmis une aventure qui ne laisse aucun doute là-dessus. Des députés de l'île de Chio , étant à Lacédémone , allèrent voir par curiosité le lieu où se rendoit la justice. Comme ce jour-là ils avoient dîné en ville , s'étant senti pressés d'un besoin , ils chièrent tous sur le siege

(1) In *Apophth. Laconic.* p. 232.

des juges. On trouve bientôt leurs étrons , & l'histoire en vole de bouche en bouche ; grand bruit ; tout Sparte est en rumeur. On croit reconnoître l'ouvrage de quelque plaideur mécontent ; on informe. Mais quand on eût découvert d'où le coup partoît , on excusa l'ignorance de ces étrangers , qui pouvant chier dans toutes les rues , ne savoient pas qu'à Sparte on n'étoit point dans l'usage de chier sur le tribunal des éphores ; les parties furent donc renvoyées hors de cour & de procès. Les Lacédémoniens même prirent si bien la chose , que depuis , pour exprimer un homme qui ignoroit les usages de leur ville , ils disoient en proverbe : C'est un homme de Chio qui chie ; (1) *Chius cacans*.

(1) *Vet. interpr. Aristoph. in pacem*. Robert & Henri Etienne , ainsi que tous les Hellenistes ont dérivé le mot *chier* du grec , *Χέειν*. Le Duchat le fait venir du flamand , *schyten*. Tous ces savans sont dans l'erreur.

Chier vient du latin *cadere*. Dans son acception primitive il ne signifioit autre chose que *tomber* , *être assis*. On le trouve dans le premier sens , dans les chansons manuscrites de monsignor Gauthier d'Argies , manuscrits de Clairambault , p. 537.

Et si tu vois quele rie
De la dolor que je sent ,
Li *chie* au pied doucement

Originaiement les Grecs ne se torchoient point le derrière, ou bien s'ils se le torchoient, ce n'étoit qu'avec les doigts ou les habits. C'est ce que nous voyons dans Homère, à l'occasion de Nauficaa. Cette princesse demande à son père son char

En chantant : merci li crie.

Au fol. 20. col. 2. des poésies manuscrites d'Eustache Deschamps, on trouve le mot *chier* dans les deux significations.

Dépuis la mort du vaillant roi Basin,
 Qui de Thoringe avoit la seigneurie,
 Et du fleuve qui *chiet* dedans le Rhin,
 Sur lequel *chiet* la cité orgueillie, &c.

Ce fut d'abord pour exprimer l'acte naturel d'une manière honnête & détournée, qu'on se servit du mot *chier*; mais cette signification ayant rendu le terme ignoble dans son acception primitive, pour l'y réhabiliter on en changea la terminaison, & de *chier*, l'on fit *choir*. Voilà ce qui a trompé tous les savans. Car voyant à ces deux mots une terminaison & une signification différentes, ils ne se font pas doutés qu'ils eussent la même origine, ou plutôt que ce ne fût qu'un même mot. A la fin du seizième siècle, *chier* s'employoit encore d'une manière honnête. *Pleurez donc & chiez bien des yeux, vous en pisserez moins*, est-il dit, dans le Moyen de parvenir, histoire du jeune-homme fessé.

& ses chevaux, pour aller avec ses femmes laver ses chemises. Mon père, lui dit-elle, vous avez déjà marié deux filles; comme elles n'ont plus besoin de galans, elles n'ont plus besoin de propreté; mais pour les trois qui restent, croyez-vous qu'elles puissent aller briller aux ballets & aux assemblées avec des chemises merdeuses? (1)

A Rome on ne se faisoit point difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace & tous les poètes du siècle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages. (2) L'empereur Héliogabale chioit, comme les rois d'Egypte, dans des vases d'or ou d'argent. (3) Il y avoit même à Rome de simples particuliers qui étoient dans le même usage. (4)

Ventris onus misero, nec te pudet, excipit auro,

Basse, bibis vitro; carius ergo cacas. Mart. Ep. 37. l. 1.

(1) *Odyss. lib. 6.* L'auteur a cité ce passage de mémoire, & s'est trompé. Il n'est point question dans Homère des filles d'Alcinoüs, mais de ses fils. Ce sont leurs chemises que la princesse va laver.

(2) L'empereur Commode en mangeoit : *Dicitur sape prætiosissimis cibis humana stercora miscuisse, nec abstinuisse gustu.* Lamprid.

(3) *Lamprid. in Eliogab.*

(4) *Petron. saty. c. 27.*

L'empereur Claude avoit permis de pêter à sa table. (1) Caton l'ancien nous dit que lorsqu'il prenoit les auspices chez lui, s'il arrivoit à quelqu'un de ses esclaves de pêter, il trouvoit que cela ne faisoit point de mal , *nullum mihi vitium facit.* (2)

Les Romains appelloient par honneur, Saturne, *Sterculius*, (3) c'est-à-dire, merderet. Lactance (4) nous apprend qu'ils eurent un dieu nommé Merdier : *Stercutius à stercore*; & nous lisons dans Pline le naturaliste (5) que ce dieu étoit fils du dieu Faune , & petit-fils de Picus , roi des Latins.

Dans toutes les petites rues de Rome il y avoit des baquets pour apprêter à pisser aux passans; c'est ce que nous apprenons par un fragment du discours que prononça C. Titius, pour la loi Fannia. L'orateur parlant de ces juges qui se grisent avant que d'aller à l'audience : Ils ont tant bu, dit-il, qu'ils emplissent tous les baquets qui sont dans les petites rues : *Nulla est in angiporto amphora quam non*

(1) *Sueton. in Claud. c. 33.*

(2) *Cato. Orat. de sacrileg.*

(3) *Macrob. Saturn. t. 1. c. 7.*

(4) *Lact. de fal. rel. c. 4.*

(5) *Plin. l. 17. c. 2. n. 40.*

impleant. (1) C'est aussi ce que Lucrèce nous dépeint si joliment , en parlant des petits enfans qui pissent au lit quand ils dorment.

Pulsi saepe lacum propter , se , ac dolia curta ,

Somno devincti , credunt extollere vestem ,

Totius humorem saccatum ut corpori fundant.

Lucret. de nat. Rer. l. 4.

Tant que les Curius & les Camille cultivèrent eux-mêmes le champ de leurs pères , & y vécurent de racines ; Rome , simple & modeste comme eux , chia sans faste , sans raffinement , sans mollesse. On se contenta du plaisir que la nature attache au besoin de chier , sans vouloir l'augmenter par une propreté mal entendue ; je veux dire qu'on ignore l'usage des torches-culs. Mais après la ruine de Carthage , Rome n'ayant plus d'émule , tout-à-coup ses vertus dégénérèrent , le raffinement en tout genre fut porté à l'excès , & par un luxe avant-coureur de la décadence de la république , les culs des Romains , qui n'avoient jamais été torchés , commencèrent à l'être. (2)

Ce ne fut pas seulement sur les premiers de Rome

(1) *Macrob. Sat. lib. 3. c. 16.*

(2) *Sallust. bell. Catil. Vellej. Petere. lib. 2.*

que ce luxe énorme exerça son empire , tout le peuple voulut s'accoutumer à cette sensualité ; ce fut comme une peste qui frappa sans distinction tout sexe , tout âge & tout état : *Quasi pestilentia invasi* ; nous dit Salluste.

On plaça donc alors , pour la commodité du public , des éponges dans toutes les rucs. Ces éponges étoient attachées chacune au bout d'un bâton , comme nous l'apprenons par un fait que Sénèque nous a conservé. Un criminel que l'on conduisoit au supplice ayant demandé la permission de chier devant le peuple , & l'ayant obtenue , au lieu d'employer l'éponge & le bâton à l'usage ordinaire , il se fourra l'un & l'autre dans la gorge , & s'étouffa. (1)

Plusieurs antiques qui sont parvenus jusqu'à nous , achevent d'établir mon opinion sur la façon de chier des anciens. Ce sont de petites figures de bronze qui représentent un homme nud , ayant les joues enflées , & accroupi comme on l'est dans la rue du Bois , c'est-à-dire , les deux coudes posés sur les genoux , & la tête appuyée dans le creux des mains.

Cette attitude a donné lieu à bien des conjec-

(1) *Senec. Epist. 70.*

tures de la part des antiquaires. Le plus grand nombre a décidé que c'étoit le dieu Pet , *deus Crepitus*. Le père de Montfaucon , dans son antiquité expliquée , a été plus réservé. Nous en donnons , dit-il , quelques-uns , sans garantir que ce soit cela. (1).

Pour moi qui ai étudié la matière plus qu'aucun savant , je crois pouvoir garantir que ce n'est pas cela. En effet , le dieu Pet a-t-il besoin d'être nud ? a-t-il besoin d'avoir les joues enflées , & d'être accroupi ? Ce sont-là de ces choses dont tout le monde est en état de juger par son expérience journalière. Il est donc tout simple de conclure , sur-tout après avoir vu ma dissertation , que l'antique en question représentoit , non pas le dieu Pet , mais un homme chiant selon le rit des Juifs , des Egyptiens , des Grecs & des Romains.

T R O I S I È M E P O I N T .

Venons au troisième point de ma dissertation. J'ai dit que l'usage de chier en plein air , de la manière dont nous le pratiquons , nous étoit venu de l'Egypte , long-tems avant l'arrivée des Phocéens à

(1) Tom. 3. part. 2. p. 326.

Marseille, & que les druides nous l'avoient apporté avec leur religion.

Aucun des auteurs anciens n'a parlé précisément sur ce fait; mais nous puisons dans leurs écrits une infinité de présomptions, dont les lueurs, quand on veut les réunir, forment un jour si éclatant & si pur qu'il n'est pas possible de s'y refuser.

D'abord il est certain que lors de l'arrivée des Phocéens à Marseille, la religion des druides fleurissoit depuis long-tems dans les Gaules; il est constant encore que toutes les religions du monde sont sorties de l'Egypte; Diodore de Sicile nous l'a dit, & le savant père Kircher nous l'a confirmé. (1) Si donc, après avoir établi, comme je viens de le faire, que la religion des druides nous est venue de l'Egypte, je puis prouver que la manière de chier ait été un point de religion chez les Egyptiens, ne suis-je pas en droit de conclure que c'est de ce même peuple que nous tenons l'usage de chier comme nous le pratiquons, & que cet usage nous a été apporté par les druides?

Or, j'ai fait voir au commencement de cet ouvrage, que les Egyptiens chioient comme nous

(1) *Diod. Sic. lib. 3. c. . Kirch. Prod. Ægypt. c. 4.*

chions ; que cette façon de chier étoit chez eux un point de religion ; qu'ils recueilloient précieusement leur merde dans des vases d'or ou d'argent ; qu'ils adoroient indistinctement tous les pets & toutes les vesses ; qu'ils estimoient , qu'ils honoroient le fouille-merde , & qu'ils trouvoient dans ce dieu merdeux l'image de toutes leurs divinités. Après cela se trouvera-t-il quelqu'un assez peu raisonnable & d'assez mauvaise humeur , pour disputer à l'Egypte la gloire de nous avoir procuré cet agréable usage ?

Ne doit-on pas au contraire penser avec moi , que ce fut par des préceptes sur la manière de bien chier , que les druides commencèrent à poser les fondemens de leur doctrine ? Car enfin , lors de l'arrivée des druides , qu'est-ce qu'étoient les Gaulois ? Des barbares vivant sans loix & sans discipline , chiant , à la vérité , mais chiant sans goût , sans aménité , sans principes , & tournant indistinctement un derrière irreligieux à tous les aspects de l'horison.

Il est donc tout naturel de présumer que la première chose que firent les druides , fut d'apprendre aux Gaulois que la manière de chier n'étoit rien moins qu'indifférente ; de leur faire connoître les quatre points cardinaux de l'horison ; de leur dire : Voilà l'orient , voilà l'occident , voilà le midi ,

voilà le nord : il faut chier du côté du nord & du midi, mais il ne faut pas chier du côté de l'orient, ni du côté de l'occident ; ce fut enfin de les faire accroupir devant eux, pour leur montrer comment, en appuyant la tête sur les mains & les coudes sur les genoux, on pouvoit, au grand soulagement des jarrets, trouver dans les pieds un point d'appui commode & naturel. Voilà, ce me semble, notre façon de chier débrouillée avec toute la netteté possible.

QUATRIÈME POINT.

Cet usage s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours. Ni l'invasion des Gaules par les Romains, ni les irruptions des barbares, ni le changement de religion n'ont pu y porter atteinte. Le luxe même, ce tîran de toutes les vertus, ce fléau plus cruel que la guerre, *seuor armis luxuria*, a fait d'inutiles efforts pour lui porter le coup mortel. Il est vrai néanmoins de dire, que sous Clovis le grand, la doctrine des druides ayant été totalement abolie, & l'ancienne discipline s'étant beaucoup relâchée, on crut (mal-à-propos sans doute) pouvoir se dispenser de chier dans toutes les rues. On déposséda donc l'usage de chier d'une partie de ses anciens domaines; mais pour faire connoître que ce n'étoit

ni par mauvaise volonté , ni par un sentiment de mépris , chaque pays , chaque ville lui affecta spécialement certains quartiers , & l'on voulut qu'il continuât d'y être pratiqué avec les cérémonies , le respect & la tranquillité ordinaires ; non-plus à la vérité par principe de religion , mais pour être à la postérité un monument de l'antiquité des lieux où il se trouveroit pratiqué.

La rue du Bois fut choisie par les Troyens pour être dépositaire de ces monumens précieux. Voilà la source du respect que nos magistrats ont toujours eu pour cet usage ; respect si bien cimenté , que , depuis Clovis jusqu'à nos jours , on ne l'a vu qu'une seule fois se démentir. Ce fait , qui n'est imprimé nulle part , mérite d'être transmis à la postérité.

Il y a environ cent ans que la ville eut à sa tête des Magistrats aussi peu éclairés que ceux qu'elle choisit d'ordinaire , le font beaucoup. Ces magistrats , sans érudition & sans goût , s'avisèrent de jeter un regard de dédain sur l'usage pratiqué dans la rue du Bois ; & leur projet n'alloit pas moins qu'à porter une main profane sur tous les monumens respectables qu'on y trouve à chaque pas.

La nouvelle en fut bientôt portée dans le quartier. Maîtres tisserands , compagnons , trameurs ,

fileuses de coton , tous les intéressés s'assembloient tumultueusement dans l'endroit vulgairement appelé les *alloures* ou *alloires de la Corterie*. Là, il fut délibéré sur le salut commun. On résolut d'envoyer des députés à l'hôtel-de-ville; un nommé *Briet*, maître tisserand, homme de tête & beau parleur, & un autre dont le nom s'est malheureusement perdu dans la nuit des tems, furent élus pour remplir ce ministère glorieux. Ils partirent pour l'hôtel-de-ville, environnés d'une foule innombrable de tout âge & de tout sexe : semblables à ces anciens tribuns qui montoient au capitol pour défendre les intérêts du peuple romain contre les entreprises du sénat.

Arrivés devant le conseil de ville, on fit silence. Nos députés, sans perdre le tems en paroles inutiles, adressèrent aux magistrats cette harangue si courte, mais si belle, & si pleine d'énergie : *Messieurs, nos pères y ont chié, j'y chions, & nos enfans y chieront*. Ce peu de mots, dignes de l'ancienne Sparte, fit un effet prodigieux; tout le monde en fut frappé; des cris d'acclamation s'élevèrent de toutes parts. Le corps de ville reconnoissant l'injustice de ses prétentions, accorda aux députés tout ce qu'ils pouvoient désirer; & la rue du Bois, glorieusement maintenue dans la jouissance de ses droits, vit avec transport tous les culs de

ses vassaux revenir à la manière accoutumée, lui rendre l'hommage & lui payer le tribut qu'ils lui devoient.

C I N Q U I È M E P O I N T.

Jusqu'ici, messieurs, je vous ai fait voir la façon dont l'usage de chier se pratique dans la rue du Bois; je vous ai prouvé que cet usage avoit été pratiqué de la même manière par les peuples les plus célèbres de l'antiquité; qu'il avoit été regardé chez eux comme un point de religion; qu'il nous avoit été apporté de l'Egypte par les druides, & que les magistrats de cette ville l'avoient toujours respecté. Il ne me reste plus qu'à vous donner les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous promettre sur une circonstance de cet usage, & par lesquelles j'ai cru que mon ouvrage devoit être couronné.

Cette circonstance est l'habitude où l'on est, après qu'on a chié, de regarder ce qu'on a fait. De graves auteurs ont prétendu qu'on ne regardoit son étron que depuis qu'Arius, par une punition divine, chia tous ses intestins. J'ai été long-tems du sentiment de ces auteurs, mais après une mûre réflexion, j'ai cru devoir changer d'avis.

En effet, quels sont ceux qui chient dans la rue

du Bois, & qui y regardent leur étron ? Ce sont, j'en conviens, des gens fort estimables & très-utiles à la société, mais qui, pour l'ordinaire, n'ont pas fait l'objet de leurs études, ni de l'histoire profane, ni de l'histoire ecclésiastique. J'oserois même assurer que les trois quarts & demi d'entr'eux n'ont jamais ouï parler, ni d'Arius, ni de sa doctrine, ni de la vengeance que la divine justice exerça sur lui. Cela posé, s'ils regardent leur étron, ce ne peut être par un sentiment réfléchi, fruit d'un savoir qu'ils n'ont point acquis ; il faut donc que ce soit par un mouvement naturel ; & c'est mon opinion.

Cette opinion, conséquente au système général de cette dissertation où j'ai démontré que naturellement nous aimions la merde, est fortifiée par ce système, & réciproquement elle le fortifie.

Elle a en sa faveur ce bel adage, connu de tout le monde, & fondé sur l'expérience & la raison : Chacun trouve que son étron a l'odeur bonne ; *stercus suum cuique bene olet*. Elle est conforme au cours ordinaire de nos sentimens & de nos passions, suivant lequel, tout ce qui vient de nous, nous est toujours cher. Car enfin, messieurs, qu'est-ce qu'un étron ? C'est notre ouvrage, c'est le fruit de nos entrailles, c'est un enfant malheureux que nous

allons abandonner pour toujours. Hé! n'est-il pas naturel qu'avant que de le quitter, on lui accorde au-moins un regard!

D'ailleurs, qui sont ceux qui regardent leur étron avec le plus de complaisance? Ce sont les enfans qui, exempts par leur âge du joug des préjugés, suivent sans réflexion les mouvemens de la nature. J'en ai vu, de ces enfans, qui restoient un quart-d'heure auprès de leur étron, qui le remuoient même avec un brin d'osier ou de farnent, & qui, durant toute cette opération, apportoit à l'examiner une attention aussi sérieuse que ces anciens augures qui croyoient pénétrer le fort des nations dans les entrailles des victimes qu'ils venoient d'égorger.

Je finis par une réflexion qui me paroît concluante. Nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les sciences & répandus dans le monde, c'est-à-dire, voguant à pleines voiles sur l'océan des idées fausses & du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte, laisse encore éclater un goût décidé pour la merde. J'en connois plusieurs que je pourrois vous nommer, en qui ce goût pour la merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux; non pas à la vérité dans des vases d'or ou d'argent, comme les convives des premiers rois d'Egypte, & quelques-uns d'entre les
Romains;

Romains; mais du moins après la chemise & dans les vêtemens.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt. . . .
Virg. Eglog. 5.



IL s'étoit élevé dans l'Académie une dispute assez vive au sujet de la dissertation qui précède. Quelques Académiciens prétendoient que l'Auteur avoit donné trop d'extension à son système, qu'il avoit présenté comme général un usage qui n'étoit que particulier à certains peuples & dans certains cas. On l'accusoit même d'avoir dissimulé les autorités qui lui étoient contraires. Cette dispute donna lieu à la dissertation suivante, qui concilia tous les partis.





A U T R E

DISSERTATION

S U R

LE MÊME SUJET,

*Lue dans l'Académie de Troyes, le 10 Juin
1743.*

Par M. ***. l'un des sept.

Stabo inter arma.

Senec. Theb. act. 3.

LA question qui divise l'Académie se réduit à savoir si l'usage de chier en plein air étoit universel chez les anciens peuples; si, quand ils chioient devant le monde, c'étoit par choix ou parce qu'ils étoient trop pressés; enfin, s'il est bien vrai que naturellement nous aimions la merde. Les autorités que j'ai recueillies sur ces trois objets, mettront

C ij

l'Académie en état de juger, & termineront, à ce que j'espère, tous débats.

Les Hébreux appelloient par pudeur les fesses *schteh*, du verbe *scháth*, poser, parce que dit Buxtorf, (1) elles sont le siege où l'on se pose. Ils appelloient aussi l'action de chier, *se couvrir les pieds*, (2) parce qu'en effet ils se les couvroient avec leurs longues robes, quand ils s'accroupissoient pour faire un besoin naturel. Durant leur séjour dans le désert il leur fut ordonné d'avoir un lieu marqué, hors du camp, pour y aller chier, & d'y porter avec eux un petit bâton pour enterrer ce qu'ils auroient fait.

Diodore de Sicile (3) est en contradiction avec Hérodote, sur la manière de chier des Egyptiens. Si le premier nous dit qu'ils chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi, l'autre nous assure au contraire *qu'ils mangeoient dans la rue & qu'ils chioient dans la*

(1) Buxtorf *Lexicon. Hebr.*

(2) Grævii *Lecl. Hesiod. in v. 727.*

(3) J'ai peur que mon confrère ne se soit trompé en citant Diodore de Sicile : je n'ai rien trouvé dans cet auteur de ce qu'on lui fait dire. Mais Pline le naturaliste dit à-peu-près la même chose, ce qui revient au même.

maison. (1) Peut-être pourroit-on concilier ces deux auteurs , en disant que les Egyptiens avoient chez eux des terrasses où ils alloient chier en plein air , & avec les cérémonies requises ; mais il faudra toujours convenir qu'ils n'étoient point dans l'habitude de chier devant tout le monde.

Les Grecs avoient dans leurs maisons des endroits destinés à cet usage. Ils les appelloient ἀφιδρων, *à seorsim sedendo* ; (2) ce qui revient assez à notre expression françoise, de *lieux secrets*. Ils appelloient aussi l'action de chier ἀποναιν, *se retirer à l'écart* ; (3) on peut voir sur cela le savant Custer , dans ses notes sur la comédie d'Aristophane , intitulée *l'assemblée des femmes*. Il relève à ce propos dans la traduction latine du célèbre Le Fevre de Saumur , un mot qui sembloit favoriser le système de mon confrère.

Cette même comédie me fournit deux beaux exemples pour éclaircir la question. Blephyre, mari de Praxagore , appelé par un de ses voisins pour aller au sénat , sort dans la rue & y fait ce monologue. « Qu'est donc devenue ma femme ? il n'est

(1) Herodot. l. 2 , c. 35.

(2) Voss. Etym. verb. Latini.

(3) Ludolph. Custer in Ecclesiast. n. 318.

» pas encore jour & elle ne paroît point... (1)
 » Pour moi, il y a long-tems que je suis au lit ,
 » mourant d'envie de chier, & cherchant à tâtons
 » mes fouliers & mon manteau. Après avoir bien
 » cherché sans rien trouver, & entendant mon
 » voisin Copræus qui heurtoit à ma porte , ma
 » foi j'ai pris la robe & les mules de ma femme....
 » Mais ne pourroit-on pas chier ici dans quelque
 » endroit à l'écart ? Après tout il est encore nuit,
 » je crois qu'on peut chier par-tout. Qui est-ce
 » qui me verra ?

Le second exemple est le résultat des réglemens que les femmes viennent de faire pour rétablir le bon ordre dans la république : elles ont statué qu'à l'avenir toutes les femmes feroient communes , mais qu'on ne pourroit prétendre aux faveurs d'une jolie personne , qu'après avoir passé par les mains d'une vieille ou d'une laide. En conséquence , deux vieilles se sont emparées d'un jeune - homme qui fait tous ses efforts pour se débarrasser d'elles. (2) » Mais
 » du moins , leur dit-il , laissez - moi aller chier
 » pour reprendre un peu mes sens , ou bien je
 » vais tout me gâter. Prenez courage , lui répon-

(1) *Ecclesiast.* v. 301 & seq.

(2) *Aristoph. ibid.* v. 1050.

» dent les deux vieilles , entrez toujours , & vous
» chierez dans la maison. »

Les Romains étoient dans le même cas que les Grecs. (1.) L'endroit où ils faisoient leurs besoins naturels se nommoit quelquefois , comme en françois , les lieux , *loca* ; d'autres fois *cacabulum* , mais plus communément , latrine. *Latrina* , dit Vossius , (2) à *latendo* , se cacher. Les latrines étoient sous la direction d'un grand prêtre , homme fort important , à juger de lui par la manière dont en parle Tertullien : (3) *Latrinarum antistes sericum ventilat* , le grand-prêtre des latrines fait voltiger sa robe de soie.

Elles étoient comme autant de chapelles consacrées à la déesse Cloacine , & dont l'asyle ne fut violé qu'en la personne d'Héliogabale qu'on y tua.

(4)

Le jour de la fête de cette déesse , (5) toutes

(1) *Salmas. in Tertull. de Pallio.*

(2) *Vossius , Etym. verb. Latrina.*

(3) *De Pallio.*

(4) *Lamprid. in Heliogabal.* On trouve aussi dans Amobe un dieu *Latrinus* qui présidoit aux latrines : *quis latrinum præsidem latrinis ? Adv. gent. l. 4.*

(5) *Tertull. de coron. milit. salmas in Tertull. de Pallio.*

les latrines étoient couronnées de fleurs, & peut-être les étrons qui se trouvoient épars dans les rues, avoient-ils aussi le bouquet sur l'oreille.

J'en ai dit assez pour démontrer que tous les anciens peuples ne chioient point en plein air, & qu'ils chioient encore moins devant le monde. Examinons si nous aimons la merde.

Peut-on soupçonner les Hébreux de l'avoir aimée, quand on voit les précautions qu'ils prenoient pour cacher leur étron ? Une preuve que les Grecs ne l'aimoient point, c'est qu'il étoit défendu chez eux de chier ni de piffer dans les fontaines : (1) si l'empereur Commode en mangeoit, on peut dire que c'étoit un homme de mauvais goût. Il est vrai que les auteurs latins parlent de merde en cent endroits de leurs ouvrages; mais les meilleurs auteurs en parlent avec beaucoup de mépris. Catulle, voulant avilir les annales de Volusius, les appelle des papiers merdeux, *annales Volusti, cacata carta*. (2) Dans Horace, Priape racontant les affreuses cérémonies qu'il a vu pratiquer à la sorcière Canidie : Si je mens, dit-il, je consens que ma tête soit souillée de la merde des corbeaux, que Julius, que la

(1) *Hesiod. oper. & dies. v. 759.*

(2) *Catull. Ep. 27.*

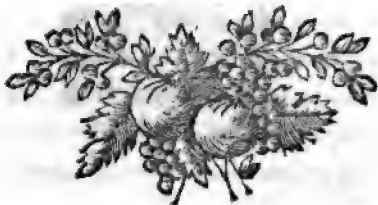
fragile Pédatie , & le voleur Voranus viennent chier
& pisser sur moi.

*Mentior at siquid , merdis caput inquinare albis
Corvorum , atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius , & fragilis Pédatie , furque Voranus.*

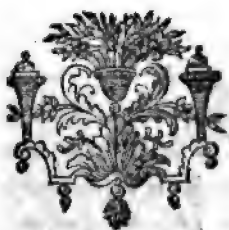
Horat. l. 1. Sat. 8.

On pourroit trouver mille exemples de la même
force , qu'il est inutile de rapporter. Concluons donc,
contre le sentiment de mon confrère , que le goût
de la merde n'est point naturel à l'homme.

*Verum ubi plura nitent in carmine , non ego paucis
Offendar maculis , quas aut injuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura. Horat. Art. Poët.*



Nous inférons le Mémoire qui suit , fans adopter les vues de l'auteur ; la Compagnie ayant pour principe de ne point se faire d'ennemis. On a dit des ouvrages de l'abbé de S. Pierre , qu'ils étoient les songes d'un homme de bien. Le moindre éloge qu'on pourra donner au Mémoire de notre Académicien , sera de dire qu'il est le songe d'un bon patriote.





M É M O I R E

EN FAVEUR

D E S

IDIOMES PROVINCIAUX,

*Lu dans l'Académie de Troyes le 30 Juillet
1743.*

Par M. *** l'un des sept.

Favete linguis.

Horat. lib. 3. od. 1.

QUAND plusieurs provinces forment un même corps de nation, on doit réunir les divers idiômes qui y sont en usage, pour en former la langue polie. C'est par ce moyen que les Grecs ont porté leur langue au plus haut point de perfection. Chez les nations modernes, quelques génies supérieurs ont suivi leur exemple avec succès; entr'autres le Tassoni, chez les Italiens; & parmi nous, Ronfard &

Rabelais. Pourquoi donc Vaugelas (1) restreint-il le bon usage de la langue françoise, à la manière de parler des meilleurs écrivains & des personnes polies de la ville & de la cour? Comment la capitale a-t-elle adopté ce principe injurieux pour les provinces? Et comment celles-ci l'ont-elles souffert sans réclamation?

Les Bretons, les Champenois, les Gascons, les Normands, les Picards, font-ils moins bons François que les habitans de Paris & de Versailles? Pourquoi donc la langue générale de la nation dont ils font partie, répudiera-t-elle l'idiôme qui leur est propre? Les Romains, ces conquérans superbes, n'ont pas donné l'exemple d'une fierté si dédaigneuse. Combien de façons de parler ont-ils adopté des nations vaincues? Combien de locutions étrusques & grecques se trouvent dans ce qui passe pour la belle latinité? Et dans des tems postérieurs, combien de termes Germains, Celtes, Daces, Sarmates, Huns, Goths, Visigoths, &c. ont obtenu le droit de bourgeoisie dans le langage des maîtres du monde?

N'est-il pas du dernier ridicule que, lorsqu'on a besoin d'un nouveau terme, soit pour s'exprimer avec plus de grace, soit pour peindre un objet

(1) Préface des remarques sur la langue françoise-

nouveau, on aille l'emprunter chez les Grecs ou chez les Romains ; tandis que sans sortir de chez soi on pourroit trouver ce dont on a besoin dans la Bourgogne, dans la Champagne, dans l'Anjou, dans la Touraine, dans l'Auvergne, dans le Limosin, ou dans quelque autre province du royaume ?

Que si les auteurs françois, dans les termes nouveaux qu'ils emploient, veulent se donner un air d'érudition antique ou étrangère, seroit-il si difficile de trouver aux expressions en usage dans nos provinces, de belles étymologies arabes, grecques, latines, italiennes, espagnoles ? Cette méthode, si elle étoit suivie, auroit un double avantage. La capitale, d'un côté, marqueroit pour le langage des provinciaux une considération que naturellement elle leur doit, & dont cependant ils seroient flattés ; & de l'autre, la langue françoise pourroit se vanter de ne s'enrichir que de son propre fonds, & de ne briller que de ses propres biens : *in propriis nitare bonis*.

Mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'il y ait dans toutes les provinces un nombre d'esprits superficiels, qui dédaignant le langage de leurs ancêtres, se piquent de parler à-peu-près comme on fait à Paris. Pour moi, je ne vois rien de si pitoyable que cette affectation d'un purisme étranger ; j'ai même peine à me persuader que les gens qui en sont atteints

puissent avoir le cœur bon. On doit, autant qu'on le peut, conserver sa langue maternelle, on doit la chérir. Quand même le langage de la cour seroit un peu plus parfait, qu'importe? On sait bien qu'un Champenois n'est ni un courtisan ni un bel-esprit. Cela n'empêche pas qu'il n'ait son mérite; & comme l'a fort bien remarqué Boileau :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

En prétendant polir la langue françoise, on n'a pas seulement outragé les provinces, on a été directement contre le but qu'on se proposoit ; on a énervé cette langue, à laquelle on vouloit sacrifier toutes les autres. On l'a réduite au point qu'on pourroit lui appliquer l'apologue des membres & de l'estomac. En effet, faut-il chercher ailleurs la source de sa foiblesse & de ses imperfections? Si elle est si inférieure aux langues grecque & latine, si même elle n'a ni la force de l'anglois, ni la mignardise de l'Italien, tout vient de là. Elle se feroit procuré les avantages qui lui manquent, en adoptant les idiômes provinciaux. La langue champenoise, qui naturellement est grave & chantante, lui auroit donné du nombre & de la dignité ; elle auroit puisé plus de force dans l'idiôme normand, plus de gentillesse dans le patois languedocien, &

dans tous les autres patois le mérite qui leur est propre.

Devenue plus abondante & plus flexible , elle se fût prêtée à un plus grand nombre d'esprits. Beaucoup de talens subalternes , relégués dans leurs provinces , auroient brillé dans la capitale. Nombre de bons esprits , qui se font admirer dans les langues mortes , auroient pu se faire lire en françois. Beaucoup de poètes méprisés , l'auroient été moins , si , loin de se consumer vainement à parler la langue françoise dans sa prétendue pureté , ils avoient , conformément au précepte d'Aristote , (1) employé sans distinction tous les idiômes.

Quelque grand que soit le mal , il seroit encore tems d'y remédier , & je crois en avoir découvert un moyen sûr. Ce seroit que toutes les Académies de province se liguaissent pour forcer l'Académie françoise , à donner une nouvelle définition du bon usage de la langue ; & après-tout , qu'est-ce qu'on lui demanderoit en cela qui ne fut raisonnable ? Cette réforme n'exigeroit pas de sa part un grand travail. Un mot ajouté à la définition de Vaugelas suffiroit. Il a dit que le bon usage étoit la manière de parler des meilleurs écrivains , & des personnes

(1) *Poët. c. 22.*

polies de la ville & de la cour ; il n'y auroit qu'à mettre : & *des provinces.*

Outre l'intérêt public , nos Académies en ont un personnel à saisir mon projet. Il est tems de prouver à l'Académie françoise , que l'utilité des Académies provinciales n'est pas une chose aussi problématique qu'elle se plaît à le faire entendre.

J'ignore , messieurs , quel usage vous ferez de mes vues. Quant à moi , mon parti est pris. Si je ne puis vous inspirer mon zele , au-moins je chercherai d'exemple. Je suis las de m'exprimer dans une langue étrangère , & je rougis d'avoir si longtemps négligé le langage de ma patrie.

O vous , idiôme champenois ! vous que , dans cette ville , beaucoup de dames respectables & beaucoup d'hommes en place , parlent avec tant d'élégance , vous ferez désormais l'unique interprete de mes pensées. Heureux si je puis vous procurer la gloire qui vous est due !

Sublimi feriam sidera vertice. Horat. lib. 1. od. 1.



DISSERTATION

DISSERTATION

S U R

LES ÉCREIGNES,

Lue dans l'Académie de Troyes le 15
Novembre 1743.

Par M. *** l'un des sept.

..... Quos agor in specus

Velox mente novâ ?

Horat. lib. 3. od. 25.

C'EST le babil qui forma la société, c'est le babil qui la soutient ; *vinculum societatis oratio*. (1)
Après avoir lié la société en général, le babil forma des assemblées particulières, où toutes les personnes de l'un & l'autre sexe, sacrifiant à l'envie de parler leurs indifférences , leurs haïnes , leurs mépris ,

(1) *Cicer. Off. l. 1. n. 16.*

leurs rivalités réciproques, se communiquèrent avec une cordialité passagère, toutes les idées utiles ou frivoles, bonnes ou mauvaises, raisonnables & ridicules, qui leur passèrent par la tête, & préférentiellement celles qui pouvoient concerner les intérêts ou la réputation du prochain. Telles sont encore de nos jours presque toutes les sociétés mais essentiellement & particulièrement les *Efcrenne* ou *Ecreignes*; (1) assemblées trop peu connues & que j'entreprends de rétablir dans leur splendeur primitive. Pour cela j'ai rassemblé tous leurs titres de noblesse, en trois paragraphes.

Dans le premier, je donnerai la définition & l'étymologie du mot *Ecreigne*, avec la description des *Ecreignes Champenoises*.

Dans le second, je passerai en revue les *Ecreignes*, tant de l'antiquité que des derniers siècles.

Dans le troisième, je prouverai que toute assemblée est *Ecreigne*, plus ou moins.

(1) Furetière écrit *Efcrennes*, mais en Champagne & en Bourgogne, nous prononçons *Ecreigne*; c'est ainsi qu'il faut l'écrire.



§ I.

Définition & étymologie du mot Ecreigne , avec la description des Ecreignes Champenoises.

LES Ecreignes sont des maisons creusées sous terre & couvertes de fumier , où les villageoises vont faire la veillée , & où le travail est assaisonné par les charmes de la conversation.

Les auteurs qui ont parlé de ces sortes d'établissements dans la France , sont : le roi Gombaud , dans la loi des Bourguignons , tit. 29 ; les rois Théodoric , Childebert & Clotaire , dans la loi salique , tit. 14 ; François Pithou & Jérôme Bignon , l'un dans son glossaire , l'autre dans son commentaire sur la même loi ; Noël du Fail , conseiller au parlement de Rennes , dans les contes d'Eutrapel , chap. des débuts & des accords entre plusieurs gentilshommes ; le savant auteur de l'évangile des quenouilles , presque dans tout son ouvrage ; le sieur des Accords , ou plutôt sous son nom , le président Tabourot , dans son élégant traité des Ecreignes Dijonnoises ; Furetière , dans son dictionnaire françois , au mot Escrenne ; Ménage , dans son dictionnaire étymologique , au même mot ; le savant La

Dij

Monnoie , tant dans la préface des noëls bourguignons , que dans le glossaire qu'il a mis à la suite. Enfin , plusieurs prélats , dans les statuts synodaux de leurs diocèses.

La forme de nos Ecreignes nous vient des anciens Germains , qui au rapport de Tacite en avoient de pareilles : *Solent Germani* , dit cet auteur , (1) *subterraneos specus aperire , eosque multo insuper fimo onerant*. L'usage nous en fut apporté par les Bourguignons & par les Francs , lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules. (2) Il paroît même que ces derniers avoient tant de respect pour l'Ecreigne , qu'ils défendoient sous les peines les plus graves , d'en enlever une fille. On peut voir sur cela le titre : *si tres homines ingenuam puellam de scireona rapuerint* , &c. *Lex salic. tit. 14*.

Plusieurs sçavans ont cherché l'étymologie du mot Ecreigne. Le fleur des Accords (3) le fait venir du mot françois *écrain* ; sans doute parce qu'il y a beaucoup d'analogie entre les villageoises que l'Ecreigne renferme , & les pierres précieuses qui sont rangées dans un écrain.

(1) *De moribus Germanorum*.

(2) *Lex Burgund. tit. 29*.

(3) Préface des Ecreignes Dijonnoises.

Il le fait venir aussi du latin , *scrinium* , parce que , dit-il , il se trouve dans ces assemblées une infinité de varlots ou amoureux , autrement appelés des *voueurs* , qui y vont pour découvrir le secret de leurs pensées à leurs amoureuses.

Ménage (1) fait venir tout simplement Ecreigne de *screona* ou *screuna* , qui comme on l'a pu voir , exprimoit la même chose chez les Bourguignons & chez les Francs ; à quoi le savant La Monnoie ajoute (2) que le mot *screona* lui-même vient de l'allemand *schränk* , barrière , treillis ; ce qui me paroît donner à cette étymologie un degré d'érudition suffisant.

De toutes les Ecreignes établies dans les Gaules , les plus célèbres sont celles de Bourgogne. Peut-être doivent-elles cet avantage au bonheur d'avoir eu le fleur des Accords pour historien. Car comme le dit Salluste dans un cas à-peu-près pareil , la fortune domine en toutes choses , & c'est moins par équité que par caprice qu'elle nous couvre de gloire ou nous plonge dans l'oubli , *ex libidine , magis quàm ex vero , celebrat obscuratque*. Bell. Catil.

Ce que le fleur des Accords a fait pour la Bour-

(1) Dictionnaire étymologique.

(2) Glossaire sur les noëls Bourguignons.

gogne, j'ai cru le devoir faire pour la Champagne; & je ne puis que me louer de la manière obligeante dont nos paysannes sont entrées dans mes vues. Toutes leurs Ecreignes m'ont été ouvertes, tous les éclaircissémens que j'ai pu désirer m'ont été donnés de la meilleure grace du monde. C'est donc sur le rapport de ces respectables villageoises, & d'après ce que j'ai vu de mes propres yeux, que je vais consacrer aux siècles futurs la description de nos Ecreignes.

L'intérieur en est garni de sieges de mottes pour asseoir les assistantes. Au milieu pend une petite lampe, dont la seule lueur éclaire tout l'édifice, & qu'on ne mouche jamais qu'avec les doigts. Cette lampe est fournie successivement par toutes les personnes qui composent l'Ecreigne. La villageoise qui est à tour, a soin de se trouver au rendez-vous la première, pour y recevoir les autres. Chacune des survenantes, la quenouille au côté, le fuseau dans la quenouille, les deux mains sur le couvet, & le tablier par-dessus les mains, entre avec précipitation, & se place sans cérémonie.

Dès qu'on est placée, les mains quittent le couvet, ce dernier est porté à sa destination, *ad proprias sedes remeat*, le fuseau est tiré de la quenouille, la filasse est humectée par un peu de salive, les doigts agiles font tourner le fuseau : Voilà l'ouvrage en train.

Mais tout cela ne se fait point en silence. On fait qu'on n'est pas moins née pour babiller que pour travailler; que le babil même est le fondement & l'objet principal de l'Ecreigne, & que le travail n'en est que le prétexte. La conversation s'anime donc; toujours vive, toujours brillante, elle se soutient sans interruption jusqu'à l'heure où l'on se sépare. Les sujets qu'on y traite sont en grand nombre. On y differte sur les différentes qualités & sur les propriétés de la filasse; on y enseigne la manière de filer gros ou de filer fin; de tems en tems, en finissant une fusée, on représente son ouvrage pour être applaudi ou censuré; on rapporte les aventures fraîchement arrivées, tant dans le village que dans les hameaux voisins; quelquefois même, mais rarement, on ose s'élever jusqu'aux nouvelles de guerre & d'état, que chacun traite à sa manière. On parle de l'apparition des esprits; on raconte des histoires de forciers & de loups-garoux. Pour s'aiguïser l'esprit, on se propose certaines énigmes, vulgairement appellées des *devignottes*; enfin on se fait mutuellement confidence de ses affaires & de ses amours; & l'on chante des chansons.

Des loix sévères (1) défendent aux garçons

(1.) Statuts Synodaux de 1688, statut 18.

d'entrer dans les Ecreignes, & aux filles de les y recevoir; ce qui n'empêche pas que les premiers ne s'y glissent & que ces dernières ne les y reçoivent avec grand plaisir.

Comme les couvets, dont j'ai déjà dit un mot, ont une intime liaison avec une infinité de choses qui se passent dans les Ecreignes, je crois qu'il est à-propos d'expliquer la manière dont s'est introduit ce meuble singulier.

Les couvets, messieurs, font un abus très-moderne. Dans des tems plus innocens, les Ecreignes n'admettoient d'autre chaleur que celle qui leur étoit fournie par le fein de la terre. Mais dans la suite le luxe ayant pénétré jusques dans les villages, on ne se contenta plus de la chaleur suffisante mais trop simple de l'Ecreigne; on voulut y ajouter une chaleur artificielle pour l'agrément & pour la volupté; telle fut la porte par où les couvets entrèrent. Mais combien de défordres n'entrèrent pas avec eux!

A-peine furent-ils introduits dans l'Ecreigne, qu'on s'aperçut que le feu qu'ils contenoient étoit aussi propre à cuire qu'à chauffer; on résolut donc de l'employer au premier usage. On se munit d'une infinité de friandises qui furent depuis comme les agrès inséparables du couvet; des châteignes, des oignons, des topinambours. La conversation, autre-

fois toujours spirituelle & délicate, dégénéra en propos de gourmandise : Ma commère, disoit l'une, voulez-vous des châtaignes ? Non, ma commère, j'ai des navets. Hé bien ! ma commère, donnez-moi un navet, je vous donnerai deux châtaignes. . . .

Durant ces vains dialogues, le tems coule, l'ouvrage est en l'air, le fuseau ne sert qu'à remuer ce qui cuit dans le couvet : *Non hos concessum munus in usus*. Il s'enflamme, le feu gagne, le fil & la quenouille s'en ressentent, l'Ecreigne même est en danger. On s'effraie, on crie : les garçons qui sont toujours aux aguets, *quærentes quam devorent*, entrent sous prétexte d'éteindre le feu ; les filles à qui la frayeur a fait perdre la tramontane, se jettent à corps perdu dans les bras des garçons ; & dans ce désordre affreux, dieu fait tout ce qui se passe. O luxe ! ô luxe ! voilà les malheurs que tu produis ! L'ancienne Troie avoit résisté aux Grecs pendant dix ans d'une guerre continuelle & sanglante ; un seul jour de luxe & de délices fit périr tous ses habitants, & la fit réduire en cendres.



§ I I.

Ecreignes de l'antiquité & des derniers siècles.

L'ÉTABLISSEMENT des Ecreignes remonte à la plus haute antiquité. En lisant l'histoire avec attention, on en découvre dans tous les pays & dans tous les siècles. Les divinités & les nymphes furent les premières qui en instituèrent, leurs Ecreignes furent imitées par de simples mortelles; dans des tems moins reculés, nous avons vu les fées en avoir de très-fameuses. Ces trois especes d'Ecreignes formeront la sous-division de ce paragraphe.

ECREIGNES DE DIVINITÉS ET DE
NYMPHES.

L'Ecreigne qui doit passer la première, tant par rapport à sa dignité que par rapport à l'ancienneté de son origine, est celle où, suivant le rapport de Platon, résidoient la Nécessité, les Parques & les Syrénes. La Nécessité, dit ce philosophe, (1)

(1) *Plat. de Leg. lib. 12. Idem de Rep. lib. 10.*

tient entre ses mains un grand fuseau de diamant ; autour d'elle sont les Parques , ses filles , qui tournent le fatal fuseau , & qui chantent sur différens tons , le passé , le présent & l'avenir ; les Syrènes qui sont les esprits harmoniques des sphères , font la basse.

Long-tems avant Platon , Orphée avoit fait la découverte d'une Ecceigne à-peu-près pareille , habitée seulement par les Parques , & située dans un antre de marbre , sur les bords du lac de Nichie. (1)

Les Muses avoient aussi des Ecceignes. (2) Pendant tout le jour , ces savantes filles étoient occupées , selon Pythagore , à tirer de leurs instrumens la quintessence de la céleste harmonie. Mais quand le serein commençoit à tomber , elles se retiroient dans des cavernes , ou plutôt dans des palais souterrains , plus favorables à leurs chansons :

Pimplæo lyra clarior exit ab antro.

Mart. Epig. 11. lib. 12.

Là , débarrassées de l'attirail gênant de la divinité , & rendues à elles-mêmes , elles passaient la nuit à babiller sur les bals , sur les festins , sur les mariages

(1) *Orph. fragm.*

(2) *Strab. lib. 10. Plut. tract. de music.*

& sur les amours des hommes. Et c'étoit dans ces momens de gaieté qu'elles inspiroient les Sapho, les Anacréon, les Callimaque. (1)

Il étoit difficile de faire un pas dans la Grece ou dans l'Italie, sans y trouver quelque Ecreigne de Nymphes. Elles permettoient aux mortels de voir ce qui s'y passoit, mais c'étoit à condition qu'ils n'en diroient rien; aussi toutes leurs Ecreignes portoient-elles cette inscription : Buvez, lavez, foyez discret; *nymphis locus, bibe, ama, tace*. Le lieu où l'Acropole d'Athènes fut bâtie, étoit fameux par une Ecreigne de Nymphes, où Apollon s'étant glissé, s'humanisa avec Créüse, fille d'Eréchtée. (2)

Les Nymphes Spragitides avoient une Ecreigne creusée par la nature, sous la croupe occidentale du mont Cytheron. (3)

Ce fut dans une Ecreigne qu'Horace surprit un jour certaines Nymphes. Elles y prenoient avec beaucoup de docilité des leçons de Bacchus. A la porté étoit une troupe de satyres, qui dressant les oreilles, attendoient que leur tour vînt. Le poète fut si méfédifié de cette aventure, qu'il crut devoir

(1) *Orph. Hymn. ad musas.*

(2) *Pausan. in Attic. c. 28.*

(3) *Plutarq. in Aristid. & Pausan. in Beot. c. 3.*

en informer la postérité ; c'est ce qu'il fit dans une ode , où il dit en badinant , que Bacchus est bon à tout. J'ai tout vu , dit cet auteur , *vidi* ; la postérité peut m'en croire , *Credite posteri*. (1)

Enfin , ce fut aussi d'une de leurs Ecceignes que les Nymphes apperçurent le berger Ménalque dans une attitude peu honnête , ce qui les fit rire à gorge déployée : tant elles étoient bonnes déesses !

Faciles Nymphæ risere facello. Virg. Egl. 3.

Mais de toutes les Ecceignes que nous présente l'antiquité , la plus galante est sans contredit celle de Cyrène , mère d'Aristée , (2) cette Ecceigne étoit toute bâtie de pierres de ponce , & située sous le fleuve Pénée. Là , résidoient seize Nymphes plus jolies les unes que les autres , toutes pucelles , excepté la blonde Lycorie , qui au reste n'avoit encore

(1) *Horat. Od. 19. lib. 2.* Il est étonnant qu'aucun des interpretes d'Horace , n'ait saisi jusqu'à-présent le vrai sens de cette ode.

(2) La Nympe Cyrène étoit fille du fleuve Pénée ; elle avoit fait vœu de virginité , mais Apollon en étant devenu amoureux , & l'ayant enlevée , ce dieu lui fit rompre son vœu dans les montagnes de Lybie : de là vint le berger Aristée. *Apoll. Argonaut. lib. 2. & Pindar. in Pyticiis , od. 10.*

eu qu'un enfant. Dans cette Ecreigne on filoit de la laine de Milet, teinte en verd :

Milefia vellera Nymphæ

Carpebant , hiali saturo fucata colore.

Virg. Georgiq. lib. 4.

On y parloit du cahos ; on y faisoit passer en revue les amours de tous les dieux ; on s'arrêtoit particulièrement sur la jalousie & sur les précautions inutiles de Vulcain ; sur les stratagèmes de Mars & sur ses doux larcins. Il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans cette Ecreigne ; cependant dès qu'on entendit Aristée , le cœur battit à la jeune & vive Aréthuse ; & de concert avec ses compagnes , ayant introduit le berger , chaque Nymphé fit pour lui tout ce qu'elle imagina de plus propre à lui faire oublier la perte de ses abeilles.

ECREIGNES DE SIMPLES MORTELLES.

Les Divinités & les Nymphes ne furent pas les seules qui eurent des Ecreignes ; de simples mortelles en formèrent. Dans la Grece , (1) les filles

(1) Ovid. *Métamorph.* lib. 4.

de Minée en eurent une , où l'on filoit , où l'on faisoit de la tapisserie , & où l'on contoit des histoires.

Du tems de Virgile, les payannes d'Italie avoient des Ecceignes. Toutes les jeunes filles s'y rassemblaient la nuit pour travailler :

Et nocturnæ quidem carpentes pensa puellæ.

On n'avoit pas besoin d'y porter du feu , naturellement il y faisoit assez chaud :

Nescivére hyemem.

Une petite lampe servoit comme chez nous à éclairer l'assemblée :

*Testâ cum ardente viderent
Scintillare oleum.*

Et comme on ne prenoit pas la peine de moucher cette petite lampe , il se formoit à l'extrémité de la meche de gros champignons :

Et putres concrefcere fungos. Virg. Georg. lib. 1.

Peut-être pourrois-je mettre au rang des Ecceignes , & les fêtes nocturnes célébrées en l'honneur d'At-

tarte, par les femmes phéniciennes, & les mystères de la bonne déesse, de Flore & de Cérès, chez les Romains ; peut-être y pourrois-je joindre aussi la caverne consacrée aux Nymphes & au dieu Pan, dont parle Pausanias ; (1) celle consacrée à Vénus où les gens du pays, & sur-tout les veuves qui vouloient se remarier, alloient lui sacrifier ; & enfin les endroits destinés aux fameuses veillées, appelés chez les Grecs, *Κυπιδος παννυχίς*, & chez les Latins, *pervigilium Veneris*. Mais comme, coudre, filer, dire des paroles inutiles, & raconter des histoires, étoit ce qu'on faisoit le moins dans toutes ces assemblées, j'ai cru pouvoir me dispenser de les ranger au nombre de celles qui font le sujet de cette dissertation. Je vais donc passer tout de suite à la fameuse Ecreigne, appelée chez les Romains, le petit Sénat, *Senatulum*.

Cette Ecreigne établie par les premiers empereurs sur le mont Quirinal, fut érigée en petit Sénat par l'empereur Héliogabale. (2) Elle ne tenoit ses assemblées que les jours de fêtes ; elle étoit composée des commères de Rome les plus qualifiées ; Sémiamire mère de l'empereur, y présidoit. On ne

(1) *Pausan. in Plaut. c. 32. Ibid. c. 38.*

(2) *Lamprid. in Heliogab.*

s'y occupoit point aux travaux mécaniques qui remplissent les sçances de nos Ecceignes modernes. On glosoit sur les mariages & sur les présens de noce; on raisonnoit à fond sur la coëffure, sur la chaussure & sur l'ajustement des femmes. On abolissoit, on inventoit, on rectifioit des modes; on faisoit des commentaires sur le grand art des préséances & du quant-à-foi; on savoit saisir jusqu'aux moindres nuances qui différencient les états. On rendoit des *senatus-consultes* admirables, *mira senatusconsulta*, pour régler au juste de quelle voiture ou de quelle monture il convenoit à chacun de se servir : si c'étoit bœuf, âne, cheval ou mulet; si c'étoit chariot suspendu ou chaise à porteur. On décidoit dans quels cas il falloit prendre le haut du pavé; quelle femme une autre femme pouvoit embrasser en la saluant; & mille autres choses dans la connoissance desquelles il faut convenir, messieurs, que le beau sexe nous est infiniment supérieur.

Les anciens rois d'Assyrie ne paroissoient en public qu'une fois l'an; ils passioient le reste de leur vie à babiller & à filer dans les Ecceignes de leurs femmes. Sardanaple, (1) le dernier, mais le plus voluptueux & le plus connu de ces rois, recon-

(1.) *Athen. lib. 22. Diod. Sicil. lib. 2.*

noissoit que les occupations de l'Ecreigne étoient infiniment supérieures à celles de l'empire ? il abandonnoit donc ces derniers à ses lieutenans pour se livrer aux autres sans réserve & sans distraction. Ce fut dans ces délicieuses occupations qu'il permit à Arbacte son lieutenant dans la Médie, de venir le considérer : (1) il étoit habillé & coëffé en femme ; il avoit du rouge & des mouches ; il filoit de la laine teinte en pourpre ; & en discourant agréablement, il distribuoit l'ouvrage à ses compagnes.

Dans le dernier siècle, nous avons vu briller à Paris, sous le nom de cercles & de ruelles, une infinité d'Ecreignes, qui pouvoient retracer l'idée du petit sénat de Rome. Dans ces Ecreignes, que tout le monde connoît, on admettoit des hommes, mais les femmes en formoient le fonds. On y babilloit sur l'esprit, sur le beau langage & sur les sentimens. On admiroit Cotin que le public avoit l'injustice de siffler. On défapprouva la tragédie de Polieucte, que le même public eut la sottise d'admirer. (2) On ne raisonnoit pas beaucoup sur la coëffure, ni sur l'ajustement des femmes ; mais en revanche on traitoit à fond l'art de faire des com-

(1) *Justin. lib. 1. cap. 3.*

(2) *Cont. de l'hist. de l'Acad. fr. art. de P. Corneille.*

plimens. On décidoit les questions de galanterie les plus épineuses. On ne filoit ni de la laine, ni du lin, ni du chanvre; mais on enseignoit à filer l'amour : ce sentiment délicieux qui veut être éprouvé, qu'on n'exprime jamais qu'imparfaitement, & qu'on croit indéfinissable, étoit dans ces assemblées subtilement approfondi, défini, divisé, subdivisé, disséqué, analysé, quintessencié. En un mot, les entretiens de ces célèbres Ecreignes étoient communément si délicats & si sublimes, que souvent le bon-sens même ne paroissoit point assez spirituel pour y être admis.

ECREIGNES DE FÉES.

Après vous avoir présenté, messieurs, les Ecreignes instituées par les divinités & par les nymphes, imitées dans la suite des tems par de simples mortelles; je viens, en suivant l'ordre que je me suis proposé, aux Ecreignes habitées par les fées.

Si je parlois devant des esprits forts, qui se fissent gloire de douter de tout, je n'aurois garde de faire ici mention des fées; mais je fais que vous n'êtes point gens à introduire dans l'histoire un pyrrhonisme odieux. C'est donc avec toute la confiance que donne la vérité, devant ceux qui savent la connoître, que je vais vous entretenir des Ecreignes

des fées, non sur le rapport de nos romanciers modernes, dont l'autorité m'est un peu suspecte, mais sur celui d'auteurs très-anciens, & par-conséquent très-graves.

Il y avoit une fois dans les montagnes de Norcia, au duché de Spolette, une fée dont la cour nombreuse quittoit souvent les montagnes pour courir après les payfans des environs ; & ceux-ci, ignorant tout le bien qu'on leur vouloit, *fortunatos, sua si bona norint!* étoient assez simples pour s'enfuir.

Comme dans les siècles les moins éclairés, il est toujours quelque esprit supérieur qui s'élève au-dessus des préjugés vulgaires, il se trouva dans l'Italie un sage qui résolut, à quelque prix que ce fût, de savoir ce que c'étoit que cette fée, où étoit son palais, pourquoi elle couroit après les hommes, & ce qu'elle en vouloit faire. (1)

(1) Ce sage se nommoit Guerino Mesquino. Il nous a laissé la relation de son aventure, dans les mémoires de sa vie, écrits en italien, sous ce titre : *Historia del cavaliere Guerino, detto il Mesquino*. Ce livre, dont il s'est fait plusieurs éditions, fut imprimé pour la première fois à Padoue, en 1473, in-folio.

Le 18 Mai 1420, Antoine La Salle, gentilhomme françois, voulut tenter la même aventure ; mais il n'eut

A cet effet, il grimpe durant deux jours sur une montagne escarpée, & haute d'environ trois lieues. Le sommet de cette montagne se divise en deux pointes; sur l'une est le lac de Pilate, sur l'autre est l'ouverture par où l'on descend chez la fée. (1)

Suivant Guerin Mesquin, ces deux pointes communiquent l'une à l'autre par le moyen d'un rocher large de trois pieds sur cinquante de longueur, & environné d'affreux précipices; il prétend même avoir passé dessus, en se traînant sur les mains & sur les genoux. Mais l'auteur de *la Salade* n'en dit pas un mot, & ce passage ne se trouve point marqué sur la vue de cette montagne qu'il a fait graver & dont il a enrichi son ouvrage.

pas le courage de gagner le paradis de la reine Sibylle, (c'est ainsi qu'il appelle l'Ecreigne de la fée) il en raconte cependant des choses merveilleuses qu'il faut voir dans son ouvrage intitulé *la Salade*, fol. 20 & suivans, édition de 1527. C'est dans ces deux ouvrages qu'on a puisé tout ce qui est dit ici de la fée de Norcia. On peut voir aussi, sur la même fée, le docte commentaire de Vigénère sur les tableaux de Philostrate. *Tabl. Protéflas*.

(1) L'auteur de *la Salade* nous apprend que, de son tems, cette ouverture avoit été fort endommagée par l'ordre du pape, qui vouloit empêcher les curieux d'aller voir la fée.

Quoi qu'il en soit, Guerin Mesquin entre dans la caverne qu'il trouve remplie d'épaisses ténèbres. Il s'y conduit à la lueur d'une lanterne sourde dont il s'étoit muni; il enfile un petit escalier d'un nombre infini de degrés, rencontre en son chemin quelques monstres, à chacun desquels il joue un air de flageolet; continue sa route, & parvient au bord d'un torrent qui roule ses eaux avec un bruit épouvantable.

Que trouve-t-il pour passer ce torrent? Une espece de planche, qui lui parut, dit-il, molle & obéissante comme un sac de laine. Ayant eu la curiosité d'en approcher sa lanterne, il s'aperçoit que c'est la queue d'un serpent hideux, qui lui dit : Je m'appelle Macho; j'ai été ainsi transformé pour avoir voulu pénétrer dans les secrets de la fée. Le voyageur lui répond : Dieu vous bénisse; passe par-dessus, & arrive à la porte de l'Ecreigne.

Cette porte étoit d'airain; il y frappe trois fois, & trois jolies nymphes viennent la lui ouvrir. Après l'avoir embrassé, elles le conduisent à leurs compagnes. Toutes sont charmées de posséder ce nouvel hôte, & pour lui faire fête, abandonnent leurs diverses occupations. La fée, plus belle que ses nymphes, est aussi beaucoup plus pressante. Durant trois jours elle sollicite le voyageur d'avoir des bontés pour elle, le soir sur-tout, quand elle le mene

coucher; & trois jours il résiste courageusement à ses prières & à ses charmes. Sa vertu sans doute eut beaucoup à combattre, mais elle sortit victorieuse de cette dangereuse épreuve; le tout, à ce qu'il nous assure, par les avis d'un saint Hermite qu'il avoit eu la précaution de consulter.

La fée Blanche & la fée Brune, dont parle l'Arioste, avoient en Egypte une Ecreigne célèbre. On y mangeoit beaucoup, comme on fait dans les nôtres; on y babilloit encore davantage :

Il mancio piacer sur le vivande,

Nel ragionar gran parte si dispensar.

Ariost. Orland. cant. 14.

De tout tems on a vu dans la Perse une infinité d'Ecreignes de fées, où, selon toute apparence, on n'étoit pas plus mal reçu que chez la fée de Norcia. (1)

Mais l'Ecreigne où les fées tenoient leur chapitre général, étoit située sur les confins de la Tartarie & du Mogol. Les fées s'y rassembloient tous les cinq ans des coins les plus reculés de l'univers. Là, on

(1) D'Herbelot, Bibliothèque orientale, au mot Péry.

s'entretenoit de toutes les aventures bonnes ou mauvaises, qui leur étoient arrivées :

Di cio che ben ò mal sia loro occorso.

Suite de l'Orland. cant. I .

On appuyoit même davantage sur les mauvaises aventures que sur les bonnes ; & l'on concertoit comme de raison , les moyens de s'en venger.

Environ l'an 775 , (1) il se tint dans cette Ecueigne une assemblée , dont les seigneurs de la cour de Charlemagne furent le principal objet. Ils avoient été en liaison avec différentes fées , & leur avoient joué d'assez vilains tours. Roland avoit enlevé le blond Zéliam à la fée Morgane ; Roger avoit quitté la fée Alcine , pour épouser la sœur de Roland ; d'autres paladins en avoient usé aussi cavalièrement avec beaucoup de fées ; ainsi donc la jeune , la vieille , la blanche , la brune , la blanche et la brune faisoient un vacarme égal. Enfin on résolut , pour venger ces outrages , de faire au moins périr sans quartier , Roland , Charlemagne , toute sa race , toute la France , tout l'empire ; de n'en laisser ni trace ni vestige , enforte qu'on ne pût pas même distinguer où Paris avoit été.

(1) Orland. *ibid.*

Mais, me direz-vous, messieurs, Paris subsiste encore. Cela est vrai ; mais il est à croire que quelques paladins, plus constans que les premiers, calmèrent la fureur des fées. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne voulurent déborder de leurs prétentions, qu'après avoir fuscité la malheureuse journée de Roncevaux, qui, au rapport d'Eginard, (2) causa tant de douleur à Charlemagne, & où Roland périt avec presque tous les paladins de l'armée. *Furens quid fœmina possit!*

L'empire des fées se soutint avec honneur jusqu'au schisme de Luther. Peu de tems avant ce schisme, l'Allemagne étoit encore remplie de fées ; on les y connoissoit sous le nom de nymphes ou de sylphes blanches ; on les voyoit toutes les nuits dans leurs Ecreignes, coudre, filer, danser ; & suivant le rapport des graves auteurs qui nous ont transmis ces faits, elles n'étoient point insensibles aux cajoleries des hommes. (2)

(1) Egin. in vita Carol. mag.

(2) Caron en son *Antechr. Remig. lib. 1. cap. 17.*
 Vier. traité des Diab. liv. 1. chap. 13. Grilland, *de sortileg. cap. 4. n. 3.* Paracels. *de malef. &c.*



§ I I I.

Toute assemblée est Ecreigne, plus ou moins.

UN homme d'esprit, un homme d'un certain âge, un homme en place, croiroit se déshonorer s'il alloit tous les jours causer trois ou quatre heures dans les Ecreignes. Cependant ce même homme ne rougit point d'aller babiller de tems en tems dans les cercles de la société ; il se fait même un plaisir & un honneur d'avoir place dans une Académie, ou d'être admis dans le conseil des princes : étrange exemple des contradictions de l'esprit humain !

Car enfin, ces Ecreignes si dédaignées, & ces assemblées qu'on révère, tiennent ensemble par les rapports les plus frappans.

Par exemple ; les assemblées ordinaires de la société, ne sont-elles pas de véritables Ecreignes ? Qu'y fait-on ? Les femmes y travaillent en babillant ; les hommes y babillent sans rien faire. On y dit des nouvelles ; & , de même que dans les Ecreignes , les plus absurdes n'y sont pas toujours les plus mal reçues. Mille sujets qui n'ont aucun rapport les uns aux autres , entrent tout à la fois dans la conversation , & y jettent la variété la plus

gréable. On s'entretient en même tems d'affaires, le politique, de guerre, de jeu, d'ajustemens, d'ouvrages d'esprit, de galanterie. On raisonne, on a conte, on loue, on médit, on calomnie, on réprise, on plaïsante, on admire, on se plaint, on complimente, on dit de bonnes choses, on dit des sottises; & chacun rempli de son idée, s'emarrassant peu de celles des autres, suit son propos sans écouter & sans répondre : ce qui, au rapport de S. Bernard, (1) est un des caractères les plus distinctifs du babil, & par conséquent de Ecceigne.

Le sénat de Rome, ce sénat qu'on nous représente comme l'assemblée la plus auguste qui jamais ait été dans l'univers; en combien d'occasions ne vit-il pas Ecceigne? N'étoit-il pas Ecceigne, même dans les jours les plus brillans de la république, toutes les fois qu'il s'assembloit pour se faire raconter qu'une chevre avoit mis bas des petits qui avoient le la laine; qu'un coq étoit devenu poule, qu'une poule étoit devenue coq; que le soleil s'étoit battu avec la lune, & que la lune s'étoit laissé tomber, & puis qu'il avoit paru deux lunes; qu'il avoit plu

(1) *Interrogantem prævenit, quærensi non respondet.*
Bernard. de confid.

du lait ; qu'un bœuf avoit dit aux Romains : *Prenez* garde à vous ; qu'une vache d'airain ayant été couverte par un taureau sauvage , avoit conçu ; que des bœufs avoient monté sur des tuiles , & tels autres prodiges dont il ordonnoit toujours l'expiation par les grandes victimes ? (1) Dans des tems moins reculés , n'étoit-ce pas une véritable Ecreigne que cette assemblée des rois , qui , quand ils alloient faire leur cour à l'empereur Tibère , en recevoient pour tout remerciement , qu'ils n'étoient bons qu'à faire des esclaves : *Homines ad servitutem paratos* . (2) Ce sénat n'étoit-il pas Ecreigne , quand il alla sanglotter & pleurer , *In quæstus & lacrymas effudit* , pour engager le même empereur , qui feignoit de vouloir abdiquer l'empire , à ne pas s'en démettre ? Ne falloit-il pas qu'il fût Ecreigne décidée , lorsque l'empereur Caligula promettoit à son cheval de le créer consul , ce qu'il eût fait , dit l'historien dont j'ai tiré ceci , si la mort ne l'en eût empêché ? *Facturus ; si diu vixisset* ? (3) Ce sénat n'étoit-il pas effectivement Ecreigne , quand , de son propre mouvement , *A nemine advocatus* , il alloit au capitolé

(1) Tit. lib. 22. Id. lib. 35. Id. lib. 36. Id. lib. 37. Id. lib. 41.

(2) Tacit. annal. lib. 3. cap. 14.

(3) Dion. Cass. lib. 59. Xyland. interprét.

en l'absence du même empereur, se prosterner devant son fauteuil & lui offrir des présens? Ne l'étoit-il pas encore davantage, quand le même Caligula, qui tous les jours, au vu & su de tout le monde, embrasait tendrement des baladins & des fauteurs, donnoit seulement son pied à baiser à tous ces fiers sénateurs; faveur insigne, dont ils ne manquoient pas de le remercier en plein sénat, *Si in senatu gratias i agebant*. Enfin, pour passer sous silence une infinité de faits de la même nature, cette illustre compagnie ne se décida-t-elle pas totalement pour être Ecceigne, quand elle admit les femmes sous le regne l'Héliogabale? (1)

Je pourrois, messieurs, avec autant de facilité, vous faire voir que tous les sénats modernes, les assemblées littéraires, les chapitres de moines, &c. sont à beaucoup d'égards de véritables Ecceignes. Mais comme l'Académie où j'ai l'honneur de parler, est sans contredit une des assemblées les plus illustres qui soient dans l'univers, je crois qu'il me suffit pour remplir mon objet, de vous prouver, messieurs, la vérité de ma proposition par rapport à vous. C'est à quoi je vais procéder par un parallèle fort simple.

(1) *Lamprid. in Heliogabal.*

PARALLELE DE L'ACADÉMIE ET DES ÉCREIGNES.

On s'assemble tous les soirs dans les Ecreignes ce n'est que sur le soir que nous nous assemblons à l'Académie. On va aux Ecreignes pour babiller ce n'est pas pour se taire que l'on vient à l'Académie ; à cette différence néanmoins que dans les Ecreignes , les nouvelles de galanterie tiennent le haut bout , au lieu que tout le monde fait assés que , parmi nous , ce sont les nouvelles politiques. Si dans les Ecreignes on propose des devignottes ; à l'Académie ne devine-t-on pas des énigmes & des logogryphes ? Comme on voit dans les Ecreignes une villageoise , bonne ouvrière , après avoir filé sa fusée , représenter son ouvrage pour être applaudi ou censuré ; de même on voit dans nos séances un académicien laborieux , après avoir rassemblé ses idées , & digéré ses réflexions sur un point de gazette ou sur une difficulté de logogryphe , soumettre le fruit de ses travaux aux lumières supérieures de l'Académie. Il n'est presque point de jour où l'on ne se régate dans les Ecreignes ; il n'est presque point de semaine où l'Académie en corps ne fasse un petit souper. Si d'un côté , les statuts synodaux défendent aux filles de recevoir les garçons

dans les Ecreignes ; d'un autre côté , les statuts de notre Académie en interdisent l'entrée au beau sexe. Mais comme , malgré les decrets des fynodes , les garçons se glissent souvent dans les Ecreignes & n'y sont point mal reçus ; de même , je présume que , si malgré nos réglemens , quelque jeune & jolie personne venoit se présenter à la porte de notre Académie , dans la même disposition que les garçons se présentent à la porte des Ecreignes , nous ne serions point assez peu galans pour la renvoyer.

Notre Académie , messieurs , est donc précifément la même chose que les Ecreignes. Ce sont , de part & d'autre , les mêmes occupations , c'est la même origine : l'amour du babil qui fit naître les Ecreignes a formé l'Académie. Il est vrai que les premières ont peut-être plus de quatre mille ans d'ancienneté , & que la dernière ne fait que de naître ; mais l'intervalle qui sépare leur naissance , ne détruit point leur fraternité. Cette fleur de jeunesse & de fanté dont brille notre Académie , ne doit donc point nous faire mépriser la vieillesse & les rides des Ecreignes ; peut-être , hélas ! ne pourrions-nous pas notre carrière aussi loin qu'elles ! Que l'hôtel imposant où nous nous assemblons ne nous fasse point dédaigner les édifices rustiques où se forment les assemblées des Ecreignes. Que les mets délicats dont nous nous rassassions à nos petits

soupés, ne nous inspirent point un offensant dégoût pour les navets & les topinambours, dont les Ecceignes se régalent. Que ce foyer fastueux, où, pour nous recevoir, pétille un chêne enflammé, ne nous fasse point regarder avec un air de hauteur ces humbles couverts, où le feu presque toujours est caché sous la cendre. Entreprenant, au contraire, de rétablir nos sœurs aînées dans leur splendeur primitive, engageons le public à leur accorder au moins le titre d'*Académies de campagne* : ou bien, faisant sur nous-mêmes un généreux effort, dépouillons-nous du titre trop fastueux d'*Académie*, pour adopter celui d'*Ecceigne de ville*.

*Adhuc supersunt multa quæ possim loqui,
Et copiosa abundat rerum varietas ;
Sed temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.*

Phœd. Fab. lib. 5. Fab. 5.



OBSERVATION



OBSERVATION

S U R

U N P A S S A G E

D E S C O M É D I E S

D E M O L I È R E ,

Lue le 10 Décembre 1743.

Par M. ***. l'un des sept.

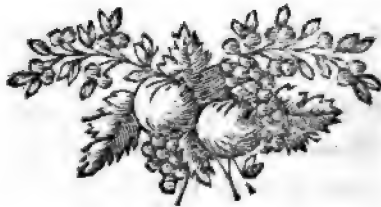
DANS la comédie du Médecin malgré lui , acte 2.
scène 4. Sganarelle raisonnant sur la maladie de
Lucinde, s'exprime en ces termes : Or ces va-
peurs dont je vous parle , venant à passer du côté
gauche où est le foie , au côté droit où est le cœur ,
il se trouve que le poulmon , &c. Puis , sur cette
objection que lui fait Gêronte , qu'il a toujours
entendu dire que le cœur est du côté gauche , &
le foie du côté droit ; il répond : Oui , cela étoit

F

autrefois ainsi , mais nous avons changé tout cela.

J'ai voulu m'assurer du fait. Mais depuis plusieurs années ayant examiné avec attention tous les sujets qui ont été disséqués dans cette ville , ayant relu les plus fameux anatomistes , & consulté beaucoup de mes confrères , je me crois en droit de décider que le cœur & le foie sont placés aujourd'hui , comme ils l'étoient du tems d'Hypocrate & de Galien.

Il y a toute apparence que Molière qui n'aimoit pas les Médecins , a voulu plaisanter , défaut auquel sont fort sujets les poètes comiques.





RÉFLEXIONS
HISTORIQUES
CRITIQUES ET MORALES,
SUR UN PROVERBE,

Lues le 6 Avril 1744.

Par M. *** l'un des Sept.

In promptu causa est. . . Ovid. de Rem. amor. lib. 1.

SOUVENT, messieurs, une mauvaise plaisanterie, autorisée par la malignité, & recueillie avec empressement, parvient à passer pour une vérité constante; c'est ainsi que la plupart des mauvaises plaisanteries de Boileau font devenues proverbes en naissant.

Ne seroit-ce point de la même manière que se feroient établis, & l'opinion de notre bêtise, & le proverbe qui dit que 99 moutons & un Champenois font 100 bêtes ? (1)

(1) Ce proverbe se trouve inséré dans un imperti-

Ce proverbe , messieurs , m'a toujours choqué , & je voudrois bien avoir assez d'esprit pour vous prouver , par une dissertation en forme , qu'il est faux & ridicule dans toutes ses parties. Au défaut des talens nécessaires pour exécuter une entreprise si difficile , je vous offrirai du moins quelques réflexions que ce sujet m'a fournies.

Il m'a semé d'abord que le proverbe n'attaquoit pas moins les moutons que les Champenois ; c'est pourquoi j'ai cru devoir diviser mon ouvrage en deux parties.

La première partie , qui aura pour objet les moutons , me fournira deux réflexions. J'examinerai 1°. si les moutons sont vraiment bêtes. 2°. Si les 99 qui figurent avec les Champenois doivent être de Champagne , ou si l'on peut les prendre indistinctement ailleurs.

La seconde partie qui aura pour objet les Champenois , me fournira également deux réflexions. Dans la première , j'examinerai les raisons qui ont pu donner lieu à l'opinion de notre bêtise ; dans la seconde , je prouverai que nous sommes gens d'esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

LES moutons sont-ils des bêtes, ou non? J'ai consulté sur cette épineuse question tous les bons auteurs, tant anciens que modernes, tant grecs que latins, tant profanes qu'ecclésiastiques; mais la diversité de leurs sentimens n'a fait qu'augmenter mon embarras. En effet, si quelques-uns nous laissent entrevoir qu'on peut regarder le mouton comme le symbole de la douceur & de la bonté; d'autres, & c'est le plus grand nombre, décident séchement que le mouton n'est qu'une bête. Sainte Hildegarde, dans ses lettres; S. Cyrille de Jérusalem, instructions 9, 10 & 11; le pape Marc, lettre à S. Athanasie; S. François de Sales, épîtres spirituelles, liv. 7, ép. 1; S. Jean Climaque, lettre au pasteur; S. Augustin, sur le psaume 3; S. Ambroise, liv. 2, de Caïn & d'Abel; Pline naturaliste, liv. 8, chap. 45; le même, liv. 18, chap. 3; Elien, histoire des animaux, liv. 12, chap. 40; Hérodote, Callioppe, parlent assez avantageusement des moutons. Un pontife célèbre en avoit même si bonne opinion, que dans une de ses constitutions, il croit

que les faux prophètes doivent emprunter la forme de ces animaux, pour gagner plus facilement notre confiance. Mais, d'un autre côté, Synésius, évêque de Ptolémaïde, dans son éloge de la tête chauve, dit qu'un animal est bête à proportion du poil qu'il a ; à ce propos il cite les moutons. Voilà contre eux un argument bien fort. Rabelais, Pentagruel, liv. 4, chap. 8, nous représente les moutons comme des bêtes à qui la nature a refusé jusqu'à l'instinct qu'elle accorde à tous les animaux pour leur conservation. La Fontaine en pense de même, conte de l'abbesse malade; Joseph, contre Appion; Cicéron, liv. 2, de la nature des dieux; Aristote, de la nature des animaux; Aristophane, dans la comédie de Plutus, & dans les guêpes; Plaute, dans la comédie des Bacchides, traitent le mouton encore plus mal. Les Grecs en général comparoient la vie des fots à la vie des moutons, Προβάτις εἶον ζῆν; & ils appelloient la stupidité, un esprit de mouton, Προβάτων ἦθος.

Quel parti prendre au milieu de tant de contrariétés? oserois-je moi, foible pygmée, décider entre tous ces grands hommes? Non, messieurs.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Virgil. Eglog. 3.

Et je crois que vous seuls pouvez être juges dans cette cause.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais en supposant que le mouton ne soit qu'une bête, faut-il nécessairement que les 99 qui figurent avec le Champenois, soient de Champagne ? Rabelais, dans son Pentagruel, liv. 4, chap. 7, voulant dire à Panurge qu'il est une bête, le met dans la balance avec un mouton. Voilà donc le mouton d'un côté & Panurge de l'autre, cela fait bête pour bête, la partie est égale. Si l'auteur de notre proverbe en avoit usé avec autant d'équité, je croirois, en entrant dans l'esprit de sa comparaison, qu'il faudroit nécessairement, pour rendre toutes choses égales, que le mouton fût Champenois; mais ayant mis d'un côté, un Champenois tout seul, & de l'autre, 99 moutons, il est évident que la somme de bêtise doit l'emporter du côté des moutons. Je pense donc, messieurs, quoique ce ne soit pas votre sentiment, que pour rapprocher cette proposition de sa juste valeur, il n'y auroit pas grand inconvénient à glisser quelques moutons étrangers parmi nos 99. (1)

(1) Pourvu néanmoins que ce ne soit pas de ces

S E C O N D E P A R T I E.

P R E M I È R E R É F L E X I O N.

SI l'on ne considère que le style du proverbe, on croira que l'opinion de notre bêtise est nouvelle. Il est cependant certain que cette opinion est très-ancienne; ce qui le prouve, c'est que, dans une infinité de bons livres anciens, (1) nous nous voyons prodiguer les épithètes de *fots*, de *balotins*, de *lourdiere*, &c. comme des titres qui nous tenoient déjà depuis long-tems.

Mais qui est-ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion? Beaucoup de choses selon moi. Premièrement la ressemblance de notre nom avec celui des anciens Campaniens, *Campani*; (2) d'ailleurs, on dit communément d'un sot, qu'il ne fait point d'hérésie. Or nos compatriotes n'en ont jamais ni

moutons d'Arabie dont parle Hérodote, liv. 3, qui ont la queue longue de trois coudées.

(1) Contes de la reine de Navarre, nouvelles de Louis XI, &c.

(2) Les Campaniens passaient pour des fots. Voy. *Alexander ab Alex. lib. 4. cap. 13.*

fait ni souffert ; témoin leur attachement à la ligue jusqu'à l'abjuration de Henri IV ; témoin encore l'esclandre qu'ils firent à leur évêque Carraciol de Melphe , lorsqu'il s'avisa de leur prêcher des hérésies , tant dans son église que dans le marché aux cochons. (1) Mais pour en venir à des faits plus positifs , ne faut-il pas avouer que la Champagne est en état de mettre sur pied un plus grand nombre de fots qu'aucune autre province ; que de tout tems elle en a fourni beaucoup à l'état ; que quelques-uns d'entr'eux se sont distingués de manière qu'on a cru que leurs dits & gestes devoient être transmis à la postérité ? Combien d'exemples n'en trouve-t-on pas dans ces chroniques sincères , connues sous le nom de *Contes de la reine de Navarre , des cent nouvelles nouvelles* , &c. (2) La bonne Alix , qui , pendant l'absence de son mari , faisoit faire des oreilles à l'enfant qu'elle portoit , (3) n'étoit-elle pas du pays Champenois ? N'avons-nous pas eu un Blaise Gaulard , (4) homme plus rare dans son espece que tous les héros de la Grece & de Rome , & d'autant plus heureux qu'il a trouvé dans sa patrie

(1) Desguerrois , page 421.

(2) Voy. Nouvelles 20. 75. &c.

(3) Voy. Lafont.

(4) Histoire de Blaise Gaulard , par Le Noble.

un historien digne de lui? Enfin, dans le tems que les Jésuites voulurent s'établir à Troyes, ne sommes-nous pas convenus nous-mêmes que nous étions des bêtes, lorsque les députés que nous avions envoyés au roi, lui représentèrent que toute terre n'étoit pas propre à porter toutes sortes de fruits : *Non omnis fert omnia tellus*, & que le terroir de Champagne ne valoit rien pour l'esprit? (1)

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais au lieu de juger de la Champagne par tous ces faits défavantageux, n'auroit-on pas dû au contraire l'envifager charitablement par les traits qui lui font honneur? Le P. Binet, dans la vie de S. Adé-
rard, pag. 132, ne nous a-t-il pas rendu une justice bien flatteuse, quand il fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine de bons esprits & de langues bien pendues. Si la Champagne a fourni beaucoup de sots, n'a-t-elle pas vu naître de grands hommes? Les Boucherats, les Colberts, les Girardons, les Mignards, les Camufats, les Le Cointe, les Pithous, les Trémiseuils, les Passerats, les La Fontaine, & tant d'autres qui ont illustré leur patrie

(1) Mercure de France, de Richer.

& la France , étoient-ils donc des bêtes ? En sommes-nous , messieurs , nous qui composons cette brillante Académie. Mais , nous dit-on , vous êtes bons : nous ne disons pas le contraire. Parce qu'on est bon , est-il dit qu'on soit bête ? ou parce qu'on a de l'esprit , faut-il qu'on soit méchant ? la bêtise & la bonté sont-elles donc des qualités absolument inséparables ? l'expérience ne fait-elle pas voir au contraire que presque tous les sots ne valent rien ? Un fameux auteur de ce siècle n'a-t-il pas démontré que jamais un sot ne fut honnête-homme ? &c.

Que de tout mal , sottise est le vrai type.

Rouss. Ep. à Clém. Marot.

Sans entrer donc dans un plus grand détail , concluons avec ce grand homme , que qui dit méchant , dit sot ; que par la raison contraire , qui dit bon-homme , dit homme d'esprit ; que , par-conséquent , nous & nos compatriotes nous sommes gens d'esprit , & que c'est l'auteur du proverbe qui est une bête.

Miranturque novas frondes , & non sua poma.

Virgil. Georg. liv. 2.



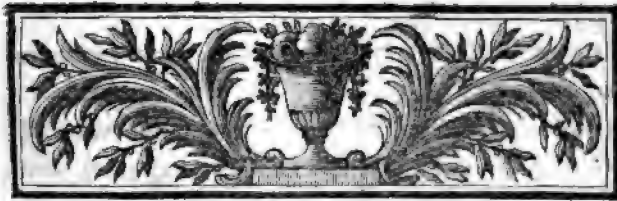
PROJET

D'UN VOYAGE

EN ESPAGNE.

Nous ne donnerons le mémoire suivant que par extrait. Ce n'est pas, qu'il soit inférieur à ceux que nous publions en entier ; mais la nature du sujet avoit exigé de l'auteur beaucoup de détails, qui nécessaires dans l'intérieur de notre Académie, n'auroient pas eu peut-être le même mérite aux yeux du public.





P R O J E T
D'UN VOYAGE
EN ESPAGNE.

Pour constater un fait important de l'histoire du chevalier don Quichotte.

*Lu dans l'Académie de Troyes, le 10 Mai
1744.*

Par M. *** l'un des sept.

Ambulat, & subito mirantur funus amici.

Propert. liv. 2. El. 1.

CE fait est la mort du berger Chrysofôme, qui mourut d'amour pour la belle Marcelle. Don Quichotte, liv. 2, chap. 12 & 13. « C'est une chose » déplorable, dit notre Académicien, que de voir » à quel excès est porté parmi nous l'esprit de

» légèreté & de plaisanterie. Les opinions les plus
 » respectables, les sentimens les plus accrédités en
 » ont éprouvé les outrages. L'amour même, (1)
 » ce sentiment qui chez les anciens étoit regardé
 » comme la source de toutes les vertus, ne paroît
 » plus dans nos conversations que comme un sujet
 » de plaisanterie. Ses effets les plus admirables,
 » ou sont traités de chimères, ou sont tournés en
 » ridicule; & il n'est pas rare de trouver des gens,
 » qui, du plus grand sang-froid du monde, vous
 » assurent qu'on n'en meurt point.

» On a beau leur représenter que, dans les ex-
 » traits de Constantin Porphyrogenete, (2) on
 » trouve un prince Mede, nommé Stryangée, qui
 » mourant d'amour pour la reine Zarine, se tua
 » pour sortir plus vite d'embarras; que le prince
 » Antiochus en feroit mort, si le roi son père
 » ne lui avoit pas cédé Stratonice; (3) que chez
 » les Romains; il étoit tout ordinaire qu'on en
 » mourût, comme nous le voyons dans Properce;
 » (4) & qu'enfin, sans sortir de notre siècle,
 » nous connoissons beaucoup de jeunes-gens,

(1) *Vide Platon. in symposiac. & Plutarch. in Erotic.*

(2) *Constant. Porphy. collect. pag. 439.*

(3) *Plut. in Demetr.*

(4) *Proper. lib. 2. El. 1.*

» qui sans doute ne vivoient plus si des beautés
 » compatissantes n'avoient pris soin de conserver
 » leurs jours. Rien ne peut en imposer à nos
 » Pyrrhoniens indociles. Exemples anciens ou mo-
 » dernes, ils les rejettent tous; les anciens, comme
 » trop éloignés; les modernes, comme n'étant
 » point assez publics. Tant il est vrai qu'il entre
 » beaucoup de mauvaise foi dans leur incrédulité!

« Cependant, continue notre Académicien, il
 » seroit important d'opposer une barrière à cet es-
 » prit contagieux de plaisanterie & d'incrédulité.
 » On y réussiroit peut-être si l'on pouvoit découvrir
 » un fait qui ne fût ni trop éloigné ni trop proche
 » de nous, qui rapporté par un historien recom-
 » mandable, pût recevoir d'ailleurs le plus haut
 » degré d'évidence, tant par la commune renom-
 » mée du pays, que par des titres en bonne forme,
 » émanés des archives publiques: & je crois avoir
 » trouvé tous ces caractères dans la mort du ber-
 » ger Chrysostôme.

» Cette mort est d'autant plus frappante, qu'elle
 » n'a point été éprouvée par un homme du vul-
 » gaire. Chrysostôme étoit un homme de lettres &
 » un savant, qui certainement ne se seroit point
 » laissé mourir d'amour, s'il n'avoit eu de bonnes
 » raisons pour cela. Son histoire, qui n'a pas 200
 » ans de date, fut d'abord écrite en arabe par

» Cid-Hamet Benengeli, dont on peut voir l'éloge
» au chapitre IX de l'historien castillan. Ce dernier
» lui-même n'est point un conteur de fables, c'est
» un homme instruit dans l'école du malheur, &
» qui n'a point envie de rire (1). Enfin ce fait,
» outre la preuve historique qu'il a pardevers soi,
» est susceptible des preuves juridiques les plus
» complètes, tant par témoins que par écrit; pour
» les lui procurer, il n'est question que de faire un
» voyage sur les lieux.

Après avoir démontré l'utilité de ce voyage, soit par rapport à la morale, soit par rapport à l'histoire, l'Académicien continue en ces termes : « Rien
» n'est plus propre à faire honneur à notre Académie. Ce voyage est dans le goût de celui qu'entreprirent les premiers héros de la Grece, pour
» conquérir la toison d'or, qui en valoit bien
» moins la peine. Il ressemble encore plus au
» voyage que des savans ont fait depuis peu aux
» deux extrémités de la terre, pour en déterminer
» la figure. Tout l'univers savant s'est réuni pour
» applaudir à leur entreprise. Soyons sûrs que la
» nôtre n'aura pas moins d'approbateurs ; peut-être même en aura-t-elle davantage. Au moins

(1) Il étoit soldat, pauvre & manchot.

» suis-je persuadé, & je le dis sans vouloir attaqu
 » quer personne, que la découverte d'une vérité
 » historique vaut bien celle d'une vérité physique
 » ou mathématique.

« Mais avant que d'entreprendre ce voyage, il
 » est à-propos, dit notre auteur, de faire quel-
 » ques observations sur deux points, l'un de géo-
 » graphie, l'autre de chronologie, qu'il est impor-
 » tant d'éclaircir; je veux dire sur le lieu & l'an-
 » née où mourut le berger Chrysofôme.

» Autant qu'on peut conjecturer, en rappo-
 » chant divers passages de Cervantes (1), le
 » village où mourut Chrysofôme étoit à l'entrée
 » des montagnes, à peu de distance du port La-
 » pice. Mais quel étoit précisément ce village ?
 » C'est ce qu'on ne peut déterminer que quand
 » on sera sur les lieux. Cervantes écrivoit l'histoire
 » en philosophe; il n'y regardoit comme essentiel
 » que ce qui pouvoit avoir rapport aux mœurs;
 » il a négligé tout le reste, & sur-tout la géogra-
 » phie. Voilà pourquoi il ne nous apprend pas
 » même le lieu où demeurait dom Quichotte. C'é-
 » toit, dit-il, dans un village de la Manche, dont
 » le nom ne me revient pas, *en un lugar de la*

(1) Lib. 1. cap. 8. & lib. 2. cap. 9.

» *Mancha de cuyo nombre no quiero acordarme*
» (1). Mais incontinent il nous remet sur la voie,
» en nous apprenant que la princesse Dulcinée
» étoit d'un village voisin, qui se nommoit le To-
» bofo.

» Voici donc la manière dont je crois que l'A-
» cadémicien voyageur doit diriger sa marche. L.
» faut d'abord qu'il aille directement dans la Manche
» & au village du Tobofo. Il est impossible qu'on y
» ait perdu la mémoire d'une dame aussi considéra-
» ble que la princesse Dulcinée. On s'y souviendra
» par-conséquent du chevalier dom Quichotte, de
» tout ce qu'il a fait pour la princesse ; & l'on
» saura précisément le village où il faisoit sa rési-
» dence.

» Du Tobofo, l'Académicien passera au village
» de dom Quichotte. Là il puisera de nouvelles
» lumières, soit dans la famille même du cheva-
» lier (2), soit dans celle de Sancho-Pança, son
» écuyer, soit enfin dans la conversation des ha-
» bitans du lieu. Il feroit bien étonnant que parmi

(1) Part. 1. liv. 1. chap. 1.

(2) Lors de sa première sortie, sa niece n'avoit pas vingt ans. Elle étoit encore, lorsqu'il mourut, fort en âge de se marier, & il est vraisemblable qu'elle a laissé postérité.

» tant de personnes qui ont été à portée d'être
 » instruites, il ne s'en trouvât pas quelqu'une à qui
 » le nom du village où mourut Chrysostôme, fût
 » resté dans la mémoire. Notre Académicien se
 » transportera tout de suite dans ce village. Il y
 » levera une expédition du testament de Chrysof-
 » tôme, par lequel, après avoir expliqué la cause
 » de sa mort, il institue la belle Marcelle pour sa
 » légatrice universelle. Il interrogera les gens du
 » pays & fera dresser un procès-verbal de leurs
 » réponses. Ensuite il ira à la fontaine du Cormier,
 » auprès de laquelle Chysostôme fut enterré; il tâ-
 » chera d'y découvrir l'épithaphe qu'Ambroise fit
 » graver pour son ami, & il en prendra une co-
 » pie figurée.

» A l'égard du point de chronologie, continue
 » l'auteur, je crois dès à-présent pouvoir le fixer.
 » Il est vrai que Cervantes n'a pas été plus attentif
 » à marquer les dates que les noms des lieux; que
 » même il est tombé dans quelques anachronis-
 » mes (1), comme l'ont remarqué don Gregorio
 » Mayans i Sisear, & le savant auteur du dialogue
 » des langues (2); mais il a soin de tems en

(1) *Vida de Mig. Cerv. n. 102.*

(2) *Dial. de las Leng. page 161.*

» dans le pays plusieurs vieillards, dont le qua-
 » trième ou cinquième aïeul aura pu vivre avec
 » le berger Chrysofôme, & en aura transmis l'hif-
 » toire à fa poftérité; ainfi la vérité qui n'aura paffé
 » que par cinq ou fix bouches, doit dans celle de
 » ces vieillards fe trouver encore faine & entière.

Outre l'objet principal de ce voyage, l'auteur en
 propofe un autre qui ne feroit guère moins utile.

» Pendant qu'on fera fur les lieux, dit-il, ne
 » pourroit-on pas, en conférant l'hiftorien caftil-
 » lan, non-feulement avec la tradition du pays,
 » mais encore avec le texte original de Cid-Ha-
 » met Benngeli (1), dreffer, 1°. Un itinéraire
 » de don Quichotte, où l'on marqueroit exacte-
 » ment les routes qu'il a tenues, & les lieux où il
 » a été. 2°. De bonnes tables chronologiques où
 » chaque fait feroit rangé fous fa véritable date.

» Ce travail bien exécuté jetteroit une grande
 » lumière fur toute l'hiftoire du héros de la Man-
 » che. Il nous mettroit en état d'en donner une
 » édition bien fupérieure à toutes celles qui ont
 » paru. Nous pourrions même y joindre une nou-

(1) Ce texte n'a jamais été imprimé. Le manufcrit
 doit être dans la bibliothèque de l'Efcurial. Si l'on pou-
 voit en avoir une copie, ce feroit un vrai préfent à faire
 au public.

» velle version françoise. Car, quoique celle de
 » l'abbé de Saint-Martin, qui est entre les mains
 » de tout le monde, soit agréable, elle n'est pas
 » toujours fidelle, & l'on y trouve des omissions
 » importantes. On ne voit pas, par exemple, à
 » quel propos le traducteur a supprimé les bonnes
 » dispositions où mourut le chevalier, après avoir
 » reçu tous ses sacremens, *Después de recibidos*
 » *todos los sacramentos*, chose, dit l'historien, qui
 » n'étoit arrivée avant lui à aucun chevalier errant.»

Nous bornerons ici notre extrait, le reste du
 mémoire ne contenant que des détails économiques
 sur la dépense du voyage. Nous ajouterons seule-
 ment que la Compagnie adopta le projet de l'Aca-
 démicien, & que d'un consentement unanime, l'au-
 teur fut choisi pour l'exécuter.

Conversique oculos interse atque ora tenebant.

Virgil. *Æneid.*

Nota. Ce projet n'a point eu lieu, la Compagnie s'é-
 tant trouvé dispersée avant le tems de l'exécution.





DISSERTATION

SUR L'USAGE

DE BATTRE

SA MAITRESSE.

LA Compagnie avoit été informée que les gens du monde & les femmes n'avoient point approuvé, dans le premier volume de ses mémoires, le choix des sujets. Elle chargea un Académicien, connu par sa galanterie, de choisir dans l'antiquité quelque sujet assez noble pour nous réconcilier avec la portion du public la plus aimable; il proposa l'usage de *battre sa maîtresse*, qui nous parut du meilleur ton, & qui fut agréé tout d'une voix. Il a rempli supérieurement notre objet dans la dissertation suivante, où nous osons dire qu'il donne un nouveau prix au sujet même, par la manière de le traiter. *Materiem superat opus.*



A V E R T I S S E M E N T

D E L' A U T E U R

de la dissertation suivante.

LE sujet qu'on s'est proposé de traiter dans cette dissertation est l'*usage de battre sa maîtresse*, & non l'usage de la tuer. Voilà pourquoi on n'y a point fait mention ni de Dinias qui, dans Ephèse, tua sa maîtresse à coups de bâton (1) ; ni d'Octavius Sagitta , qui , ayant couché avec Pontia , la poignarda parce qu'elle ne vouloit pas l'épouser ; (2) ni enfin de ce que les Romains appeloient le plaisir de l'occision ; cruauté, qui, selon l'abbé de Saint-Réal (3) , avoit pour motif de s'assurer qu'on n'auroit point de

(1) *Lucian. Toxaris , five de amicis.*

(2) *Tacit. annal. lib. 13. cap. 44.*

(3) Saint-Réal , tome 2. *Réflexions sur les femmes.*

successeur dans la possession de la personne aimée.

On ne condamne point ces différens procédés, puisque l'amour en est le principe ; mais on ne conseilleroit à personne de les imiter. On n'a voulu présenter dans cette dissertation que des exemples d'usage, & qui ne fortifient point des bornes de la belle galanterie.

On a rejeté en notes toutes les discussions, qui placées dans le discours, en auroient interrompu le fil ou ralenti la chaleur. Les savans qui voudront consulter ces notes, les trouveront séparément à la suite de la dissertation.





DISSERTATION

SUR L'USAGE

DE BATTRE

SA MAÎTRESSE.

. *Irâ mistus abundat amor.*
Ovid. Heroid. Hypiop. Jason.

BATTRE ce qu'on aime est l'effet le plus naturel de tout sentiment d'affection. *Aimer & battre ne font qu'une même chose*, dit, dans Aristophane, un disciple de Socrate (1). Les anciens rois Parthes faisoient déchirer à coups de verges ceux de leurs courtisans qu'ils honoroient de leur faveur (2). Il

(1) *Aristoph. nub. act. 5. scen. 4.*

(2) *Athen. Deipn. lib. 4. pag. 152.*

y avoit à Lacédémone un autel autour duquel on assembloit chaque année toute la jeunesse de l'un & l'autre sexe (1); là, les jeunes filles souffletoient les jeunes garçons pour leur inspirer le desir de devenir époux.

L'amour, ce sentiment si supérieur à tous ceux dont notre ame est capable, auroit-il moins de délicatesse que la tendresse paternelle & filiale, dont le poëte a voulu parler; que la tendre amitié dont faisoient profession les rois Parthes; & que ce sentiment froid, puisqu'il est raisonnable, qui nous porte à nous reproduire dans des embrassemens légitimes? Un tel paradoxe est insoutenable.

Cependant, par une inconsideration qui n'est que trop commune dans le monde, on condamne tous les jours les amans qui battent leurs maîtresses; comme si ce procédé avoit quelque chose d'irrégulier, & qu'ils ne suivissent point en cela le cri de la nature & de l'amour.

Je me suis proposé d'attaquer ce faux jugement dans la dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter, & qui sera divisée en trois parties.

J'établirai dans la première, qu'il est de la bien-

(1) *Ibid. lib. 13. pag. 559.*

féance de battre ce qu'on aime , & que rien ne produit de si bons effets.

Dans la seconde , que les Grecs ont battu leurs maîtresses , & que les Romains en ont fait autant.

Dans la troisiéme , qu'on n'a battu sa maîtresse que dans les siècles polis.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est de la bienséance de battre ce qu'on aime , & rien ne produit de si bons effets.

IL faut faire une grande différence entre les bienséances du monde & les bienséances de l'amour. Ce qu'on entend par bienséance n'est autre chose que la manière d'être , la plus convenable à l'état de chacun. Or , autant il sied à un homme sans amour de conserver une ame égale , & sur-tout de respecter les femmes , autant cette égalité d'ame & ce respect feroient-ils déplacés de la part d'un amant.

Le trouble , l'inquiétude , la fureur , l'emportement , voilà les qualités qui conviennent à son ame. Plus un amant extravague , plus il a l'esprit de son état , plus il a de titres pour plaire. Et quelle femme un peu délicate seroit flattée d'un hommage où la

raison présideroit? C'est pour cela qu'on a dit anciennement qu'il n'étoit pas permis (1), même aux dieux, d'être à la fois amoureux & sages. C'est aussi ce qui a fait dire à l'auteur des réflexions morales (2), qui connoissoit bien le cœur & le monde, qu'un honnête-homme ne peut être amoureux comme un sot, mais qu'il peut l'être comme un fou.

Autant la folie est nécessaire à l'ame, autant le défaut de respect l'est dans le procédé. Je ne m'arrêterai point à prouver combien il est doux d'en manquer; quel homme est assez malheureux pour ne l'avoir jamais éprouvé? Mais à considérer la chose dans son principe, pourquoi un amant respecteroit-il sa maîtresse? Si, comme tout le monde en convient, l'amour peut égaler le sceptre & la houlette, à plus forte raison peut-il effacer cette légère différence que l'usage poli met entre les deux sexes.

D'ailleurs, entre amans, on ne doit avoir rien de caché l'un pour l'autre; on doit mutuellement se faire part de tous les mouvemens qu'on éprouve, de quelque nature qu'ils soient. Les affoiblir par la

(1) *Publ. syrii. fragm.*

(2) *Réflexions morales*, n. 353.

manière de les rendre, c'est dissimulation, c'est perfidie.

Mais je veux convaincre mes contradicteurs par le témoignage de leur propre conscience. Je demanderai donc à ceux d'entr'eux qui ont aimé, si, lorsqu'ils étoient mécontents de leur maîtresse, ils n'ont pas été quelquefois tentés de la battre; si du moins ils ne lui ont pas dit souvent des impertinences. Je défie qu'aucun me nie le fait. Or maltraiter une femme de paroles, ou porter la main sur elle, ce sont deux procédés également contraires à ce qu'on appelle les bienséances du monde : tous deux partent du même principe. Si donc il y a quelque différence, il faut convenir qu'elle n'est pas à l'honneur des amans qui n'ont point battu : doués d'une ame plus parfaite, ils auroient été capables d'un sentiment plus vif, & ne s'en feroient pas tenus à de simples impertinences.

Je dirai plus. Quand même on ne feroit point amoureux, dès qu'on se prête aux bontés d'une femme, il est de la bienséance de ne lui point épargner les coups. La raison en est simple. Après aimer tendrement la personne qui nous aime, le meilleur procédé qu'on puisse avoir pour elle, est de la bien tromper; & comment la tromper mieux qu'en lui prodiguant les démonstrations de l'amour le plus vif & le plus délicat ?

J'aimerois même assez qu'en pareil cas on la battît un peu plus que si véritablement on l'aimoit; j'ai remarqué que dans tout sentiment qu'on veut feindre, on ne rend bien la vérité qu'en la chargeant un peu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que quiconque en useroit autrement seroit d'autant plus condamnable que de toutes les preuves d'amour auxquelles peut s'attendre une femme qui se croit aimée, c'est la plus facile à lui donner.

Je ne pense pas que personne me dispute les avantages de cette méthode. Depuis qu'on a réfléchi sur l'amour, on est universellement convenu que les querelles des amans font une des armes les plus puissantes de ce dieu. Homère n'auroit pas manqué de les placer dans la ceinture de Vénus, si l'amour dans son siècle eût été mieux connu. Le Tasse en a paré la ceinture d'Armide (1), & Térence avant lui nous avoit assuré qu'elles renouvellent l'amour (2).

Si de simples querelles produisent de si bons effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elles sont portées jusqu'aux coups ?

(1) *Gierusalem, lib. cant. 16.*

(2) *Andr. act. 3. sc. 3.*

Plus une femme est révoltée dans l'instant qu'on la bat , plus elle est agréablement surprise quand on lui fait appercevoir autant de preuves d'amour dans les outrages qu'elle a reçus. Plus elle regardoit avec horreur le furieux qui la frappoit, plus elle est profondément attendrie , quand elle ne voit plus en lui qu'un adorateur jaloux , qu'un amant éperdu.

Ce procédé seul est capable de prouver le grand amour (1), & de l'imprimer dans un cœur où l'on veut régner sans réserve. Où seroit la gloire de plaire , si l'on n'avoit pour la personne aimée que de bons procédés ?

C'est pour cela qu'Ovide conseille aux femmes d'égratigner leurs amans , sur-tout quand ils se piquent d'être beaux (2). C'est par la même raison qu'Aufonne (3), dans le tableau qu'il fait d'une maîtresse accomplie , exige entr'autres qualités qu'elle sache recevoir des coups & en donner , & qu'après avoir été bien battue , elle aille embrasser son amant. C'est enfin pour cela que Properce aime Cynthie éperduement , & qu'il n'aima jamais qu'elle : elle

(1) *Prop. lib. 3. El. 6.*

(2) *Art. amat. lib. 3. v. 605.*

(3) *Aufon. Ép. 77.*

étoit vieille & n'étoit pas jolie , mais elle le battoit (1).

Il n'y a pas jusqu'aux Lacédémoniens qui n'aient senti cette vérité. Ils représentoient Vénus le casque en tête & la lance à la main (2), pour exprimer que ses plus grandes douceurs sont dans les combats qu'elle excite (3). Avant que de marcher à l'ennemi, ils sacrifioient à l'amour (4), parce qu'ils le regardoient non moins comme le dieu des combats que comme le dieu des plaisirs.

Les coups que ce dieu procure sont si délicieux à recevoir, que, quand la personne qu'on aime est élevée en dignité, elle ne permet pas qu'on l'en prive. Le duc de Bouckingham, lors de son ambassade en France, disoit à madame de Chevreuse, qu'il avoit aimé trois reines, & qu'il avoit été obligé de les gourmer toutes trois (5).

Un jour que madame de étoit revenue exprès d'Anjou, pour avoir un éclaircissement avec le C. de R.... qui ne lui gardoit pas une fidélité bien exacte; il la prit à la gorge & elle lui jetta un

(1) *Lib. 3. El. 6. & lib. 4. El. 8.*

(2) *Pausan. in Lacon. cap. 23.*

(3) *Ayson. Ep. 41 & 42.*

(4) *Athen. Deipn. lib. 13. pag. 561.*

(5) *Mém. de Retz. édit. de 1751. tom. 2. p. 476.*

chandelier à la tête. Nous nous accordâmes, dit-il, un quart-d'heure après ce fracas, & le lendemain je lui rendis le service que vous allez voir (1). Ce service fut de conserver le T à la maison de Tant il est vrai que la méthode de battre ne peut produire à tous égards que d'excellens effets !

Enfin, ce qui prouve que cette pratique n'est pas moins conforme à la morale qu'aux intérêts du cœur & à la politique, c'est que les religieuses qui, au rapport de l'abbé Lenglet du Frenoy, corrigèrent les mémoires du cardinal, ont cru devoir respecter les traits que j'en ai cités (2).

SECONDE PARTIE.

Les Grecs ont battu leurs maîtresses, les Romains en ont fait autant.

Nous trouvons dans Aristophane le premier amant Grec qui ait battu sa maîtresse. Dans la comédie de Plutus, une dame d'un certain âge vient se plaindre de ce que le dieu des richesses en les répandant

(1) *Ibid.* page 22.

(2) Catalogue des histoires, in-12. page 139.

sur son amant , le lui avoit enlevé. Après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de ce jeune-homme, elle entre dans le détail des tendres procédés qu'il avoit avec elle ; elle finit en ces termes : (1)

» Quand nous allions ensemble aux mystères de
» Cérès, si quelqu'un par hasard me regardoit dans
» la rue , pour cet unique regard mon amant me
» battoit tout le reste de la journée : tant il étoit
» jaloux de la possession de mon cœur. »

Charles Girard, dont nous avons un docte commentaire sur cette comédie , fait , à l'occasion de ce passage , une remarque bien judicieuse. « Les
» gens, dit-il, qui aiment véritablement & qui sont
» jaloux, ne veulent pas que d'autres soient amoureux de leur maîtresse. Il ne faut pourtant pas
» croire que quand ils la battent ce soit pour lui
» faire du mal : on ne bat jamais ce qu'on aime
» que pour le caresser. Mais cette vieille dame s'imagine que son amant la battoit tout de bon,
» ce qui est fort plaisant. »

Dans Théocrite, Cinisque reçoit en pleine table, deux soufflets à poing fermé d'Eschine son amant , parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa fanté (2).

(1) *Aristoph. Plut. act. 4. sc. 5.*

(2) *Theocrit. Idyl. 14.*

Dans Lucien , Crocale , demoiselle entretenue , n'eût pas été mieux traitée d'un militaire de Mégare , si prudemment elle ne se fût réfugiée dans une maison voisine (1).

Mais un exemple assez frappant , pour qu'on puisse se dispenser d'en rapporter d'autres , est celui que je vais citer d'après le même Lucien.

Gorgias , amoureux de Chrysis , étoit dans l'habitude de la battre (2). La jeune personne qui ne savoit pas ce qui lui étoit avantageux , se plaint de ce traitement à son amie Ampelis. Voici ce que cette dernière lui répond. » O ma chère Chrysis ,
 » les assiduités , les sermens , les larmes , les baisers , ne sont que les symptômes d'un amour naissant ; mais battre ce qu'on aime , lui donner des soufflets , lui arracher les cheveux , ou déchirer sa robe , voilà les preuves du grand amour.
 » Quiconque n'est ni jaloux , ni colère , ne mérite pas le titre d'amant. Puisque le tien t'a donné des soufflets , il est jaloux , il t'aime. Tu n'as rien à désirer , sinon qu'il te continue le même traitement. »

Il est étonnant que l'abbé Gédoyen n'ait pas dit

(1) *Lucian Dial. Meretr. Cochl. & Parth.*

(2) *Idem Dial. Meretr. Ampel. & Chrysf.*

un mot de l'usage de battre chez les Romains, dans le traité qu'il a fait de leur urbanité.

Horace invitant Tyndaris à venir avec lui dans sa maison de Lucrétile, après avoir vanté à cette belle la protection que les dieux lui accordent, la beauté de sa campagne, la salubrité de l'air, la fraîcheur de ses bosquets, & l'excellence de son vin (1) « Là, » lui dit-il, si Bacchus vient à susciter quelques » débats entre nous, Mars n'y fera point appelé; » tu feras à couvert de la jalousie de l'impétueux » Cyrus; tu n'auras point à craindre qu'il porte » sur toi ses mains violentes, qu'il arrache de » dessus ta tête la couronne de fleurs qui y est » attachée, ou qu'il déchire ta robe, innocente » des crimes qu'il ose t'imputer. »

Dans un autre endroit où il peint à Lydie combien il est jaloux du beau Telephe (2). » Je ne » le suis pas moins, dit-il, lorsqu'au sortir de » table, vous avez eu ensemble quelque violente » querelle, & que tes épaules sont encore noires » des coups qu'il t'a donnés; que quand, dans » l'emportement de ses caresses, il a laissé sur tes » lèvres l'empreinte de ses baisers. »

(1) *Horat. lib. 1. Od. 17.*

(2) *Idem. lib. 1. Od. 13.*

Ovide, comme on l'a vu, étoit d'avis qu'on battît. Le galant Ovide agissoit conséquemment à ce principe. Un jour entr'autres il battit cruellement une de ses maîtresses dont le nom nous est inconnu. Les jolis vers qu'il écrivit pour faire sa paix vont nous apprendre le détail de cette aventure (1).

« O mes amis, tandis que je suis dans mon bon-
 » sens , chargez mes mains des chaînes qu'elles
 » ont méritées, ma fureur vient de les porter sur
 » ma maîtresse; cette belle gémit à-présent des
 » coups qu'elle en a reçus. Quelle autre ne m'eût
 » pas traité de barbare & d'insensé? Elle resta dans
 » le silence, la crainte avoit enchaîné sa langue,
 » ses larmes seules me reprochoient mon crime.
 » Qu'il m'eût été plus avantageux d'avoir perdu
 » l'usage de mes bras! Quoi! si j'avois frappé le
 » dernier du peuple, j'en ferois puni; & je pourrai
 » battre impunément mon amante! Ne faudroit-il
 » point qu'on me décernât les honneurs du triom-
 » phe pour la victoire que j'ai remportée sur elle!
 » Si la colère me transportoit, cette belle est timide,
 » n'aurois-je pas dû me contenter de l'accabler de
 » reproches, de la menacer, tout au plus de lui dé-
 » chirer sa robe? Mais, barbare que je suis! j'ai

(1) *Ovid. amor. lib. 1. El. 7.*

» eu la dureté de la traîner par les cheveux , &
 » d'imprimer mes ongles sur ses joues ! Tous ses
 » membres étoient tremblans comme les roseaux
 » agités du zéphir , & ses larmes long-tenus sur
 » pendues coulèrent sur son visage , comme l'eau
 » coule sur la neige qui commence à fondre. *A*
 » ce spectacle je ne pus m'empêcher de me senti
 » coupable. Trois fois , pour obtenir ma grace ,
 » je voulus embrasser ses genoux , & trois fois elle
 » repoussa mes mains redoutables. »

« O toi que j'ai si cruellement offensée , daigne
 » tirer vengeance des outrages que je t'ai faits :
 » égratigne-moi ; n'épargne ni mes yeux ni mes
 » cheveux. Si tes mains sont trop foibles , que la
 » colère supplée à tes forces : répare sur-tout le
 » désordre de tes cheveux , & ne laisse pas subsis-
 » ter ce monument de mon crime. »

A juger de Tibulle par quelques passages de ses écrits , on seroit tenté de croire qu'il ne battoit point. Cependant ces mêmes passages examinés avec plus d'attention , sont la preuve du contraire. Dans une élégie qu'il adresse à Délie : (1) » Je ne
 » veux , pas te frapper , dit-il ; mais si cette
 » fantaisie me venoit , je desirerois que les dieux

(1) *Tibul. lib. 1. El. 7.*

» me privassent de l'usage de mes mains. »

Dans un autre endroit : (1) » Il faut être bien
 » dur, dit-il, pour battre sa maîtresse ; c'est forcer
 » les dieux à descendre du ciel. Contentons-nous
 » de lui déchirer sa robe, de lui arracher sa coëf-
 » fure, & de faire couler ses larmes. O quatre
 » fois heureux celui, qui dans sa colère, a fait
 » verser des pleurs à ce qu'il aime ! »

Dans la même élégie, il cite le plaisir de battre
 comme un des avantages de la paix. « C'est alors
 » dit-il, que les combats de Vénus se multiplient :
 » on arrache les cheveux à ce qu'on aime, on
 » enfonce sa porte, on meurtrit ses joues, on fait
 » couler ses pleurs. Il est vrai que le vainqueur
 » gémit bientôt de sa victoire ; mais l'amour s'en
 » applaudit ; assis avec nonchalance entre deux
 » amans irrités, lui-même il leur inspire les discours
 » les plus piquans. »

Properce avoit sur cela une idée singulière ; il
 s'imaginoit qu'il ne convenoit point à un poète de
 battre sa maîtresse (3). « Toute parjure que tu
 » es, disoit-il à Cynthie, je ne te déchirerai pas
 » tes habits ; je ne veux, dans ma colère, ni briser

(1) *Tibul. lib. 1. El. 11.*

(2) *Propert. lib. 2. El. 4.*

» ta porte, ni troubler l'arrangement de tes che-
» veux; & mes doigts, en te pressant durement
» ne te meurtriront point. Je laisse ces combats
» ceux dont le front n'est point couronné d'
» lierre. »

Avec cette belle délicatesse il manqua de
battre dès la première nuit qu'il coucha avec elle.
Il est vrai qu'elle avoit eu des caprices fort étran-
ges. Elle avoit voulu d'abord éteindre la petite
lampe qui brûloit à côté de son lit; ensuite pour
se dérober aux caresses de son amant, elle s'étoit
enveloppée dans sa tunique, & réfugiée sur le
bord du lit. Properce pria, bouda, & finit par
se fâcher. (1) « Cynthie, lui dit-il, si vous ne le
» savez pas, je suis bien aise de vous apprendre
» que j'aime à voir clair dans mes plaisirs. Si vous
» vous obstinez à coucher avec votre robe, elle
» éprouvera la violence de mes mains; que si vous
» m'irritez davantage, je vous mettrai dans le cas
» d'aller montrer à votre mère les meurtrissures
» de vos bras. »

L'usage de battre sa maîtresse alla toujours en
déclinant sous les successeurs d'Auguste. Le mari-
gal d'Aufonne, indiqué dans la première partie,

(1) *Propert. lib. 2. El. 12.*

est à-peu-près le dernier monument que j'en aie trouvé. Il est à croire que dans la suite cet usage fut enseveli sous les ruines de l'empire Romain avec la politesse, les sciences & les arts.

TROISIÈME PARTIE.

On n'a battu sa maîtresse que dans les siècles polis.

JE divise, relativement à la morale & aux progrès de l'esprit humain, tous les siècles possibles, en trois classes. Siècles barbares, siècles mitoyens, siècles polis. Dans les siècles barbares on n'aimoit point, quoiqu'on battît; dans les siècles mitoyens on aimoit, mais on ne battoit plus; ce n'est donc que dans les siècles polis qu'on a pu battre sa maîtresse.

Peut-on, dans les tems de barbarie, supposer capables d'amour, des hommes durs, féroces, inflexibles, dont toutes les idées se bornoient aux besoins du corps, & dont l'ame, ou languissoit engourdie, ou n'étoit réveillée que par des impressions violentes ?

Que le mariage fût en honneur chez eux, qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siècles polis, cela ne prouve pas qu'ils fussent amoureux.

A-t-on besoin d'amour pour se marier ? en a-t-on besoin pour les effets du mariage ? Le sentiment qui rapprochoit des deux sexes , quel étoit-il , finon l'instinct qui porte chaque animal à perpétuer son espece ? Il n'étoit ni paré des graces de l'imagination , ni rendu délicieux par le concours des sentimens : les sens desiroient & jouissoient seuls.

Tous les historiens nous apprennent qu'en général les Barbares étoient fideles à leurs femmes. La chose bien examinée, qu'en résulte-t-il , finon qu'ils étoient incapables d'amour ? La manière même dont ils étoient infideles n'en devient-elle pas une nouvelle preuve. C'étoit toujours sans malice, sans dessein prémédité, sans système suivi. Le hasard fournissoit l'aventure, l'instant qui la portoit à sa perfection, la terminoit. Il n'y a rien là qui annonce cette suite d'idées, de sentimens & d'actions qui caractérise ce qu'on appelle un tendre attachement.

L'argument le plus fort qu'on puisse m'opposer, c'est qu'ils battoient. Cette vérité est de telle nature, qu'à moins d'ignorer totalement l'histoire , on ne peut s'y refuser. Mais ce qui reste à examiner, c'est s'ils battoient par principe d'amour.

Car de ce qu'un homme battoit tous les jours une femme , je ne conclurois pas affirmativement qu'il en fût amoureux. Quelque nécessaire que ce procédé me paroisse à la perfection de l'amour, il
n'en

i'en est que l'effet ; il en prouve la grande ardeur, mais il n'en constitue pas l'essence. Il est même tellement équivoque de sa nature, qu'on pourroit l'imputer à un sentiment contraire, si son principe n'étoit pas déterminé par les autres symptômes de l'amour. Et voilà ce qui manquoit chez les Barbares.

D'ailleurs qui battoient-ils ? Ce n'étoit pas leurs maîtresses, puisqu'ils n'en avoient point ; c'étoit donc leurs femmes, ce qui est une grossièreté. Enfin pourquoi battoient-ils leurs femmes ? Etoit-ce par un motif de préférence, sentiment flatteur dont ils étoient incapables ? Non, sans doute. C'étoit donc uniquement par raison de commodité, & parce qu'elles se trouvoient plus avantageusement situées pour être battues.

L'esprit commençant à se développer, on tomba dans un excès contraire. On ressentit l'amour, mais on le connut mal. On crut qu'il étoit de sa dignité de ne régner que sur le cœur, & tout commerce avec les sens lui fut interdit. Cette erreur devint la source de mille autres, & perdit tout.

On aima sa maîtresse comme on adore les dieux, avec respect & pour ses vertus. Vainement les sens réclamèrent, on leur imposa silence, on les trouva téméraires de vouloir s'immiscer dans les mystères de l'amour. Les femmes, à force de dompter leurs

mouvemens , se crurent de pures intelligences & ce qui en est la suite, elles regardèrent les amans comme autant d'esclaves trop heureux de servir.

C'est ainsi qu'en Italie, Pétrarque aima la Laure ; c'est ainsi qu'aimoient nos ancêtres dans les siècles renommés de la chevalerie ; c'est ainsi qu'aimoit encore en Angleterre vers la fin du seizième siècle.

Ce bizarre système arrêta long-tems les progrès de l'amour. En le privant des desirs, on lui avoit ôté les fureurs de la jalousie ; en le condamnant au respect, on détruisoit entre deux amans cette douce égalité qui fait le plus grand charme d'un commerce amoureux.

On ne vit donc jamais d'amant qui dans un élan de cœur un peu vif imprimât quelque soufflet sur le visage de sa maîtresse. Comment des serviteurs si honnêtes auroient-ils porté la main sur une femme pour la battre ? Ils n'osoient pas l'embrasser pour la caresser.

Enfin on conçut de l'amour des idées plus justes. On reconnut que le commerce des sens n'est pas moins essentiel à sa nature que les impressions du cœur. En lui rendant ses desirs on lui rendit toute sa jalousie. L'égalité, qui est la première loi de son empire, y fut rétablie, en dispensant l'amant d'

respect, & la maîtresse de l'exiger. Si l'on éprouva quelquefois de ces faillies momentanées des sens, ordinaires dans les tems barbares, on ne les qualifia point d'amour : si quelque femme prétendit ne connoître que le sentiment des siècles mitoyens, on lui fit l'honneur de ne la pas croire. Le cœur & les sens, voilà les deux principes qu'on reconnut à l'amour. Les sentimens corrigent dans les desirs ce qu'ils ont de brutal ; les desirs corrigent dans les sentimens ce qu'ils ont de fade. Les uns & les autres étant également avoués de la beauté qui les fait naître, on commence à battre.

Voilà le point juste où l'amour, n'ayant plus rien qui le contraigne, s'abandonne à tous les transports, & s'exprime avec toute son énergie. Qu'on interroge les beautés battues, je suis convaincu qu'on n'en trouvera point qui l'aient été avant ce terme.

Dans le fond, plus on examine cette conduite, plus on la trouve bien entendue. Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, & que, pour lui prouver de l'attachement, on n'eût que des soufflets à lui donner, quelque penchant qu'elle eût à la reconnoissance, je doute qu'elle s'y prêtât de bonne grace.

Mais, quand après l'avoir accoutumée par degrés aux délices de l'amour, on l'a conduite au point d'en agréer les preuves les plus physiques, alors

on peut sans inconvénient lui déployer ces grandes démonstrations , effrayantes pour une ame novice, mais d'autant plus flatteuses pour une amante expérimentée, qu'elles sont sans contrainte.

Lorsqu'on a le bonheur d'être né dans un siècle poli, & qu'instruit sans effort par l'exemple de ses contemporains, on bat tout naturellement la personne qu'on aime, on s'imagine que dans tous les tems, le cœur a dû dicter un procédé si tendre. On ne se douteroit pas qu'il eût fallu tant d'expériences pour parvenir à cette découverte, & que, réservée aux siècles les plus polis, elle eût exigé les plus grands efforts de l'esprit humain.

C'est néanmoins un fait qui n'est que trop constant. Cette vérité se trouve justifiée par tous les exemples répandus dans cet ouvrage. Quelques recherches que j'aie faites, je n'en ai découvert aucun, ni dans les siècles barbares, ni dans les siècles mi-toyens. Ceux de Périclès & du plus poli des Ptolomées, les regnes d'Auguste, de Trajan & de Louis XIV, sont les seuls qui m'en aient fourni.

J'en trouverois un bien plus grand nombre dans le siècle où j'ai l'avantage de vivre, si je voulois les transmettre à la postérité; mais un ancien (1)

(1) *Plin. secund. Epist. lib. 5. Ep. 8.*

a judicieusement remarqué que l'histoire des tems modernes est difficile à écrire, par les égards qu'on doit aux vivans. Pour élever à la gloire de mon siècle un monument dont je crois qu'il n'a pas besoin, je n'ai pas voulu blesser à la fois & la modestie des amans qui battent, & la discrétion des beautés battues.

Je finis par une observation qui n'est pas moins philosophique que toutes celles qui précèdent. Tout important qu'il est pour l'honneur de la vérité que le préjugé que j'attaque soit détruit, je ne fais s'il ne seroit pas à propos de le laisser subsister, au moins dans l'esprit des femmes à prétentions. Peut-être sauroient-elles moins de gré à ceux qui les battent, si elles ne voyoient de leur part une sorte d'héroïsme dans le mépris du préjugé.

Cui lecta potenter erit res,

Nec sacundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Horat. de art. poët.





N O T E S

E T

ÉCLAIRCISSEMENTS

S U R

LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

*Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
 Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
 Pleraque differat & præsens in tempus omittat.*

Horat. art. poët.

PREMIÈRE PARTIE.

PAGE III, ligne 2. *Aimer & battre ne font qu'une même chose, &c.* Il est question d'un fils qui bat son père. « N'est-il pas vrai, lui dit-il, que » quand j'étois enfant vous me battiez ? Assurément, répond le père, car je t'aimois, & je » voulois ton bien. En ce cas-là, dit le premier,

» comme il est juste que je vous aime, il est juste
 » aussi que je vous batte, puisqu'aimer & battre
 » ne font qu'une même chose : τὸ ὅτ' εὖ νοεῖν τὸ
 τῦπτεν. A cela se rapporte cet adage universelle-
 ment connu : Qui aime bien, châtie bien; *qui bene*
amat, bene castigat (1).

Page 111, ligne 5. *Faisoient déchirer à coups de*
verges, &c. Voici comment cela se pratiquoit, au
 rapport de Posidonius cité par Athenée : « Quand
 » le roi prie son ami à manger, ο δεκαλόμενος
 » γέλος, il ne le fait point asséoir à sa table,
 » mais il lui jette quelques morceaux par terre,
 » comme on fait à un chien. De tems en tems il
 » le fait déchirer à coups de verges, après quoi
 » l'ami tout sanglant se prosterne devant celui qui
 » l'a fouetté, & l'en remercie comme d'une fa-
 » veur insigne. »

Page 112, ligne 12. *Nous reproduire dans des*
embrassemens légitimes, &c. C'est ce que Montaigne
 appelle un plaisir plat (2). Le César Elius Verus,
 qui étoit homme d'esprit & de goût, pensoit sur
 cela comme Montaigne. Quand sa femme lui re-
 prochoit ses infidélités : « Laissez-moi, lui disoit-il,

(1) *Aristoph. Nub. act. 5. sc. 4.*

(2) *Essais, liv. 3. chap. 5.*

» m'amuser avec d'autres; le nom d'épouse est respectable, mais ce n'est pas un nom de volupté,
 » *Patere me per alias exercere cupiditates meas; uxor*
 » *enim dignitatis nomen est, non voluptatis* (1).

Page 113, ligne 12. *Ce qu'on entend par bien-séance n'est autre chose, &c.* Cela est si vrai, qu'il y a une infinité de distinctions à faire, même dans ce qu'on appelle les bien-séances du monde. Elles ne font point les mêmes pour un vieillard que pour un jeune-homme, pour un militaire que pour un petit-collet, pour une femme que pour un homme, même pour une jolie femme que pour une femme sans conséquence. Combien doivent-elles différer davantage entre deux états aussi contraires que l'indifférence & l'amour? autant, pour me servir des termes d'Hésiode, que le ciel est éloigné de la terre.

ὅσον ἔπαρος ἔς ἀπὸ γαίης.

Hesiod. Theogon. v. 720.

Un homme amoureux n'est plus un mortel ordinaire, c'est, comme le dit Plutarque, un homme inspiré (2). Dès que l'amour s'est emparé de lui,

(1) *Spartian. in Ælium Ver.*

(2) *Plutarch. Erotic. pag. 759.*

(c'est toujours Plutarque qui parle) il ne reconnoît plus ni parens, ni amis, ni loix, ni magistrats, ni souverains; il n'estime & ne respecte rien; l'unique chose qu'il craigne, c'est de déplaire à ce qu'il aime (1).

Page 113, ligne 19. *Le trouble, l'inquiétude, la fureur, &c.* Outre ces qualités qui font de bien-séance dans un amant, Plaute en compte beaucoup d'autres: comme l'insomnie, l'humeur noire, l'erreur, la terreur, la fuite, la bêtise, la témérité, l'imprudence, l'effronterie, la pétulance, &c.

Sed amori accedunt etiam quæ dixi minùs :

Insomnia, ærumna, error terrorque & fuga ;

Ineptia, stultitiaque adeo , & temeritas ,

Incogitantia , excors , immodestia ,

Petulantia , cupiditas & malevolentia , &c.

Plaut. Mercat. Prolog. v. 24.

Catulle a bien développé le principe de toutes ces contrariétés, dans la peinture qu'il fait de son cœur. J'aime & je hais, dit-il, vous voulez savoir comment cela se fait; je l'ignore, mais je le sens.

(1) Ibid. pag. 762.

Odi & amo ; quare id faciam fortasse requis ?

Nescio ; sed fieri sentio , &c. Catul. Ep. 85.

C'est ce qui a fait dire à Sénèque le philosophe , que l'amour & la haine étoient à-peu-près la même chose dans leurs effets : *ferè idem itaque exitus est odii & amoris* (1). J'oubliois de parler d'une qualité très-essentielle en amour , qui est l'indiscrétion. Cette vertu n'étoit point inconnue aux anciens. Catulle en parle en fort bons termes :

Si linguam clauso tenes in ore ,

Fructus projicias amoris omnes :

Verbosâ gaudet Venus loquelâ. Catul. Ep. 32.

Page 113 , ligne 22. *Quelle femme un peu délicate seroit flattée , &c.* Les femmes sont bien aises, qu'en voyant leur amant , tout le monde puisse dire , comme Télémaque dans l'Odyssée : Certainement un dieu habite ici :

Ἡ μάλα τις θεὸς ἔδον. Odyss. lib. 19.

Page 114 , ligne 10. *Le défaut de respect , &c.*

[(1) *Senec. de Benef. cap. 25.*

est indispensable quand on plaît. Quand on dé-
 sult, c'est autre chose; une femme ne vous permet
 pas de l'embrasser, même en songe. C'est ce que
 nous voyons dans Théocrite :

Μὴ τὸ γέ μιν κύσῃς τὸ καλὸν στόμα, μηδ' ἐν δνείροις.

Idyl. 20.

Page 114, ligne 18. *Cette différence que l'usage poli-
 tique fait entre les deux sexes.* Cette différence n'est point
 dans la loi de nature; c'est tout le contraire. Personne
 n'ignore que la femme fut créée pour l'homme,
 qu'il lui fut ordonné plus d'une fois de nous être
 soumise. Les Grecs disoient qu'ils avoient des maî-
 tresses pour leur plaisir, des concubines pour l'usage
 domestique, & des femmes pour leur donner des en-
 fants légitimes, & avoir soin de leur ménage (1).

Les Romains les tenoient dans une tutelle perpé-
 tuelle (2). Les Mahométans leur persuadent qu'elles
 n'ont point d'ame (3). Pour nous, qui ne sommes
 ni Grecs, ni Romains, ni Mahométans, nous les
 regardons en souveraines. Mais elles perdent leur sou-

1) *Athen. Deipn. lib. 13. pag. 573.*

2) *Esprit des loix, liv. 7. chap. 13.*

3) *Lettres Juives, lettre 54.*

veraineté sitôt qu'elles nous aiment ; & tout rentré dans la loi de nature (1).

Page 50 , ligne 14. *Et ne s'en feroient pas tenus d de simples impertinences.* « Il ne dépend point , » dit Pétrone , d'un véritable amant de mettre des « bornes aux fureurs de sa jalousie : *neque enim in amantium esse potestate furiosam emulationem.* » (2).

Page 116 , ligne 17. *Le Tasse les a placées dans la ceinture de Vénus.* Voici le passage de cet auteur :

*Teneri sdegni , e placide , e tranquille
Ripulse , cari vezzi , e liete paci ,
Sorrisi , parolette , e dolci stille
Di pianto , e sospir tronchi , e molli baci.*

Gierusalem liberat. cant. 16.

Quelque critique de mauvaise humeur pourroit dire que dans tout ce passage il n'est point ques-

(1 (Les Egyptiens qui , comme le dit Hérodote , liv. 2 , ne faisoient rien comme les autres hommes , étoient bien plus galans que nous. Ils promettoient à leurs femmes , par contrat de mariage , qu'ils leur seroient soumis en tout. *Diodor. Sic. lib. 1. sect. 1.*

(2) *Petron. satyr. cap. 99.*

tion de querelles ; mais je le prie de faire attention à ces mots : *liete paci*, paix joyeuses. On ne fait point la paix sans avoir eu la guerre. L'auteur avoit sûrement en vue ce passage de Térence.

Induciæ,

Bellum, pax rursum. Eumuch. act. 1. sc.

Page 117, ligne 5. *Plus elle est profondément attendrie*, &c. Quand Platon voyoit un homme amoureux, il disoit : Cet homme-là est mort à lui-même, c'est l'ame de sa maîtresse qui l'anime (1). Caton l'ancien étoit dans le même principe (2). Cela posé, il n'y a plus à s'étonner de ce qu'on fait si aisément sa paix avec une femme qu'on vient de battre, puisque, en quelque sorte, c'est elle-même qui s'est battue : il est vrai qu'elle oublie cela dans l'instant qu'on la bat ; mais dès qu'elle a repris ses sens, elle s'en ressouvient, & alors elle est attendrie en voyant combien elle a de pouvoir sur son amant.

Page 117, ligne 7. *Un amant éperdu*, &c. On l'est toujours quand on a fait du mal à ce qu'on

(1) *Ficin. in vit. Plat. & in conviv. orat. 2. cap. 8.*

(2) *Plutarch. in Caton. maj.*

aime; car la colère des amans n'est pas durable. Nous en trouvons un bel exemple dans Pausanias (1) :

Coréfus, prêtre de Bacchus, aimoit éperduement Callirhoë; mais plus il lui donnoit de témoignages de son amour, plus elle le haïssoit. Il en demanda vengeance à son dieu, qui répandit sur tous les Calydoniens une espece d'ivresse furieuse qui les conduisoit à la mort. L'oracle de Dodone ayant été consulté sur cette maladie, répondit qu'elle ne cesseroit que quand on auroit apaisé Bacchus; & qu'on ne pouvoit l'appaier qu'en sacrifiant Coréfus ou Callirhoë, ou quelqu'un qui voudroit se dévouer pour elle (2). Le jour du sacrifice étant arrivé sans que personne voulût mourir pour Callirhoë; lorsque son amant la vit approcher de l'autel, parée des ornemens de la victime, il oublia toute sa colère pour ne se souvenir que de son amour; & se frappant du couteau sacré, il fut à la fois le prêtre & la victime.

Page 117, ligne 14. *Conseilloit aux femmes de battre leurs amans*, &c. Tous les hommes aiment

(1) Ce fait a fourni aux François le sujet d'une Tragédie & d'un Opéra; & le Guarini, chez les Italiens, lui est redevable de plus d'un joli trait du *Pastor fido*.

(2) *Pausan. Achaic. cap. 21.*

cela. Dans un ancien poëme grec sur la bataille de Marathon, un des interlocuteurs demande à l'autre si, se voyant si près de la mort, il trouvoit encore du plaisir dans les bras de sa maîtresse. Si j'y en trouve ? répond-il : Ah, dieux ! j'en ai d'autant plus que je n'y fais pas tout ce que je veux. Il faut se battre avec elle, recevoir des soufflets, être accablé de coups ; quelles délices !

δεῖν δ' ἔτι

Ἀγωνιάσαι καὶ ῥάπισθῆναι γε καὶ
πληγὰς λαβεῖν ἀπαλαιαὶ χερσὶν ἡδύγε ;

Athen. (Deipn. lib. 13. pag. 570.

Pag. 117, lig. 19. *Qu'elle sache recevoir des coups & en donner.* Voici le texte :

Sit mihi talis amica velim :

Jurgia quæ temerè incipiat ,

Nec studeat quæsi casta loqui.

Pulcra , procax , petulante manu ;

Verbera quæ ferat & regerat ,

Castaque ad oscula confugiat.

Nam nisi moribus his fuerit :

Castâ , modesta , pudenter agens ;

Dicere abominor , uxor erit. Aufon. Ep. 77.

Rousseau qui a imité cette épigramme, en a

négligé le trait le plus essentiel. J'en suis surpris ; car, pour un moderne, il ne manquoit ni d'esprit ni de goût.

Page 117, ligne 22. *Et qu'il n'aima jamais qu'elle*, &c. Il avoit eu auparavant une de ses suivantes nommée Lycinne. Il s'en souvient avec plaisir, parce qu'elle lui avoit donné *gratis* les premières leçons du plaisir.

Illa rudes animos per noctes conscia primas

Imbuit, heu ! nullis capta Lycinna donis.

Lib. 3. El. 13.

Mais ce ne fut qu'une aventure d'écolier, & qui n'eut point de suites. Cynthie, comme il le lui dit lui-même, fut son unique passion :

Cuncta tuus sepelivit amor, nec fœmina post te.

Ulla dedit collo dulcia vincla meo.

Page 118, ligne 1. *Elle étoit vieille*. C'est ce que nous apprenons dans ces vers, qui prouvent d'autant plus d'amour qu'ils sont moins galans :

At tu etiam juvenem odisti me, perfida ! quamvis

Ipsa anus, haud longâ curva futura die.

Lib. 2. El. 14.

Et

Et ailleurs :

*Et si sacra forent antiquis grata puellis ,
Essem quod nunc tu ; tempore vincor ego. El. 19.*

Page 118 , ligne 1. *Et n'étoit pas jolie.* Cynthie étoit blonde & avoit les yeux noirs , ce qui devoit lui donner une physionomie singulière ; elle remédioit à cela , en se teignant les cheveux & les sourcils (1) :

*Nunc etiam infectos , demens , imitare Britannos ,
Ludis & externo tincta nitore caput.*

Et deux vers plus bas :

*Illi sub terris fiant mala multa puellæ ,
Quæ mentita suas vertit inepta comas. El. 14.*

Il falloit au reste que cette physionomie-là ne déplût pas chez les Romains ; car le petit empereur Antonin Diadumene , qui , à ce que dit son historien , étoit le plus bel enfant du monde , *puer omnium speciosissimus* (2) , avoit , comme Cynthie , les cheveux blonds & les yeux noirs.

(1) *Lib. 2. El. 2. v. 57. & El. 9. v. 23.*

(2) *Lamprid. in Diad.*

Page 118, ligne 1. *Mais elle le battoit.* Il s'en glorifie en vingt endroits de ses ouvrages : & il n'avoit pas tort, car elle le battoit bien. Un jour, après lui avoir dit beaucoup d'injures, elle lui renversa la table sur le corps, & lui jetta au visage un gobelet plein de vin.

*Dulcis ad extremas fuerat mihi rixa lucernas ,
Vocis & insanæ tot maledicta tuæ ;
Cum , furibunda mero , mensam propellis , & in me
Projicis insanâ cymbia plena manu.* Lib. 3. El. 6.

On peut voir aussi dans le quatrième livre comme elle le traita , le jour qu'elle le surprit dans sa maison des Esquilles , s'ouppant avec des filles :

*Et mea perversâ fauciat ora manu ,
Imponitque notam collo , morsuque cruentat ,
Præcipuèque oculos , qui meruere , ferit ,
Atque ubi jam nostris lassavit brachia plagis , &c.*
Lib. 4. El. 8.

Page 118, ligne 4. *Vénus avec le casque en tête & la lance à la main.* Voici ce qu'en dit Lactance.
» Dans le tems que les Lacédémoniens faisoient le
» siege de Mecène , les habitans de cette ville en
» sortirent secrètement , pour aller piller Lacédé-
» mone , où il n'étoit resté que les femmes. Celles

» ci se défendirent courageusement & les mirent
 » en fuite. Cependant les Lacédémoniens s'étoient
 » mis en marche pour secourir Lacédémone. Leurs
 » femmes qui, après leur victoire, alloient au-de-
 » vant d'eux, s'étant apperçues qu'ils les prenoient
 » pour les ennemis, & qu'ils se mettoient en
 » devoir de les combattre, se dépouillèrent toutes
 » nues. Alors leurs maris les reconnurent, & dans
 » ce premier moment ils en jouirent, tout armés
 » qu'ils étoient, sans que personne examinât s'il
 » avoit affaire à sa femme ou à celle d'un autre;
 » & *aspectu in libidinem concitati, sicut erant armati*
 » *permisti sunt utique promiscuè : nec enim vacabat*
 » *discernere*. C'est, dit l'auteur, pour conserver la
 » mémoire de ce fait qu'ils consacrèrent une statue
 » à Vénus armée (1).

La conjecture de Lactance est ingénieuse. Mais la vérité est, comme je l'ai dit, que cette Vénus armée n'étoit qu'une allégorie.

Page 118, ligne 9. *L'amour comme le dieu des combats*, &c. Plutarque a observé que les nations les plus adonnées à l'amour ont été en même tems les plus belliqueuses (2). Il cite à ce propos les

(1) *Lact. de fals. Rel. cap. 20.*

(2) *Plut. in Erotic. pag. 751.*

Lacédémoniens, les Boétiens, les Candiots ; ne pourroit-on pas y joindre les François ?

Page 118, ligne 18. *Les coups que ce dieu procure sont si délicieux, &c.* C'est ce qui m'a déterminé à ne traiter dans cet ouvrage que de l'usage de battre sa maîtresse. Il ne m'en eût pas plus coûté de traiter de l'usage de battre son amant, ou même de réunir les deux objets : mais j'ai cru qu'il étoit de la politesse de céder aux dames le partage le plus avantageux. Lucien distingue en amour cinq degrés de volupté : la vue, le simple toucher, le baiser, le toucher à volonté, enfin la possession totale de la personne aimée (1). Moi j'établirais cinq autres degrés qui me paroissent plus sensibles : aimer, plaire, jouir, battre, être battu ; & je dirois, de ce dernier degré :

Venus

Quinta parte fui nectaris imbut.

Horat. lib. 1. Od. 13.

Page 119, ligne 4. *Conserve le tabouret à la maison de &c.* « Monsieur le prince s'étoit » engagé, à la prière de Meille, cadet de Foix,

(1) *Lucian. in amor.*

» qui étoit fort attaché à lui, de faire donner le
 » tabouret à la comtesse de Foix ; & le cardinal
 » (Mazarin) qui y avoit grande aversion , fuscita
 » toute la jeunesse de la cour pour s'opposer à tous
 » les tabourets qui n'étoient pas fondés sur des
 » brevets. Monsieur le prince qui vit tout d'un
 » coup une manière d'assemblée de noblesse, à la
 » tête de laquelle même le maréchal de l'Hôpital
 » s'étoit mis , ne voulut pas s'attirer la chaleur
 » publique pour des intérêts qui lui étoient assez
 » indifférens , & il crut qu'il feroit assez pour la
 » maison de Foix, s'il renversoit les tabourets des
 » autres maisons privilégiées. Celle de étoit
 » la première de ce nombre ; & jugez de quel dé-
 » goût étoit un échec de cette nature aux dames
 » de ce nom. La nouvelle leur en fut apportée le
 » soir même que madame de revint d'Anjou.
 » Mesdames de C de R & de M
 » se trouvèrent le lendemain chez elle. Nous ré-
 » solûmes une contre-assemblée de noblesse pour
 » soutenir le tabouret de la maison de Il fut
 » question d'ébranler monsieur le prince avant que
 » de venir à l'éclat. Je me chargeai de la com-
 » mission ; j'allai chez lui dès le soir même , je
 » pris mon prétexte sur la parenté que j'avois avec
 » la maison de G Monsieur le prince qui
 » m'entendit à demi-mot , répondit ces paroles :

» Vous êtes bon parent , il est juste de vous satis-
 » faire. Je vous promets que je ne choquerai point
 » le tabouret de la maison de . . . &c. (1). »

DEUXIÈME PARTIE.

Page 119 , ligne 16. *Le premier amant Grec qui ait battu* , &c. Avant le siècle de Périclès on ne battoit point. Il est même incertain qu'on aimât , au moins les exemples les plus célèbres prouvent-ils fort peu , dès qu'on prend la peine de les discuter. Chryseïs & Bryseïs , qui font tant de bruit dans l'Iliade , n'étoient que deux servantes qui faisoient le lit du maître , & qui y couchoient avec lui (2). Il n'est point évident que l'amour ait été la cause de l'enlèvement d'Hélène (3). Si nous en croyons Dictys de Crete , ce fut autant pour ses richesses que pour elle-même que le beau-Pâris l'enleva. Quelque soin qu'Homère ait pris pour couvrir ce fond défectueux , il perce par-tout dans l'Iliade. Qu'est-ce que demande Ménélas ? c'est qu'on lui rende Hélène , avec toutes ses richesses.

(1) Mémoires de Retz , tome 2.

(2) *Iliad.* v. 31.

(3) *De bello Trojan.* lib. 1.

Ταῖς δ' ἀργεῖν Ελεην, καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ ἐκδοτέ.
Iliad. 3.

Qu'est-ce que refusent les Troyens? c'est de rendre
Hélène avec toutes ses richesses, κτήματα πάντα,
pour la rendre.

Les amours d'Hercule & d'Omphale, qu'on
cite avec emphase, ne sont qu'un conte de bonne
femme (1). Ce héros fut vendu en Lydie pour
expier le meurtre d'Iphitus. Voilà pourquoi il fila
chez Omphale. Si, comme le dit Lucien, la prin-
cesse lui donnoit quelquefois de sa pantoufle sur le
visage, c'étoit pour humilier son esclave, non pour
flatter son amant (2). Il est vrai qu'il en eut un
fils nommé Lamon; mais cela n'a rien d'étonnant,
soit que, comme le rapporte Diodore, la princesse,
pleine d'admiration pour ses vertus, l'ait épousé;
soit qu'ennuyé de recevoir des coups de pantoufle,
il se soit vengé à la manière des garçons de La-
cédémone (3).

page 120, ligne 8. *Il me battoit tout le reste de
la journée.* Néocharès (c'est le nom du jeune-
homme) étoit entretenu par cette vieille dame,

(1) *Diod. Sicil. lib. 4. n. 9.*

(2) *Deor. Dial. Jov. Æsch. & Herc.*

(3) *Diod. loco cit.*

ce qui est un des cas où, selon moi, on peut le moins se dispenser de battre.

Page 120, ligne 23. *Parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa santé.* Ce ne fut pas cela seul qui donna de l'humeur à Eschine. Un mauvais plaissant qui étoit de ce repas, s'étoit avisé de demander à Cynisque si elle avoit vu le *Loup* (1). Or le *Loup* étoit le nom d'un jeune-homme qui ne déplaisoit point à la belle; de façon que l'apostrophe la fit rougir. Son amant qui le remarqua s'en mordit les levres. Mais l'instant d'après, voyant qu'elle hésitoit de boire à sa santé, il se détermina tout de suite à lui donner ses deux soufflets, après quoi elle retroussa sa robe & s'en alla.

Page 121, ligne 1. *Demoiselle entretenue, &c.* Les demoiselles entretenues, ou à entretenir, étoient dans la Grece sur le meilleur ton. La fameuse Asprisie de Milet en peupla la ville d'Athènes (2). Ce fut pour deux de ces demoiselles, enlevées par des jeunes-gens de Mégare, que se fit la guerre du Péloponèse (3). En général leur maison étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie : les vieillards y

(1) Theocrit. *Idyl.* 14.

(2) Athen. *Deipn.* lib. 13. pag. 569.

(3) Aristophan. *Acharn.* act. 2. sc. 5.

jouoient aux osselets, les jeunes-gens y causoient de philosophie, de vers & d'amour (1).

Page 121, ligne 2. *N'eût pas été mieux traitée de son amant*, &c. Crocale soupoit en bonne fortune avec un nommé Gorgus. Il y avoit en tiers une joueuse d'instrumens. Un militaire de Mégare, qui étoit l'amant en titre, informé de ce soupé, vint chez la demoiselle, enfonça sa porte, souffleta la joueuse d'instrumens, & lui cassa sa flûte (2). Gorgus fut battu & laissé pour mort. La demoiselle, comme on l'a dit, évita les coups en s'enfuyant chez une voisine. Quand on demande à Cochlís la cause de tout ce fracas, si c'étoit ivresse ou folie? Non, répond-elle, ce n'étoit que jalousie & excès d'amour; *ζηλοτυπία τις, καὶ ἔρως ἔκτροπος*.

Page 121, ligne 15. *Mais battre ce qu'on aime, lui déchirer sa robe*, &c. On peut observer dans cet exemple & dans ceux qui suivent, que quand un amant Grec ou Romain battoit sa maîtresse, il ne manquoit presque jamais de lui déchirer sa robe. Cela se faisoit pour l'ordinaire, comme nous le voyons dans Ovide, depuis le collet de la robe jusqu'à la ceinture.

(1) *Athen. Deipn. lib. 12.*

(2) *Lucian. Dial. Cochl. & Parth.*

Aut tunicam summâ deducere turpiter orâ

Ad mediâ , mediæ zona tulisset opem. Amor. l. 1. El. 7.

Ensuite on frappoit à grands coups de poing sur la poitrine nue de la personne aimée. C'est ainsi que Mopse bat sa maîtresse dans la troisième éclogue de Calpurnius :

Protinus ambat

Deduxi tunicas & peïorâ nuda cecidit.

On peut tirer de cet usage une observation économique sur les étoffes des anciens. Quelque supériorité qu'ils aient sur nous d'ailleurs, il paroît que leurs manufactures étoient inférieures aux nôtres ; au moins je connois peu de nos étoffes qu'on pût déchirer si facilement ; c'est un plaisir de moins que nous avons.

Page 121, ligne 23. *Il est étonnant que l'abbé Gédoyen n'ait pas dit un mot de l'usage de battre, &c.* Il n'a pas seulement parlé de l'usage de faire carillon dans les rues & à la porte de sa maîtresse ; cependant rien n'étoit si commun chez les anciens. Dans Théocrite un amant menace de mettre le feu à la maison (1). Horace écrivant à Lydie, qui n'étoit

(1) *Idyl. 2.*

plus ni jeune ni jolie , la plaint entr'autres de ce qu'on ne va plus enfoncer ses fenêtres , & qu'on la laisse dormir tranquille.

Parcius junctas quatiunt fenestras

Itibus crebris juvenes protervi ,

Nec tibi somnos adimunt. Horat. lib. 1. Od. 25.

C'est un plaisir que se donnoient communément les empereurs Néron , Vêrus , Commode & Héliogabale , comme on peut le voir dans les historiens de leurs vies (1).

Page 122 , ligne 8. *Si Bacchus suscite entre nous quelques débats* , &c. Les dames Romaines aimoient un peu le vin. Quand elles soupoient tête-à-tête avec leur amant , elles se grisoient , & c'étoit alors qu'on se battoit. Cet exemple & le suivant en font la preuve. Quand Cynthie renversa la table sur Properce , elle étoit grise , *furibunda mero*. Cependant elle buvoit sec :

Lenta bibis nequeunt te frangere noctes.

et plus bas ,

(1) Sueton. in Nerôn. Capitol. in Ver. Lamprid. in Commod. & Heliogab.

Me miserum ! ut multo nihil est mutata Lyxo !

Jam bibe : formosa es ; nil tibi vina nocent.

Propert. lib. 2. El. 24.

Page 123 , ligne 5. *Les jolis vers qu'il écrit*, &c. Dominique Marius, en expliquant le sujet de ces vers, dit que l'auteur avoit battu sa maîtresse, comme cela se pratique ordinairement, *ut plerumque fit* (1). Voilà peut-être le premier commentateur qui ait eu quelque usage du monde.

Page 123 , ligne 5. *Pour faire sa paix*. Il la fit en payant à sa maîtresse une robe qu'elle prétendit qu'il lui avoit déchirée. Il ne paroît pas bien convaincu du fait.

Nec puto , nec sensi tunicam laniaffe ; sed ipsa

Dixerat : & pretio est illa redempta meo.

De arte amandi. lib. 2.

Les dames Romaines trouvoient moyen de tirer de l'argent ou des présens, même des auteurs. Les dames Grecques étoient à-peu-près dans le même cas, si nous en croyons Anacréon (2).

(1) *In Ovid. amor. lib. 1. El. 7.*

(2) *Anacr. Od. 46.*

Page 126, ligne 9. *La petite lampe qui brûloit à côté du lit.* Cette lampe s'appelloit cubiculaire, tous les gens voluptueux en avoient. Dans Lucien elle est appelée en témoignage contre un tiran, qu'elle fait condamner par Rhadamante (1). Quand Pŷché voulut connoître son amant, ce fut cette même lampe qui brûla l'amour, en lui laissant tomber une goutte d'huile sur l'épaule. Surquoi l'auteur s'écrie : « O lampe audacieuse, comment as-tu » brûlé l'amour, toi destinée à son service, toi qui » dois ton existence aux desirs de quelque amant » qui vouloit pendant la nuit jouir des beautés de » sa maîtresse ? *scilicet ut cupitis per noctem potire-* » *tur* (2). » Properce vouloit l'employer suivant l'intention du fondateur :

nos fata sinunt, oculos satiemus amore.

Lib. 2. Eleg. 12.

Page 126, ligne 11. *Elle s'étoit enveloppée dans sa tunique.* Salviani ou Baroti, dans son commentaire sur la *Secchia rapita*, prétend que les anciens couchoient sans chemise; c'est, si je ne me trompe, à propos de ce vers :

(1) *Lucian. Catap. five Tyran.*

(2) *Apul. Metam. lib. 5.*

Chi cambiò la camicia con l'amata. Cant. 1.

L'autre prend la chemise de sa maîtresse. Si ce sentiment étoit fondé, Cynthie auroit-elle fait tant de façons pour quitter sa chemise ? auroit-il fallu, pour l'y déterminer, des motifs aussi puissans que ceux-ci ?

*Nec dum inclinata prohibent te ludere mamma ;
Viderit hoc si quàm jam peperisse pudet.*

Propert. lib. 2. Eleg. 12.

Dans Apulée, quand l'ombre de Tiépolème apparoît en songe à Charite, cette belle veuve se réveille en sursaut, & de douleur elle déchire sa chemise, *prolixum ejulat, discissâque interulâ, decora brachia verberat* (1).

Page 126, ligne 12. *S'étoit réfugiée sur le bord du lit.* C'est ainsi qu'en ufoient les dames anciennes quand elles bourdoient. Horace, pour se venger de Mécène qui lui avoit fait manger de l'ail, souhaite que sa maîtresse en use ainsi avec lui :

*At si quid unquam tale concupiveris ,
Jocose Mecenas , precor*

(1) *Apul. Metam. lib. 8.*

Manum puella suavio opponat tuo.

Extremâ & in spondâ cubet. Horat. lib. 5. Od. 3.

Il y avoit encore une autre façon de boudier. Quand deux amans étoient couchés ensemble, le boudeur ou la boudeuse faisoit un paquet de ses habits, & les mettoit entre deux pour servir de barrière. Dans Lucien, une maîtresse dit à son amant : Si vous m'aimiez, vous ne rempliriez pas avec vos habits l'intervalle qui nous sépare, de crainte que je ne vous touche : καὶ τέλος ἔστιν εὐχόμενος τὸ μεταξὺ ἡμῶν τῷ ἱματίῳ, δεδιώς μὴ φάσῃς με σου (1). Tibulle fait l'imprécation suivante, contre un homme qu'il n'aimoit point :

Rideat assiduis uxor inulta dolis.

Et cum furtivo juvenem lassaverit usu,

Tecum interpositâ languida veste cubet.

Tibul. lib. 1. Eleg. 10.

TROISIÈME PARTIE.

Page 127, ligne 9. *Siecles barbares, siecles mi-royens, siecles polis.* Parmi les nations anciennes,

{ 1 } *Dial. Meretr. Tryph. & Charm.*

qui successivement ont peuplé la terre, la plupart se sont éteintes sans être sorties de l'état de barbarie; un petit nombre ont acquis un commencement de politesse, mais n'ont pas été plus loin. Quelques-unes enfin ont cultivé avec succès les lettres, les sciences & les arts. Les Grecs & les Romains ont eu seuls cet avantage.

Les nations modernes paroissent plus heureuses. L'Italie, la France & l'Angleterre, comptent déjà des siècles polis; l'Espagne aspire au même titre, & les nations du Nord l'ambitionnent. On peut donc espérer qu'un jour, la politesse sera universellement répandue dans l'Europe, & que par conséquent, ce qui est bien à désirer, on n'y verra plus d'amans qui ne soient battans ou battus.

Page 127, ligne 15. *Peut-on, dans les tems de barbarie, supposer capables d'amour, &c.* Pour en juger, on n'a qu'à comparer la férocité des barbares avec ces délicatesses de l'amour :

Egone quid velim ?

Cum milite esto præsens, absens ut sis :

Dies noctesque ames me : me desideres :

Me somnies : me expectes : de me cogites :

Me speres : me te oblectes : mecum tota sis :

Meus fac sis postremò animus , quando ego sum tuus

Terent. Eunuch. act. 1. sc. 2.

Page

Page 127, ligne 19. *Que par des impressions violentes*, &c. La haine & la colère, voilà les impressions dont ils étoient capables. On doit les regarder comme sortant des mains de Prométhée :

Fertur Promethæus addere principi

Limo coactus particulam undique

Defectam, & insani leonis

Vim stomacho apposuisse nostræ.

Horat. lib. 1. Od. 16.

Page 127, ligne 21. *Que le mariage fût en honneur chez eux*, &c. Le mariage est en honneur chez les Barbares, parce qu'ils sont paresseux & peu galans. Ce feroit pour eux, dit un auteur célèbre, une grande incommodité de vivre dans le célibat (1). Cette incommodité diminue à mesure qu'une nation se polit. Du tems d'Auguste les Romains ne vouloient plus se marier (2). Cette répugnance de leur part fit rendre la loi *de maritandis ordinibus* (3), comme nécessaire, & quelques années après la fit révoquer comme trop rigide.

(1) Esprit des loix, liv. 23. chap. 11.

(2) Diod. lib. 56.

(3) Suet. cap. 23.

*Gavisa est certè sublatam Cynthia legem,
Quà quondam editâ stemus uterque diù,
Ne nos divideret.* Propert. lib. 3.

Page 127 , ligne 23. *Qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siècles polis.* Les barbares peuplent beaucoup. Toutes les é migrations nombreuses dont parle l'histoire dans les différens siècles, ont été de peuples barbares; toute nation diminue en se polissant. La manière de penser, dit monsieur de Montesquieu, le caractère, les passions, les caprices, l'idée de conserver sa beauté, l'embaras de la grossesse, celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation en mille manières (1). Ne seroit-il pas vrai aussi que nous perdons du côté des sens, à mesure que nous gagnons du côté de l'esprit? &c que, comme l'a dit un poète comique

Messieurs les grands esprits, d'ailleurs très-estimables, i
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

Destouches, Philosophe mari

Page 128 , ligne 9. *En général les Barbares étoient fideles à leurs femmes.* Et les femmes à leur

(1) Esprit des loix, liv. 22. chap. 1.

maris. Cependant on trouve sur cela dans Hérodote une exception singulière. Voici ses termes : « Les peuples qui confinent les Maces sont les » Gindames , dont les femmes , à ce qu'on dit , » portent sur leurs habits autant de bandes de cuir » qu'elles ont vu d'hommes ; & celles qui en portent un plus grand nombre , sont estimées les » plus illustres , comme ayant eu un plus grand » nombre d'amans (1). » Aux bandes de cuir près , cet usage est digne des siècles les plus polis.

Page 128 , ligne 14. *L'instant qui la portoit à sa perfection la terminoit.* Dans les premières époques de toutes les nations , rien n'est si court qu'une aventure galante ; l'instant fait naître le désir , & la violence le satisfait. L'histoire de ce qu'on appelle les tems héroïques de la Grece , n'est qu'un tissu d'exemples de cette nature (2). Une princesse violée par un inconnu , une ville peuplée par l'enlèvement des Sabines , la royauté abolie à cause du viol de Lucrece : voilà le début de l'histoire romaine. Toutes les nations modernes ont commencé à-peu-près de la même manière , on peut juger de leurs mœurs par leurs premières loix (2).

(1) *Halycarn. lib. 1. cap. 69.*

(2) Pour donner une idée de ces loix , j'en vais
L ij

Page 129, ligne 10. *C'étoit donc leurs femmes*, &c. Tous les Barbares battent leurs femmes. Les Moscovites battoient les leurs avant que le czar Pierre I. les eût civilisés (1). Parmi nous, les gens de la campagne & du peuple en font encore autant,

rapporter deux titres, l'un de la loi des Allemands, l'autre de la loi Salique.

Si un homme rencontre une dame sur un grand chemin, & qu'il la décoiffe, il paiera, 6 l.

S'il lui leve la jupe jusqu'au dessus du genouil, 6 l.

S'il la trouffe jusqu'à la ceinture, soit par devant, soit par derrière, *ut genitalia ejus appareant aut posteriora*, 12 l.

Que s'il la viole, 40 l.

: *Lex Aleman. tit. 58.*

Les François s'y prenoient plus poliment, ils annonçoient dès-lors le caractère de galanterie qui les distingue.

Si un homme prend la main, ou seulement le doigt d'une femme, il paiera, 15 l.

S'il lui prend le bras, 30 l.

S'il va plus haut que le coude, 35 l.

S'il lui met la main sur la gorge, 45 l.

Lex Salica, tit. 22.

Que s'il viole sur le grand chemin, une fiancée qu'on mène à son mari : *si puellam quæ druchte ducitur ad maritum, in viâ adfuerit*, &c. il paiera, 200 l.

Ibid. tit. 14. n. 10.

(1) J. Struys. 3. voyag. chap. 5.

& leurs femmes en font ravies : c'est ce qui fait qu'au théâtre on applaudit toujours à ce discours de Marine : Il me plaît d'être battue (1).

Page 129, ligne 10. *Ce qui est une grossièreté.* Les Babyloniens ont connu ce principe. Chez eux on assembloit dans la place toutes les filles nubiles, & le crieur public les y mettoit à l'encan; les jolies s'adjugeoient au plus offrant, pour les épouser, les laides étoient données au rabais; mais dans l'un & dans l'autre cas, il étoit défendu à leurs maris de les battre (2).

Page 130, ligne 5. *C'est ainsi que Pétrarque aime la belle Laure* (3). Le plaisir de la voir suffisoit à Pétrarque; il ne desiroit & ne croyoit pas qu'il lui fût permis de desirer autre chose. Elle étoit pour lui une divinité dont ses regards ne pouvoient soutenir l'éclat, & que tout son esprit n'étoit pas capable de peindre (4). Par respect pour elle, il avoit résolu de ne lui déclarer son amour que quand elle auroit *des cheveux blancs* (5); mais environ dix ou douze ans après, ayant trouvé un moment favo-

(1) Médecin malgré lui. act. 1. sc. 2.

(2) *Herodot. lib. 1.*

(3) Rime de Pétrone, partie 1. Sonnet. 157.

(4) Sonnets. 16 & 17.

(5) Sonnet. 10.

nable , il osa , quoiqu'en tremblant , lui découvrir
l'état de son cœur :

Le diffi'l ver , pien di paura. Canzon. 1. st. 4.

Laure en fut d'abord offensée , & lui dit qu'il la
prenoît pour une autre :

i non son forse chi tu credi. Ibid. st. 5.

Cependant elle s'appaisa , & son amant obtint la
permission de l'adorer.

Pétrarque toujours tendre , toujours respectueux,
toujours se plaignant & toujours bénissant son mal-
heur , employa trente-un ans de sa vie à aimer la
belle Laure ; savoir : vingt-un ans du vivant de cette
belle , & encore dix années après sa mort (1) :

Tennemi amore anni vintuno arando

Lieto nel foco , e nel duol pien di speme :

Poiche Madonna , e'l mio cor insieme

Saliro al ciel , dieci altri anni piangendo.

Part. 2 , sonnet. 85.

Page 130 , ligne 6. *C'est ainsi qu'aimoient nos*

ancêtres, &c. Ils ne prêchoient aux femmes que l'honneur & la vertu (1). Que si quelque dame, un peu plus philosophe que les autres, accorderoit à son amant ce qui est l'objet du véritable amour, elle étoit perdue de réputation ; on mettoit sur la porte de son château, des marques infamantes pour empêcher les loyaux chevaliers de s'y arrêter (2). Si elle se trouvoit dans quelque assemblée avec d'autres dames, on leur faisoit tous les honneurs à son préjudice ; on venoit lui dire : Madame, si nous faisons passer avant vous ces dames, quoique moins nobles ou moins riches, n'en soyez point surprise, elles sont bien famées & vous ne l'êtes pas ; nous en sommes bien fâchés, mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû (3).

Ce fanatisme fut porté encore plus loin, il se forma dans le Poitou une confrairie de pénitens d'amour. Ils étoient connus sous le nom de Gallois & de Galloises. L'objet de leur institut étoit de se prouver leur tendresse, en souffrant toute la rigueur des saisons. En été, ils étoient vêtus chaudement & faisoient grand feu ; en hiver, ils alloient tout nuds, & ne se

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 20.

(2) Mémoire 2, sur la Chevalerie, page 621.

(3) Note 43 sur le 2 Mémoire, page 733.

chauffoient point. Quand un Gallois alloit chez quelqu'un de ses confrères, le maître de la maison le laissoit avec sa femme, & ne rentroit point que le Gallois égaré ne fût parti. Pendant son absence, les deux amans causoient de leurs amourettes, se moquoient des gens qui cherchoient le frais en été, ou qui se chauffoient en hiver, & quelquefois ils finissoient par mourir de froid à côté l'un de l'autre (1). Cette confrairie dura long-tems, mais à la fin il vint un grand hiver qui les fit tous mourir.

Page 130, ligne 7. *C'est ainsi qu'on aimoit encore en Angleterre*, &c. L'historien de Thou nous cite, entr'autres, l'exemple de la reine Elifabeth, qui n'étant plus ni jeune ni jolie, vouloit qu'on fût amoureux d'elle, mais sans intérêt, & d'un amour détaché des sens (2). Des personnes mal intentionnées, à ce que dit Rapin Thoyras, ne croyoient point à ce pur amour; on disoit même que la reine avoit eu une fille du comte de Leicestër (3). Ce reproche tombe de lui-même, puisqu'elle vouloit qu'on mît sur sa tombe cette épitaphe : Ci gît Elifabeth, qui régna vierge, & qui mourut vierge ;

(1) Note 15 sur le mémoire 5, page 824.

(2) *Thuan. hist. lib. 129. ad ann. 1603.*

(3) *Thoyras. lib. 17. ann. 1603.*

ita Elifabtha , quæ virgo regnavit , virgo obiit (1).

Comme j'ai dit que ce pur amour n'avoit eu lieu que dans les siècles mitoyens , on pourroit m'objecter que Platon l'a beaucoup vanté dans un siècle poli (2). Je réponds à cela : 1°. que l'amour de Platon & de sa république sont dans le même cas , c'est-à-dire , qu'il les a proposés , non comme des choses existantes , mais comme des systèmes. 2°. Que lui-même n'avoit pas foi à son système sur l'amour , puisqu'il étoit amoureux d'une vieille courtisane de Colophon , nommée Archianasse , dont les rides , disoit-il , étoient à ses yeux le séjour des amours (3). On peut voir dans Diogène Laërce , les vers qu'il fit pour elle , & encore ceux-ci qui ne sentent point le pur amour.

Τῷ μῆλον βάλλω σε σὺ δ' εἰ μὲν ἐκοῦσα φιλεῖς με ,
Δεξαμένη , τῆς σῆς παρθενίης μετὰδός.

Page 131 , ligne 6. *Le cœur & les sens , voilà les deux principes qu'on reconnut à l'amour.* Chez les anciens l'objet des sens étoit toujours clair. Quand

(1) *Cambd. ad ann. 1559.*

(2) *In Sympos. & alibi.*

(3) *Laërt. in Plat.*

Stryangée déclare son amour à la reine Zarine; elle entend tout de suite qu'il voudroit coucher avec elle; & elle lui répond poliment qu'elle ne peut pas avoir pour lui cette complaisance, parce qu'elle s'est toujours piquée d'être une femme extraordinaire [1]. Ce qui met Sapho au désespoir, c'est qu'elle couche seule : ἐγὼ μὲν καθεύδω [2]. Dans Sophocle, la grande inquiétude de Déjanire est qu'Hercule ne soit plus son mari qu'*ad honores*, tandis qu'il le sera réellement de la jeune esclave dont elle est jalouse [3]. Dans l'Amphitryon de Plaute, Jupiter en quittant Alcmène lui parle en ces termes : Vous devez être contente, puisqu'aucune femme ne m'est aussi chère que vous. Et Alcmène lui répond : J'aimerois mieux l'éprouver que de me l'entendre dire ; vous n'avez pas encore eu le temps d'échauffer votre place dans mon lit, & vous vous en allez !

Experiri istuc mavellem me quam mi memorarier.

Prius abis quàm lectûs, ubi cubuisti, concaluit locus.

Here, venisti mediâ nocte, nunc abis, &c.

Amphitryon. act. 1. sc. 5.

(1) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 2. p. 77.

(2) Saph. apud Ephæstion.

(3) Trachin. v. 556.

Un des premiers sentimens que l'amour inspire à Propertius, c'est de détester la chasteté des femmes.

Donec me docuit castas odisse puellas.

Propert. lib. 1. Eleg. 1.

Quand Ovide, Catulle, Tibulle, Propertius & tous les auteurs galans de l'ancienne Rome sont furieux contre leur maîtresse, c'est parce qu'un autre couche avec elle, & qu'eux-mêmes n'y couchent pas (1). Dans notre manière de concevoir l'amour, l'objet des sens est plus enveloppé, mais il

(1) Malgré leur jalousie, ils prêtoient assez communément leur maîtresse. Alcibiade prêta la sienne à son ami Axiochus, durant leur navigation sur l'Hellespont. *Athen. Deipn. lib. 13.* Lorsque Catulle commença à se faire connoître, Manlius lui fit présent d'une maison, & lui prêta sa maîtresse.

Ad quem communes exerceremus amores.

Ep. 63. ad Manlium.

dit l'auteur. Plutarque n'approuve pas qu'on prête ni sa femme ni sa maîtresse. *Plut. Erot. pag. 759 & 760.* Cependant Propertius, qui étoit jaloux à la fureur, fut sur le point de prêter Cynthia à Gallus, & peut-être la lui prêta-t-il; ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il ne fut point scandalisé de la proposition, & qu'il ne se défendit d'y avoir égard que par l'intérêt même de

n'y est pas moins réel. Toute femme, dit un auteur moderne, entend qu'on la desire quand on lui dit : Je vous aime ; & ne vous fait bon gré du Je vous aime, que parce qu'il signifie, Je vous desire (1). Aussi dans un poème que l'auteur n'a point encore rendu public, Agnès Sorel s'exprime-t-elle comme Sapho :

Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, seule au milieu d'un lit.

La Pucelle.

Page 131, ligne 12. *C'est alors qu'on commence à battre.* Hésiode s'en étoit douté. Voilà pourquoi, dans sa Théogonie, il fit naître jumeaux le plaisir des sens & la dispute opiniâtre, φιλότῆθα καὶ Ἔρως καρτερόμουν (2).

Page 131, ligne 20. *Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, &c.* Il y a des gens qui prétendent que cela leur est arrivé, & avec succès. J'avoue que le succès m'étonne. J'en ai pourtant

Gallus. Cynthia, lui dit-il, n'est point une maitresse ordinaire. Tu ne fais pas ce que c'est que d'être aimé d'elle. Elle te rendra la vie aussi dure qu'à moi, elle te mettra à la porte, elle te battra. *Propert. lib. 1. Eleg. 5.*

(1) Cabinet du Phil. F. 1.

(2) *Théogon. v. 224.*

trouvé un exemple dans l'antiquité. Chérea se trouvant pour la première fois avec la jeune Pamphile, lui déclare son amour, la viole & la bat :

Postquam ludificatus est virginem,

Vestem omnem miseræ discidit, eam ipsam capillo conscidit.

Terent. Eunuch. act. 4. sc. 3.

Mais la circonstance l'exigeoit. Introduit chez cette belle sous l'habillement d'un eunuque, il étoit à craindre qu'on ne le reconnût ; comme il vouloit lui donner toutes les preuves d'amour possibles, il n'y avoit pas un moment à perdre. Voilà ce qui le détermina à la battre. Dans un cas ordinaire je n'approuverois pas ce procédé : il faut observer les gradations.

Il n'y a plus rien dans ma dissertation qui ait besoin d'éclaircissement ou de preuve. J'en ai dit assez pour déterminer l'amant le plus timide à battre sa maîtresse ; & pour tranquilliser celui qui, la battant par amour, se le reprocheroit par défaut de lumières. J'ai donc rempli mon objet.

Nil præter promissum est. Ite hæc. Vos valet, & plaudite.

Terent. Eunuch.

Fin des Mémoires de l'Académie de Troyes.



100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122



AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Il y a environ douze ans que vingt personnes de l'un & de l'autre sexe se réunirent & formèrent une petite société dont les séances se devoient tenir tous les dimanches après midi. La loi constante étoit que chaque membre de cette société, à laquelle on donna de concert le titre d'ACADÉMIE DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS, apporteroit à l'assemblée, l'esquisse ou mémoire de ses idées & réflexions relatives aux sujets qu'il auroit médité dans le cours de la semaine. C'est donc une partie

A

des productions de cette Académie & l'on met au jour , & que l'on présente au Public. Si ce recueil a le don de plaire , je me propose de donner suite à cette collection.

Je ne fais si le sieur Antoine-Mar Vadé , secrétaire de cette société particulière , étoit parent des Vadé , qui ont fait tant de bruit dans le monde littéraire depuis vingt-cinq ans , & s'il est allié à la famille de mademoiselle Vadé , & vers le commencement de cette année débuté avec quelque succès sur un de nos théâtres. Ce qu'il y a de certain c'est que des événemens particuliers ayant séparé les membres de cette Académie monsieur le secrétaire , homme d'un âge mûr , a été choisi par un seigneur de première qualité pour être le gouverneur de son fils , & pour accompagner ce jeune adolescent dans ses voyages. Avant sa

départ , monsieur Vadé m'a confié les manuscrits de la société , avec la permission unanime que ces Dames & ces Messieurs lui avoient donnée d'en faire l'usage qu'il jugeroit le plus convenable. Muni de ce titre , j'ai cru que le vrai moyen de bien mériter du public , étoit de me servir de la voie de l'impression pour le rendre participant des loisirs ou récréations honnêtes & agréables des membres de cette Académie.

Dans le nombre des piéces dont on donne le recueil , il y en a quelques-unes qui n'ont point ce que l'on appelle la forme académique : ce sont des réflexions détachées de différens mémoires , & que l'on a réunies sous un titre indicatif & convenable aux sujets qu'elles traitent. Je le répète donc : Si le public agréé cette collection , je ferai parvenir à sa connoissance d'autres morceaux aussi intéressans

que ceux-ci : mais je pensè qu'il ne fera pas hors de propos de consulter auparavant le libraire sur le sort de ce premier recueil.





MÉMOIRES

HISTORIQUES ET GALANS

DE L'ACADÉMIE

DE CES DAMES

ET DE CES MESSIEURS.

LETTRE D'UNE ACADÉMIE

A SON FONDATEUR.

~~~~~

QUAND Ulyffe partit pour le siege de Troie, il  
laissa à Pénélope de quoi remplir le vide de son

A iij

absence. Quand Fabius alla ruiner Annibal, il confia à quelqu'un sa charrue & ses chevaux. Lorsque Caton d'Utique quitta Rome, il prêta sa femme à un jeune sénateur. Tout vous retrace les soins que l'on doit aux objets qui sont chers. N'avez-vous aucun reproche à vous faire ? Plus sensible au plaisir de procréer, qu'au soin d'élever & d'entretenir, vous avez abandonné dès le berceau une Académie qui vous devoit sa naissance & ses premiers plaisirs. Il ne nous reste de vous qu'un nom fastueux, difficile à soutenir, & un souvenir humiliant de votre mérite, qui nous fait dire avec bien de la vérité, que vous nous avez frotté le cul de miel pour nous abandonner aux mouches.

Nous éprouvons bien, monsieur, par la diminution de notre fécondité, que la perte d'un membre nuit aux fonctions de tous les autres. Nos pièces manquent à tout moment, parce qu'après vous personne n'ose jouer les dames. Notre Léandre menace de désertir : notre enchanteur rit au lieu de jouer son rôle. Nous n'avons pas un seul monstre dans toute la compagnie, & sans notre Gille, qui est véritablement un héros, l'Académie n'aurait plus de récréation. Cependant si l'imagination nous sert mal quelquefois, nous ne manquons pas de mémoires. Nous vous aurions fait part de nos tra-

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 7

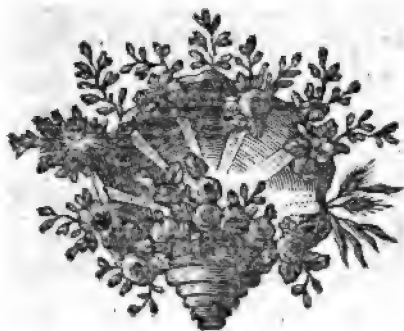
vaux académiques , si nous n'avions pas jugé qu'ils ne pouvoient être dignes de paroître devant vous , qu'après avoir obtenu l'honneur de votre suffrage.

On a proposé de faire votre éloge , mais l'Académie a réclamé l'usage prudent de ne dire du bien que de ceux qui ne doivent plus revenir. C'est une méthode favorable à l'amour-propre, de ne rendre hommage au mérite que quand il ne tire plus à conséquence. Aucun de nous n'auroit appris sans être humilié , qu'il ne tenoit qu'à vous d'être très - plaisant en grec , pendant que nous avons bien de la peine à l'être en françois. Aucun n'approche de cette érudition profonde qui vous rend également familier Homère & Vadé, Euripide & Collé , Cicéron & les étrennes de la Saint-Jean.

Mais peut-être mépriserez-vous nos louanges , vous monsieur , qui nous laissez si loin dans la carrière académique : vous qui êtes déjà aux champs de Mars avant que nous ayions fini Février. Vous nous laissez la célébrité pour voler à la renommée : & vous aurez peut-être moins de peine à faire trembler les ennemis , que nous à nous faire aimer des Académiciennes. Ainsi donc nous nous bornerons à vous assurer collectivement que nous avons pour vous du respect comme

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

fondateur , de l'amitié comme confrère , &  
l'indulgence comme absent. Sans cela vous fer  
bien que vous auriez tort , comme ça se p  
tique,





P A R A L L E L E  
*D E S*  
A C A D É M I E S  
*E T*  
DES LANTERNES.



M E S S I E U R S ,

LE projet de faire rire une Académie telle que la vôtre , feroit puérile & téméraire en même tems. Les grandes choses doivent être traitées avec dignité , & leur mérite ne paroît jamais mieux que par la comparaison. Pour vous entretenir de votre propre grandeur , je vous offre un parallele des Académies & des Lanternes.

La nature a créé les hommes bien imparfaits ; mais elle a voulu qu'ils trouvassent en eux-mêmes

des ressources contre leurs imperfections. Ils étoient faibles, ils ont augmenté leurs forces en les réunissant par la formation des sociétés. Ils étoient nus, ils se sont approprié les vêtemens des bêtes, tant d'adresse, que la plupart ne paroissent travestis.

Dans les ténèbres de l'ignorance, leur esprit s'égaroit. Ils ont rassemblé des hommes lumineux & ces assemblées ont répandu la lumière. Dans les ténèbres de la nuit ils se trouvoient confondus : tous les corps solides qui pouvoient les offenser impunément : ils ont inventé le grand air pour dissiper l'obscurité.

Les deux chefs-d'œuvres de l'invention humaine sont les Académies & les Lanternes. Leur destination commune est d'éclairer l'univers ; leur défaut commun est de ne pas éclairer toujours. L'une a besoin d'emprunter sa lumière : l'autre donne quelquefois un faux jour : l'une est exposée au grand jour, est pour l'ordinaire brillante au dehors, & creux au dedans.

Les aveugles ne sentent point le mérite des lanternes : les fots ne connoissent pas le prix des Académies. Un petit vent souffle une Lanterne, un soupé trop long éteint un Académicien. Les étourdis cassent les Lanternes, les envieux déchirent les Académies.

**DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 11**

Les plus grands monumens de la sagesse humaine périclissent par le tems. Le mois de Mai verra disparaître notre Académie comme les Lanternes : mais l'esprit académique ne doit pas mourir parmi nous. Notre société renaîtra avec de nouvelles graces, si malgré la fin de nos séances les Académiciens s'occupent à perfectionner l'art de plaire , & les Académiciennes à apprendre l'art d'aimer.







## DISCOURS

SUR

## LE SENTIMENT.



IL y a eu autrefois un homme qui s'appelloit Platon. Ce nom ne vous est peut-être pas inconnu je crois qu'il vivoit sous le regne de l'empereur Charlemagne. Il a fondé une grande république dont on parle souvent , quoiqu'elle n'ait jamais existé. Il a donné quelques préceptes sur l'amour dont on se souvient , quoiqu'on ne les ait jamais pratiqués : ce qui prouve qu'il n'étoit pas absolument sans mérite. Peut-être même auroit-il eu plus de vogue , si , au lieu d'habiter une petite ville de province , il étoit venu débiter ses systèmes à la capitale , où les nouveautés & la mode exercent un empire bien plus despotique.

Il avoit fondé sa république sur la vertu : cela pouvoit s'appeller élever un édifice sur le fonds de son voisin. Il est à présumer que la vertu n'habite

pas en nous naturellement ; puisqu'on se donne tant de peine pour l'y placer par l'éducation. Il est vrai qu'elle est toujours à vos côtés, mesdames, comme une sentinelle armée de toutes pièces, qui vous crie sans cesse : Prenez garde à vous, l'ennemi approche, défendez - vous bien. Mais ce n'est pas elle qui vous défend. Il est donc bien essentiel que chacune de vous connoisse le caractère de sa sentinelle, il seroit même dangereux de s'y méprendre. Celle des femmes coquettes est ordinairement intrépide : rien ne lui paroît dangereux, elle n'avertit point & on y est pris. Celle des femmes prudes est sujette à des terreurs paniques : elle croit voir le danger par-tout, & en fuyant une ombre elle trouve un ridicule.

C'est encore peu de connoître sa garde, si l'on ignore par qui elle peut être attaquée. Tout le monde sait ce que c'est que l'amour : c'est l'ennemi le moins dangereux, il ne fait point se cacher ; on le voit venir d'une lieue. Il est entouré des sourires, précédé des déclarations, accompagné de l'embarras ; & avant qu'il arrive jusqu'à vous, vous avez eu plus de tems qu'il n'en faut pour préparer la défense. Il est vrai qu'on n'est pas en sûreté pour cela : quelquefois il est opiniâtre ; il s'attache à son but, il ne quitte point prise. Quelque vertu qu'on ait, on n'en a pas assez pour en user toujours,

& sur-tout si l'on a l'imprudence d'en user sans ménagement, on se voit réduite à la disette, & on est prise par famine.

Le sentiment est bien plus à craindre, il fait rendre invisible, il se met à l'affût pour vous surprendre, il change de forme pour échapper à votre attention, vous ne vous doutez pas qu'il est là. Vous laissez endormir votre garde; elle ne vous avertit point, & vous êtes toute étourmée de trouver l'ennemi dans la place. La garde s'éveille alors elle crie au secours, elle fait bien du bruit; mais il n'est plus tems, & il faut attendre que fatigué d'occuper son poste, il déloge de lui-même.

Le sentiment est un peu Prothée; or il est bon d'avoir des marques auxquelles on puisse le reconnaître, afin de ne le pas prendre pour son ombre ou son ombre pour lui. Les différentes places qu'il attaque sont bien utiles à distinguer pour parvenir à cette connoissance qu'on ne peut trop recommander. Car enfin, le sentiment est par-tout autour d'une jolie femme: il est dans les plis de sa robe, dans les boucles de ses cheveux, dans ses rubans, dans sa bague. S'il paroît attaquer la tête, ce n'est pas véritablement lui: c'est un caprice qui ne dure pas long-tems. S'il semble descendre jusqu'au cœur, ce peut n'être qu'une foiblesse, contre laquelle il est facile de s'armer. S'il descend encore. . . . Oh!

c'est lui pour le coup , il a beau se cacher , on lui voit plus de la moitié du visage , on ne peut plus le méconnoître. On fait de grands projets de le combattre ; mais il est si doux qu'il vous désarme. Soit force , soit séduction , il impose à la vertu qu'il n'avertit pas si haut , quand il est armé contre elle. Il arrive souvent qu'il triomphe : & ce n'est pas comme cela que l'entendoit Platon.

Il seroit digne de vous , mesdames , de prendre un vol supérieur aux hommes de cette société. Ils n'ont institué qu'une Académie , mais méritons de fonder une république. Il faudra peut-être mitiger un peu les principes Platoniques : si nous bannissons l'amour par la porte , il reviendrait par la fenêtre. Si nous voulions faire abstraction des sens , nous n'aurions plus d'idées , ou bien Locke se trompe , ce qu'on ne peut penser. Nous prendrons donc de Platon le solide , & de nous-mêmes l'agréable. Dans notre république la vertu veillera sans cesse , & pourra même dormir sans danger. L'amour sera toujours honnête , & le sentiment , toujours céleste , ne descendra plus dorénavant dans la moyenne région.





# L'HONNEUR DES DAMES.

L'OBJET que je vous présente est plus agréable que facile à bien remplir. Ce n'est pas qu'il ne puisse être considéré sous différens aspects : noble dans le grand, séduisant dans le petit ; mais rarement neuf & trop souvent rebattu , il est peut-être impossible, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, de le traiter d'une façon nouvelle.

Mon titre, assez indéterminé par lui-même, peut vous offrir, ou l'idée d'une vertu morale, ou celle d'un être purement métaphysique. S'il y avoit malheureusement parmi nous, ce que je ne crois pas, quelque matérialiste, il pourroit encore se former l'image d'un être sensible ; mais ce n'est pas-là ce que j'ai compté mettre sous vos yeux : je fais abstraction de la parfaite physique, pour ne considérer que la partie morale. Je me propose donc d'examiner historiquement quel a été, dans les différens siècles, l'état de l'HONNEUR DES DAMES, quelles  
sont

sont les causes naturelles qui ont produit quelques changemens dans cet état. Je me permettrai quelques réflexions sur l'état actuel.

Si l'honneur du beau sexe lui est cher, il ne l'est pas moins au nôtre. Dans tous les tems, de grands hommes en ont fait l'objet de leur attention : presque toujours ils l'ont attaqué ; quelques-uns se sont singularisés en le défendant. On peut présumer que ces derniers étoient des dépositaires auxquels des femmes, trop foibles pour défendre leur honneur, l'avoient donné à garder. Les uns le défendoient à grands coups de lance, d'autres y consacroient les talens oratoires. D'autres se servoient de méthodes qui leur étoient particulières. Hans - Carvel , par exemple, dont l'histoire nous a conservé le nom, étoit un des sages de cet ordre, qui a toujours été moins nombreux que celui des antagonistes. Il est certain que dans tous les siècles il y a eu des conspirations contre l'honneur des dames ; ce qui, si l'ose le dire, prouve évidemment que son empire est tyrannique. Quoi qu'il en soit, cette espece de guerre civile a produit des prodiges de vertu ; & si les dames ont eu souvent le dessous, on ne peut sans injustice leur reprocher leur défaite, dont les causes physiques sont consignées dans les annales du genre humain.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire, on

fait que jamais il n'y eut tant de dames vertueuses que dans les siècles où le monde étoit le plus peuplé. Si le beau sexe a eu quelques momens de foiblesse, c'étoit dans des tems malheureux où l'univers avoit perdu par quelques fléaux une partie de ses habitans ; comme si la nature en faisant d'une main irritée de grandes plaies à une partie du genre humain, destinoit toujours d'une main bienfaisante une autre partie à les refermer.

Rome encore naissante étoit presque déserte : les Sabines prirent en bonne part leur enlèvement & ce qui s'ensuit. Elle étoit plus peuplée sous Tarquin ; & Lucrece se tua pour un rien. Le nombre des citoyens fut altéré par les proscriptions, & leurs vertus par le luxe. Sous le regne d'Auguste, l'honneur des dames se vendoit : Horace dit qu'une dame romaine en demandoit cinq talens. Combien d'hommes du dix-huitième siècle ont eu pour un seul talent les honnetetés de plus de cinq dames.

Un peuple innombrable habitoit les Espagnes, & les Gaules, dans ces siècles où de preux chevaliers, menant en croupe des demoiselles belles comme on n'en voit plus, ne pourfendoient que des géans. Ils savoient bien rompre des armures de fer, & n'auroient pas dénoué les rubans des jupes d'une infante. Les demoiselles suivantes venoient leur ôter leurs armes, & ils ne leur ôtoient rien. Les mœurs des

dames françoises furent de la dernière austérité jusqu'au onzième siècle. Le savant moine Wartius en fait l'éloge dans un fragment que je n'ai osé traduire : *Quo tempore*, dit-il, *virtus feminei sexûs ita invaluerat, ut in monasteriis noviciatum incipientes puellæ ipsos episcopos non facie ad faciem, sed converso, tantum pudoris causâ admitterent.*

Mais ces grands exemples de vertu devinrent plus rares après les croisades, où tant de beaux chrétiens périrent par la peste & par le fer des circoncis. On fait quelle admiration une pucelle causa à toute la France sous le regne de Charles VII : cela prouve combien elles étoient rares alors. A-peu-près dans ce tems on découvrit les Indes occidentales. Les Portugais en ayant rapporté l'or & les diamans, *cum lue venerea*, les trésors du nouveau monde firent bien de l'impression sur l'honneur des dames.

En France, le tems des guerres civiles & des fureurs de la ligue fut peu favorable à l'amour platonique. On voyoit alors plus de Tarquins que de Céladons, & pas une Lucrece. Il paroît même certain que le viol étoit rarement nécessaire. Un poète lyrique, témoin des malheurs de Paris lorsqu'Henri IV l'assiégeoit, nous apprend comment les choses se passoient, dans ces vers naïfs & ingénieux :



Oh ! le bon tems que c'étoit  
A Paris durant la famine !  
L'on jouoit tant qu'on vouloit  
Pour un boisseau de farine.

On ne pensoit pas alors que sous le regne suivant il faudroit employer le fer pour obtenir la faveur la plus légère. Vous savez cependant comme moi, messieurs, que Louis XIII eut recours aux pincettes pour ravir un billet dans le sein d'une belle dame.

Le regne de Louis XIV fit une révolution qu'il étoit aisé de prévoir. La nation étoit affoiblie par des guerres, & accoutumée à des conquêtes. L'honneur des dames attaqué sans cesse, & n'ayant plus de chevaliers dans son parti, étoit réduit à ses propres forces, & par cela même souvent trop foible. Les unes se flattèrent de ne céder qu'au sentiment; d'autres persuadées que la défense étoit inutile, capitulèrent sans combat; d'autres enfin éclairées par les lumières du grand Colbert, qui voyoit toujours l'avantage public dans le bien particulier, firent de leur honneur une branche de commerce fort étendue; la circulation fut vive. Bientôt on s'en plaignit, des citoyens foibles ne pouvoient suffire à leurs conquêtes; des particuliers mal intentionnés soutenoient

qu'il y avoit de la fausse monnoie dans le commerce. On prit le parti barbare d'en gêner la liberté : on retenoit dans des châteaux les dames commerçantes : on faisoit garder rigoureusement leur honneur. Cependant la révolution se soutenoit , & ce genre d'effets publics, quoiqu'un peu décrié, eut toujours cours sous la régence ; mais le ministère pacifique du cardinal de Fleury fit cesser la cause & l'effet.

En rapprochant de notre tems l'histoire du tems passé , vous ferez étonnés sans doute que de nos jours il soit si prodigieusement difficile & rare d'obtenir les faveurs des dames. J'ai donc cherché les principes de l'état actuel de leur honneur , & j'ai cru en découvrir trois , l'ignorance , la coquetterie & la métaphysique.

La plupart des dames lisent des romans , & négligent leur histoire. Profondément instruites des événemens qui ne sont jamais arrivés , elles adoptent des modeles qui n'ont jamais existé , & faute de savoir ce qui a été & ce qui doit être , elles transportent à nos jours les mœurs gothiques du onzième siècle. J'ai quelque peine à blâmer celles qui veulent toujours plaire , toujours séduire , & rien de plus. Avec l'heureux talent d'attirer les hommes , comme le miel attire les mouches , que sert d'avoir l'art de les fixer ? Ce seroit borner ses conquêtes. Il est plaisant d'attraper plus de cent

hommes, en même tems : il seroit plus difficile d'en avoir moins de dix.

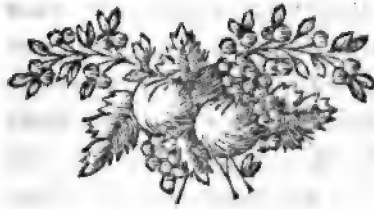
Quant aux dames métaphysiciennes , elles perdent l'usage de leurs sens, en analysant le sentiment, & troublent sans ressource l'harmonie préétablie : tout est perdu quand on met en raisonnement ce qui doit être en action. On ne s'instruit point sans consulter la nature, qui, toute muette qu'elle nous paroît, répond si bien quand on fait l'interroger.

Notre sexe, puisqu'il faut le dire, n'est pas absolument exempt de reproche : la plupart des hommes s'opposent trop mollement au renversement du bon ordre. Les plus belles défenses supposent toujours une attaque trop foible. Le vicomte de Turenne hésita autrefois d'attaquer les lignes d'Arras, parce qu'il manquoit de canon. Ne manque-t-il rien aux hommes de notre siècle, quand une dame leur paroît impénétrable ?

Quoi qu'il en soit, ces recherches historiques nous conduisent à une vérité importante que je ne puis dissimuler : c'est que l'honneur des dames, pris moralement, n'est point une qualité qui soit purement à elles, ni dépendante de leur volonté ; mais seulement de ces causes physiques dont le concours enchaîne tous les événemens de l'univers, & que l'état, les progrès ou la chute de ces vertus pro-

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 23

digieuses que nous admirons si justement, pourroient être prédits sans le secours de la magie, & seulement en lisant la gazette avec intelligence.





## DE L'AMOUR.

**R**IEN de plus naturel que l'Amour : l'auteur de la nature voulant que les hommes pussent eux-mêmes se reproduire, a placé dans les deux sexes le germe d'un sentiment essentiel & particulier qui se développe à un certain âge, & fait éprouver une sensibilité délicieuse, dès qu'il peut résulter de leur concours & de leur union des êtres semblables à eux. C'est-là sans doute le sixième sens physique que des philosophes de l'antiquité ont entrevu & imaginé devoir exister : c'est un sens naturel & distingué des cinq autres, que des physiciens modernes ont observé curieusement dans les corps organisés. Cette loi invariable de la nature, qui nous enchaîne à la société, & qui nous y ramène dès que nous en sommes éloignés, existe en nous-mêmes : nul être animé ne peut s'y soustraire, depuis l'insecte rampant que nos foibles yeux aperçoivent à-peine, jusqu'à l'homme superbe qui le foule aux pieds. Ce penchant invincible où l'instinct entraîne les animaux de toute espèce, n'est cepen-

étant dans les brutes qu'un desir momentané qui ne laisse aucune trace de l'objet qui l'a excité, dès que ce desir est satisfait. Jusqu'à ce que l'instant périodique l'ait fait renaître, ils ne paroissent agités d'aucun trouble ni d'aucune inquiétude, parce que le passé est perdu pour eux, & qu'ils ne sauroient prévoir un besoin qu'ils ne sentent pas dans le moment actuel. Voilà l'amour, proprement dit, tel que la nature l'inspire. Ce ne sont que des erreurs de notre imagination qui en ont formé la passion la plus redoutable. Mais ces mêmes erreurs n'ayant leurs principes que dans les sens, on doit considérer l'Amour comme une passion purement physique : c'est bien le moral à la vérité qui propage l'embrâsement; mais c'est le physique qui porte la première étincelle.

Un célèbre philosophe de nos jours examine dans son histoire naturelle pourquoi l'Amour, qui fait le bonheur de tous les êtres, fait le malheur de l'homme. Il répond que c'est qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon; & que le moral, c'est-à-dire, le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce philosophe n'a pas prétendu que ce moral n'ajoute pas au plaisir physique; l'expérience seroit contre lui; ni que le moral de l'Amour ne soit qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vérité du plaisir : ( & combien peu de plaisirs ont

un objet réel ! ) Il a voulu dire sans doute que ce moral est ce qui cause tous les maux de l'Amour, & en cela on ne sauroit trop être de son avis. Concluons seulement de-là que si des lumières supérieures à la raison ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la nature, qui en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné, & qui nous a, pour ainsi dire, placés sur le bord d'un précipice, entre la douleur & la privation.

Si l'on ôtoit de l'Amour tout ce qui lui est étranger, & qu'on le dépouillât de tous les ornemens dont notre imagination l'a revêtu, en le réduisant à son état primitif, il ne seroit plus qu'une sensation agréable dont on auroit peu à redouter ; mais on a voulu le déifier. L'auteur de notre être n'en avoit fait qu'un besoin, nous en avons fait une passion terrible ; & pour le rendre indomptable, nous avons mis en usage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter son pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs par la chaleur de nos images ; & les feux dont nous brûlons ne doivent leur existence qu'à la volupté factice dont nous sommes enivrés. La nature bienfaisante nous avoit accordé des plaisirs sans alliage ; en voulant

embellir ses dons, nous en avons défiguré les traits ; & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'espèce humaine, est devenu par nos soins son poison le plus dangereux.

La plupart des hommes ne sont malheureusement que trop sujets à cette passion : ils font passer dans leur ame cette ardeur brûlante , excitée & entretenue sans cesse dans la jeunesse par l'effervescence des sens. Ce feu qui la dévore par des desirs toujours renaissans , & qui s'embrâse par les moyens mêmes qui devroient l'éteindre : passion terrible que l'on reconnoît à ses excès, que la résistance irrite, & dont la jouissance ne fait qu'enflammer les desirs. Il semble que l'on peut regarder les délices de l'Amour comme l'une de ces ressources que l'homme emploie pour se dérober au *sentiment de son malheur*,

Quelques autres philosophes ont prétendu que l'Amour n'étoit autre chose que le desir que la beauté fait naître : ce desir s'éteint par la jouissance, & se rallume ensuite par la force du tempérament. Il change quelquefois , lorsque les sens sont frappés d'un objet plus beau : c'est pourquoi les poètes ont dit qu'on ne pouvoit aimer qu'un seul objet. Ils ont soutenu que l'on ne pouvoit aimer deux fois ; mais on seroit fort à plaindre si la jouissance qui suit le premier desir, éteignoit les facultés. D'une chose



simple & facile , ils en ont fait une chimère , de laquelle beaucoup de gens repaissent leur imagination.

Pour moi je pense bien différemment. Le desir de la jouissance est à la vérité l'un des effets de l'Amour ; mais il n'en est pas la cause. Ce que j'appelle Amour est un sentiment beaucoup plus délicat que l'amitié : il réfère tout à l'objet aimé : c'est pour ainsi dire , une union de deux âmes. Si le desir naît quelquefois avec l'amour , il se cache presque toujours sous des apparences beaucoup plus flatteuses : le cœur alors jouit d'un plaisir qui lui semble mille fois plus délicat que l'effet d'un simple desir. L'âme est enivrée d'une espece de délire qui lui fait oublier son intérêt personnel ; l'amant sacrifie tout à l'objet qu'il aime : cette passion vient à bout de vaincre les plus fortes , & souvent on en a vu naître la vertu. La jouissance n'éteint point cet Amour, elle lui prête , au contraire , de nouvelles forces , & le desir satisfait produit de nouveaux feux. Si la jouissance n'éteint point ce sentiment, il n'est donc pas illusoire : il est vrai que bien peu de personnes sont susceptibles de la délicatesse de cette passion. Il faut un cœur capable de recevoir les impressions , & des organes disposés de manière à en goûter les sensations. Tous les hommes ont des desirs , mais tous les hommes n'aiment pas,

L'amour, comme je le conçois, élève l'âme, en prouve l'existence, & nous rapproche, si j'ose le dire, de la divinité. Les femmes sont moins capables que les hommes de recevoir les impressions de cette aimable espèce d'Amour : elles sont trop foibles pour aimer long-tems & fortement.

L'Amour est composé de ce besoin physique & sensible auquel le créateur attache la propagation de l'espèce, & de ce lien universel du monde moral, qui nous porte à nous joindre à un objet déterminé pour former une petite société. Pour prouver cette vérité, on n'a qu'à examiner ce qui arrive à tout homme attentif dans une assemblée nombreuse de femmes. Il ne se décidera pas toujours pour la plus belle : le goût pour la beauté est cependant l'effet du besoin physique ; goût par conséquent qui marque, quand il est seul, de la sensualité, & peu de tact pour les vertus sociales. Il se décidera le plus souvent pour une femme en faveur de sa physionomie ou de ses graces. Or cette physionomie & ces graces sont les signes extérieurs des qualités & des mouvemens de l'âme. Nous nous déterminons par - conséquent pour les qualités du caractère, dont la conformité avec les nôtres, ou l'estime que nous en faisons, nous promettent le plus grand bonheur dans un commerce intime.

En voyant deux inconnus, dont l'un seroit plus

sensible à l'esprit & aux graces , & l'autre à la beauté ; je serois prévenu en faveur du premier. La régularité des traits , l'éclat du teint , ne sont point les marques d'une belle ame : une personne qui en est frappée uniquement sera sensuelle , & peu faite pour parvenir à la vertu & aux talens. Celui qui estime , qui chérit les signes de la beauté de l'ame , me prouve par cette analogie des idées , sa disposition pour acquérir , ou son bonheur de posséder les qualités les plus estimables. Il faut mépriser toute personne qui ne se prend que par les yeux.

Une société naissante , dont la vie est assez précaire , n'est occupée que des premiers besoins : beaucoup de choses dont la propriété , par l'état incertain de cette société brute , ne peut être assurée , restent en commun. Ceux qui composent une société semblable , embarrassés de leur subsistance , sentent l'amour comme une partie de leurs besoins , & le satisfont aussi grossièrement que la faim & la soif. Leur vie ambulante les empêchant d'avoir quelque chose en propre , les femmes y seront presque communes. Les sauvages nous présentent le tableau d'une société naissante. Ils traitent l'Amour d'une manière conforme à leur état barbare : voir une femme pour la première fois & en avoir les faveurs , est la même chose pour un sauvage.

A mesure que la société se fortifie, qu'elle prend de la consistance, les mœurs s'adoucissent, l'esprit de propriété s'introduit. Il est aussi naturel de souhaiter en propre une belle femme, qu'une maison commode, un champ fertile. Les soins du nécessaire physique ne s'emparent plus de toutes les facultés de l'ame : on sent mieux les agrémens de la société, on connoît mieux les vertus sociales. Le physique de l'amour se joint à l'amitié, & cette passion prend une forme plus décente.

La forme du gouvernement décide à l'ordinaire des mœurs d'un peuple : elle doit ainsi déterminer la manière de traiter l'Amour. Dans les républiques dont la constitution repose sur la vertu, les mœurs sont simples & pures. L'attachement pour la patrie, le desir de la gloire, occupent toutes les facultés de ces ames républicaines, & ne laissent que peu d'activité aux autres passions. Les institutions civiles sont stables & respectées. L'amour, dans une république, gardera par-conséquent sa simplicité naturelle, simplicité que les siècles corrompus appellent grossièreté : les mariages seront plus assurés.

L'esclavage politique du despotisme entraîne nécessairement à sa suite l'esclavage civil & la servitude domestique. Parmi le peuple de ces nations malheureuses, une femme n'est que l'esclave de son mari. Les grands mettent dans leur sérail une femme,

comme nous mettons un oiseau rare dans une volière , le nombre de ces tristes victimes est une preuve de la grandeur de leur maître. Ces femmes, dont une mauvaise éducation énerve l'ame, détruit l'esprit & abaisse les sentimens , ne sauront inspirer un véritable attachement. Un maître dédaigneux les voit par ennui , par oisiveté , par l'habitude d'un plaisir grossier. Dans ces tristes pays on ne connoît que le besoin physique : la jalousie , suite naturelle de cet esclavage , bannit les femmes de la société.

C'est dans les monarchies que l'amour prend les formes les plus différentes. L'honneur , ce grand ressort de cette espece de gouvernement , garde sa nature dans les grandes ames , & reste ce qu'il doit être , l'amour de la vraie gloire. Dans les petites ames il dégénère en desir de petites distinctions , en variétés. Dans un état où chaque particulier tâche de s'élever , ceux dont les foibles talens ne peuvent aspirer aux grandes entreprises , en forment de proportionnées à leur foiblesse. Ne pouvant vaincre des ennemis , ils veulent triompher des préjugés des femmes. On attache une espece de gloire à ces conquêtes frivoles ; on cherche à étayer la conviction de son mérite par des suffrages dont les raisons devroient souvent humilier l'orgueil qui les accepte. Ces conquérans ridicules ne pouvant arriver aux grandes qualités , s'en vengeront en mettant en  
crédit

crédit les petites, qui peuvent préparer & amener leurs minces triomphes. Voici la généalogie de la fatuité.

Peu de citoyens d'une monarchie sont chargés des soins du gouvernement; peu sauront nourrir les grandes passions, l'ambition; l'amour de la vraie gloire. Ils s'abandonneront à celles qui sont plus aisées à satisfaire : l'amour y jouera un grand rôle. L'oisiveté des hommes, la liberté des femmes, suite naturelle de cette forme du gouvernement, produiront un commerce entre les deux sexes. Les femmes qui se sentiront des talens, & qui ne pourront avoir des emplois, donneront dans l'intrigue; & auront une grande influence dans les affaires. Cette considération du sexe, jointe à la fatuité des hommes, enfantera une idée guindée de l'amour : les grands sentimens seront en honneur.

Une grande monarchie qui suppose de la puissance & des richesses, tombe dans un grand luxe, à mesure qu'elle augmente sa puissance & ses richesses. Si le luxe s'empare d'une nation, cette idée sublime de l'amour disparaîtra & fera place à une autre toute opposée. Il est de la nature du luxe de subsister par le changement continuel des goûts, & cette inquiétude des goûts mène à des fantaisies. Les ames amollies ne savent plus se fixer à rien, & sont gloire de leur inconstance & de leur légèreté :

la fausse délicatesse ne se reposant sur aucun objet, les épuise tous, & ne trouvant plus à se satisfaire par ce qui existe, se forme des fantômes. Cette habitude d'inconstance & de faux goût s'étend sur la forme des passions. Un attachement solide devient ridicule : on court après le plaisir sans l'attraper. Au lieu de l'amour il se forme des liaisons fondées sur la vanité, & cette passion n'est plus que le travers d'une tête démontée.

Sous le regne de François premier, il se forma, des débris des mœurs barbares & gothiques, un monstre qu'on appelle Galanterie, & qui, combiné avec les effets du luxe dans les monarchies, produisit enfin notre manière d'envifager & de traiter l'Amour. Il ne faut point nous flatter : nos idées, nos mœurs sur cet article sont sans exception les plus déraisonnables de toutes celles qu'aucun siècle ait imaginées, & les plus éloignées de la nature. Les restes de l'idolâtrie pour les femmes, la corruption du goût, l'inconstance des modes en fait de mœurs, composent un mélange si arbitraire, qu'on n'y peut plus reconnoître une passion naturelle.

L'amour aujourd'hui n'est que le goût du plaisir, allié à la vanité. L'instinct pour la société ne touche point les ames communes qui abondent en tout tems, & qui dans l'état actuel des choses sont

affoiblies encore par l'exemple. On cherche les plaisirs & on ne les trouve point, parce que les plus grands ont leur source dans le cœur & dans les affections sociales. Ceux qui ne les cherchent que dans les sens, trouvent bientôt un vide en eux-mêmes, qui les rend inquiets & qui les engage à courir d'objet en objet. Cette inquiétude produit le libertinage à son tour, dérèglement qui ne devrait pas être moins avilissant, lorsqu'on s'y livre avec les femmes d'une certaine classe, qu'avec celles qui sont le rebut du peuple. Le mépris dont les femmes se couvrent par l'indécence de leurs mœurs, nourrit ce libertinage : il n'y a que les âmes basses qui puissent s'attacher à un objet méprisable. Les individus des deux sexes qui s'abandonnent grossièrement aux plaisirs, se préparent, après une jeunesse remplie d'épines, une vieillesse malheureuse. Il ne leur reste que le mépris du public, des regrets amers, un cœur épuisé & une santé altérée.

Le libertinage des sens ne détermine pas autant l'Amour d'aujourd'hui que celui d'une vanité mal placée ; car si les sens déterminoient le choix de l'objet aimé, on choisiroit toujours ce qui touche le plus ; mais il n'est pas du bel air de s'attacher à ce qui plaît : on choisit ce qui fait le plus de bruit, & dont la conquête promet à la vanité le plus de cette gloire méprisable qui flatte les cœurs corrom-



pus. On choisit des femmes qui, à force de s'avilir, sont parvenues à se faire un nom, & dont la réputation illustre rejaillit sur leurs amans. Les femmes, semblables à ces sauvages qui n'estiment un homme qu'à mesure qu'il est couvert de cicatrices affreuses, n'aiment un homme qu'à proportion du nombre des femmes qu'il a déshonorées. On s'arrache des mains ces trophées ambulans des faveurs du sexe. Pour être homme à bonnes-fortunes, il ne faut ni mérite ni agrémens; il ne faut que s'afficher pour un illustre dans cette carrière.

Il ne suffit pas de faire une conquête bruyante, il faut encore les multiplier. Quelle abjection dans l'ame d'un homme! qui peut s'enorgueillir du mince avantage de subjuguier des femmes? Pourroit-il s'en faire un mérite, s'il réfléchissoit un moment sur les motifs ridicules qui déterminent le plus souvent le goût des femmes; s'il consultoit l'expérience qui nous prouve que les favoris du beau sexe sont à l'ordinaire le mépris du nôtre? Il est donné à peu d'hommes supérieurs de joindre les qualités aimables aux qualités solides & vraiment essentielles; & il est donné à peu de femmes de goûter ces hommes extraordinaires. Une femme qui pense, saura-t-elle satisfaire un amour-propre éclairé par ces conquêtes multipliées, si elle fait attention que des hommes méprisés prodiguent leur entens sans choix, &

deffein , & qu'il fuffit d'être femme pour être l'objet de leurs empressemens ?

On n'estime que ce qui intéresse , & l'amour-propre met aisément cet intérêt dans des qualités ressemblantes à celles que nous reconnoissons en nous-mêmes. Le vulgaire du sexe n'estimera dans les hommes qu'un mérite analogue à celui des femmes. On doit accorder au sexe les qualités aimables , les agrémens de toute espece ; mais peut-on avouer , sans choquer cette belle moitié du genre humain , que son état , & sur-tout son éducation s'opposent à l'acquisition des qualités vraiment aimables & utiles à la société ? Un homme empressé à plaire à toutes les femmes , négligera le vrai mérite , & ne fera cas que de ces qualités minutieuses qui lui promettent les faveurs de l'objet de son adoration. Combien voyons-nous de ces êtres amphibies , plus femmes que les femmes mêmes !

Il y a plus : les restes de ce culte étendu sur tout le sexe en général , entraînent à une dissipation mortelle aux talens. Pour se faire aimer , il faut parcourir le rituel des cérémonies galantes , qui , quoiqu'abrégé aujourd'hui , demande du tems ; & ce tems précieux & indispensable pour acquérir du mérite , est perdu dans le commerce de la plupart des femmes. Ce commerce jette dans les amusemens

frivoles & ennuyeux. Les femmes, pour charmer leur oisiveté & pour remplir le vide de leur vie, érigent en plaisirs tout ce qui peut satisfaire leurs petites ames, & ces plaisirs fins sont tous faits pour emporter les momens que les hommes devroient plutôt employer à se former aux qualités solides. Nous nous ennuyons délicieusement avec les femmes, parce qu'elles nous persuadent que nous avons du plaisir.

La galanterie d'usage dans le siècle où nous vivons, entraîne encore à sa suite un inconvénient très-désavantageux à la société. Un état ne peut être puissant & heureux que par le nombre d'un peuple bien constitué : la galanterie borne & gâte la population. Suivant notre religion & l'esprit de nos gouvernemens, l'augmentation des habitans d'un pays ne peut se faire sans inconvénient que par l'augmentation & la stabilité des mariages. La frivolité rend le mariage ridicule, & le grand luxe le rend onéreux. Des gens habitués à répandre leur inclination sur tout le sexe, ne sauront plus la fixer à un objet particulier. On craint de s'engager à un état exposé à tant d'inconvéniens : si les circonstances obligent au mariage, on y apporte un cœur épuisé ; il se forme des séparations tacites qui ne sont pas moins destructives que le célibat. Ne soyons point étonnés de voir une partie de l'Europe se

dépeupler , de voir la plupart des maisons illustres s'éteindre peu-à-peu. Sans parler de la débauche & de ses suites funestes , la galanterie est la cause principale de cette dépopulation.

Nos mœurs , à l'égard de l'Amour , sont très-désavantageuses au bonheur des particuliers & à celui du public. Nous nous éloignons de la nature , qui ne manque jamais de punir ceux qui sont sourds à sa voix. Au lieu de l'écouter quand elle nous appelle aux plaisirs réels , nous ne courons qu'après le vide de la vanité. Nous ne connoissons plus le plaisir , nous n'en goûtons que l'opinion : nous n'embrassons qu'un nuage. Si les femmes sentoient leurs intérêts , elles sauroient combien la modestie & la décence les embellit & augmente leurs charmes , combien ces aimables qualités aiguïsent les plaisirs & ajoutent à la volupté. Elles sauroient combien , au contraire , la hardiesse & l'affectation des airs les enlaidit , dégoûte de leur commerce & altère leurs plaisirs. Les deux sexes sentiroient que leur bonheur demande des liaisons fondées sur quelque chose de plus solide que les suites d'un coup de foudre imaginaire ou d'un goût passager.

Le seul remède qui pourroit guérir radicalement les maux que les préjugés sur l'amour font à la société , ce remède unique seroit une meilleure éducation des femmes. Celle qu'on leur donne n'est

tournée que du côté des bagatelles : elle ne remplit que de riens des têtes faites pour quelque chose de mieux ; elle lâche la bride aux plus fortes passions. C'est un spectacle affligeant de voir combien d'excellentes qualités cette négligence laisse en friche. Une organisation délicate , une grande sensibilité , une imagination heureuse , des passions vives , donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus. Rendons justice aux femmes : parmi celles que leur condition ou les circonstances mettent à portée d'une bonne éducation , ou qui sont assez bien-nées pour se la donner elles-mêmes , j'ai trouvé plus de talens & plus de vrai mérite que parmi les hommes ; & qui plus est , ces qualités estimables encore accompagnées de grâces riantes , qui sont si naturelles au sexe , & auxquelles le nôtre ne parvient jamais,

Si ces heureuses dispositions étoient cultivées avec plus de soin , elles feroient le bonheur des deux sexes & celui de la société. Il faudroit que les femmes connussent peu leurs intérêts , si elles ne vouloient concourir à un changement si avantageux. Le tems pour être jeune & jolie , est bien court : cet âge , une fois passé , la femme qui n'a eu que sa beauté pour mérite , retourne à rien ; n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion ou de l'encens des hommes , elle sent un vide & un

ennui qui la précipitent dans la médifance ou dans une trifte dévotion. Ayant au contraire un efprit cultivé & du mérite , elle trouve des reffources en elle-même : elle fe prépare par fes talens un empire fur les hommes , plus flatteur que celui de la beauté , & elle fera dans un âge plus avancé les délices de fes amis , comme elle faisoit celui de fes amans. Déjà dans la jeunefse fes lumières lui épargneront ces choix humilians , ces attachemens honteux qui déshonorent plus que la paffion même ; elle fera goûter un homme de mérite , dont le commerce promene fa curiosité dans des pays nouveaux , & nourrit agréablement la vivacité de fon efprit. L'ennui , ce cruel ennemi du fexe , difparaîtra : elle connoîtra les vrais plaifirs , dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne fera plus réduite à choisir les hommes fur la foi de leur figure : elle fera à l'abri de ce foupçon aviliffant , qu'elle ne fait tirer d'un homme qu'un feul parti.

L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des paffions. Pour observer fes devoirs , il faut les connoître & favoir diftinguer les véritables des factices : il faut avoir des principes certains toujours préfens à l'efprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu , il n'y a que les connoiffances folides qui en puiffent donner la

réalité. Les femmes éclairées feront pénétrées de ce sentiment délicieux qui naît de la vertu, & qui peut uniquement nous rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs faiblesses, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite : au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

Par ce mérite, le sexe fera l'agrément & l'utilité de la société, dont il n'a fait jusqu'ici que le danger, ou tout au plus une vaine & souvent insipide décoration. Son commerce ne sera plus la source féconde de la fatuité & le canal qui la fait circuler dans tous les états. Les hommes portés naturellement à gagner ses bonnes grâces, ne feront plus obligés à s'abaisser & à s'avilir pour lui plaire. Les deux sexes, au lieu de se corrompre, se releveront mutuellement. Quel encouragement pour le mérite & les talens, que la persuasion que la beauté en fera la récompense ! Quel maître plus persuasif qu'une belle bouche qui enseigne des vérités avec tant de grâces, & qui mène à la vertu par un chemin semé de fleurs ! L'estime que les deux sexes s'inspireront sera une école continuelle d'urbanité & de politesse. Les femmes destinées aux rôles de mères de famille, ne feront plus, par leur frivolité, leur ignorance & leurs dérèglemens, le plus grand obstacle à la

#### DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 43

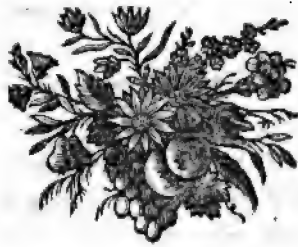
réussite de l'éducation de leurs enfans; elles ne causeront plus la ruine des maisons par leurs fantaisies, leurs inconséquences & leurs amusemens coûteux.

L'amour prendra une nouvelle forme, celle que la nature avoue, qu'elle nous inspire pour faire notre bonheur & pour nous consoler des amertumes de la vie. Il ne sera pas un instinct cynique & grossier qui mène au libertinage, dégrade l'humanité & nous abaisse au rang des brutes; ni un être alambiqué fait pour notre tourment, ni un travers de l'imagination qui ne repose que sur le voile de la vanité. Il sera composé de tout ce qui peut remplir délicieusement la capacité entière de notre ame, de tout ce que le plaisir a de plus délicat; l'amitié, de plus tendre; la confiance, de plus satisfaisant; l'estime, de plus flatteur.

Cette forme de l'amour rendra l'état du mariage plus fixe, plus honorable, & remédiera par-conséquent aux inconvéniens qui rejaillissent sur la société du mépris & de l'instabilité de cet état. Il est naturel de s'attacher à l'objet de son estime, & un attachement pareil ne peut être ridicule. L'union d'un homme de mérite & d'un être frivole est toujours monstrueuse & peu durable. Des qualités si opposées, & dont les parties intéressées font réciproquement peu de cas, n'inspirent que du dégoût; ou si la beauté arrache quelque goût passager, il ne peut



exister qu'un moment. Mais quelle société que celle où chaque instant fournit de nouvelles raisons de s'applaudir de son choix , où la gloire & l'approbation du public réfléchit continuellement sur deux personnes fortunées , qui se sont données à vie , où tous les desirs sont satisfaits sans cesse , & où l'Amour de la distinction n'a rien à chercher d'étranger à cette société ? Il restera peu à faire au législateur pour tourner le mariage au bien public , & pour le multiplier comme l'exige la population. ,





## D I F F É R E N C E

E N T R E

L' A M O U R

E T

LA RECONNOISSANCE.



LA générosité, sagement appliquée, supplée à tous les autres avantages extérieurs > elle procure tout, excepté l'amour de ceux que l'on oblige. On lui donnera de l'estime & tous les témoignages d'une affection réelle; mais le sentiment actuel de l'amour et la production libre de l'esprit : la générosité ne peut l'acheter, les récompenses ne peuvent l'acquiescer, la libéralité ne peut le rendre durable. Cette même personne que vous avez obligée, n'est pas en état de contraindre son cœur languissant jusqu'à

le fixer sur l'objet qu'il devoit aimer , & mêler de la passion à sa gratitude.

Le partage d'une fortune , des faveurs essentielles peuvent inspirer du zèle pour le bienfaiteur , & graver dans une ame reconnoissante les sentimens de ses obligations : Voilà la gratitude , & la simple gratitude est tout ce qu'un cœur vrai peut donner à la bienfaisance. Mais la Reconnoissance & l'Amour sont des sensations presque contradictoires : l'Amour est souvent une passion involontaire , qui éclate sans notre aveu & quelquefois sans estime préalable. On aime des gens sans savoir pourquoi ; notre tendresse entre naturellement dans tous leurs intérêts ; nous pallions leurs défauts avec la même indulgence , & nous approuvons leurs vertus avec les mêmes transports que nous donnons à notre propre caractère. Tant que cette fièvre subsiste , elle nous plaît , elle fait nos délices , & nous ne l'abandonnons pas sans efforts. Amour-pour amour , voilà tout le salaire qui fait l'objet de notre attente ou de nos desirs.

La gratitude , au contraire , ne tombe jamais que sur ceux qui ont d'abord entrepris de l'exciter : nous le considérons comme une dette , & c'est un fardeau jusqu'à ce qu'on ait reconnu l'obligation. Toute démonstration de gratitude est une circonstance humiliante , & il en est qui s'exposent avec plaisir à

toutes les mortifications de ce genre , en publiant les bienfaits qu'ils ont reçus , parce qu'ils s'imaginent que par-là ils invalident la dette à certains égards.

C'est pourquoi l'Amour est l'affection du cœur la plus facile & la plus agréable : la Reconnoissance est la plus humiliante. Nous ne pensons jamais à cet homme que nous aimons , sans triompher de notre choix ; au lieu que celui qui nous a liés seulement par des bienfaits , ne se présente pour l'ordinaire à notre esprit que comme un personnage fâcheux à qui nous avons vendu notre liberté. Aussi l'Amour & la Reconnoissance ne se trouvent guère dans le même cœur sans s'affoiblir mutuellement : il est aisé de donner l'un ou l'autre de ces sentimens à ceux que nous pratiquons ; mais il n'est pas possible de les réunir. En nous efforçant de les étendre , nous les diminuons : l'ame fait , pour ainsi dire , banqueroute par le trop grand fardeau de ses dettes : de nouveaux bienfaits ne font que réduire l'espérance de nous acquitter , & ferment toutes les avenues qui menent à la tendresse.

Ainsi , dans toutes nos liaisons avec la société , il est non-seulement généreux , mais encore sage de paroître insensible au prix de nos faveurs , & de les conférer de manière que le devoir de la reconnoissance semble aussi foible qu'il est possible : il faut surprendre l'Amour par stratagèmes , & non à force

ouverte. Paroiſſons ignorer que nous obligeons ; que le cœur nous accorde ou nous refuſe librement ſes affections : car la contrainte peut , à la vérité , inſpirer plus de reconnoiſſance ; mais elle produira certainement le dégoût.

Si nous n'aspirons qu'à exciter la Reconnoiſſance , il ne faut pas beaucoup d'art pour cela : une grace exige d'être reconnue , & nous ſommes autorisés à réclamer nos droits. Mais il ſeroit alors plus prudent d'y renoncer & de prendre en échange un ſentiment plus flatteur , s'il eſt poſſible. On ne tire guère d'avantages des proteſtations réitérées de reconnoiſſance ; mais elles coûtent beaucoup à celui de qui on les arrache : le créancier ne profite pas , & le débiteur ne paie qu'avec répugnance.

Il vaut donc mieux , convenons-en , avoir en ce monde des amis que des protégés reconnoiſſans ; & comme l'amour & l'amitié ſont plus volontaires , ces deux engagemens offrent un tribut plus durable que la reconnoiſſance extorquée. Comme nous ſouffrons avec peine le poids des grandes obligations , la gratitude une fois rejetée ne revient plus : le cœur qui eſt aſſez bas pour condamner une démarche qui l'humilie , au lieu de ſentir quelque trouble dans cette circonſtance , triomphe de ce qu'il redevient libre , & s'applaudit en quelque ſorte de ſa lâcheté.

La

La situation des amis mécontents est bien différente; leur séparation les agite réciproquement. Semblables à cet être divisé, célèbre dans la fable, leurs ames qui sympathisent, soupirent encore après leur première union, leurs joies sont imparfaites, leurs instans les plus agréables sont mêlés d'amertume : l'un & l'autre cherchent les moindres prétextes pour en venir à des éclaircissémens qu'ils desirerent; la plus légère démonstration, le plus petit événement les réconcilient. Mais au lieu d'insister sur cette morale, je vais en adoucir l'austérité par un conte qui en développera entièrement l'esprit.

Un joueur de violon & sa femme, qui avoient vécu, comme il arrive dans la plupart des familles, tantôt bons amis & tantôt moins bien, se chamaillaient un jour, & la dispute se soutenoit de part & d'autre avec une chaleur convenable. La femme étoit bien sûre d'avoir raison, & le mari étoit résolu de ne pas céder. Que faire en pareil cas ? La querelle ne fit que s'aigrir par les explications, & enfin ils portèrent la fureur jusqu'à s'engager par serment de ne jamais plus dormir dans le même lit. C'étoit le vœu le plus imprudent qu'on puisse imaginer, car dans le fond ils étoient toujours amis, & d'ailleurs il n'y avoit qu'un lit dans toute la maison. Cependant ils étoient déterminés à tenir parole, & en conséquence ils passèrent la nuit l'étui

de violon entre eux pour rompre tout commerce. Cette bouderie dura trois semaines, & la fatale barrière les séparoit toujours. Dans cet intervalle néanmoins ils se repentoient cordialement d'avoir juré ; leur ressentiment étoit à bout, & l'amour revenoit : ils auroient bien voulu que la fâcheuse machine ne s'opposât pas davantage à leur réunion, mais ils avoient tous deux trop de cœur pour commencer. Une nuit qu'ils étoient éveillés, & qu'ils frémissaient à côté de l'obstacle maudit qui les croisoit, le mari vint à éternuer : Dieu vous bénisse, dit la femme, selon la politesse ordinaire. Dites-vous cela de bon cœur ? répliqua l'époux. Oui, en conscience, mon pauvre Nicolas, s'écria celle-ci, je le dis de tout mon cœur. Si cela est, continua Nicolas, nous ferons donc aussi bien d'ôter l'étui du violon.





*L E*

PETIT-MAÎTRE

*CONFUS ET RENVOYÉ.*

ANECDOTE LANGUEDOCIENNE.

---

**L**E beau sexe en Languedoc a naturellement de l'esprit & de l'enjouement , & pour peu que ces qualités soient cultivées par une bonne éducation , on trouve dans les femmes de cette province une grande vivacité soutenue d'une sagesse à l'épreuve de toutes les ruses de la galanterie.

Cidalise , c'est le nom que nous donnerons à la belle qui est l'héroïne de cette histoire , Cidalise issue d'une famille illustre , devint l'unique héritière d'un bien considérable. Comme elle a beaucoup de discernement , elle a préféré un homme de sa qualité & de mérite , mais sans fortune , à un nombre d'autres très-riches. Elle l'a épousé , lui a acheté une charge considérable qui l'a mis au niveau des



premiers de cette province. Philandre, c'est ainsi que nous appellerons ce jeune gentilhomme, ayant le cœur noble, quoique d'ailleurs un peu volage, vécut avec Cidalise dans une grande union pendant quelque tems ; mais à-peine un an fut-il écoulé, qu'il se laissa emporter à son penchant ; de sorte qu'il donna une rivale à son épouse.

Mais auparavant que d'entrer dans les circonstances de l'infidélité de Philandre, il est bon de vous prévenir que cette jeune dame, aussi vertueuse qu'aimable, mais encore plus enjouée, demanda à son époux d'un ton badin, environ quinze jours après les noces, s'il lui seroit aussi fidele qu'elle avoit résolu de l'être ? Cela n'est pas égal lui répondit Philandre qui entendoit raillerie : Non, il n'est pas juste qu'un homme borne sa tendresse à la femme, mais une femme doit borner la sienne à son mari. Ils plaisantèrent long-tems, & pendant quelques jours, sur ce sujet ; ensuite ils conclurent une convention assez singulière, savoir : qu'ils s'entr'aimeroient tant que leur amour dureroit, & en même tems ils s'obligèrent à faire succéder à l'amour, l'estime, l'amitié, les égards ; en un mot, tout ce que promettent des époux après quelques mois de mariage, lorsqu'ils sont prêts de se haïr. Outre cela, ils se promirent une sincérité sans réserve, une confiance mutuelle & si exacte, qu'ils

ne se cacheroient aucun de leurs sentimens , sans excepter leurs infidélités si le cas arrivoit , c'est-à-dire , à l'égard du mari seul ; car la femme , solidement vertueuse , promet de bonne-foi que ne pouvant répondre de la durée de son amour , elle répondoit du moins de la durée de son indifférence.

L'époux , d'aussi bonne-foi que sa tendre moitié , avoua qu'il n'en pouvoit promettre autant ; & elle , plus raisonnable à cet égard qu'on ne pourroit se l'imaginer , n'exigea de lui qu'une seule chose. C'est le moins que vous puissiez faire pour moi , lui dit-elle , quand votre amour cessera , que de m'estimer assez pour me confier vos secrets ; & je vous déclare que si vous me cachez jamais les moindres circonstances de vos aventures , je me tiens en conscience relevée du serment de fidélité que je vous ai fait & que je vous fais encore à présent. L'époux trouva cette menace très-équitable , & après avoir juré qu'il n'aimeroit qu'elle , il lui protesta que , si par malheur il devenoit parjure , il n'auroit point d'autre confidente que son épouse.

Tellès furent leurs conventions , mais verbales , car ils n'avoient pas imaginé de les faire insérer dans leur contrat de mariage. Quelques mois de fidélité s'écoulèrent entre ces deux époux ; mais celle du mari ne put résister long-tems aux

agréments de certaine voisine , femme de peu de mérite , à sa beauté près. Le mari de celle-ci étoit si brutal , qu'il méritoit bien une femme coquette, & il possédoit effectivement ce trésor. Cette voisine ne put refuser au jeune marié une partie de campagne : Il ne s'agissoit pourtant que d'un souper , car ils étoient tous les deux mariés ; ainsi je n'ai garde d'entrer dans le secret de ce tête-à-tête. Quoi qu'il en soit , Philandre n'eut pas le courage de confier à sa femme cette nouvelle inclination : voici comme elle en fut instruite.

Un jeune fat , beau de visage , droit & guindé , vrai petit-maître , & qui par-conséquent se croyoit très-sûr de plaire , se mit dans la tête qu'il étoit aimé de Cidalise , quoiqu'elle lui eût juré cent fois qu'il n'en étoit rien. Il commençoit à l'importuner , tant qu'elle lui donna son congé d'une manière même assez brusque ; mais il ne voulut point l'accepter ni le prendre , parce que , lui disoit-il , cette vertu qui s'oppose à mon bonheur , doit céder à une raison sans réplique : c'est que votre mari vous trompe.

Cidalise lui en demanda des preuves convaincantes , moyennant quoi elle lui promit ce qu'elle n'avoit nulle envie de lui accorder. Pendant que ce jeune étourdi alléguoit des raisons & des preuves qu'il croyoit devoir la convaincre , un laquais de

## DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 35

cette voisine vint apporter une lettre à Philandre qui étoit parti dès le grand matin pour sa maison de campagne. Dès que Cidalise, qui connoissoit les livrées de cette dame, aperçut le laquais, elle lui détacha un des siens qui le gagna : deux beaux louis d'or firent tomber la lettre des mains du porteur, & on lui en promit deux autres pour aller dire à sa maîtresse qu'il avoit remis secrètement la lettre entre les mains de Philandre. Cela étoit nécessaire pour exécuter l'idée que cette lettre fit naître à Cidalise offensée. Entr'autres particularités voici ce que renfermoit cette lettre : « Mon cher, . . . » nous ne pouvons pas aller ce soir à la maison » de M. . . . Je vous prie de remettre le soupé à » demain au soir. »

Il y avoit encore dans cette missive bien d'autres traits sans équivoque, qui persuadèrent à Cidalise qu'elle avoit sa voisine pour rivale essentielle. Cette lettre enveloppoit aussi un billet qui ordonnoit au concierge qui devoit préparer le soupé à la maison de campagne, de laisser entrer trois dames & un homme. La dame voisine avoit renvoyé le billet à son amant afin d'en changer la date ; car ce repas mystérieux avoit été ordonné par un tiers dans une maison d'emprunt, & Philandre ne devoit s'y rendre que très-tard, au retour de son voyage.

Ces deux billets furent suffisans pour faire naître

à Cidalise que l'on vouloit tromper, l'idée dont on va voir la suite. Cette aimable personne qui, comme je l'ai dit, étoit fort joviale & avoit un esprit très-enjoué, pria deux de ses bonnes amies de venir avec elle à la campagne, & de vouloir bien l'y accompagner pour manger le souper préparé aux dépens de son mari. Le jeune petit-maître arriva tout à-propos pour faire le quatrième porté par le billet. Enfin, dit-elle à ce fat lorsqu'elle le vit entrer, enfin vous m'avez persuadée, & je conviens qu'il est juste que celui qui m'a fait connoître l'infidélité de mon époux, m'aide à m'en venger : montez, ajouta-t-elle d'un ton amical, montez en carrosse avec nous, je veux vous donner à souper à la campagne.

Que l'on juge ici quelle fut la vanité du petit-maître, & combien il fut enorgueilli ; car il étoit plus vain qu'amoureux, & vanitoit sa bonne fortune auprès des dames : de sorte qu'il fut ravi d'avoir les deux autres femmes pour témoins de sa nouvelle conquête. Ils arrivèrent enfin tous quatre à la maison de campagne, où notre fat fut encore plus charmé de la fête magnifique & galante qu'il crut préparée exprès pour lui. Le concierge les reçut d'après le billet qui étoit de la main de celui qui avoit ordonné le festin.

Les dames usèrent de cette maison avec tant de

iberté, que le concierge n'eut aucun soupçon de son erreur, & qu'il y fut confirmé par leur aisance & leur facilité à lui donner des ordres. Cidalise ordonna que l'on servît le soupé en attendant son époux, qui, presque à l'instant que ces dames se nettoient à table, arriva avec l'impatience d'un amant qui croit être attendu par sa maîtresse. Le concierge lui dit à son arrivée que les trois dames & son ami étoient à table, & qu'elles avoient fait servir malgré lui, qui vouloit qu'on l'attendît; mais Philandre, bien loin d'être fâché de cette espèce d'impolitesse, fut au contraire charmé de ce que sa maîtresse en usoit si librement, & cette liberté lui parut de si bon augure pour ses desirs, qu'il ne fit qu'un saut de la cour dans la salle : il courut enfin avec tant d'alégresse & de précipitation, qu'il se vit au milieu des trois dames avant de s'être aperçu qu'elles n'étoient point celles qu'il croyoit y trouver. Quelle surprise fut la sienne ! Il resta immobile dans un fauteuil sur lequel Cidalise le fit tomber auprès d'elle, pendant que ses deux autres amies retenoient sur un autre siège le petit homme à bonnes-fortunes, qui s'étoit mis en devoir de fuir à l'arrivée du mari.

On doit juger lequel fut le plus étourdi, de l'époux ou du galant : mettez-vous à la place de l'un & de l'autre, & décidez. Quand les dames

eurent terminé leurs éclats de rire , Cidalise rompit le silence la première. « Vous avez manqué à vos » engagements , ainsi qu'à nos conventions , dit-elle à son époux déconcerté : il ne tient pas à » monsieur que je n'exécute les miennes , & que » je ne vous paie de même monnoie. Vous m'avez fait un mystère de vos nouvelles amours , » & si monsieur n'avoit eu la bonté de m'en avertir , vous seriez ici bien plus à votre aise que » vous n'y êtes. Ce seroit pourtant dommage » qu'une fête si galamment préparée se passât tristement ; vous avez ici deux partis à prendre , » optez : l'un , c'est de nous laisser avec monsieur dans la joie ; que vous troubleriez à coup sûr » par l'humeur où je vous vois ; l'autre parti , » c'est de rester gaiement avec nous , en chassant d'ici celui que je n'y ai amené que pour le confondre. »

Cette alternative fut proposée à Philandre d'un ton si dégagé & d'une manière si enjouée , si douce & si naturelle , que loin de soupçonner la vertu de son épouse , il fut pénétré de regrets , & que toute sa tendresse se réveilla pour elle. Dès ce moment la honte & la confusion retombèrent sur le petit fat , que l'on reconduisit en le bernant , jusqu'à la porte de la maison ; & Philandre , qui étoit un homme très-à craindre pour lui , lui or-

donna , sous peine d'une volée de coups de canne s'il y manquoit , d'exercer son emploi de donneur d'avis , en allant de ce pas avertir la dame coquette , sa voisine , qu'il la prioit de ne plus compter sur lui. Cette commission lui fut donnée avec des menaces si sérieuses & si emportées , que le jeune étourdi s'en retourna toute la nuit dans la ville de.... où on le fit suivre par un valet à cheval , qui promit & se chargea de lui faire accomplir exactement cette pénitence dont Cidalise ne voulut rien rabattre.

Cette dame estimable , ainsi débarrassée de cet importun , & se flattant d'avoir regagné du moins pour un tems le cœur de son époux , lui fit avouer à table qu'il n'avoit aucun regret de sa maîtresse. Le souper se passa avec tant de joie , que l'on peut lire avec justice que , comme il n'est chère que l'avaricieux , il n'est de bonne fête qu'entre des époux sincèrement réconciliés.

Une femme d'honneur peut avouer sans honte  
 Les surprises des sens que la raison surmonte :  
 Ce n'est qu'en ces affauts qu'éclate la vertu ,  
 Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.







## VIEILLES PENSÉES

ET

R É F L E X I O N S

S U R

L' A M O U R ,

*Ouvrage traduit du Gothique, pour l'instruction des Welches modernes.*



L'AMOUR est le plus grand de tous les vainqueurs, celui auquel on se rend toujours de bonne grace, & qui fait mieux prendre les hommes par ce qui peut leur faire plaisir. Il change de toutes les formes dont il a besoin pour les gagner ou les soumettre. Ses souplesses & ses transformations sont infinies : il se fait voir aux uns par la volupté ; aux

## DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 61

tres, par les richesses; & à d'autres seulement par les soins & l'occupation que donne une intrigue. Il se montre aux sages sous le masque & la lueur de la vertu. Là, il s'entretient par les mêmes voies qu'il s'insinue, par les commerces de piété, les liaisons saintes; & c'est souvent sous des noms des apparences si spécieuses, qu'il joue des rôles menteurs qui déshonorent la vertu, & qui coûtent des larmes & de grandes austérités aux gens de bien.

Il est & il s'insinue par tous les contraires; par la douceur & par la fierté; par les mauvais traitemens & par les faveurs; par l'air modeste & par la coquetterie; par la débauche & par la vertu. Ce qui paroît lui être opposé est quelquefois lui; de-là vient qu'il sympathise avec quelques mouvemens de l'âme, & qu'il est quelquefois lui-même sans se le rendre compte.

Ses inconstances comme ses attachemens ne peuvent se représenter. Il va, il vient, il se montre, il dispareît : toujours dans l'inquiétude & le mouvement, c'est l'agitation qui le fait vivre. Il s'accommoder néanmoins du repos, pourvu qu'il ne soit pas de longue durée, du plaisir & de la douleur, de la jouissance & de la privation, des richesses & de l'indigence, de la laideur & de la beauté : il naît de tout, il naît de rien. Il vient

& il finit de lui-même , fans que l'on puiſſe donner aucune autre raifon de ſa naiſſance & de ſa durée que ſon caprice.

C'eſt dans l'ame , une paſſion de régner ; de l'eſprit , une ſympathie d'humeurs ; dans le corps , penchant naturel à la conſervation de ſon eſpece & dans les manières , une étude myſtérieuſe concertée de complaiſances & de ſoumiſſions , & aboutiſſent toutes par différentes voies à ſe rendre heureux , & à jouir de ce que l'on aime.

Egayons un peu notre ſtyle ; la matière le permet & l'exige peut-être , car l'amour eſt pour l'homme de ſang-froid une choſe très-réjouiſſante ; mais il ne faut pas qu'il ſoit un des acteurs. Cette circonſtance m'a ſouvent empêché d'en faire des railleries. Pour en railler de bonne grace , il faut le regarder en autrui & dans les ſujets étrangers. Essayons.

En amour , les uns donnent , les autres reçoivent & les autres refusent ; les uns rient , les autres pleurent ; ceux-ci trompent , ceux-là ſe flattent ; les uns ſe diſent des injures. Les uns courent , les autres ſont courus ; l'un attaque , l'autre ſe défend ; celui-ci réſiſte , & l'autre ſuccombe , & ſi fort qu'il gagne enfin le point d'honneur , il diſparoît.

L'on ne ſe voit qu'un quart-d'heure , & l'on ſe perd pour toujours ; on ſe croit l'homme ; mais il ſe trouve

que ce soit un habile comédien. Ceux qui ne vont pas si vite donnent plus de plaisirs aux spectateurs; mais ils y perdent assez souvent de grandes fortunes. D'autres, au contraire, reculent pour vouloir trop avancer; & il y en a de si emportés au commencement d'une intrigue, qu'ils perdent haleine à moitié chemin, & qu'ils manquent de force pour conclure.

Que dire de toutes ces différentes situations? Un homme qui mène bien une intrigue d'amour est un Prothée; il change de tant de figures, & en si peu de tems, que l'on ne sait dire laquelle lui est naturellement propre: les femmes doivent s'accuser de ne pouvoir la démêler, elles veulent par-tout de l'extraordinaire, & l'extraordinaire n'est pas toujours possible; il est encore moins dangereux de les tromper, que de rester au-dessous de leur goût.

Si quelqu'un se trouvoit n'avoir pas remarqué les grimaces de deux amans qui se sont donné rendez-vous, & qui se trouvent ce jour-là engagés dans une société à laquelle ils ont intérêt de cacher leurs sentimens; qu'il m'écoute, je vais les peindre. Le dernier qui entre ne manque jamais d'être décontenancé par l'assemblée qu'il rencontre. Il apperçoit celle qu'il aime, il n'ose la regarder en face, ni jeter les yeux de son côté; il en détourne la vue, ne la voit que du coin de l'œil, & se place d'une

manière oblique & contre le jour. La compagnie lui a ôté cet air gai avec lequel il étoit venu, il s'efforce de le reprendre, gagne sur lui de parler, se mêle à la conversation, parle un certain temps, & devient muet l'instant d'après. Le voilà qui rêve, qui soupire, qui trépigne des pieds, & qui oublie qu'on le remarque. S'il se leve, c'est pour sortir en pestant contre l'assemblée, qui n'y fait que faire, & quelquefois contre sa maîtresse même, qui en fait autant de son côté. Le chagrin le prend, il sort, s'enferme, se couche sans manger, & ne dort point de toute la nuit, ou il s'éveille si matin, que c'est la faim plutôt que l'amour qui le réveille.

Il en est tout le contraire quand les amans ne sont pas tout-à-fait d'accord, & que les déclarations ne sont pas faites de part & d'autre. Celui qui veut plaire se place en face de l'autre, cherche ses yeux, lui fait des mines, applaudit à tout ce qu'elle dit, loue sans cesse, & souvent sans raison, trouve que le jour baisse vite, ne sort que le dernier en regardant le seuil de la porte.

Si les deux premiers amans se retrouvent une autre fois en liberté de se dire tout ce qu'ils pensent, les injures commencent la conversation, qui finit par les baisers. Les protestations de tendresse & de fidélité succèdent aux noms d'ingrate & de perfide : l'on se brouille & l'on se raccommode sur  
un

rien ; & de tout ce manège il n'y a que les accommodemens qui plaisent & qui valent quelque chose.

Mais aujourd'hui l'on ne voit plus guère que les personnes d'une extrême jeunesse & sans expérience qui traitent l'amour avec tant de méthode : & si encore la plupart font bien gâtés. Les novices ne mangeroient ni ne reposeroient que leurs maîtresses ne les eussent bien reçus ; & si le malheur vouloit qu'ils ne pussent se raccommoder avec elles, & leur parler avant la nuit, ils iroient la passer à se plaindre & à s'enrhumer sous leurs fenêtres : ces novices-là portent un vieux cœur dans un jeune corps.

Les gens du beau monde vivent plus commodément ; ils ne font l'amour ni pour mourir de faim, ni pour s'épuiser le cerveau, ni pour se morfondre. Ils en parlent brusquement comme ils le sentent, le cultivent autant qu'il leur fait plaisir ; & bien reçus ou mal traités, ils rient, boivent, mangent, dorment comme à l'ordinaire, & le plantent là dès qu'il les fatigue. Le corps & le cœur de ces gens-là, tout est à la mode.

J'ai cependant vu deux amans après s'être brouillés, très-embarrassés de leur contenance, sans un troisième qui avoit l'honnêteté de leur épargner la fausse honte des premiers, par un accommodement qu'ils souhaitoient l'un & l'autre. J'en ai vu d'autres

qui n'attendoient que le moment d'être seuls, pour conclure de ne se revoir de leur vie.

Mais ne rions point des entremetteurs, j'en aurois besoin d'un bon ; le meilleur m'a manqué, c'est d'avoir été aimé aussi sincèrement que j'aimois. Qu'y faire ? . . . M'en consoler par un changement dont on me donne l'exemple.

L'amour fait lui seul ce que les entremetteurs font & ce qu'ils ne sauront jamais faire ; il donne aux amans brouillés le goût du raccommodement & l'envie de se revoir. Il les rapproche & les justifie ; ils ne fuient plus qu'en se rapprochant, & ne se rapprochent que pour s'aimer davantage. Il ne tient pas toujours à l'amour que cela ne soit ainsi ; mais tant d'autres intérêts se mêlent à ceux de l'amour, qu'un pauvre homme est tout surpris de voir que pour une passion il a souvent à répondre à cinq ou six autres.

Comme les intérêts des deux sexes sont opposés, quoique leurs inclinations soient souvent les mêmes, celui qui recule n'est pas toujours celui qui en a le plus d'envie ; & tel pour se faire cajoler en fait le semblant, qui seroit au désespoir qu'on l'imitât, & qu'on n'eût pas l'honnêteté de le tromper : aussi est-on d'accord sur les conventions. Les femmes ont choisi le parti de se défendre, & laissé aux hommes celui de les attaquer ; ils auroient peut-être

trop résisté s'ils s'étoient défendus. Elles savent mieux quand elles doivent se rendre; si quelquefois elles s'y trompent, elles ont par provision de leur côté, un prétexte & des plaisirs.

Combien de gens croient devoir à leur mérite & à leurs empressemens, les faveurs qu'ils reçoivent des femmes, pendant qu'elles se servent habilement de leurs soins pour leur dérober la connoissance de leur foiblesse! Ainsi elles se procurent elles-mêmes avec quelque sorte de pudeur les plaisirs qu'elles veulent prendre. Les femmes dont les passions sont vives, laissent tout faire à l'amour-propre des hommes, quand elles se rendent: il prend toujours le soin de les justifier auprès d'eux & de les rendre moins coupables. Elles n'en viendroient pas si bien à bout avec toute l'adresse qu'elles ont à ménager leurs intérêts; il est même avantageux pour elles que cela soit ainsi; car si l'amour-propre des hommes les décrie en un sens, par la vanité qu'ils ont quelquefois de publier les faveurs qu'ils en reçoivent, il les dédommage considérablement en ce qu'il leur cache une partie de leur foiblesse. De quoi peuvent donc tant se flatter les indiscrets, si la nature a donné aux uns & aux autres le même penchant à l'amour? Seroit-ce de ce qu'ils sont préférés? Ne fait-on pas que l'amour est bizarre, & que les passions ont des momens où il



est presque impossible de leur résister ? Qu'un homme plutôt qu'un autre en profite, cela est heureux, & non pas glorieux. Tout bien examiné, nous trouverons, quand il nous plaira, que nous sommes encore la dupe des femmes dans les faveurs même qu'elles nous accordent.

Je devois mieux finir ou n'avoir rien dit. J'aperçois une troupe de femmes & de petits-mâtres qui viennent à moi me demander raison, celles-là, de la foiblesse que je leur attribue, ceux-ci, de la préférence que je leur enleve. Que répondre pour les accorder & me tirer d'embarras ? Les femmes donnent à l'amour & au mérite, aux colifichets & aux poupées : je ne fais rien de plus. Que chacun prenne là ce qui lui convient, & me laisse en repos.

Je voudrois qu'une sincère estime précédât toujours l'amour, & que cette estime eût son fondement dans le mérite & les bonnes qualités que l'on se connoîtroit l'un à l'autre ; que l'amour se bornât à chercher les occasions de s'obliger & de se procurer du plaisir, & qu'on ne songeât au mariage que pour être plus à portée de les trouver ; qu'alors les faveurs & les caresses fussent encore moins des marques d'amour, qu'une preuve que l'on est l'un à l'autre sans réserve : Voilà l'idée que je me fais du véritable amour ; mais de cet amour qui

n'existe plus qu'en idée, avec l'amour des personnes du siècle présent, quelle différence ! Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits ; tout le monde en parle & personne n'en a vu.

Corine, quoique dans la compagnie d'un de ses amans, fuit des yeux, avec une contenance triste, un homme qui passe, & qui l'a fort aimée ; elle tombe en syncope dès qu'elle le perd de vue. Se repentiroit-elle de lui avoir donné lieu de s'éloigner, & seroit-ce une preuve d'amour bien constant, que sa mélancolie ? La plupart des femmes qui tombent dans cet état, regrettent moins l'amant qu'elles n'ont plus, que la perte d'un homme de moins qui les aimoit. Tout est coquetterie chez les coquettes, & encore plus pour qui les craint : au bout du compte notre tempérament seul décide de nos passions & de notre goût. En amour, quand on n'a point de rival, on se fait des peines imaginaires qui nuisent & fatiguent davantage.

On peut aimer assez fortement une femme, par les bonnes qualités qu'on lui connoît, pour ne pouvoir la quitter malgré son ingratitude & les autres défauts que l'on découvre en elle.

L'indifférence, qui est de tous les états le plus insupportable pour une femme que l'on a aimée, est souvent l'ouvrage de l'amour même. L'on a quel-

quefois tant aimé, qu'il ne reste rien dans le cœur pour aimer encore.

Les novices dans l'art d'aimer ne savent ni ménager leurs intérêts, ni connoître ce qui est à leur avantage. Un caprice prémédité, un mot échappé avec dessein, une froideur affectée, tombent sans qu'ils en profitent. Un rien les effraye & les met aux champs; il faut long-tems les mener par la lisière pour ne les point perdre. Quand ils commencent à marcher seuls, & qu'ils ont pris des forces, ils vont si loin qu'on ne peut les appercevoir & qu'ils ne reviennent plus.

D'autres, au contraire, ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils se croient aimés de toutes celles qu'ils voient, & de celles mêmes qu'ils n'ont jamais vues. Une fille a beau leur rompre en visière, les fuir, les maltraiter, se rire d'eux, & leur marquer de l'indifférence, ne s'appercevoir ni quand ils entrent ni quand ils sortent; tout leur est égal & leur semble une preuve d'amour. Aussi ingénieux à bien interpréter ce qui est contre eux, qu'accoutumés à exagérer les moindres honnêtetés qu'on leur fait, ils ne croient ni aux cruelles, ni aux mauvais traitemens; ils n'en ont point vues, ou ils ne sont point faits pour eux. Vrais amans d'eux-mêmes, ils s'aiment seuls, & n'ont point de rivaux. Il est également dangereux aux femmes & aux filles de les

## DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 71

voir & de ne les point voir , de leur parler & de ne leur rien dire. Leur étoile doit les rendre ce qu'ils ne sont pas , ce qu'ils ne fauroient espérer de devenir , & ce qu'ils deviennent à la fin.

Un homme qui a beaucoup aimé , & plus qu'il ne devoit , est celui qui ne fauroit croire de celle qu'il a aimée, le mal qu'elle lui a fait , & qui haït même ceux qui l'en informent; mais il faut l'avouer, il y a de si belles passions, qu'elles excusent toutes les folies qu'elles font faire.

On ne doit point jurer d'être fidele à certaines douleurs; il n'y a point de sermens qui fassent plus de parjures. Quelque affligé que l'on soit dans les premiers instans d'une disgrâce, le serment de n'en pas revenir, n'est que de bienséance; on s'en relève tôt ou tard. Cet état a ses privilèges comme la minorité , & la douleur a des perfides comme l'amour.

Les femmes ont tort de se plaindre que les hommes ne savent plus aimer , parce que l'on n'en voit plus mourir d'amour ou se poignarder. Je les prie de me dire quand un homme en devroit faire la folie. Sera-ce à la mort de sa maîtresse , ou quand elle le quitte pour un autre , ou lorsqu'elle est trop cruelle ?

La mort d'une maîtresse remet un amant en liberté , son inconstance l'affranchit des devoirs de

l'amour; & s'il y avoit quelqu'un à poignarder, ce seroit assurément celui qui change : car quel mal a fait l'autre pour se tuer ? Il est plus naturel & plus équitable de punir le crime sur le coupable.

Un homme ne devra donc se tuer que lorsque sa maîtresse sera trop cruelle. J'avoue que les femmes qui se refusent absolument à toute la passion de leurs amans, peuvent quelquefois les mettre dans un si grand désespoir, qu'ils préfèrent la mort à une vie si fâcheuse; mais ce désespoir ne prend aux honnêtes gens que lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer; & il y a tout à espérer tant qu'elles vivent. Quand elles meurent, alors le desir meurt avec l'objet, l'on rentre dans son bon-sens, & l'on est quitte de mourir.

Après tout, un homme sincère, livré par choix à tous les mouvemens & aux délicatesses de son amour, est bien à plaindre. Quelles pertes ne fait-il pas ? Quels sacrifices, quels dévouemens de lui-même dans le tems où il est quelquefois de la plus grande conséquence pour lui de n'en point faire ! Combien de vertu, de générosité, de courage & de fermeté ne lui faut-il pas pour fournir aux soins de sa fortune & de son établissement, pour résister à la médisance & à l'envie, aux persécutions d'une famille & à ses propres craintes, aux froideurs, aux caprices, aux injustices mêmes d'une maîtresse

foible, irrésolue, souvent ingrate ! Son ingratitude est le plus grand de tous les maux. D'où je tire cette conséquence, que l'amour nous fait sentir toutes les passions l'une après l'autre ; & que si l'on a la force de résister à de véritables peines , les maux d'opinion , quoi qu'on en dise , doivent être les véritables maux , puisqu'une ingratitude souvent imaginaire déroute un homme courageux & l'accable.

Je l'ai senti, & mon expérience m'a mis en droit de donner un conseil à tous ceux qui aiment. Ne sacrifiez rien à vos maîtresses ; ne vous brouillez pour elles, ni avec vos amis, ni avec vos protecteurs , & encore moins avec votre famille, d'où dépend quelquefois votre fortune, ou tout au moins un certain air riant qui vous tire de pair & vous met à couvert de mille disgraces qui peuvent vous travestir & vous donner un mauvais tour dans le monde. Aimez, mais ne quittez pas, comme l'on dit, le gros de l'arbre : il est dangereux d'avoir trop de générosité pour qui peut manquer de reconnaissance. Quand vous vous ferez attiré bien des maux, que vous aurez souffert, patienté, sacrifié pour l'amour d'une maîtresse ; à son tour, elle vous sacrifiera à quelqu'autre, ou tout au moins à sa vanité ou à ses craintes. Je parle de vous, trop aimable Zélina, qui en avez usé de cette manière à mon

égard. Ne me fuyez plus, je ne me persuaderai pas que vous m'en aimiez davantage ; mes affaires se sont raccommodées.

Il y a des filles qu'il faut étudier & apprendre par-cœur ; on y fait tous les jours de nouvelles découvertes : ce n'est pas une petite étude ni une science d'une heure. Un homme appliqué & qui ne se rebute point, peut en venir à bout & les entendre après quelque tems. Ce seroit trop de les deviner au premier abord ; on y perdrait le plaisir de la surprise & du spectacle. L'air, l'action, les regards, les manières, la physionomie, tout parle en elles ; mais c'est un langage abstrait, difficile, & qui donne le change : à tout cela il n'y a qu'une chose qui tienne, c'est de les épouser. Leur vie est une comédie régulière en trois actes, dont le premier se passe à se faire voir & à s'attacher un ou plusieurs hommes ; le second, à nouer une intrigue & à se marier ; le troisième, à faire enrager un mari & à s'en séparer.

Pourquoi dit-on qu'un sot en amour, persuade & va plus vite & plus loin qu'un homme d'esprit ? Ne seroit-ce pas que les femmes se défont naturellement de celui-ci, qui peut contrefaire le langage du cœur, & que se croyant toujours plus aimables & plus aimées qu'elles ne le sont, elles supposent au premier plus de sentimens qu'il n'en exprime ?

Certainement l'amour muet est celui qui ment le moins; mais, hasard pour hasard, j'aimerois mieux l'amour qui parle : du moins on a un prétexte pour se rendre. On s'entend dire de si jolies choses ! le moyen d'y résister ! Quelquefois elles ne sont pas vraies ; mais qu'y faire ? On les croit telles, parce qu'on le souhaite. L'erreur a ses charmes ainsi que la vérité. Que seroit-ce de l'amour, s'il étoit toujours sincère ? Il est bon qu'il soit connu pour ce qu'il est, pour être moins dangereux. Quand on s'y trompe, on doit croire qu'il étoit nécessaire que l'on s'y trompât. La nature admet une infinité d'erreurs utiles au bonheur & aux plaisirs de notre vie.

La véritable constance en amour est celle qui tient contre le tems, l'indifférence & les faveurs ; ces dernières ont plus enterré d'amours que les deux autres. Les hommes, pour rendre les femmes faciles, ont trouvé un moyen plus sûr & aussi puissant que l'amour. Ils ne se sont plus avisés de soupirer, dès qu'ils ont vu que l'or pouvoit couper court aux soupirs & à toutes les cérémonies que l'amour exige. Ils ont marchandé, & ils ont trouvé des faveurs à tous les prix. D'abord les femmes avoient surfait d'une si étrange façon, que personne n'étoit assez riche pour approcher d'elles ; dans la suite elles en ont rabattu ; alors les hommes, pour en



avoir à meilleur compte, ont mésoffert ; quelques-unes même, sans garder tant de mesures, ont débité *gratis*.

C'est depuis ce tems - là que les hommes sont devenus hardis, entreprenans, & souvent heureux; de-là vient qu'avec très-peu, quelquefois même avec rien, ils sont pris au mot. C'est ce qui fait qu'il y a tant de petits amours d'aventure, qu'un même soleil voit naître & mourir.

Pour achever le portrait de ces femmes qui se livrent ainsi elles-mêmes en gros & en détail au public, la plupart sont aussi jalouses que si elles aimoient véritablement ; &, à la honte de notre siècle & de nos mœurs, on court après elles avec plus de fureur qu'après celles qui ont de la vertu. Il faut l'avouer, l'or est l'écueil de tout le monde; c'est la pierre de touche de l'honneur, il en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes. Quelle idée enfin ne doit-on pas se faire du goût & du discernement des femmes dont je parle ? Depuis qu'elles ont connu l'utile de l'amour, l'agréable sans lui ne peut plus rien faire auprès d'elles.

Rien ne me paroît plus insolent qu'un amant toujours content, ni si sot qu'une maîtresse toujours tendre. Il est bon de diversifier les choses, quand ce ne seroit que pour ne pas toujours parler le même

langage. Un amant qui se loue trop de sa maîtresse , fait soupçonner sa vertu quand il a du mérite. Une maîtresse trop tendre passe pour folle , & risque de faire un inconstant. L'amour admet plusieurs manières de se conserver ; les hommes se lassent d'entendre le même discours , ils ne veulent pas toujours être menés de la même main. De tems en tems une querelle, une petite absence , quelques jalousies à la traverse , souvent des raccommodemens , font le plus grand bien du monde à l'amour ; toutes ces mines & ces grimaces ont plus entretenu de commerces que la fidélité & la bonne - foi : ce qui fait que la plupart des amans exagèrent de petits mécontentemens & de fausses douleurs, pour avoir de grands & de véritables plaisirs.

Les femmes usent la tendresse des hommes à les faire soupirer & à se résoudre. Elles les accusent d'ingratitude dans la fuite , & se plaignent d'eux quand elles se rendent : à qui en est la faute ? Ne protestent-ils pas chaque jour contre le tems qu'elles perdent ? Soit qu'elles en emploient trop à examiner si elles sont aimées , soit que le plaisir qu'elles y trouvent leur fasse oublier la reconnoissance qu'elles doivent , elles consomment en réflexions le meilleur tems , & laissent passer l'heure du berger. L'amour a ses accès comme la fièvre ; il faut prendre un amant dans ces instans-là , ou bien l'on n'y trouve

plus son compte. Mais le malheur veut que la nature ait disposé les choses de manière qu'une femme se voit presque toujours dans le fort de l'accès, lorsque l'amant en est dehors. De-là viennent les reproches qu'elle se fait d'aimer trop & de n'être jamais assez aimée; de-là, les injures, le nom d'ingrat & d'inconstant, les dégoûts & les repentirs qui les suivent: & si encore, malgré tout, il n'y a guère d'honnêtes femmes qui ne se lassent de leur métier.

L'estime est un grand acheminement à l'amour, mais l'amour n'est point toujours un sûr garant de l'estime. On peut aimer sans estimer ce que l'on aime; mais cet amour n'est pas de longue durée. L'on n'est guère aussi sans aimer ce que l'on estime une bonne fois, & l'on aime long-tems. Les grandes & véritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de notre cœur; mais il arrive que le tems, l'absence ou les engagemens de l'objet que nous aimons, nous les découvrent.

Je demande lequel aime davantage, d'un homme qui est absolument aveugle sur tous les défauts de sa maîtresse, ou de celui qui les voit & qui ne peut s'empêcher de l'aimer. Celui qui les voit, les excuse certainement; ou bien, des défauts de sa maîtresse il se fait une si flatteuse compensation avec

ses bonnes qualités, qu'il la trouve toujours aimable. Celui qui ne les voit pas a aussi plus de mérite du côté de l'amour-propre de celle qu'il aime ; il n'a point aussi à détruire en lui des sentimens dont l'impression pourroit le rendre inconstant. De ces deux amours, l'un me paroît plus sûr & plus à estimer ; l'autre est plus flatteur & plus incertain. Le plus grand nombre des femmes s'en tiendrait au flatteur, & abandonneroit l'autre.

Une question délicate, difficile à décider pour un homme qui aime véritablement, est celle-ci : Y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé ? Un amant délicat & reconnoissant seroit embarrassé de le dire. La plupart des femmes ressentent l'un & se laissent aller à l'autre.

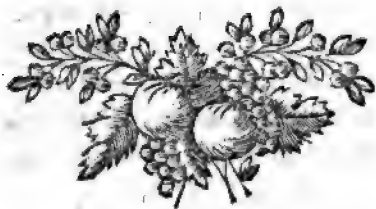
Que l'on me permette encore une autre question : Quel est le plus surpris, de celui qui trouve sa maîtresse infidelle dans le tems qu'il s'en croit le plus aimé ; ou de celui qui, sur le point de désespérer de l'être de sa vie, se trouve animé de la plus tendre de toutes les passions ?

Ces deux états me paroissent également violens : il me semble néanmoins que l'amour-propre empêche bien que l'on ressente l'un autant que l'autre.

Il y a une sorte d'honneur fort importun à un certain âge ; on a établi d'honnêtes voies pour s'en défaire, & ces voies sont de se marier. Les jeunes

filles & les habiles mères y songent de bonne heure; mais on ne trouve pas toujours sitôt un gendre ou un mari tel qu'on le veut : un pauvre cœur souffre & soupire pendant ce tems-là. Les filles qui s'ennuient d'attendre, *franchissent le bâton*, & se font des amusemens qui les décrient quand elles y ont trop de bonne-foi.

Mais puisque nous en sommes sur le mariage & les maris, voyons ce que nous en pourrions dire; la matière est ample, & l'on feroit plusieurs volumes si rien n'étoit omis : on ne fort pas aisément d'un sujet si fécond en incidens.





DU MARIAGE,  
*DE SES MOTIFS*

*ET*

DE SES EFFETS.

UN homme d'une qualité distinguée étant dans l'opinion que l'amour est incompatible avec le mariage, a expliqué sa pensée dans les vers suivans :

Il n'est point d'amours sans desirs,

Il n'en est point sans espérance ;

C'est le prélude des plaisirs

Qu'on se fait d'une jouissance.

Sans un prélude si charmant

Il n'est point d'amour ni d'amans ;

Il n'est point d'amour qu'en idée.

Et celui qui trouva le premier le moyen

De réduire l'amour sous les loix d'hyménée,

A trouvé le secret de le réduire à rien.

F

Il n'est point de plus sûr moyen pour s'affranchir de l'esclavage de l'amour, que de se marier; mais le mariage est en même tems le plus faux de tous les sacrifices. Si l'on remarque avec attention tel homme qui se marie, ne diroit-on pas qu'il sacrifie publiquement une liberté qu'il fait état de rattrapper dans le tête-à-tête?

Qu'il y a de raisons qui déterminent au mariage! Mais se marier selon la raison, c'est toute autre chose, & ce qui est rare. La raison prête son nom à une infinité de mariages où elle n'a pas plus de part que le doge de Venise aux affaires de cette république; elle est même antipathique à quelques-uns, tant il s'y trouve d'extravagances.

Se marier par raison, selon le monde, c'est prendre une femme ou épouser un homme pour son bien; & quand il peut fournir à la vanité & à l'ambition, l'on s'engage à une infinité de dépenses que la raison n'ordonne pas & ne fait pas faire.

Parlez-moi des premiers jours d'un mariage pour la bombance & les plaisirs; c'est à qui se manifestera le plus généreux & le plus magnifique. Les deux époux n'expriment leur joie que par leur dépense: équipages, habits, présens, festins, promenades, rien ne coûte à qui mange le bien de ses créanciers. Est-on de la fête? on partage les plaisirs de la noce; & le lendemain, que la plus forte dot

### DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 83

ne suffit quelquefois pas pour payer les créanciers, la noce est finie.

Se marier selon la raison, c'est toute autre chose; c'est se choisir, avec discernement & sans intérêt, par une personne sage qui vous choisisse de même; mais la raison se mêle de si peu de chose dans le monde, que c'est un hasard quand elle s'occupe à former une société où elle souffre tant d'entorses. Le moyen que cela n'arrive! on ne s'amuse pas à comprendre la différence d'une femme à une femme, on n'est plus le soin que des petites gens; on ne songe qu'au plus & au moins de bien: voilà le seul & véritable esprit des mariages d'aujourd'hui, & comment se gouvernent le grand monde & la bourgeoisie. On se sent de l'inclination pour la fortune d'une femme, c'est plus qu'il n'en faut pour la prendre.

Comme la plupart de ceux qui se marient ne consultent pas la raison en se mariant, la raison les laisse faire. Ils la cherchent inutilement pendant le mariage, & ne la retrouvent souvent que lorsque la mort ou quelque autre affaire vient leur rendre le bon office de les séparer. Le mariage est un ban pour la raison, d'où la mort & les séparations seulement ont quelquefois le droit de la rappeler. Aussi ne voit-on guère que la nature prenne soin de rassembler deux personnes raisonnables & bien



afforties. Quand le mari est raisonnable, la femme l'emporte sur la raison ; & quand la raison est du côté de la femme , elle est si foible , qu'elle est souvent battue par le mari.

Tel homme se marie parce que l'on se marie , tel autre parce qu'on veut le marier ; celui-ci parce qu'il ne fait que faire , celui-là parce qu'on veut qu'il fasse quelque chose , & qu'il ne fait faire que des enfans. Cet autre pour en avoir , épouse une femme qui lui en donne plus qu'il n'en veut ; celle-là épouse un homme pour mettre à couvert ceux qu'elle a eus.

L'un se marie pour rétablir ses affaires , & l'autre pour s'en donner. Telle qui se marie pour défobliger des collatéraux , prend sur elle les chagrins qu'elle veut leur faire , & elle épouse ordinairement un homme par un dépit qui lui dure toute la vie. Tout homme aussi qui prend une femme pour avoir du repos , s'ennuiera de se reposer , comme il s'est ennuyé d'agir ou d'être seul.

Le mariage est la fin de tout enchantement & de toute tranquillité. Il y a des gens qui en ont tant , qu'ils ont besoin de se marier pour trouver la vie plus courte. Il y en a d'autres à qui le mariage fait trouver la vie bien longue ; mais ceux-là vivent trop bien ou trop mal avec leurs femmes , & il est bon de varier les choses : car dans cet état même

### DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 83

c'est la diversité qui plaît. L'ennuyeuse chose que d'être toujours avec la même personne ! contraire l'une à l'autre , ou bien toujours de même avis , de même goût , de même humeur ; car cela est égal. Encore une fois , la vie un peu diversifiée est plus agréable , elle ennuie moins.

On peut dire en un sens que le mariage est la fin du travestissement & de la comédie que l'on a jouée avant que de se marier. Que de plaisirs disparaissent en un seul jour ! On s'en souvient , on se les raconte ; c'est tout ce qui en reste , & peut-être aussi ce qui rend la condition des gens mariés plus malheureuse.

L'amour dans un jeune-homme est une passion de bienséance , quelquefois de nécessité , que l'âge autorise & fait excuser. Dans un vieillard , c'est une folie toujours inutile , que l'âge rend plus insupportable , & dont tout le monde condamne d'autant plus le ridicule , qu'il sied mal à une bouche où les dents commencent à être rares , de dire : Je vous aime. Les passions sont une bonne chose en elles-mêmes , & dans leur tems : elles ne sont à blâmer qu'hors de leur saison , & par l'usage que l'on en fait.

C'est souvent faire sa fortune aux dépens de son repos & de sa santé , que d'épouser un homme vieux , parce qu'il est riche. Imaginez-vous un

vieillard qui sue , qui touffe , qui crache , qui se mouche , qui renifle , qui put tout en vie , & qui est jaloux sans être propre à autre chose. Le beau ragoût pour une jeune femme ! Je vais , par ce tableau , déguster des vieillards , quantité de jeunes filles sans patrimoine. Mais il faut tout dire : Il y a des hommes de trente ans , qui sont tout aussi vieux , & assez souvent plus incommodes ; avec eux , il y a moins de ressources pour celles qui les épousent , elles ne peuvent espérer de devenir si tôt veuves.

Je voulus me mêler un jour de mettre bien ensemble un mari & une femme qui querelloient. Quelle entreprise ! dira-t-on peut-être ? J'avoue qu'elle étoit difficile ; aussi n'en vins-je pas à bout. Je commençai par m'établir juge entr'eux ; tantôt je prenois le parti de l'époux , tantôt celui de la femme , pour tâcher de les adoucir par cette alternative. Quelqu'un voyant que je ne gagnerois rien par ce ménagement , me dit : « Vous ne faites pas » bien de prendre les deux partis ; l'on ne doit » prendre que celui de la raison. Ah ! quel parti » prendroit-on ? lui dis-je ; il y en a si peu dans le » monde ! Il est bon de prendre les deux partis , » de peur qu'elle échappe. On les prendroit quel- » quefois tous deux , sans pouvoir la rencontrer » entre un mari & une femme , qui ont besoin

» d'un tiers pour bien vivre : mais un tiers est sou-  
» vent cause du désordre. »

En amour, combien est-on de tems à se dire que l'on ne s'aime point & qu'on ne veut plus se voir, avant que d'en venir effectivement là ? Dans le mariage, c'est tout le contraire ; on en vient là dès les premiers jours, & souvent sans le dire.

Il y a en amour, il faut l'avouer, sur-tout en fait d'établissement, de petites froideurs pardon- nables, qui viennent moins du sujet que l'on aime, que des causes étrangères qui l'agitent. On peut être tourmenté de manière, par les uns & par les autres, que l'on ne sache plus soi-même ce que l'on fait.

On n'est détrompé de l'amour que dans le mariage. Dès qu'on en vient là, l'amour dispa- roît ; ce n'est plus son climat ni un lieu qui lui convienne. Il en est à-peu-près de l'amour que l'on voit appa- roître encore après le premier mois du mariage, comme des voyageurs qui passent la ligne ; plusieurs y vont, peu en reviennent. Ceux qui sont assez robustes pour résister, sont infatigables & durent long-tems. L'amour est une erreur du cœur humain, mais aussi c'est la plus douce qu'il puisse ressentir : l est toujours triste & cruel d'en être désabusé.

Où sont-ils ces connoisseurs, ces habiles physio- nomistes qui découvrent & savent distinguer le

caractère du cœur & de l'esprit, par les traits du visage ? qu'ils m'apprennent à quel coin est marquée une maîtresse, ou une femme fidelle qui tienne bon contre les tendresses, les affiduités & les présens.

Je ne fais si les hommes ne sont pas trompés avec les femmes, dans les plaisirs mêmes qu'ils s'en promettent davantage en les épousant. Les choses où il entre plus d'imagination que de solidité, ne sont pas faites pour être examinées de si près, & les plaisirs sont de cette nature; il ne faut les effleurer qu'en passant. Une possession aussi complète que le permet le mariage, affadit l'ame, & ne lui laisse rien à désirer. Elle fait d'ailleurs trop bien connoître les choses que la passion avoit fait envisager comme un grand bien; & cette connoissance gâte tout. D'elle naissent les dégoûts, les infidélités, les séparations publiques, les divorces secrets, les affronts que les hommes se font, & qu'ils savent si bien se rendre les uns aux autres.

En vérité, il faut être, de part & d'autre, bien hardi pour se marier comme on se marie. On ne songe qu'à ses affaires, & presque pas à la personne que l'on épouse; on ne la retrouve toujours que trop. On marchande une femme comme une étoffe; elle est d'abord d'un grand prix, & puis on mécompte. On pousse l'enchère autant qu'il est possible;

on diminue d'un côté, de l'autre on augmente. Enfin, quand les prix sont réglés, & que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la piece entière, trouve qu'on en a levé bien des échantillons.

Le dirai-je ? Lisimon jouit de sa femme comme les fleuristes jouissent de leur parterre & de leurs fleurs : l'art & la nature se joignent ensemble pour leur donner du plaisir ; mais le plaisir qu'elles leur procurent, elles le donnent à tout le monde : je n'ajouterais rien à cette peinture. C'est être cruel en amitié que de tout dire ; il y a des silences nécessaires. Ce n'est pas une faute d'avoir un secret pour ses amis, & ç'en est toujours une de leur apprendre des choses qui peuvent troubler le repos dont ils jouissent. Il y a moins de mérite de savoir parler & savoir se taire, que dans l'usage que l'on fait de ces deux maximes.

Pour une fille, être mariée, c'est être établie ; pour un homme, c'est avoir une femme qui aide à son établissement ou qui le ruine. Un homme établi, c'est un homme en charge qui fait sa fortune ou qui exerce un emploi fixe ; qui vit quelquefois seul dans son ménage, & qui est à la tête d'un nombreux domestique dont il est le maître. Les mères courent après les hommes établis pour marier leurs filles, & les garçons courent après

les femmes mariées ou après les veuves , pour s'établir.

Autrefois que les femmes n'enchérissoient pas sur le luxe & la vanité les unes des autres, on voyoit les hommes désintéressés en les épousant. On ne s'informoit point du bien qu'elles avoient, mais de leur sagesse & de leur vertu. Les belles filles, sans patrimoine, trouvoient alors un mari par leur beauté, & c'étoit la plus riche dot qu'elles pussent apporter aux hommes; ils en étoient plus jaloux que de leur bien. Le désintéressement de ceux-ci alloit même, en les épousant, jusqu'à craindre qu'elles ne fussent trop riches. Un poëte de ce tems-là en a dit la raison de cette manière.

Femme riche n'est point ma femme :

Voulez-vous savoir pourquoi ?

C'est qu'au lieu d'être madame,

Elle feroit monsieur pour moi.

Aujourd'hui que tout est changé, que les femmes se sont mises sur un pied à ruiner leurs maris par leurs dépenses, les hommes tiennent un autre langage; ils disent tous :

Femme riche fera ma femme,

Voulez-vous savoir pourquoi ?

C'est que pour fournir à madame ,

Monfieur doit avoir de quoi.

Autrement le ménage va de travers : les amans viennent le peupler , & quelquefois ils y mettent la guerre par leur imprudence.

Si c'est pour paroître plus agréables aux yeux de leurs maris , que les femmes se décorent ; ne leur plairoient-elles pas infiniment davantage avec des habits simples , & en ménageant le bien qu'ils leur amassent ? Il y a des maris qui pourroient enrichir leurs maîtresses avec les épargnes de leurs femmes , si celles-ci s'avisent d'en faire : mais presque toutes entendent trop bien leurs intérêts. La simplicité n'est pas de leur goût ; elles ne la croient pas avantageuse à leur beauté , parce qu'elles n'en ont pas assez pour la soutenir , & qu'elles veulent être regardées & considérées. Quand les charmes & les agrémens viennent à manquer , le luxe supplée à leur défaut , & il attire sur elles les yeux de tout le monde. Une semblable coquetterie n'est pas toujours sans conséquence ; de sorte qu'il arrive quelquefois qu'un pauvre mari paie la noce que d'autres font ; & cela donne occasion à bien des guerres.

Rien n'est plus ordinaire aux filles & aux femmes que de s'imaginer qu'il leur seroit aisé de s'avancer & de faire leur fortune , si elles étoient à la place



de leurs amans ou de leurs maris. Elles leur font quantité de reproches dans cette idée , elles les tourmentent , les inquiètent & les mettent souvent hors d'état de s'avancer , par le chagrin qu'elles leur donnent , & le découragement qu'elles font naître.

Une femme qui se reproche de n'avoir point su profiter de sa jeunesse , fait quelquefois en elle-même de si beaux projets d'un second établissement ; qu'elle sait déjà ce qu'elle aura de rente , qui seront ses parens , & ce qu'elle pourra mettre à un équipage qui lui manque. Ne craignez rien de ma discrétion , Dorine , je ne veux pas vous guérir de votre erreur. L'on fait dans la vie de si beaux songes , que c'est souvent perdre tout son bonheur que de s'apercevoir que ce sont des songes. Si je vous désabusais , vous m'appelleriez peut-être en jugement , comme fit autrefois ce fou d'Athènes , à l'égard de ce médecin qui l'avoit guéri de l'imagination d'être riche.

Les femmes ne croiront pas ce que je vais leur dire ; il n'en sera pas moins vrai. La plupart sont cause que leurs maris ne leur rendent pas toute la justice qui leur est due ; elles s'estiment si fort au-dessus d'eux , quand ils ont la bonne-foi de convenir de ce qu'elles valent , qu'elles leur ôtent l'envie d'être une autre fois aussi sincères. Mais il est également dangereux de les louer & de ne les

point louer ; quand on ne les loue point , elles ne se croient pas aimées , elles prétendent au contraire qu'elles sont haïes ; quand on les loue , si leur première idée est de croire qu'on les flatte , la seconde qui est un mouvement de l'amour-propre , gagne le dessus & détruit la première. Dans le premier cas , elles sont aimables , reconnoissantes , pleines de tendresse & de sentimens ; dans le second , elles s'imaginent être des esprits du premier ordre & des femmes extraordinaires , que leurs maris ne méritoient pas. Leur amour-propre a un retour si violent sur leur reconnoissance , qu'elles deviennent les tyrans de la plupart de ceux mêmes de qui elles auroient le plus lieu de se louer.

Si certains hommes se laissoient conduire par leurs femmes , qu'ils voulussent les écouter & prendre leur avis sur leurs affaires , qu'ils aimassent la vérité & à être repris , qu'ils fissent ce qu'elles n'osent souvent leur dire , qu'elle fortune ne feroient-ils pas ? Mais les préventions & la coutume ont tout emporté sur la raison ; parce qu'on les croit incapables de toute chose , on leur cache tout , jusqu'aux fautes que l'on fait & qu'elles ressentent. Si d'autres hommes se laissoient aussi conduire par leurs femmes , ils iroient si loin qu'on ne les verroit plus.

Quelques femmes entrent dans le mariage comme dans un état qu'elles doivent prendre pour se mettre

en liberté & se procurer les plaisirs dont elles ont envie. Les enfans ne sont regardés que comme les hafards que l'on y court. Lorsqu'elles en ont, elles les exilent si loin & de si bonne heure, qu'elles oublieroient volontiers qu'elles en ont eu, sans les mois de la nourrice & les petits ustensiles nécessaires à ces jeunes orphelins, pourqui des étrangères adoptent les sentimens & les tendresses de la nature qui manquent aux mères. Celles-là soignent, nourrissent, élèvent ces enfans & se font appeller mères jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'en reconnoître d'autres, qu'ils n'ont jamais vues, & auxquelles ils pourroient demander leur nom.

S'il faut beaucoup de raison pour rester dans le célibat, ne déguifons rien, il en faut bien davantage quand on se marie. Il en faut tout au moins pour deux, pour soi & pour la personne que l'on épouse; & souvent toute la raison des deux époux ne feroit pas une personne raisonnable.

La paix & la guerre naissent de leur contraire, & se produisent l'une & l'autre; il n'y a que dans le mariage où la paix a rarement produit la guerre: en récompense il s'y fait bien des guerres utiles. La plupart des maris disgraciés de la fortune, font la guerre à leurs femmes pour avoir leur bien; & les femmes, pour mieux vivre avec leurs amans, en font une autre à leurs maris qui ne les accommode

guère mieux. Lorsque l'indigence, qui est le tison de la discorde, n'allume pas la guerre dans le ménage, les galanteries de la femme, sa mauvaise humeur, son orgueil, sa prodigalité ou son avarice, quelquefois les amoureux & la dissipation du mari la font naître. Il y a aussi des ménages où l'abondance est cause de la guerre. Si l'on y avoit moins de toutes les choses nécessaires à la vie, on auroit moins le tems de se faire la guerre & de se battre. Après tout, lorsque l'un de ces sujets vient à manquer, le diable qui est aux écoutes & qui profite de tout, y met bon ordre.

Comment un mari & une femme seroient-ils unis ! aucun d'eux ne veut céder, & toujours l'un veut l'emporter sur l'autre. On ne se pardonne rien, on s'abandonne à toutes ses humeurs : le moyen que l'on s'accorde & qu'on n'ait la guerre ! Un rien souvent l'allume & la termineroit ; mais c'est sur ce dernier rien que l'on se rend difficile & qu'on s'entête. La guerre a coutume de finir avec les entêtements, & les entêtements avec la vie.

Après une femme, rien ne me semble plus à craindre dans le mariage que les enfans. Sérieusement, y a-t-il quelque chose qui doive faire tant de peine à un honnête homme en se mariant, que la crainte d'avoir des enfans mal-nés, & qui ne se portent pas au bien ? Dépend-il de lui d'en avoir qui naissent avec

d'heureuses inclinations & de la vertu ? Pour la femme , on peut se la choisir ; mais si peu de gens s'en donnent le tems , que c'est encore un hazard quand ils rencontrent bien. Quelles douceurs , au contraire , ne goûte-t-on pas avec une femme aimable & des enfans bien-nés ! Quels services , quelles consolations n'en reçoit-on point ! C'est un paradis anticipé , pour lequel il y en a beaucoup qui sont appelés ; mais peu d'élus ont l'avantage d'y parvenir. Les satisfactions que reçoit un père des nobles inclinations de ses enfans , ne peuvent être comparées qu'aux déplaîsirs qu'il éprouve quand ils se portent au mal ; mais on voit aussi quelquefois des enfans qui ont les inclinations si nobles , que , pour s'élever , ils mettent leurs pères sous les pieds.

Presque toujours il arrive que les maris font tout ce qu'il faut pour se faire haïr de leurs femmes ; & cependant ils veulent en être aimés , ils aiment d'autres femmes , & ils ont la tyrannie d'exiger que leurs épouses soient fidelles : n'y a-t-il pas en cela de l'injustice ? C'est tout ce qu'ils pourroient prétendre s'ils quittoient leurs maîtresses & se rendoient plus agréables par une conduite honnête & des manières engageantes.

La plupart des hommes semblent persuadés que la chasteté n'est pas une vertu qu'ils soient dans l'obligation

l'obligation de pratiquer; ils en abandonnent volontiers l'exercice à leurs épouses, & croiroient déroger à la prééminence qu'ils se sont attribuée, s'ils observoient les préceptes qu'ils leur donnent. N'est-ce pas une coutume bien digne de blâme, de voir que les hommes prennent tant de licence sans en accorder une seule aux dames ? On diroit, à voir leur tyrannie, que le mariage n'ait été institué que pour donner des geoliers aux femmes. Il y a certainement en cela de l'ingratitude aussi bien que de l'injustice, à prétendre une fidélité que l'on ne veut pas rendre, sur-tout lorsque l'on est également dans l'obligation de l'observer. Les hommes, par une prétention aussi déraisonnable, autorisent leurs femmes à les imiter, & leur en fournissent des prétextes par leur inconduite.

D'un autre côté, n'est-ce pas une opinion bien injuste, quoique générale, de croire que l'honneur d'un homme doive dépendre de la conduite de sa femme ? Qu'il fasse ce qu'il voudra, peut-il éviter le ridicule, si elle a résolu de lui en donner ? Celui qui est inquiet & qui se plaint, trouve-t-il quelque consolation parmi ses parens & ses amis ? Ce qui lui arrive, c'est de les réjouir. Si quelqu'un est assez imprudent pour porter sa plainte devant les tribunaux ; comment est-il écouté ? Les juges les plus sérieux ont beaucoup de peine à conserver leur

gravité. Pour les avocats qui se chargent de pareilles causes, comment les traitent-ils ? N'en font-ils pas ordinairement une pièce comique qu'ils ornent des traits de la plus piquante plaisanterie, pour réjouir les auditeurs ? Et en trouve-t-on quelqu'un qui pense à exciter la compassion des Juges, qui souvent ne sont guère disposés à venger les affronts que prétendent avoir reçu ces malheureux époux qui viennent implorer & solliciter leur justice ?

L'auteur des causes célèbres a inséré dans son recueil le procès qu'eut le fameux Eustache Le Noble, contre l'épicier avec la femme duquel il avoit une intrigue amoureuse : la partie n'étoit pas égale. L'épicier se ruina en écritures, qu'il payoit très-cher ; Le Noble composoit les siennes & se les faisoit bien payer par les libraires. Les rieurs, rarement disposés en faveur d'un pauvre mari qui se plaint, étoient tous pour Le Noble qui les réjouissoit par ses factums. Il fut pourtant banni de Paris, il n'en sortit pas pour cela : seulement il s'y tint plus caché qu'il ne faisoit avant l'arrêt. Il composa, à l'occasion de ce bannissement, des vers qui n'ont pas été imprimés dans la collection que l'on a faite de ses ouvrages. Les voici :

Quel affreux désert seras-tu,  
Pauvre Paris ? Tu vas devenir Rome,

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 99

Si Thémis de tes murs bannit tout galant homme,  
Dès qu'il aura fait un cocu.  
Grands porteurs de bonnets à cornes,  
A ce zele mettez des bornes,  
Ou vous dépeuplerez cette auguste cité.  
Connoissez l'intérêt de l'état & du maître ;  
Punissez qui détruit , protégez qui fait naître  
Des sujets à sa majesté.  
Mais je vois d'où vient la tempête :  
Chacun craint pour son atelier ,  
Et l'on dit qu'eh jugeant vous vous frôtiez la tête  
Contre celle de l'épicier.

Il faut avouer que le plus fâcheux de tous les animaux, c'est sans doute un mari jaloux ; la raison semble bannie de chez lui. C'est l'enfer d'une femme vertueuse qu'un époux qui joint l'injustice à la jalousie ; comme la galanterie d'une femme est le tourment d'un homme raisonnable. Cette passion , triste & cruelle en même tems , est la plus impertinente & la plus dangereuse de toutes les folies ; elle porte naturellement les hommes à observer leurs femmes : quel fruit tirent-ils de la certitude de leur mauvaise conduite ? conduite qu'ils ont eux-mêmes suscitée par des soupçons injurieux & par l'indécence de leurs perquisitions. S'ils veulent les en faire punir suivant la rigueur des loix , le bel avantage que de se faire dé-



clarer publiquement cocu ! Si la passion les emporte, rien assurément n'est plus ridicule que de tuer un homme ou de se faire tuer pour le dérèglement d'une femme. Si enfin on ne cherche qu'à être assuré de ce prétendu déshonneur, sans tomber dans les deux extrémités dont je viens de parler : hé ! pourquoi chercher à languir dans le chagrin que l'on a ordinairement de l'infidélité d'une ingrate ? Ce sont des dissensions continuelles, qui rendent d'autant plus malheureux, qu'il arrive assez souvent que l'amour se réveille, & que l'on en conserve encore trop pour sa femme, malgré son inconduite ; car peu d'hommes sont capables de dire : J'avois de l'amitié pour ma femme, elle s'en est rendue indigne, je l'honore à-présent de mon indifférence.

Je crois néanmoins qu'il seroit plus avantageux d'aimer sa femme sans la savoir infidelle, que de la mépriser quand on en est convaincu. L'un est une passion agréable & légitime ; l'autre coûte & n'est pas permise. Ce raisonnement conduit à prouver la folie qu'il y a d'observer la conduite d'une épouse que l'on aime tendrement. Mais quand le malheur que l'on craint se manifeste, accompagné d'une évidence incontestable, quel remède y employer ? Les loix, encore imparfaites à cet égard, me paroissent insuffisantes. Dans un siècle tel que le nôtre, où toutes les lumières se réunissent pour combiner

Et instituer des réformes sur divers objets, il faut espérer que le ministère adoptera une partie des propositions que l'on a faites depuis une quinzaine d'années pour soulager les hommes des inconvéniens attachés au lien conjugal.

L'expédient dont s'est servi un censeur public de l'antiquité, étoit-il ou feroit-il l'unique moyen de s'opposer au ridicule dont on couvre les pauvres époux déshonorés, dit-on, par les dérèglemens de leurs femmes? Cet ancien traita l'amant de sa femme comme le meilleur de ses amis, il le logea chez lui; ce qui fit taire ceux qui auparavant en avoient parlé d'une manière à le couvrir d'un ridicule qui s'est injustement perpétué jusqu'au siècle où nous vivons.

Caton traita une pareille affaire plus cavalièrement. Sa femme ne lui étant plus nécessaire, il apprit qu'un de ses amis la desiroit passionnément, & il jugea qu'il étoit raisonnable de céder à un autre ce qu'il estimoit un grand bien, & qui n'étoit pour lui qu'un bien médiocre. Cette conduite ne lui attira aucun ridicule; mais César voulut lui en donner, parce qu'il avoit repris cette femme après la mort de celui à qui il l'avoit cédée, disant qu'il l'avoit reprise par avarice, parce qu'elle étoit devenue riche; & Caton s'excusoit en disant que toutes les heures de sa vie étant dévouées au service de la

république, il avoit besoin de quelque personne qui prît soin d'élever ses enfans , & qu'il n'en pouvoit trouver de plus affectionnée que leur mère.

Mais César lui-même ne fit-il rire personne ? car les rieurs sur cette matière n'épargnent pas plus les héros que les autres hommes. Ayant appris qu'un jeune-homme déguisé en fille avoit passé plusieurs jours dans l'appartement de sa femme , & que le bruit s'en étoit malheureusement répandu dans Rome, il dit qu'il ne croyoit pas ce que l'on disoit dans la ville , & que la femme de César ne devoit pas même être soupçonnée : néanmoins le remède qu'il y trouva , fut le divorce.

• Tel fut l'expédient dont se servit l'homme du monde le plus soigneux de sa gloire , & dont on se sert encore aujourd'hui à son exemple, mais avec moins d'éclat qu'il n'en fit. Cette affaire, dans le fond , paroissoit à César de si peu de conséquence, qu'elle ne l'empêcha pas de recevoir au nombre de ses plus intimes amis celui qui avoit été le favori de sa femme. N'étoit-il pas sujet au même défaut qu'elle ? ne couroit-il pas de galanterie en galanterie ? Ne peut-on faire aux maris les mêmes reproches qu'ils se croient autorisés à faire à leurs épouses ? Pourquoi donc les loix ne sont-elles pas également justes pour l'un & l'autre sexe ? Mais les femmes, dira-t-on, sont plus à blâmer à cause des

conséquences. On ne veut pas faire réflexion qu'elles ne peuvent faire tous les maux dont on les accuse, que les hommes ne soient leurs complices : ils sont donc pareillement à blâmer ; & si la faute est égale, la peine ne devoit-elle pas l'être ? L'antiquité nous fournit un exemple qui devoit être la règle de nos jugemens.

Une femme ayant appris que son mari infidèle étoit à sa maison de campagne avec une femme qu'il aimoit, s'arma d'un poignard, & elle en fit prendre à des domestiques qu'elle avoit su gagner ; elle partit ensuite avec la résolution de poignarder son mari & celle qui étoit cause de son crime. Après avoir exécuté son projet, elle courut à la ville où se tenoit le roi, & lui demanda s'il n'eût pas fait grâce à un mari qui ayant trouvé sa femme entre les bras de son amant, les eut tués tous deux. Le prince répondit que c'étoit une action gracieuse, & qu'on avoit recours à lui en pareilles occasions. « Je vous supplie donc, lui dit-elle, de me faire expédier ma grâce ; car ayant su que mon mari étoit à sa maison de campagne avec une personne qui lui faisoit manquer à la fidélité qu'il me doit, je m'y suis transportée, & je les ai tués tous deux. » Le roi, engagé par sa propre déclaration, ne pouvoit refuser de faire grâce pour une action qu'il avoit trouvée rémissible. La loi présente,

ou plutôt l'usage n'est donc pas égal ; c'est de quoi pourtant les hommes prévenus de leur prétendu droit de supériorité ne voudront jamais convenir.

Je vais ajouter à cet exemple celui d'une femme surprise en adultère, qui plaida sa cause avec autant de génie que de fermeté, & qui la gagna. Dans la ville de Prato l'on fit publier un édit aussi blâmable que cruel, qui, sans nulle exception, condamnoit au feu toutes les femmes qui seroient convaincues d'adultère. Une des principales femmes de la ville, nommée madame Philippe, belle & d'un cœur fort tendre, fut surprise par son mari avec un jeune gentilhomme qu'elle aimoit passionnément. Le mari, jaloux & vindicatif comme un Italien, fut tenté de les tuer sur le champ, & il l'auroit sans doute fait, s'il n'eût fait réflexion que le jeune homme n'étoit pas d'humeur à le souffrir sans lui faire au moins partager le péril. Ainsi modérant son premier mouvement, il se contenta de se servir de la loi pour assurer sa vengeance sans s'exposer. Il se détermina donc à faire appeller sa femme en justice, & à l'accuser de mauvaise conduite. La dame, qui avoit beaucoup de courage, résolut de s'y présenter, & de mourir plutôt en avouant la vérité, que de traîner une vie malheureuse dans la société de son mari, entre les mains duquel on auroit pu la remettre si elle avoit défavoué la passion

qu'elle avoit pour son amant. Elle se rendit devant les juges , accompagnée de plusieurs de ses parens & de ses amis , qui lui conseilloyent de nier le fait ; mais elle , sans s'étonner , se présenta avec un visage assuré , & répondit d'une voix ferme aux demandes que lui firent les juges. » Il est vrai , leur dit-elle , » que mon mari m'a trouvée avec un jeune gentil- » homme que j'aime : je fais la rigueur de l'édit » contre les femmes ; mais vous ne pouvez ignorer » que les loix , pour être justes , doivent être im- » partiales & instituées avec le consentement des » personnes pour & contre qui elles sont promul- » guées. Cependant celle dont il s'agit n'a point ce » caractère d'impartialité ni ces conditions d'équité » mutuelle qui devoient la faire établir ; cette loi » condamne à un supplice cruel les femmes qui » manquent de fidélité à leurs maris , & elle ne » condamne à aucunes peines les maris qui en man- » quent à leurs femmes. Le mariage est un traité » dont les conditions doivent être réciproques : les » femmes sont vos compagnes , & vous les traitez » en esclaves , en leur imposant des loix sans leur » consentement , & même sans les avoir appellées » pour défendre leurs droits. Si elles avoient été » consultées & entendues avant que de faire cette » loi barbare , elles auroient représenté la tyrannie » qu'il y a de vouloir les contraindre à s'abstenir

» de ces mêmes plaisirs, dont les hommes prennent  
» sans scrupule la jouissance dans toutes les occa-  
» sions qui se présentent à eux, quoiqu'ils en aient  
» d'ordinaire moins de besoin. Quel tort, dans le  
» fond, ai-je fait à mon époux que voici ? Je  
» demande qu'il soit interrogé, pour dire si je lui  
» ai jamais refusé de satisfaire à ses desirs, & s'il  
» a réciproquement satisfait à tous les miens. Et  
» nonobstant des traitemens si opposés, il a l'in-  
» justice de trouver à redire que je dispose de son  
» superflu. » Ce discours fit rire toute l'assemblée,  
qui s'écria que madame Philippe avoit raison, &  
qu'il falloit la rendre libre. La force de ses raisons,  
jointes à sa beauté & à son courage, mirent les  
juges dans ses intérêts ; de sorte qu'après avoir si  
bien plaidé sa cause & celle de son sexe, elle fut  
non-seulement exemptée de la rigueur de la loi,  
mais elle la fit encore réformer pour l'avenir. C'est  
de-là sans doute que vient l'impunité qui est à pré-  
sent si bien établie pour les criminelles de cette  
espece.





## SECONDE PARTIE

# D'UN MÉMOIRE

*Dont la première est égarée. ( \* )*

---

PARMI les nations civilisées, on peut considérer les femmes comme un autre peuple dont on remercie la bienveillance. Ce peuple est foible & en danger de son naturel ; mais on s'en accommode, & quelquefois mieux que s'il étoit plus fort & plus constant. Sa foiblesse fait des victorieux qui ne l'auroient jamais été par leur mérite, & sa légèreté fait des affranchis qui n'attendoient qu'un prétexte pour manquer de foi.

Il y a certaines prétentions sur lesquelles il ne se rend jamais ; il y est sévère & inexorable. On ne

---

( \* ) Dans celle-ci se trouve un projet favorable à l'humanité, appuyé sur les raisonnemens de la nature & du bon-sens.



les lui refuse pas impunément, & il est presque toujours le tyran de ceux qui les lui accordent. Il est en possession d'y être dupé, mais il le veut être, & il ne quitte point la partie qu'il ne l'ait perdue.

Sa domination est dure & honteuse à la plupart de ceux qui y languissent. Il n'y a pour l'éviter ou pour l'adoucir que la fuite, ou l'art de le soumettre lui-même; mais la plupart des amans & des maris n'en ont ni la force ni le courage, & ils sont si foibles, qu'à cela près qu'ils n'accouchent point, on les prendroit pour les femmes, & celles-ci pour les maris.

Il y a encore cela de particulier parmi ce peuple, qu'il perd son crédit en vieillissant, & qu'il devient moins puissant à mesure qu'il avance en âge; ce qui fait que pour lui, les années ont plus de douze mois, & qu'il reste long-tems sur la vingtième.

Il est bizarre & capricieux, mais on étudie son humeur, & on le prend dans ses bons momens; car pour les autres, on les souffre, parce qu'on ne peut les empêcher, & qu'il seroit même quelquefois plus dangereux d'essayer à les vaincre.

On le croit incapable des charges de l'état, mais on le consulte sur le choix de celui qui doit les remplir, & il tombe ordinairement sur qui il veut.

Il a des loix, des maximes & des usages parti-

iers ; & quoique ses intérêts soient différens de ceux des hommes, il fait les assortir & faire en sorte que chacun y trouve son compte, & il n'est jamais de son dernier compté.

C'est aussi par-là qu'il se soutient & qu'il s'accrédite ; car outre qu'il est toujours divisé avec lui-même pour les mêmes intérêts qui lui font prendre part à ceux des hommes, on ne plaint que médiocrement ( si l'on fait tant que de les plaindre ) celles qui se sont rendues malheureuses par un excès de générosité. Mais la plupart d'entre elles ont cru qu'il étoit juste ou si abstrait qu'elles ne voient presque jamais l'occasion d'être généreuses.

Quelques-unes le font par un sentiment véritablement noble ; mais ce sont de ces âmes supérieures du premier ordre, si rares dans leur espèce, qu'elles sont à couvert de la médisance. Elle est en usage parmi les autres ; car sans la médisance, les modes nouvelles & l'amour, comme les autres ne sont pas élevées à parler des sciences & des affaires, elles n'auroient pas grand'chose à dire ; mais elles ont du penchant à parler, & tout le monde en souffre.

Le jeu est venu faire diversion à la médisance ; & quelques-unes, pour s'empêcher de médire, se sont avisées de jouer le bien de tout le monde. L'amour quelquefois, mais rarement, a réparé les

débris du jeu. La dévotion a profité de ceux de l'amour, & dieu de ce que les hommes n'ont pas voulu : de sorte qu'une femme, après avoir passé par ces différens états, peut être, ( suivant l'opinion d'un ancien ) comparée à ces vieux châteaux ruinés où il ne niche plus que des oiseaux de mauvais augure, qui font les pensées de la mort.

On découvre encore parmi ce peuple trois sortes de gouvernemens, à-peu-près les mêmes que ceux entre lesquels on divise la terre. On appelle ces gouvernemens la monarchie, l'aristocratie & la démocratie. Dans le premier, un homme seul gouverne une ou plusieurs femmes qui l'écoutent & lui sont fidelles, & c'est le plus petit de tous ces gouvernemens.

Dans le second, quelques femmes laissent chez elles, à des hommes choisis, la même puissance, & la liberté de s'y relayer pour leur argent. Ce sont de ces heureuses coquettes qui, dans la belle saison, vont au colisée, & l'hiver aux spectacles faire leur récolte de toute l'année, & se précautionner contre l'arrière-saison.

Le dernier de ces gouvernemens, le démocratique, est le plus vil & le plus peuplé. Les femmes y sont sous la domination de tout le monde, & se laissent aller au premier venu. Je les compare à ces

rens qui changent très-souvent de lit , & que les sards grossissent dans leur course.

Un honnête homme , un homme sensé ne peut pas déplorer le sort des nations où ce dernier nre de gouvernement se trouve établi & toléré. es sophistes , ou plutôt des raisonneurs impudens t prétendu que l'existence des femmes *vulgivagues* soit utile & nécessaire pour le maintien de l'ordre linique & la tranquillité des citoyens. Pour moi , pense qu'il y auroit plus d'avantage à chasser de s cités ces especes de commerçantes , qu'à les uffrir ; & tous les raisonnemens que l'on se propose de faire valoir en faveur des prostibules , sont véritables hérésies en morale , & des sophismes e la saine politique ne devrait pas approuver ni opter. Les auteurs de *Vénus la populaire* , du *de de Cythère* & du *Pornographe* , me paroissent tôt de mauvais citoyens que de bons politiques : les comparerois volontiers à des empoisonneurs, i voulant associer à leur déshonneur des malheureux qui le partagent , ont projeté de faire circuler ns les veines de leurs compatriotes le venin dont se sont abreuvés témérairement dans des sources mpures. Quand bien même les générations n'en eroient pas offensées ni diminuées , les opinions ui visent à faire établir ou tolérer les lieux de rostitution , sont défavorables aux bonnes mœurs

& aux engagements les plus sacrés de la patrie.

Soutenir la nécessité du vice seroit un sophisme réservé à des siècles corrompus ; le protéger paroîtroit une conséquence juste de ce faux principe. Le vice peut-il être nécessaire ? Peut-on souffrir qu'il soit public, & qu'il devienne général pour empêcher un mal particulier ? C'est une question dont la solution démontrera la fausseté du principe que je combats.

S'il n'est pas possible que les hommes soient vertueux, il faudra souffrir le dérèglement de leurs passions ; alors il n'y aura plus de crimes, & les peines que l'on voudroit imposer seroient injustes, puisqu'on ne pourroit se soustraire à leur rigueur. Mais l'établissement des loix, en prouvant l'existence des crimes, démontre la possibilité de la vertu. Le désordre ne peut naître que de l'ordre, ou, pour mieux m'exprimer, il n'existe que parce qu'il est une violation du bon ordre ; s'il est donc possible d'être vertueux, cette possibilité accordée particulièrement peut s'étendre généralement, parce qu'il est certain que tous les hommes ont la même liberté & les mêmes facultés de faire le bien & d'éviter le mal. Ces principes une fois reçus, il sera très-facile d'en tirer les conséquences.

Nous vivons dans un climat tempéré, où le sang circulant avec tranquillité, n'est point sujet à ces effervescences

rescences que l'on éprouve au midi. Le climat est le même pour tous les habitans, le tempérament est aussi le même en général. Quelques philosophes ont prétendu que les loix devoient être relatives au climat qu'habitoient les peuples qu'on devoit gouverner; en conséquence ils ont cru que la pluralité des femmes permise dans l'Asie, étoit une loi qui s'accordoit avec le tempérament chaud de ces peuples, & qu'elle avoit pris source dans la nature. Des preuves physiques pourroient détruire ce raisonnement sur l'existence d'un effet dont on ne voit point la cause. Il seroit facile de démontrer par des faits que la pluralité des femmes n'est pas plus nécessaire en Asie qu'ailleurs. L'usage de cette permission prouve qu'elle n'est que voluptueuse & nullement essentielle, puisque le tempérament des hommes est, par proportion, beaucoup plus fort que celui des femmes, & que ceux qui ont les sens moins nombreux ont toujours beaucoup moins de desirs que de moyens de se satisfaire. On peut ajouter que la prédilection naît du défaut de sens, & qu'elle est ordinaire dans tous les sens, la plupart des femmes n'y sont que pour faire du bruit, & plutôt pour marquer le luxe & la bassesse de leur maître, que pour servir à ses besoins.

S'il est prouvé qu'une seule femme peut suffire

aux Asiatiques, dont la constitution est plus forte que la nôtre, des François en auroient donc trop d'une ? Cette allégation de la force du tempérament étant détruite, ce qu'on appelle passion irrésistible sera donc très-facile à vaincre ; & la continence, loin de nuire, deviendra une vertu essentielle à la conservation. Or si la continence est non-seulement possible, mais utile, comment de libertinage pourra-t-il être nécessaire ?

Il y a une maxime reçue, qui dit que l'occasion seule détermine souvent l'action : il est certain que la facilité que l'on trouve dans les grandes villes pour le libertinage, est la seule cause du nombre infini de gens qui s'y livrent. A ne considérer ce principe que moralement, l'existence des femmes publiques révoque autant la nature que l'humanité, & la tolérance qu'on a pour ces êtres méprisables ne sauroit s'excuser. Mais si on l'examine politiquement, il est aussi aisé de se convaincre de sa fausseté. Toute politique qui ne peut s'accorder avec la morale, est fausse & vaine ; parce que les effets qui en résultent, troublent l'ordre, & que le principal but de la politique doit être de la maintenir. Rien n'est moins moral que le libertinage ; c'est au sein de la débauche que naissent tous les vices : la politique qui la tolère est donc fausse.

C'est un principe reçu que l'on doit souffrir un

désordre foible ; pour en empêcher un plus grand. Ce principe , à ce qu'on prétend , rend raison de la tolérance du libertinage ; mais il est très-délicat : on doit examiner très-scrupuleusement l'application qu'on en fait. D'abord il faudroit que les deux maux existassent , pour pouvoir en faire le choix , & ensuite il faudroit calculer les influences de leurs effets. Si ces maux n'existent point ensemble , on ne peut ni calculer , ni comparer : la tolérance d'un mal actuel & réel pour en empêcher un qui n'existe que dans l'idée & qui est incertain , ne sauroit se justifier , puisqu'on ne peut pas lui appliquer le principe , comme je viens de le prouver. C'est donc vainement qu'on alléguera que l'existence des femmes publiques est un rempart pour la tranquillité & la pudeur des femmes honnêtes. Il est impossible de juger l'effet avant de le connoître , & ce n'est qu'après avoir calculé les inconvéniens , que l'on peut juger lequel est le moindre. C'est d'après cette connoissance qu'on peut chercher des moyens pour affoiblir & même anéantir le mal occasionné par la destruction d'un plus grand. En supposant qu'on détruisît la source du libertinage , on trouveroit facilement des moyens de pourvoir à la sûreté de l'honneur des femmes. D'ailleurs , cette révolution causeroit elle-même un changement dans les mœurs. Combien de gens ne se persuadent-ils pas que le

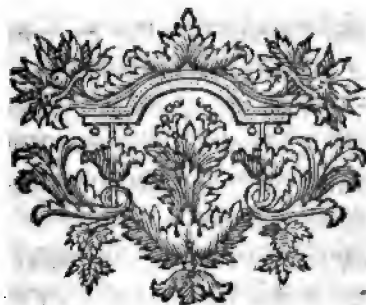


libertinage est autorisé & permis, par la seule raison de la tolérance ! & ceux-là mêmes s'en absten-  
droient sitôt qu'il seroit défendu, soit par vertu,  
soit par crainte de la sévérité des loix.

Il est étonnant que la politique ait pu considérer  
comme nécessaire une des causes les plus funestes  
aux états. Les effets de la débauche sont non-seu-  
lement de corrompre le cœur de ceux qui s'y  
livrent, mais d'occasionner encore un appauvrisse-  
ment général dans l'espèce des hommes : ils arrêtent  
les progrès de la population, ils en ôtent le desir  
& les facultés, & mettent la condition humaine  
au-dessous de celle des plus vils animaux. Le céli-  
bat, si contraire au vœu de la nature, devient alors  
un état aussi nécessaire que désiré, & la foule de  
ceux qui s'y livrent n'est malheureusement que trop  
nombreuse.

Les vaines objections que l'on oppose à cette  
importante révolution ne méritent point d'être mises  
en parallèle avec les maux affreux qu'elle détruiroit.  
Il y en a qu'on ne sauroit réfuter sans gémir de leur  
abomination; il y en a d'autres moins graves &  
plus spécieuses qui ne sont pas plus fondées : telle est  
celle de prétendre que les lieux publics de débauche  
sont nécessaires pour les étrangers. On seroit  
bien malheureux si l'hospitalité devoit entraîner après  
elle la perte des mœurs de celui qui l'a fait. Si les

angers ne viennent ici que parce qu'ils y trouvent la facilité de contenter leurs passions déréglées, n'est point un motif glorieux pour la nation. En , au contraire , ne lui acquerroit tant de gloire que d'avoir des mœurs qui pussent servir d'exemple au reste de l'univers : on verroit alors les peuples qui nous environnent , s'empressez à l'envi d'imiter nos modèles de sagesse. Ces tems sont éloignés, mais leur possibilité permet de les désirer, l'avantage qui en résulteroit seroit si grand, que le seul comble de joie le cœur d'un honnête homme.





## L E T T R E

*Trouvée au Palais Royal , & lue dans  
notre assemblée du premier Mai dernier.*

Tu as beau te plaindre de ton exil , mon cher chevalier , pour moi , je t'en félicite. Tu te diverts à la campagne , du moins il ne tient qu'à toi ; & pendant ce tems-là tout est ici dans une confusion épouvantable. Le croiras-tu ! le gouvernement impose silence à tous ceux qui prêchent une morale sévère , & il veut que nous la suivions. Tu ne saurois avoir oublié notre bon ami Villebeau. Il n'y eut jamais un plus habile & plus agréable Mercure-galant dans toute la France. Sa maison étoit magnifiquement meublée ; les plaisirs s'y étoient donné rendez-vous. Nous y pouvions choisir entre la lingère & la présidente , ou entre la marchande & la comtesse : c'étoit-là , en un mot , où se faisoient les parties fines les plus délicieuses. Tout cela n'est plus : les révérendes supérieures de l'ordre de Cythère l'ont dénoncé comme un homme empié-

et sur leurs privilèges exclusifs, & le pauvre diable  
 été coffré. Ce qu'il y a de drôle dans son dé-  
 re, c'est qu'on a trouvé parmi ses papiers le rôle  
 : honnêtes dames, demoiselles, couturières,  
 s-de-chambre & autres qui avoient pris parti  
 s son régiment, avec des signemens fort cu-  
 ix. Juge quelle est aujourd'hui la consternation  
 n nombre de nos jolies femmes!

Si cette liste tombe entre les mains de quelque  
 ne conseiller, il ne manquera pas d'en prendre  
 : copie; il manquera tout aussi peu de la com-  
 niquer à quelque poulette dont il sollicite les  
 mes graces; celle-ci en fera part à un amant  
 orisé; ce dernier permettra à quelques amis de  
 ranscrire. C'est ainsi qu'en moins de quinze jours  
 copies en circuleront de poche en poche, &  
 éleront en secret nos mystères à tout Paris. Je  
 d'avance quand j'y songe : le discret avocat  
 ... apprendra que sa maîtresse n'étoit fière  
 : pour lui seul. C. . . rougira en apprenant que  
 orde étoit dans nos orgies la vivacité, la pé-  
 nce même. Plus d'un juge, graves & sévères,  
 erront que nous les avons condamnés en dernier  
 ort à porter toute leur vie le panache de Vul-  
 n. On rira de voir des dévotes en titre d'office  
 rer très-joliment parmi nos Laïs & nos Messa-  
 s. Il semble que chacun prévoie aussi bien que

moi la publication de ces divertissantes anecdotes ; tant je remarque d'inquiétudes sur la plupart des visages de Paris. Ce sont des yeux éteints , des airs mornes ; je ne fais quoi de gêné qui se voit & que l'on ne sauroit peindre , mais qui te feroit mourir de rire. On diroit des criminels dont le trouble & la frayeur éclatent au travers de la fausse fermeté qu'ils affectent.

Dès la première édition qui paroîtra de cette histoire scandaleuse , j'aurai soin de t'en envoyer un exemplaire. J'allois fermer ma lettre , mais le baron de Couranville est arrivé. « Il y a bien des nouvelles , m'a-t-il dit pour tout compliment : vite une chaise. Mon homme assis : Quelle ficheuse liste ! s'est-il écrié , sans doute pour reprendre haleine. Villebeau , comme un autre Mitridate , favoit les noms de celles qui servoient sous ses enseignes , & il les connoissoit toutes à fond. Qu'avoit-il affaire de son sot registre ? Quoiqu'il n'en paroisse aucune copie , je fais pour ma part une vingtaine de mariages fort raisonnables qui alloient se faire , & qui ont été rompus par la crainte mal fondée qui a faisi les galans , de trouver les noms de leurs futures inscrits ailleurs que sur le livre de la paroisse. Plusieurs ne disent encore rien , mais leur embarras parle pour eux ; d'autres alleguent des difficultés survenues ino-

» pinément, & demandent un long terme pour  
 » conclure. Tu ne le croirois peut-être pas d'un  
 » vieux pécheur comme moi ; mais , je te le jure,  
 » ce chien de catalogue me fait une vraie peine ,  
 » par rapport à de braves jeunes-gens qu'il a fé-  
 » parés ou que peut-être il séparera , & qui au-  
 » roient été heureux ensemble. D'ailleurs , tandis  
 » qu'il sera caché dans la poussière des greffes , la  
 » satire en fabriquera je ne fais combien de pos-  
 » tiches qui suffiront pour noircir mal-à-propos  
 » un bon quart de Paris , & pour chagriner infi-  
 » niment l'autre. »

Qui auroit pu s'empêcher de rire à un sermon si grave d'un tel orateur ? J'ai éclaté , mais il m'a interrompu en me remettant un papier. Il n'est pas question de plaisanter ; a-t-il ajouté avec un air sérieux , qui m'a rappelé ce vieux fou que Pétrone associe à deux débauchés fieffés : « Tiens , lis cette  
 » liste , tu verras d'abord qu'elle ne contient pas  
 » un mot de vérité ; je viens pourtant de la rece-  
 » voir comme authentique. »

Il m'a dit adieu en la laissant : je pourrai te la faire copier ; mais je rougirois d'être moins vertueux que Couranville qui m'a ordonné de la supprimer. D'ailleurs tu n'aurois aucun plaisir à lire tant de mensonges. Je suis , comme tu le fais , tout à toi , &c.

Après lecture faite de cette lettre , un de nos associés nous dit qu'il avoit reçu d'Angleterre une missive à-peu-près du même genre , & de laquelle il nous feroit part à la première séance qui se tiendrait ensuite. Quand elle fut prononcée , nous jugeâmes qu'elle méritoit d'être insérée dans nos archives. La voici :

Mon cher ami , je me promenois dernièrement au parc Saint-James, quand je trouvai un petit rouleau de papier ; la façon exacte avec laquelle il étoit plié , me fit soupçonner qu'il pouvoit être de quelque conséquence. Je le ramasse, je l'ouvre, j'y porte avidement les yeux ; jugez de ma surprise en lisant ce titre en caractères distinctifs : *Catalogue des filles en service qui sont maintenant enceintes , & que je dois délivrer , avec le tems fixe où elles auront besoin de mon ministère.* La singularité du titre piqua ma curiosité, je ne balançai pas à la satisfaire ; mais la kirieille étoit un peu longue. N'importe , la malignité y trouvoit son compte : & quel homme prétend déroger à ses droits ? Je lus donc ce tableau d'un bout à l'autre , & si je n'eus pas le plaisir de connoître toutes les personnes dont il contenoit les noms , du moins je me donnai l'amusement d'entier la somme totale , qui , par une addition facile d'une à une , se trouva monter au nombre de cent-nonante.

Celle qui avoit dirigé ce catalogue étoit sans doute une matrone scrupuleuse, car elle avoit eu soin de mettre en seconde ligne parallèle, les noms, qualités & demeures des zélés citoyens qui ont concouru avec ces filles à l'augmentation inespérée des habitans de Londres. Je tairai le nom de cette femme trop exacte, cela pourroit nuire à sa fortune; car qui ne doit trembler de s'en servir? Bien des demoiselles ont recours à son ministère, qui craindroient la perte d'un mémorial de cette espèce: la tranquillité des maris même y est intéressée, car ce catalogue mentionne des anecdotes dans lesquelles la réputation de quelques femmes est compromise. Quand nous ne nous serions pas imposé la loi de ne nommer personne, tout ici me forceroit de dérober au public le nom de celles dont le hasard m'a fourni le registre.

Mon esprit, satisfait malignement de sa découverte, étoit résolu de la réserver pour lui seul; mais mon cœur naturellement compatissant s'y est opposé. Il m'a représenté l'inquiétude de celle qui avoit fait cette perte, l'alarme qu'elle pouvoit jeter parmi les personnes qui y étoient intéressées; & ces représentations ont été faites d'un ton si touchant, que je me suis laissé persuader: ainsi tout le monde sera tranquille, puisque ce papier restera dans le fond de mon cabinet. La matrone ne sera point



connue, l'honneur des filles restera couvert, & l'avantage ou l'embarras des amans fera également un mystère pour tout autre que pour moi.

Un rigoriste sévère voudroit voir afficher un pareil papier : cela inspireroit aux autres de la retenue, diroit-il; la honte qui suit le vice porte à la vertu. J'en conviens avec lui, mais en cette occasion le remède seroit pire que le mal. Car que de pères en courroux, que de maris irrités, en voyant les noms de leurs filles ou de leurs femmes! Que de ménages troublés par l'exposition du catalogue des amans! Ah! qu'il l'avoue lui-même ce juge impitoyable, il n'en faudroit pas davantage pour bouleverser la société; & l'idée d'un semblable tintamâre m'épouvante. Content de faire du bien, je ne veux point faire de mal. Que celui donc qui se croit indiqué dans ledit catalogue, soit tranquille, & je promets d'avance que s'il m'en parvient de cette nature quelques-uns plus intéressans, je ne les publierai pas davantage, sans me dispenser cependant de faire connoître que tout le monde peut compter sur ma discrétion.

La discrétion est une belle vertu, on doit l'avouer : mais, diront les dames, ne la prêchez pas tant; car si l'on connoissoit bien les avantages de cette vertu, & qu'en conséquence, chacun la pratiquât, vous manqueriez souvent de matière pour

ornier vos tablettes & divertir vos amis. Mais je leur répondrois : Vous vous trompez , mesdames ; nous aurons beau prêcher , il y aura toujours de ces faits qui ne peuvent manquer de faire éclat tôt ou tard , & dès-lors ils viendront à notre aide : tel est le fort du vice , il se dévoile toujours.

Qu'une jolie femme , par exemple , s'échappe des bras d'un seigneur de son pays pour venir en celui-ci jouir tranquillement des douceurs de l'amour dans les bras d'un des officiers de son premier amant , elle a beau se couvrir du voile du mariage , elle n'abusera qu'un tems. Les fonds manqueront un jour , la zizanie se mettra dans le ménage , & les querelles domestiques éclaireront le public , en lui découvrant , même malgré eux , ce qu'ils avoient tant d'intérêt de dérober à sa connoissance.

Un homme & une femme , dans cette position , se rendirent dernièrement dans cette ville. Pleins de leurs premiers feux , ils ne songèrent d'abord qu'à les satisfaire ; ils prirent une des premières auberges de la ville ; la dépense fut réglée , non sur la bourse , mais sur les charmes de la beauté qui venoit d'arriver. L'illusion tomba bientôt , & la raison se fit entendre ; mais que ses accens étoient aigres & ses argumens cruels ! Beaucoup de dépense , point d'argent ; beaucoup de besoins , point de ressources : que faire dans cette situation ?

Les larmes, la désolation de part & d'autre furent le prélude des reproches de l'amante & du désespoir de l'amant. Enfin, sur les conseils d'un ami peu scrupuleux, on se détermine à tirer parti des charmes de la belle. C'étoit le seul meuble du ménage dont on pouvoit disposer & profiter. Il falloit se produire, nouvel embarras. Il restoit encore quelques meubles, on les met en gage : ils produisent peu, & ce produit seroit insuffisant pour subvenir aux besoins ; il faut les faire profiter. Le théâtre paroît une banque favorable ; on s'y rend. Le joli visage se montre dans une loge, il est inconnu, il est aimable, il est lorgné, & bientôt il est désiré.

Peu de jours après on apprend l'effet qu'il a produit, par les diverses tentatives de différentes personnes pour obtenir le privilege de le voir & de l'admirer de plus près. Lettres sont envoyées à cette fin, mais elles sont refusées ; c'est le manège d'usage. Cependant la faim presse, & l'on s'humanise ; on reçoit une visite, l'amant nouveau y paroît magnifique. Quel attrait ! Néanmoins les premiers liens ont encore quelque force, on veut voir le dernier sans perdre le premier. Celui-ci est représenté à celui-là sous le titre de mari incommode & jaloux. Sa conduite le démontre tel ; il fait paroître de l'humeur, il parle d'un ton impérieux, il semble toujours aux écoutes. L'aspirant de fraîche date dénoue les cor-

donc de sa bourse, & le prétendu mari s'apprivoise.

Rien ne dévoiloit encore le mystère, quand les créanciers qui pressent, obligent le mari à plus de complaisance, & la femme à réfléchir plus solidement. Elle expose ses besoins, mais quoique d'un poids trop lourd, elle a néanmoins le rare bonheur de trouver un homme généreux qui veut l'arracher à une misère inévitable, dans la personne de cet amant magnifique, qui ne donnoit assurément pas sans vue d'intérêt. Elle reçoit quelque secours, elle part & apprend au public étonné que les liens de ce mariage tant préconisé n'étoient que les nœuds légers d'un amour imprudent.

Que pensez-vous, cher ami, de ma découverte & des réflexions que j'y ai ajoutées ? Faites-moi part de celles que ma lettre a pu vous suggérer. Je les attends avec impatience, & je suis aujourd'hui comme auparavant, votre, &c.





É L O G E  
*D E*  
LA MÉDISANCE,  
*E T*  
SES AVANTAGES  
DANS LA SOCIÉTÉ.

---

ASSEZ souvent on s'accorde à blâmer des choses dans lesquelles, à les envisager d'un certain côté, il n'est pas difficile de trouver une utilité réelle. Quelques savans ont prouvé cette vérité; les uns, en prenant la défense de l'ivresse; d'autres, l'apologie du luxe, celle du jeu; celui-ci a fait l'éloge de la goutte; Cardan a fait celui de Néron; Erasme celui de la folie, M. C. . . . de C. . . . a publié l'éloge

l'éloge de rien. Aujourd'hui j'entreprends de confirmer la vérité de cette espèce de paradoxe, en prononçant & soumettant à vos lumières un discours en faveur de la médifance. Un noble motif m'anime dans cette entreprise ; je prétends remplir le devoir d'un bon patriote, en justifiant un usage dans lequel ma patrie se distingue, dit-on, avec éclat. Néanmoins, depuis le séjour que j'ai fait en plusieurs endroits, & sur-tout dans une des plus grandes villes de l'Europe, je suis obligé de reconnaître que nous n'avons pas de quoi nous vanter à cet égard, & que la médifance regne ailleurs, pour le moins, autant que chez nous. C'est une déclaration que l'équité exige de moi, étant bien aise de rendre à chacun ce qui lui appartient.

De plus encore, je veux donner en particulier au beau sexe une preuve de ma considération & de mon tendre dévouement. Oui, c'est principalement en votre faveur que j'écris, aimable moitié du genre humain. La vivacité des passions, une charmante légèreté d'esprit & une merveilleuse facilité d'expression sont de précieux avantages que vous avez sur les hommes, & au moyen desquels vous brillez particulièrement dans la médifance. En vain quelques hommes jaloux veulent décrier ce louable usage que vous faites de vos talens : la plupart l'admirent dans le fond de leur cœur ; ils

s'efforcent d'en atteindre la finesse & de vous imiter;

Je connois même sur ce point

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais quelles que puissent être les raisons *secrettes* de tant d'hommes, & même de plusieurs femmes infidelles à leur sexe, qui condamnent de bouche la médifance, j'espère les réduire au silence aujourd'hui, en leur démontrant, par les plus solides raisons, que la médifance est en effet autant *avantageuse*, qu'on la dit communément nuisible & condamnable.

Je prévois qu'une infinité de personnes, fort honnêtes-gens, regarderont d'abord cette proposition comme une erreur beaucoup plus dangereuse que n'est un simple paradoxe. Quoi! diront-ils, on prétend pouvoir justifier un vice reconnu comme tel de tous les moralistes, & condamné si *sévèrement* dans l'écriture! Mais je les prie de se donner un moment de patience. Quant aux moralistes, on fait que leurs décisions ne sont pas infailibles: & pour ce qui est de l'écriture, il faut bien que ces passages qui semblent condamner la médifance, soient susceptibles d'un autre sens; autrement, quelle apparence y a-t-il que tant de chrétiens qui regardent l'écriture comme la règle de leur foi & de leur

conduite, & sur-tout que tant de femmes, dont la conscience est ordinairement plus tendre & l'ame plus timide que celle des hommes, osassent violer les préceptes si respectables pour eux, sans le moindre scrupule, & s'en faire même un jeu & un amusement? Quand on regarde comme un crime une action dont il est si aisé de s'abstenir, & à laquelle on n'est point porté par l'impétuosité d'une passion aveugle, on ne s'y livre pas si tranquillement. Je n'examinerai point si nous sommes toujours bons critiques quand il s'agit d'expliquer une loi qui peut intéresser nos penchans, & s'il est bien sûr, dans ce cas-là, de s'en fier uniquement à soi-même; ce n'est point-là mon affaire: je me borne à raisonner simplement sur la nature de la chose. Entrons en matière.

La médifance est doublement utile; elle l'est aux personnes qui l'emploient, & à celles qui en sont les objets.

Premièrement, la médifance, selon ses ennemis mêmes, a sa source dans l'envie; & celle-ci a malheureusement une liaison intime & secrète avec la bile. Dès que l'envie ne peut point se satisfaire & prendre l'essor, elle répand la bile sur toute la superficie du corps, mais principalement sur le visage; de sorte que la couleur jaune passe communément pour la livrée de cette passion. La médifance prévient



ce funeste accident ; par elle , les feux rongeurs de l'envie s'évaporent , & elle préserve ainsi une belle de ces fermentations si défastreuses pour le teint. Le beau plaisir que nous aurions , en voulant l'interdire , de voir une partie de nos femmes teintes de safran , & nos poètes galans réduits à oublier les lys & les roses , pour n'emprunter désormais leurs comparaisons que du souci & de la jonquille !

C'est une maxime constante de l'équité , que , si quelqu'un est privé d'un avantage , il ne faut pas lui envier ce qui peut l'en dédommager. Il y a deux moyens de s'attirer quelques considérations dans le monde : le premier & le plus précieux sans doute , est de se faire aimer ; le second est de se faire craindre. Cela étant ainsi , les personnes qui sont assez heureuses pour posséder le premier de ces deux moyens , seroient fort condamnables , sans contredit , si elles vouloient encore employer le second. Aussi ne voyons-nous point que des dames véritablement aimables s'amusent à se rendre redoutables par la malignité de leur langue. Contentes de se voir recherchées & caressées dans les compagnies , elle ne songent qu'à jouir tranquillement de leur bonheur sans inquiéter personne ; leur satisfaction intérieure répand sur tous leurs discours les graces & la douceur : mais celles qui sont privées de ce doux avantage seront-elles donc obligées de renoncer à toute

ambition , de se voir tranquillement abandonnées de leurs compagnes & négligées des cavaliers? Ne leur fera-t-il pas permis de recourir à la maxime des tyrans, & de dire avec eux : *Oderint, dum metuant*; qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent! Ne pourront-elles se servir, au besoin, d'une langue qu'elles tiennent de la nature, & forcer, par ses traits redoutables, l'un & l'autre sexe à leur marquer quelques égards, si par leur caractère, leur esprit & leur figure; elles ne peuvent les y porter de plein-gré? Certainement il y auroit de la cruauté & même de l'injustice à le leur refuser; & l'on doit plutôt admirer la modestie avec laquelle elles veulent bien se contenter du même sort dont jouit le mauvais esprit, à qui certains peuples orientaux rendent une espece de culte pour qu'il ne leur fasse point de mal.

Venons maintenant à ceux qui sont les objets de la médifance, & montrons combien elle peut leur être utile. 1°. La médifance, proprement ainsi nommée, je veux dire, un discours dans lequel on étale au juste, & suivant la vérité, les défauts du prochain, est sans doute très-propre à corriger les personnes qu'elle attaque. Nous sommes tous jaloux de l'estime du public, mais le plus souvent nous nous connoissons très-mal nous-mêmes; & nous nous croyons dignes de cette estime, dans le tems

qu'il nous manque encore bien des choses pour la mériter. Que peut-il donc nous arriver de plus avantageux, que de voir nos défauts censurés par une infinité de gens, & dépeints au naturel ? Ces censures sont assaisonnées bien souvent d'un sel piquant, d'autant plus propre à faire une vive impression, & à produire en nous la ferme résolution d'éviter soigneusement tout ce qui peut nous exposer à des traits si mortifiants.

Dans le fond, tous ces livres que l'on écrit contre la corruption du siècle, que sont-ils autre chose, sinon des tissus de médisance ? il est vrai que ces médisances sont conçues en termes généraux, & qu'ainsi elles n'offensent point & ne nuisent à personne. Mais, par la même raison elles sont peu utiles ; j'oserois même avancer qu'elles ne le sont jamais, car elles ne corrigent rien que ce soit. Il n'en est pas ainsi des discours de ceux que l'on traite de médisans ; ces correcteurs charitables ont grand soin, dans leurs tableaux, de désigner chaque personne par son nom, afin qu'elle ne puisse s'y méconnoître, & qu'elle n'en perde point le fruit. Ils travaillent pour ce noble but avec un zèle infatigable, & il est aisé de remarquer combien ils y trouvent de plaisir. Je fais qu'un motif aussi louable leur est contesté ; mais ceux qui pourroient avoir là-dessus quelques doutes n'ont, pour s'édifier, qu'à

prêter un instant une oreille attentive aux paroles d'une femme en train de médire, & à remarquer la tournure de ses discours.

» Hélas ! c'est dommage , dira - t - elle , cette  
 » jeune personne se perd : je publie à regret ses  
 » défauts & le dérèglement de ses démarches ;  
 » mais il feroit à souhaiter qu'elle fût ce que le  
 » monde pense de sa conduite , & quelque per-  
 » sonne charitable devroit se charger de l'en aver-  
 » tir. »

Il est vrai qu'elle ne prend point sur elle ce soin officieux ; au contraire, la jeune personne vient-elle à paroître ? notre causeuse change de ton, & lui parle d'un air tout-à-fait opposé ; c'est un ménagement que la bonne ame ne peut encore s'empêcher de garder pour la politesse mondaine. Mais elle trouve un prompt remède, elle prend soin de répandre ses médisances en tant de lieux, qu'il est comme impossible qu'il n'en revienne enfin quelque chose aux oreilles de celle qui s'y trouve intéressée.

Je ne doute point que l'on ne doive attribuer à cette médisance salutaire l'avantage considérable que les petites villes ont ordinairement sur les grandes, quant à la pureté des mœurs. Dans Londres, dans Paris, chacun vit à sa mode, sans redouter la censure de personne, sans craindre même que l'on

s'informe de sa conduite. Il n'en est pas ainsi dans nos petites villes; il semble que la nature nous ait institués réciproquement les gouverneurs & les observateurs les uns des autres.

Nous nous informons avec un soin admirable de toutes les démarches de notre prochain, pour les censurer sans ménagement; & notre zele va si loin, que nous négligeons le soin de notre propre conduite, pour donner toute notre attention à celle d'autrui.

Les femmes, sur-tout, par une institution que l'on ne sauroit assez louer, se sont fait un amusement de ce devoir, afin d'être plus sûres de n'y point manquer. Voyez-les dans leurs assemblées; elles quittent souvent le jeu, & quelquefois tout autre plaisir, pour se donner entièrement à l'utile médifance, particulièrement si elles ne sont plus dans la première jeunesse; de sorte que l'on doit regarder aujourd'hui une compagnie de femmes comme un sénat vénérable dans lequel on prend les plus justes mesures pour la réformation des mœurs.

Il est une autre espece de médifance que j'appellerai outrée: c'est celle qui ne s'embarrasse pas trop des regles exactes de la vérité, & qui ne se fait pas une affaire d'en passer un peu les limites. Je suis bien aisé de vous faire observer que, pour ménager les oreilles sensibles & délicates de nos dames, je

m'abstiens du nom propre & significatif de cette médisance outrée : le terme est d'une expression qui peint fortement l'idée qu'il faut en concevoir ; mais un homme qui fait un peu son monde doit quelque chose au beau sexe.

L'utilité de cette espèce de médisance est très-considérable ; je bornerai mes réflexions à un seul cas. Elle est d'un usage admirable pour faire connaître à ceux qui manquent d'expérience, le péril qui se trouve bien souvent dans une démarche très-innocente en soi.

Une jeune demoiselle , par exemple , s'est livrée sans crainte à une partie de plaisir ; son cœur simple & sans malice ne lui découvroit aucun mal dans cet amusement. Mais qu'une de nos langues charitables fasse le récit de cette partie, la jeune beauté sera bientôt désabusée. Elle croit n'avoir fait , & même n'avoir pu faire autre chose que danser , rire & se réjouir ; mais dans peu elle verra le récit de ses amusemens chargé de mille circonstances auxquelles elle n'auroit jamais pensé.

» Un tendre amant a profité de la bonne humeur  
 » que la danse & la musique inspiroient à la belle :  
 » on trouve bien , dans une grande assemblée , le  
 » moment favorable de se dérober à la foule ; &  
 » ce n'est pas pour rien que le bal a été poussé  
 » si avant dans la nuit.»

Elle sentira, convenons-en, la fausseté de cette histoire ; mais elle doit la regarder comme une preuve évidente que ces actions qu'on lui impute, sont autant de dangers auxquels elle s'étoit imprudemment exposée. Car enfin, il est très-vraisemblable que la médifante parle en conséquence de ce qu'elle éprouve dans son propre cœur. Elle sent bien que si elle s'étoit trouvée à pareille fête elle auroit profité de l'occasion pour faire une course au-delà des bornes que l'on assigne aux plaisirs permis.

Tel est le jugement qu'une médifante nous donne lieu de porter sur son compte ; elle ne l'ignore pas sans doute, mais elle ne se fait aucune peine d'exposer sa propre réputation pour rendre service à ses jeunes sœurs.

Ce trait généreux est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la médifance & de ses sectateurs : ainsi je bornerai là mon discours, & j'espère de la reconnoissance de toutes les personnes qui ont des talens distingués pour cet art tant suivi, quoique blâmé, que si jamais je viens à être connu, elles daigneront épargner ma foiblesse, & me départir leur baume salutaire avec précaution & par petites doses ; car j'avoue que, tout admirateur que je sois de la médifance, je ne puis encore trop bien me familiariser avec elle. Elle me cause des nausées

quand elle est préparée trop grossièrement ; & si l'on pousse la subtilité jusqu'à la rendre du dernier numéro dont j'ai parlé , elle n'a aucune prise sur mon tempérament.





## A V E R T I S S E M E N T

*Sur la petite piece qui suit.*

Monsieur l'abbé de \*\*\* ayant été chargé de prononcer un discours dans la première assemblée qui devoit suivre celle où il reçut cette invitation, son indolence naturelle ne lui a point permis de travailler sur aucun sujet; mais il a cru devoir nous en dédommager par la lecture de l'apologie du babil des femmes, qui se trouve dans un ouvrage de métaphysique fort abstrait, & qui, par la profondeur des raisonnemens que l'on y lit, n'est guère à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Cette piece nous ayant paru ne pas déparer nos archives, nous l'avons fait insérer dans ce recueil, & nous espérons que le public nous saura gré de cette attention.



A P O L O G I E

D U B A B I L

D E S

F E M M E S.

---

E me trouvai hier dans une compagnie nombreuse, mêlée d'hommes & de femmes ; je laissois multitude babiller, & je m'entretenois librement avec un Anglois que j'avois vu ailleurs. Il y avoit dès d'une demi - heure que nous raisonnions ensemble du bien & du mal. Il prétendoit, lui, qu'il avoit beaucoup plus de vice, & de misère parmi les hommes , que de vertu & de bonheur réel. Moi, je tâchois de lui faire observer que la balance étoit par-tout égale ; mais j'avois toutes les peines du monde à le détacher de certaines idées noires, qui étoient dans lui autant l'effet du climat que de la réflexion. Nous parlions l'un & l'autre avec assez

de tranquillité pour qu'on ne fit aucune attention à nous : cependant le hasard ou la curiosité voulut qu'une dame nous interrompît, & nous dît d'un ton obligeant : Messieurs les philosophes, de quoi parlez-vous-là ? Pourquoi nous envier vos bonnes réflexions ?

L'Anglois saisit cette occasion de me plaisanter publiquement sur la singularité de mon sentiment ; & j'avoue qu'il lui donna un tour original. » Ce » système n'est pas tout-à-fait neuf, reprit la » même femme, mais je fais une difficulté qui le » détruit pleinement. Quoiqu'elle ne soit ni à mon » avantage, ni à la gloire de mon sexe, si on me » le permet, je la proposerai de bonne-foi, sans » l'aggraver ni l'affoiblir. Je me flatte que l'ex- » position simple en démontrera l'impossibilité. »

Cela piqua la curiosité de la compagnie ; chacun voulut savoir ce que c'étoit. D'abord l'on m'adressa la parole & l'on me demanda si j'acceptois le défi. Je n'avois garde de le refuser, persuadé de mon opinion & de l'envie de la faire valoir. « Mesdames, » ajoutai-je, si je me trompe, je suis excusable ; » c'est l'observation de la nature humaine perfectionnée par la société, qui m'a induit en erreur ; » j'ai toujours vu le bien & le mal se suivre de » près, & résulter de toutes les essences. »

» Eh bien, monsieur, répliqua mon antagoniste

» pleine d'esprit & de graces , il s'agit de l'imper-  
 » tinent babil de quelques femmes , de ce per-  
 » sifflage assommant d'une seule langue , qui , par  
 » sa volubilité constante , tient fermées tant d'au-  
 » tres bouches qui ont un droit égal de s'ouvrir ;  
 » de cette confusion importune de vingt autres , qui  
 » parlent sans cesse & toutes ensemble , pour ne  
 » rien dire ; de cette démangeaison de caqueter , qui  
 » fait dire tant de sottises , qui trahit les secrets les  
 » plus sacrés , qui déchire les voisins , calomnie les  
 » honnêtes-gens , sème la discorde entre les amis ,  
 » fomente les querelles , divise les familles , & qui  
 » est si souvent le fléau des maris. Par quels avan-  
 » tages ce vice peut-il dédommager la société des  
 » maux qu'il y produit ? Vous serez bien habile ,  
 » monsieur , si avec toute la sagacité que je vous  
 » connois , vous pouvez y découvrir seulement un  
 » degré de bien contre cent degrés de mal. Au  
 » reste , il n'est pas ici question de l'usage de la  
 » parole , qui , s'il est raisonnable & modéré , est  
 » sans doute aussi utile chez les femmes que chez  
 » les hommes ; mais il s'agit de cet étrange abus  
 » que nous en faisons , tel que je viens de le pein-  
 » dre. Prouvez-nous que cette intempérance de la  
 » langue est aussi utile au genre humain qu'elle lui  
 » est visiblement & en effet dommageable : Voilà  
 » votre tâche. »

Je ne fais si l'intention de ma belle parleuse étoit de mortifier quelques personnes du cercle ; je vis au moins quelques visages s'obscurcir , ce qui me fit espérer que l'on m'écouterait volontiers. Je lus dans tous les yeux qu'on étoit très-disposé à entendre l'apologie d'un vice que l'on chérissoit assez pour souhaiter qu'il fût raisonnable ; cela m'encouragea à parler ainsi :

« MESDAMES , jamais je n'ai entrepris de cause  
 » avec plus de plaisir , tant par rapport au sexe  
 » aimable qu'elle intéresse , que par la foule de  
 » bonnes raisons qui se présentent à mon esprit en  
 » sa faveur. Il est incontestable que la nature a  
 » avantagé les femmes du côté de la langue , &  
 » qu'au lieu de multiplier en elles cet organe , ce  
 » qu'elle pouvoit avec autant de facilité qu'elle a  
 » doublé ceux de la vue & de l'ouïe , elle lui a  
 » donné une volubilité merveilleuse. Accoutumé  
 » à réfléchir sur-tout , j'ai recherché sur quoi ce  
 » privilege étoit fondé ; je n'ai pas eu de peine à  
 » l'appercevoir. Les femmes , destinées à peupler la  
 » société , sont chargées de notre enfance ; c'est dans  
 » leur compagnie seule que nous passons nos pre-  
 » mières années. A mesure que notre corps s'ac-  
 » croît , elles doivent tâcher d'aider notre esprit à  
 » se développer de même , c'est-à-dire , à acquérir  
 des

## DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 145

» des idées ; car on conçoit que la sphère de  
» l'esprit ne s'aggrandit que par le nombre des  
» idées , & que nous n'acquérons des idées que  
» par l'exercice de nos sens , sur-tout par ceux de  
» la vue & de l'ouïe. Me contesterez-vous à-pré-  
» sent que le babil des nourrices & des gouver-  
» nantes d'enfans n'exerce nos jeunes oreilles , &  
» ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de  
» traces idéales qui ne s'y imprimeroient pas sans  
» ce secours ? C'est pour nous apprendre à penser  
» de bonne heure , pour exciter notre imagination  
» enfantine , que la nature prévoyante a donné tant  
» de caquet aux femmes.

» Voyez la différence des deux enfans , dont  
» l'un aura été élevé par une jeune fille , vive &  
» d'une langue infatigable ; & l'autre par un pédant  
» taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille  
» d'esprit & de gentillesse ; son petit jargon est  
» plein de faillies ; il parle de tout ce qui concerne  
» son âge , & il a une facilité singulière à ap-  
» prendre. Le second est presque stupide ; il a un  
» air embarrassé dans le monde , & ne fait pas dire  
» un mot.

« La nature qui a destiné les femmes à nourrir  
» leurs enfans , à les élever , à former leur esprit ,  
» au moins dans le plus bas-âge ; par la même  
» raison qu'elle a rempli leurs mammelles de lait ,

» a dû leur donner cette volubilité de langue, si  
» propre à aider notre imbécillité, à promener  
» notre imagination naissante d'objets en objets, à  
» nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à  
» nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui  
» nous environne. Oui, mesdames, si vous parlez  
» moins, nous penserions peu, nous penserions  
» plus difficilement, nous penserions plus tard. En  
» vérité, la vie est assez courte pour que, dès le  
» commencement de notre carrière, on ne néglige  
» rien de ce qui doit contribuer aux progrès de  
» nos connoissances.

« Nés au sein de la société, où le langage naturel  
» des gestes est presque inconnu, il est de toute  
» nécessité d'apprendre à parler, afin d'indiquer  
» nos besoins, nos desirs & nos fantaisies. L'ex-  
» pression naïve des cris n'est à la mode que chez  
» les sauvages : on fait tout pour nous contraindre  
» à les étouffer; nouvelle obligation de savoir vite  
» nous exprimer par des articulations forcées. Si  
» donc les mêmes sons frappent sans cesse nos  
» oreilles, nous serons plus portés à les imiter &  
» à y attacher les significations que nous suggère la  
» présence des objets. Ces premières expressions,  
» les plus nécessaires pour l'usage, sont les plus  
» communes, & justement celles qui font l'entretien  
» ordinaire des femmes & des jeunes filles que l'on

» met auprès de nous. C'est à bon droit que la  
 » nature a voulu que les conversations des femmes  
 » roulassent toujours sur les mêmes objets, les plus  
 » simples & les plus ordinaires. Son dessein est de  
 » nous apprendre à les connoître & à les nommer  
 » dans le besoin.

» Supposons que les femmes eussent le même  
 » goût pour des sujets plus relevés, plus compli-  
 » qués, moins communs; dès-lors leur entretien  
 » ne seroit plus proportionné à la foiblesse des  
 » enfans, dont le cerveau tendre n'est pas capable  
 » d'un travail pénible. Il faut que la simplicité des  
 » idées qu'on lui offre pour l'exercer, convienne  
 » à la délicatesse des organes; que la présence des  
 » objets en rende la perception plus facile; sans  
 » quoi, loin d'aider l'esprit; on le frapperait d'une  
 » stupeur lourde, propre à engourdir les plus heu-  
 » reuses dispositions.

» Je conviens qu'il nous faut oublier dans la  
 » suite les contes dont notre enfance a été bercée,  
 » & changer entièrement de façon de penser; mais  
 » le tems amène peu-à-peu cette substitution d'i-  
 » dées. Nos premières conceptions, toutes frivoles  
 » qu'elles étoient, nous ont pourtant accoutumés  
 » à penser : leur frivolité étoit nécessaire, parce  
 » que nous étions alors incapables de nous occuper  
 » de quelque chose de mieux. Forcés de commencer



» par ce qu'il y a de plus simple , nous aurions  
» aujourd'hui une grande difficulté de penser sen-  
» sément, si dès notre bas-âge nous n'avions pas  
» raisonné & pensé en enfans. L'esprit se déve-  
» loppe comme le tempérament ; le corps s'or-  
» ganise successivement , il passe par plusieurs états  
» avant d'être tout-à-fait formé. L'entendement a  
» aussi son tems d'imbécillité , pendant lequel il  
» faut le traiter doucement , & n'exiger de lui que  
» des opérations puériles. La nature y a pourvu  
» en donnant aux femmes avec qui nous passons  
» nos sept à huit premières années, un goût décidé  
» pour la bagatelle , une facilité prodigieuse à  
» parler long-tems sur des riens , un penchant na-  
» turel pour les redites ; comme si elle avoit craint  
» qu'elles ne chargeassent nos têtes foibles d'une  
» trop grande multitude d'idées. »

Vous concluez donc , dirent quelques personnes  
de l'assemblée , que le babil des femmes apprend à  
parler & à penser à toute l'espèce ? « Sans doute,  
» repris-je , & je soutiens de plus , pour l'honneur  
» du beau sexe , que la société retire d'un autre  
» côté un agrément infini de ce défaut prétendu.  
» Presque toutes les femmes ont de la voix ;  
» une voix claire , douce , flexible , propre à la  
» musique ; une voix qui nous charme , qui fait  
» les délices des sociétés particulières & l'amu-

» sement de la nation entière , au concert & à  
» l'opéra. »

Voulez-vous me persuader , dit l'Anglois en  
raillant , que si les femmes parloient moins , elles  
ne chanteroient pas si bien ? « Cela est évident ,  
» répliquai-je ; je vous en fais juge. Je conçois la  
» voix , avec un physicien moderne , comme un  
» instrument à cordes. L'air échappé des poumons  
» qui le soufflent , pince les fibres tendineuses de  
» la glotte , & en tire des sons en les faisant fré-  
» mir. De la flexibilité de ces fibres ou cordes  
» vocales , de leur agilité , de la précision de leurs  
» vibrations , dépendent tous les agrémens du  
» chant , la netteté des sons , la légèreté du rossi-  
» gnolage , la délicatesse d'une modulation , le  
» brillant d'une cadence perlée.

» D'abord les femmes ont l'organe de la voix  
» d'une sensibilité extrême. L'air , qui par le mou-  
» vement continuel d'inspiration & d'expiration ,  
» sort des poumons ou y entre par le canal de la  
» glotte , la sollicite sans cesse à se faire entendre :  
» ainsi la démangeaison qu'elles ont de parler est  
» une nécessité naturelle dont les hommes sont  
» exempts , vu que chez eux les filamens de la  
» glotte , plus grossiers , sont plus difficiles à ébran-  
» ler. Aussi il s'en faut bien qu'ils aient autant de  
» disposition , pour le chant , que les femmes ; ils

» n'acquierent une voix féminine que par une opération qui leur ôte un sexe sans leur donner l'autre.

» Le caquet continuel des femmes entretient la souplesse de l'organe ; la volubilité de la langue dispose la voix à la vivacité des roulemens , à ces inflexions variées au gré des passions qui agitent l'ame , à cette mélodie qui peint tous les objets de la nature , depuis les éclats du tonnerre jusqu'au charme assoupissant du sommeil. C'est donc à leur babil & à leur perflifflage qu'elles doivent la beauté de leur voix , & nous le plaisir qu'elle nous procure. Je mets en fait que , non seulement le babil des femmes embellit leur voix , mais qu'il seroit presque capable d'en donner à celles qui en manqueroient , par la raison que la fréquence des vibrations des fibrilles vocales les rendroit souples & agiles , leur ôteroit bientôt la dureté & la roideur qui font la voix fausse. Condamnez le sexe à la taciturnité , sa voix se rouillera comme un instrument dont on ne fait aucun usage.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'une heure d'exercice par jour , pendant deux ou trois ans avec un maître à chanter , suffise pour former ou entretenir la voix. Non , la subtilité de cet organe exige une action plus continue ; & comme on

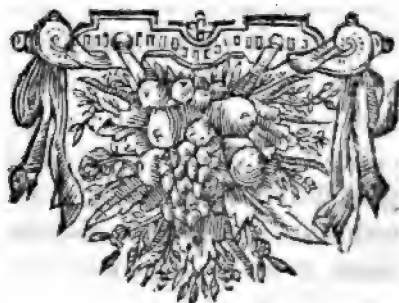
» ne peut pas toujours chanter, outre que la bien-  
 » séance ne le permet pas, le chant est un tra-  
 » vail fatigant pour la poitrine ; il faut y suppléer  
 » par la conversation, en caquettant sans cesse ;  
 » exercice doux & plaisant, tel qu'il le faut pour  
 » faire vibrer les fibres vocales, & les tenir tou-  
 » jours en mouvement, sans les fatiguer. Les  
 » femmes peuvent toujours parler : c'est une sage  
 » disposition que la coutume qui leur assigne en  
 » partage des occupations compatibles avec celle-  
 » là. »

On auroit grand tort, dit la dame qui déclamoit si bien contre son sexe, de se plaindre de la frivolité de nos entretiens. Ignore-t-on que nous ne sommes intarissables que sur des riens. Si nous ne voulions parler que sciences, arts, politique & religion, nous aurions bientôt débité tout ce que nous savons : parlant sans connoissance de cause, nous choquerions sans cesse le bon-sens sur les matières les plus importantes ; qu'on en juge par celles de nous qui ont la fureur du bel esprit.

Madame, continuai-je, je n'aurois pas osé m'expliquer si clairement, & je n'ajouterai rien à votre réflexion.

O l'heureux babil ! le don inestimable qui pré-  
 pare les plaisirs délicieux que donne le charme

d'une belle voix! Le précieux talent, auquel les plus grands hommes font redevables du premier usage qu'ils ont fait de la faculté de penser & de celle de s'exprimer!





# L' O R I G I N E

*D E S*

# N A V E T T E S.



Nous ne sommes plus dans le siècle de la science; cela m'afflige, & ne m'étonne pas : il est plus aisé de dire vingt bons-mots que de faire une découverte. Je l'ai bien éprouvé par tout ce qu'il m'en a coûté pour devenir savant : l'on me sauroit quelque gré si l'on voyoit les volumes immenses que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des Navettes. Je ne l'ai trouvé dans aucun ; le hasard me l'a procuré en feuilletant un manuscrit chinois dans la bibliothèque d'Avignon ; en voici une traduction fidelle & complete.

C'étoit au tems des étrennes, tems abusif où la tromperie fait son trafic, où la fausseté court les rues & donne ses premiers à-compte. Il n'y avoit aucune maison dans Tunquin, où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, & des magots de

porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés. Je ne parle pas des parens; les cousins du jour de l'an sont bien plus importuns que les cousins du mois de mai.

La ville étoit remplie de femmes sensibles qui attendoient, pour quitter leurs amans, qu'elles en eussent reçu les étrennes. L'amour se vendoit chez les jouaillers, & sa valeur courante suivoit celle des diamans.

L'amour pur, l'amour vrai étoit dans un d'syle champêtre, à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec la princesse Zirzis & le prince Myrza. Zirzis étoit devenue veuve trois mois après son mariage; ils lui avoient parus longs. Cet hymen qui s'étoit fait au préjudice de l'amour, avoit tourné à son profit; il rendoit Zirzis maîtresse de ses actions. C'est une grande facilité pour ne pas rester long-tems maîtresse de son cœur.

Myrza étoit son plus proche voisin; il ne dépendoit que de lui. Il étoit joli, il étoit riche, il étoit prince : voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il sentit combien un prince court de risques, étant livré à lui-même; il étoit sans parens qui pussent le conduire. Quand il en auroit eu, c'est un foible secours : l'autorité qu'ils ont, détruit presque toujours la confiance qu'on leur doit. Myrza

méritoit des amis : mais qu'est-ce que les amis d'un prince ? Souvent des flatteurs , & leurs talens sont des pieges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer & pour s'instruire : c'est le parti que prit Myrza sans s'en douter lui-même. Il vit Zirzis & l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne , elle se connoissoit. Elle avoit une beauté modeste , un esprit simple , une raison douce , une ame tendre ; qu'auroit-elle fait à la ville ?

Elle reçut les visites de Myrza , elle étudia son caractère ; elle vit que ce n'étoit encore ni un sot ni un fat , mais qu'il ne tiendrait qu'à la femme qu'il auroit , qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir , & d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles : le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée.

Zirzis convint avec Myrza qu'ils se verroient souvent ; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleront que sur la raison & l'amitié , & que jamais ils n'y feroient entrer les mots de beauté ni d'amour.

J'y consens , répondit Myrza ; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche , mais je dirai souvent : Belle Zirzis. A l'égard du mot d'amour , je vous



avoue qu'il ne me sera pas difficile de ne le point prononcer, c'est un sentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié ; c'est un ami que je cherche ; je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zirzis ; vous me donnerez des conseils, ils se graveront dans mon cœur. Mes perfections, si j'en acquiers, deviendront votre ouvrage ; elles m'en feront plus chères. La différence de notre sexe ne servira qu'à jeter des nuances plus douces sur notre amitié, elle en deviendra plus intéressante. Permettez, belle Zirzis, permettez, poursuit-il avec transport, que je serre & que je baise vos mains pour vous marquer toute ma reconnoissance.

Zirzis étoit enchantée de voir dans le prince une amitié si vive. Tandis qu'ils s'occupaient à se jurer ainsi une renonciation totale à l'amour, on vint lui annoncer qu'un jeune marchand demandoit s'ils vouloient faire quelque emplette. On le fit entrer : il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui séduisoient les yeux & n'étoient bons à rien.

Pourquoi tant de choses inutiles ? dit Zirzis. C'est ce qui me fait vivre, répartit le marchand : les jeunes-gens en donnent bien davantage que des choses qui leur sont nécessaires. Il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez, poursuit-il, voici un bijou qui deviendra bien à la mode : on appelle cela une navette, c'est la

première qui paroît. Je l'aime d'autant plus, dit Zirzis, qu'elle est toute simple; elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli & bien beau : comment appelez-vous ce bois-là? C'est du myrthe, répondit le jeune marchand d'un ton tout ingénu; il jetta cependant de certains regards malins sur la princesse, qui la firent rougir.

C'est une galanterie trop médiocre, reprit Myrza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en est le prix? Je la donnerai pour rien à la princesse, répliqua le marchand, acceptez-la de grace, je ne vous fais que crédit; un tems viendra où vous me le paierez bien : je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soie gris-de-lin, pareille à cet écheveau. Lorsque vous ferez seule, & même dans le monde, vous formerez un petit nœud comme celui-ci, toutes les fois que vous songerez à la personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous ferez bien aisé à son retour, de lui prouver par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien de fois vous y avez pensé : vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent. Zirzis prit la navette, essaya de s'en servir, & réussit très-bien.

A-présent, dit le marchand, il est juste que je donne aussi les étrennes à ce joli prince : daignez

accepter cette plume avec ces petites tablettes. Vous avez , sans doute , aussi bien que la princesse , de l'amitié pour quelqu'un ; quand vous serez absent , vous écrirez toutes les remarques que cette bonne amitié-là vous aura fait faire. Adieu , leur dit-il : dans un an je vous donne rendez-vous à pareil jour dans la ville de Tunquin.

A-peine fut-il parti , que Myrza alla à la chasse , & Zirzis resta seule. Elle voulut prendre l'air dans les jardins , elle entendit un rossignol ; elle s'arrêta , tomba dans la rêverie , & fit des nœuds. Elle poursuivit sa promenade , elle aperçut deux papillons qui se tournoient , se caressoient & se joignoient ; ce spectacle l'amusa , elle fit des nœuds. A quelques pas de-là elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs se touchoient ; cette rencontre l'occupa , elle fit des nœuds.

En revenant , elle remarqua des fleurs doucement agitées par les caresses de zéphir , elle fit des nœuds. Elle rentra pour ordonner le souper. A chaque plat qu'elle commandoit , elle ne manquoit pas de dire : Il me semble que le prince aime ce ragoût-là. Ce que c'est que l'amitié ! elle fit encore des nœuds.

Myrza , de retour , trouva la navette faite. Zirzis le questionna sur sa chasse ; elle étoit moins bonne que de coutume. Il avoit perdu presque tout son tems à écrire sur ses tablettes ; c'étoit des observations

qu'il avoit mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter : ce n'est pas que je n'aie beaucoup de respect pour des vers de prince, mais je craindrois que cela ne fit longueur.

Ils passèrent leur soirée à dire du mal de l'amour : ils convinrent que pour avoir ce plaisir-là, il seroit permis de le nommer. L'amour rioit de leurs injures ; tout ce que demande ce dieu, c'est que l'on parle de lui.

Zirzis employoit ses journées à faire des nœuds, & Myrza à écrire sur ses tablettes. Il étoit attentif, dès que la princesse étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux ; elle avoit la même attention à les placer près de son cœur ; elle en mêloit aussi dans sa coëffure. Des fleurs que l'on tient d'une main chère, valent bien mieux que des diamans.

Venoit-il des visites du voisinage ? Zirzis, quoique polie, paroïssoit ennuyée, & cet ennui trop marqué, les abrégéoit toujours. Zirzis ne se plaisoit qu'avec Myrza ; ils étoient trop heureux lorsqu'ils se trouvoient seuls pour déclamer contre les amans.

Tandis qu'ils passaient leur vie dans cette espèce d'indifférence, le jeune marchand vint les chercher pour les mener à Tunquin. Pourquoi sortir d'ici ? dit Zirzis ; nous y sommes si bien ! Cependant, répartit le marchand, la saison est bien avancée ;

les soirées sont si longues ! Ah ! répondit Zirzis, c'est le plus beau tems de l'année ; Myrza n'est pas si long-tems à la chasse.

Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune marchand, m'assure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénument. Et les tablettes de Myrza ? Il n'y a plus de blanc du tout, reprit-il : tenez, examinez. Le marchand les prit & les parcourut : Il y a, dit-il, dans ces vers-là, plus de sentiment que de poésie ; mais n'importe : j'approuve qu'un prince fasse des vers médiocres pour se mettre en état de connoître les bons , & de protéger ceux qui les font. Je voudrois à-présent, poursuivit-il, voir tous les nœuds qu'a fait Zirzis. On les apporta, ils ne pouvoient pas tenir dans la salle. Allons dans le jardin, dit le jeune-homme, nous ne manquerons point d'espace ; l'étalage de ce travail pourra faire un spectacle assez intéressant.

On se transporta dans le bosquet le plus vaste ; le marchand mit la main sur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. Dans l'instant, l'air qui étoit froid, s'adoucit ; une chaleur tempérée parut sortir de la terre. Les oiseaux se crurent au printems, & se firent l'amour. Les arbres même furent émaillés de fleurs, & leurs rameaux se rapprochèrent.

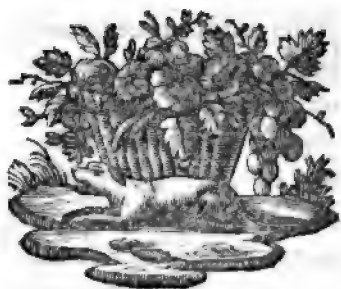
Que

Que veulent dire ces prodiges ? s'écrièrent Zirzis & Myrza. Ils veulent dire , répondit le jeune-homme , qu'il n'y a aucun jour d'hyver. pour les gens qui s'aiment de bonne-foi. Zirzis & Myrza se regardèrent ; mais leur surprise augmenta bien davantage , lorsqu'ils virent tous les nœuds se dévider , s'étendre , & former un rézeau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le respect & le zele de Baucis & de Philémon firent moins d'impression sur leurs cœurs, lorsqu'ils s'aperçurent que leur hôte étoit un dieu. Qui êtes-vous donc ? dit Zirzis en tremblant. L'amitié, répondit l'amour. L'amitié ! reprit Zirzis. Oui, répartit ce dieu, voilà à-peu-près comme elle est faite, lorsqu'elle regne entre homme & femme. Vous êtes certains d'être amis ; voilà comme on se rend digne d'être amans. A-présent devenez époux, augmentez votre bonheur en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne ; il ne faut qu'un rien pour la déchirer , je ne vous quitterai pas, & je choisis vos deux cœurs pour asyle.

Zirzis & Myrza s'unirent , & par amitié passèrent la nuit ensemble : ils furent heureux pendant toute leur vie. Le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La navette de bois parut

platte & ignoble aux yeux de la sotte vanité qui en fabriqua d'or : la mode les adopta & leur donna la vogue. Depuis ce tems , elles ont pris le dessus ; la navette de myrthe n'ose plus former des nœuds qu'en cachette , pour unir deux cœurs vrais entre mille : c'est la navette de l'amour ou du sentiment qui se fixe au bonheur particulier. La navette d'or tourne seule en public pour lier tout le monde & n'attacher personne : c'est la navette du ridicule, qui circule sans cesse pour l'amusement général.





# LES J'AI VU,

## POÈME

DE M. LE BRUN. (\*)

---

Sous le signe de la Balance

Lucine avoit marqué le jour de ma naissance:  
Dans un siècle où régnoient l'abondance & la paix,  
Heureux dès le berceau, je reçus la lumière,  
Douce faveur des dieux ; & déjà ma carrière  
A fourni six lustres complets.

---

(\*) Le savant M. Le Brun, connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, avoit composé en 1711, cette pièce de poésie, qui n'a d'abord paru qu'en manuscrit. Comme elle est belle & ne devoit pas être abrégée par un extrait ; que d'ailleurs le public a toujours fait beaucoup de cas de tout ce que cette excellente plume a produit : ces considérations & la vénération particulière que j'ai pour cet auteur, m'ont déterminé à publier cette pièce en entier, d'après une copie de sa main.



Depuis ce tems, j'ai vu mille & mille injustices,  
 J'ai vu peu de vertus, j'ai vu beaucoup de vices,  
 J'ai vu beaucoup d'affreux & peu de beaux objets.  
 A nos soupirs j'ai vu le ciel être inflexible ;  
 Les mortels endurcis méconnoître les dieux,  
 La discorde infernale armer le bras terrible  
 Et des usurpateurs & des ambitieux.  
 J'ai vu Mars, affamé de meurtre & de carnage,  
 Faire couler par-tout & du sang & des pleurs ;  
 Et pour mieux assouvir les transports de sa rage,  
 Envenimer les traits dont il perçoit les cœurs.

J'ai vu des sujets infideles,

Fanatiques féditieux :

J'ai vu combattre ces rebelles

Contre les rois, contre les dieux :

J'ai vu leurs vains projets dissipés comme un songe,  
 Et ces nouveaux Titans reconnoître un vainqueur.  
 J'ai vu la vérité confondre le mensonge,  
 Et la religion triompher de l'erreur.

J'ai vu la pudeur exilée,

Le mérite sans protecteur,

La plus sainte foi violée,

Et le bon droit sans défenseur.

J'ai vu la chicane odieuse

Fournir des armes aux plaideurs ;

Et l'ingratitude orgueilleuse

Méconnoître les bienfaiteurs.

DE CES DAMES ET DE CES MESSEIERS. 165

J'ai vu des juges mercenaires  
Exiger d'injustes salaires ;  
J'ai vu des prélats obstinés  
L'un contre l'autre déchainés ,  
Hypocrites abbés courir aux bénéfices  
D'un empressement sans égal ;  
Et par de lâches artifices  
Faire le bien & pratiquer le mal.  
J'ai vu des officiers timides ,  
Faux braves & vrais fanfarons ,  
Au conseil parler en Alcides ,  
Aux combats agir en poltrons.  
vu des courtisans avec effronterie ,  
n encens idolâtre empoisonner les rois ,  
des grands aveuglés , n'écouter que la voix  
de l'ambition ou de la flatterie.  
vu s'exécuter les plus sanglans projets.  
vu d'une Phryné la cruauté perfide ,  
sur son époux une main parricide ,  
sur un échafaut expier ses forfaits.  
vu sur un théâtre une actrice charmante  
sur un jeune acteur avec fidélité ,  
Et d'une fiction faire une vérité :  
vu mourir l'amant sans l'amour de l'amante.  
Aux ouvrages bons ou mauvais  
On ne rend pas toujours justice :  
J'ai vu dépendre leur succès

Rarement du bon goût, & souvent du caprice.  
J'ai vu courir en foule aux jeux des arlequins;  
J'ai vu favoriser leurs bouffonnes grimaces,  
    Applaudir à des baladins,  
Et négliger Cinna, le Cid & les Horaces;  
    J'ai vu des oiseaux croassans  
Vouloir du rossignol imiter les accens,  
Et de petits auteurs sur de grandes échasses;  
    J'ai vu, non sans étonnement,  
    J'ai vu de stériles poètes  
    S'enorgueillir insolemment  
    De pieces qu'ils n'avoient point faites.  
O tems ! ô siecle ! ô mœurs ! J'ai vu des hommes nés  
    De la race la plus obscure,  
Enrichis tout-à-coup par une énorme usure,  
Dans de superbes chars pompeusement trainés :  
J'ai vu, je me ferois un crime de le taire,  
J'ai vu des partisans en princes travestis,  
Pour avoir osé prendre un effor téméraire,  
Rentrer dans le néant dont ils étoient sortis.  
    J'ai vu la courtisane Flore  
    Se marier à quarante ans,  
Et donner, pour sa dot, à l'époux qu'elle adore,  
    Les dépouilles de ses amans.  
J'ai vu, j'ai vu ramper aux pieds de leurs maîtresses  
Des héros dont la gloire avoit comblé les vœux;  
    Et des philosophes fameux,

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 167

Susceptibles de nos foibleffes.  
J'ai vu le monde renversé ,  
J'ai vu l'innocence opprimée ,  
J'ai vu la vertu diffamée  
Et le crime récompensé.  
vu renouveler les amours de Socrate :  
15 les prédicateurs j'ai vu des ignorans ;  
Et dans les enfans d'Hypocrate ,  
J'ai vu des bourreaux , des tyrans.  
vu des roturiers , vils enfans de la terre ,  
r leur sang impur au sang des demi-dieux :  
Des Phaétons présomptueux  
versés de leurs chars par un coup de tonnerre.  
J'ai vu des Icares nouveaux  
Au fort le plus fatal en butte ;  
J'ai vu leur audace & leur chute ,  
le pompeux débris leur servir de tombeaux.  
J'ai vu sur les humides plaines ,  
varice braver avec empressement  
flots impétueux le fier soulèvement ,  
des vents en courroux les brûlantes haleines.  
J'ai vu de cruels publicains  
Acheter de vastes domaines  
Et s'ériger en souverains.  
vu par des bourgeois , sans crainte & sans obstacle ,  
plus grands potentats les intérêts réglés.  
J'ai vu , quel burlesque spectacle !

Ces nouvellistes rassemblés  
Dans les jardins publics dont ils font leurs écoles,  
Débiter tous les jours des mensonges frivoles,  
Avec autant de gravité  
Que les Zenons sous le portique  
Annonçoient autrefois à la troupe stoïque  
Les dogmes de la vérité.  
J'ai vu des marchands, des notaires,  
Impitoyables usuriers,  
Infideles dépositaires  
Et frauduleux banqueroutiers.  
J'ai vu des docteurs sans science,  
Des maris sans autorité,  
Des magistrats sans conscience,  
Et des dévots sans charité.  
J'ai vu le juge Idas dormir à l'audience ;  
L'avocat Dorimon déclamer sans succès,  
Le procureur Frontin réduire à l'indigence  
Des plaideurs acharnés à poursuivre un procès.  
Dans des cercles nombreux j'ai vu des précieuses  
Affecter de grands mots & de grands sentimens,  
Remplir tous leurs discours de phrases ennuyeuses,  
Et parler comme des romans.  
J'ai vu des femmes de tout âge  
Mendier un tendre regard,  
Et cacher les défauts d'un difforme visage,  
Sous le masque imposteur du fard.

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 169

J'ai vu Life chercher à plaire ,  
Quoique déjà sur le retour ;  
Quoique bientôt sexagénaire ,  
Vouloir inspirer de l'amour.  
J'ai vu des Phedres & des Mirrhes  
Aimer d'un cœur incestueux  
Des Hyppolites, des Cynires ,  
Et nourrir ces coupables feux.  
J'ai vu des Junons, des Médées ,  
D'un dépit jaloux possédées.  
Des Laïs, des Pasiphaés.  
J'ai vu des Jafons, des Thésées ;  
Des Arianes abusées ,  
Des Flores & des Danaés.  
Le dirai-je ? J'ai vu des femmes  
Faire renaitre dans Paris  
Le culte & la mollesse infâme  
De Lampsaque & de Sibaris.  
J'ai vu le luxe asiatique  
Enerver le cœur des Gaulois :  
J'ai vu s'introduire en tyran domestique ,  
De chez les grands chez les bourgeois.  
J'ai vu les jalouses chimères  
De ces Zoïles renaissans ,  
Qui, pour dégrader, les Homères ,  
Tentent des efforts impuissans.  
J'ai vu plus d'un joueur avide,

De son fatal penchant ne pouvoir s'affranchir ;  
 Et de ces furieux que l'imprudence guide ,  
 Beaucoup se ruiner & fort peu s'enrichir.

J'ai vu la joueuse Arténice  
 A cette passion immoler la pudeur ,  
 Et chercher dans ce sacrifice

Une ressource à son malheur.  
 J'ai vu Mopse abruti , plongé dans la crapule ,  
 Partisan de Bacchus , déterminé buveur ,  
 D'un plaisir trop outré se faire un faux bonheur ,  
 Et d'un excès honteux un honneur ridicule.

J'ai vu de jaloux directeurs ,  
 J'ai vu d'effroyables scandales ,  
 Et par des discours séducteurs  
 Des ministres sacrés corrompre des vestales.

J'ai vu des livres ennuyeux  
 Trouver , quoique remplis de pièces puériles ,  
 Des approbateurs trop faciles.

J'ai vu les plus pernicioeux  
 Mieux vendus que les plus utiles.  
 D'un poète licencieux

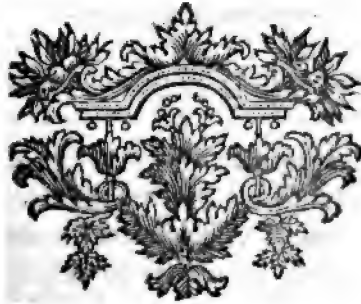
J'ai vu la plume envenimée  
 Distiller le fiel en tous lieux ,  
 Et de ses vers injurieux

J'ai vu l'audace réprimée.  
 J'ai vu la neige & les glaçons  
 Dans le printems couvrir la terre.

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 171

J'ai vu les élémens ravager nos moissons ,  
Et les plus grands fléaux nous déclarer la guerre.

O ciel ! seconde nos desirs ,  
De tous nos maux passés ôte-nous la mémoire.  
Qu'en ces lieux l'abondance amene la victoire ,  
La victoire la paix , & la paix les plaisirs.







## LE TRIOMPHE

DU

## SENTIMENT.



## MESSIEURS ET DAMES.

JE vous ai promis de vous faire part de tous les faits qui viendroient à ma connoissance. Je crois que ce qui touche véritablement le sentiment, a le droit de vous plaire ; & je doute qu'aucune histoire en réunisse plus que la suivante , dont je ne crois devoir ni pouvoir rien passer. Je suivrai le détail que l'on m'en adresse.

J'arrive , m'écrit un ami , d'une maison de campagne où j'ai assisté aux noces de la plus jolie personne que j'aie jamais connue. Elles se sont célébrées avec une pompe digne des circonstances qui les avoient précédées.

L'épouse étoit depuis six ans une femme-de-

chambre aimée & favorisée de la comtesse de... , qui n'a qu'un fils. Ce jeune-homme est doué de mille belles qualités, qui en font, depuis qu'il a contracté le mariage, un seigneur accompli. Sa mère, vous la connoissez, est une femme remplie d'honneur & de probité, qui joint à beaucoup de lumières un esprit au-dessus de tout préjugé. C'est elle-même qui nous a rapporté l'histoire de l'épouse qu'elle vient de donner à son fils. Je dis, donner, & j'ai raison ; puisque , comme vous allez l'entendre , quoique le marquis ait beaucoup de sentiment , sans la grandeur d'ame de sa mère , il n'auroit point accompli ce mariage , qui fait aujourd'hui sa joie & qui assure sa félicité.

Il y a six ans , nous dit cette dame , que je pris à mon service l'aimable Manon que vous voyez. Cette fille étoit née demoiselle : mais étant restée orpheline en bas-âge & sans biens , la considération que j'avois eue pour ses père & mère m'engagea à prendre soin de son éducation. Je lui en donnai une conforme à l'état auquel je la destinois ; me proposant toujours , si elle répondoit à mes espérances , de la récompenser , à ma mort , d'une façon à la remettre en son premier état. Vous sentez à merveille que je l'accoutumai de bonne heure à se familiariser avec la vertu : heureusement ses inclinations l'y portoient. Je ne voyois dans cet

enfant ni dissipation , ni airs évaporés. J'admirois sa beauté seule ; seule elle paroissoit l'ignorer. Sa discrétion que je mis plusieurs fois à l'épreuve, la rendit bientôt dépositaire de toute ma confiance. Telles étoient mes dispositions à l'égard de Manon : son bon naturel lui inspiroit une reconnoissance qui m'enchantoit.

J'avois mon fils avec moi : je n'étois point surprise qu'il regardât ma fille-de-chambre comme une personne dont l'état ne méritoit point son attention. Je remarquois qu'il ne pouvoit entendre louer les charmes de cette belle fille sans témoigner quelque mécontentement. Il combattoit les sentimens de tous ceux qui lui rendoient justice , sans s'écarter cependant du respect qu'il me devoit. Sans trop pénétrer dans la source de ces mouvemens , je n'y voyois qu'une espece de jalousie , inspirée parce que cette fille partageoit mes bontés. Les éloges que je faisois de son mérite , sembloient , à mes yeux , alarmer la tendresse de mon fils. Je ne le voyois point sans peine ; mais cette connoissance augmentoit ma sécurité. J'espérois que cette envie changeroit avec l'âge, ou que l'établissement de cette fille la mettroit hors d'état d'y être trop long-tems exposée.

J'étois dans cette idée , lorsque je fus alarmée par l'air triste & rêveur auquel je vis que Manon s'abandonnoit. Cet état , qui me faisoit peine ,

## DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 175

t depuis un an , quand je me résolus d'en dé-  
rir le sujet. La solitude dans laquelle elle vivoit  
is l'enfance , m'avoit toujours paru conforme  
à goût : elle ne m'étonnoit point , mais je  
perçus alors qu'elle me fuyoit moi-même. Elle  
oit pas plutôt rempli ses fonctions auprès de ma  
onne , qu'elle voloit à sa chambre : j'appris  
le avoit soin d'en retirer la clef. Mon amitié  
n fit la guerre : elle me répondit avec sa dou-  
ordinaire , qu'elle ne prenoit cette précaution  
pour lire en liberté & avec plus d'attention les  
s que je lui prêtois. Je ne soupçonnois point  
re du mystère dans toute sa conduite ; mais  
pouvoir bien démêler le motif de ma curiosité ,  
je résolus , il y a huit jours , de la suivre , lors-  
lle retourneroit à sa chambre.

ar un hasard favorable sans doute à cette fille  
mon fils , non-seulement elle laissa la clef à sa  
e , mais même celle-ci resta entr'ouverte ; je  
arrétai pour examiner ce qu'elle alloit faire.  
courut aussi-tôt à une grande boîte , & en tira  
enfant , le plus joli que l'on puisse voir. Elle lui  
na le sein , sans qu'il jettât le moindre cri : la  
oreté de l'ajustement qui enveloppoit cet inno-  
t , la singularité d'un fait de cette nature , me  
rent dans une telle surprise , que je ne puis en-  
e concevoir comment j'eus à l'instant la force

d'entrer dans la chambre de cette fille. Il ne falloit pas moins que le vif intérêt que je prenois à la charmante Manon, pour l'emporter dans mon ame sur ma juste indignation.

Jugez de notre situation : j'entre, Manon me voit ; elle tombe évanouie , ma colère dispaçoit. Je vole à son secours : je la rappelle à la vie. Elle ouvre ses beaux yeux troublés , deux torrens de larmes inondent mes pieds qu'elle embrasse ; la confusion étouffe ses paroles ! Que sa situation étoit touchante ! Sa beauté , relevée par son attitude, m'avoit presque désarmée : & , je ne crains point de le dire, l'amitié fit seule les frais de la mercenaire qu'elle se vit contrainte d'essuyer. Elle fut dure : le honteux penchant que je lui soupçonnois dictoit mes termes ; & pourtant je ne finis qu'en lui promettant de mettre tout en œuvre pour réparer son honneur, si elle m'avouoit avec franchise quel étoit celui de mes gens auquel elle s'étoit si lâchement abandonnée. Ses larmes redoublèrent alors.

Je ne fais quel trouble s'empara de mon ame : la voix de la nature se faisoit sans doute entendre. Je pris l'enfant , sa beauté me charma : je l'embrassai ; la mère touchée de ce mouvement, s'écria aussi-tôt : « C'en est fait, madame, & je vais tout » confesser ; le sang qui coule dans les veines de

Mon

» mon cher fils, est trop beau pour le désavouer.  
 » Ce n'est point le fruit d'une foiblesse honteuse ;  
 » c'est votre sang , madame , & monsieur votre  
 » fils est son père. Mais hélas ! de quelle façon  
 » l'est-il ? En-vain pendant six mois avoit-il sollicité  
 » ma vertu ? Sermens , présens , promesses même  
 » de m'épouser : rien n'avoit réussi , quand un  
 » jour , m'ayant surprise dans un profond sommeil ,  
 » il me mit en état de ne pouvoir plus lui rien  
 » refuser. Mon réveil suivit ma défaite , & je ne  
 » pouvois plus résister quand je commençai à  
 » pouvoir me défendre. Je ne vous ferai point le  
 » récit de mon désespoir : il fut cependant tel que  
 » monsieur le marquis fut forcé par mes larmes de  
 » me jurer , foi de gentilhomme , de ne plus rien  
 » entreprendre contre mon honneur. Il m'a tenu  
 » parole ; je lui dois cette justice. Il ne cessa ce-  
 » pendant point ses poursuites : je ne pus m'en  
 » mettre à l'abri qu'en le menaçant de vous inf-  
 » truire de ses desseins. Dès-lors, le croiriez-vous ?  
 » L'amour extrême qu'il m'avoit juré se changea  
 » en une haine implacable. Je connus ce dernier  
 » sentiment dans l'instant fatal où j'eus quelque  
 » certitude que mon déshonneur étoit consommé.  
 » Que pouvois-je faire , madame ? Je résolus  
 » de me taire , & de dérober à tout le monde la  
 » connoissance de mon état. J'ai eu tant de bon-

» heur dans ce dessein , que monsieur le marquis  
» même ignore le fruit de sa témérité. En effet,  
» quand je me vis dans cet embarras , je disposai  
» en secret tout ce qui étoit nécessaire pour mes  
» couches : les douleurs me prirent pendant la  
» nuit , je fus enfin délivrée sans peine ; j'accom-  
» modai moi-même mon enfant. Je l'ai mis dans  
» cette boîte ; il s'y est accoutumé en naissant ; le  
» ciel a permis qu'il n'ait jamais crié depuis qu'il  
» a vu le jour. Vous savez avec quel soin je reste  
» auprès de lui , par les momens où je m'éloigne  
» de vous , madame , à qui j'ai tant d'obligations ;  
» & j'admire la providence qui a permis sans  
» doute que j'aie pu oublier aujourd'hui de m'en-  
» fermer comme je le fais ordinairement »

Je trouvai , poursuivit la comtesse , tant de candeur dans le récit de cette aimable fille , que je formai dans l'instant le projet auquel je viens de mettre la dernière main. « Consolerez-vous , lui dis-je , je fais le moyen de constater la naissance de votre fils. Si votre aveu est sincère , rassurez-vous , j'ai des voies certaines pour réparer votre faute. Continuez de vous comporter de même , & ne suivez par la suite que mes conseils. Mais je voudrois savoir quels ont été les sentimens que vous aviez pour mon fils , avant son entre-prise téméraire. Avouez si votre cœur ne s'op-

» posoit point à ses desirs , autant que la vertu.  
 « Je devrois me taire sur ce point , répondit  
 » Manon , si vos ordres , madame , ne m'obligeoient à rompre le silence. Oui , j'aimois mon-  
 » sieur le marquis ; mon cœur me précipitoit vers  
 » lui , quand la sagesse m'ordonnoit de l'éviter.  
 » Ce n'est point sans peine que je m'en éloignois ,  
 » & ma fuite bleffoit mon amour. Je ne dois rien  
 » vous déguiser , quoique je ne doive jamais me  
 » flatter de l'espoir de le posséder. Je vous avoue  
 » ma foiblesse , mon cœur est encore tout à lui ;  
 » l'éloignement qu'il me marque depuis ma défaite ,  
 » est un poison cruel qui filtre lentement dans mes  
 » veines , & qui me mene infailliblement au tom-  
 » beau. J'y descendrois sans regret , sans ce fils in-  
 » fortuné qui réclame mes secours. Mon respect  
 » pour vous , madame , vos bontés , ce que vous  
 » êtes , le rang de monsieur votre fils , ce que je  
 » suis ; tout borne mon ambition , sans altérer ma  
 » tendresse. »

Je n'eus pas la force d'en entendre davantage ;  
 continua la comtesse. Je me retirai dans mon ap-  
 partement sans pouvoir ajouter de nouvelles con-  
 solations à cette malheureuse. Si cette circonstance  
 qui fit verser des larmes , je ne pus retenir les  
 larmes : mon projet me demandoit quelques ré-  
 flexions.



Je commençois à-peine à y rêver, quand le marquis se présenta : il avoit un visage de contentement dont je cherchois le motif. Il m'avoit paru jusqu'à cet instant dévoré d'une mélancolie secrète dont je ne pouvois démêler la source. Il me parla avec son respect ordinaire, & m'apprit qu'il venoit de faire connoissance avec la plus aimable demoiselle qu'on pût voir ; qu'il ne doutoit pas que ses parens ne fussent charmés de souscrire à l'envie qu'il avoit de l'épouser, si j'y voulois consentir. Je reçus cette confidence avec un sourire assez froid, & je remis après le souper à l'instruire de mes intentions à ce sujet : il se retira.

Dès que mon fils fut sorti, je fis venir Manon : je lui ordonnai de se rendre dans mon cabinet avec son fils, & d'apporter cet enfant dans la boîte qui lui servoit de berceau, & que là elle attendit mes nouveaux ordres. Nous nous mîmes à table, moi & mon fils ; il n'osoit se livrer à toute sa joie, mon air sérieux le contraignoit. Notre repas fut court : je me levai & je passai dans l'appartement avec le marquis. Je défendis qu'on vînt nous interrompre ; ces précautions interdirent notre amant, il n'osa parler. J'entamai l'entretien par diverses questions sur le nom & le bien de la demoiselle qu'il vouloit épouser, & sur la date de sa passion. Ses réponses se sentirent de son premier embarras.

« Vous me connoissez , mon fils , lui dis-je : je ne trouve point mauvais que vous formiez un projet d'établissement ; tout ce que vous m'avez dit me satisfait. Mais je voudrois savoir si la personne que vous vous proposez d'épouser a eu votre première inclination , & si nulle demoiselle n'a eu avant elle touché votre ame , soit par ses traits , soit par son mérite. »

A ces mots , le marquis rougit sans me répondre. « Vous savez ma tendresse pour vous , continuai-je ; parlez-moi avec confiance ? Que vous êtes pressante , madame ! me répondit-il. Auriez-vous lu dans mon cœur des sentimens que j'ado- rois il y a un an ? ... Non , vous les ignorez , & je dois m'en flatter ; car , loin de les approuver , vous rougiriez des feux qui m'avoient embrâsé. »

« Mais quoi ! insistai-je , cette personne man- quoit-elle de naissance , de biens ou de mérite ? Cette fille charmante n'a point de biens , reprit-il , mais elle a mille fois plus de vertu que de naissance. Sa sagesse m'a confondu , madame ; & c'est elle seule qui a pu changer l'amour le plus violent en la haine la plus forte. »

« Comment , mon fils ! m'écriai-je , la sagesse dans une fille vous porte à la haïr ! Sont-ce donc-là les fruits de l'éducation que je vous ai

» donnée ? Où sont ces sentimens d'honneur &  
» de probité que j'ai pris tant de peine à vous  
» inculquer ? Dois-je reconnoître le marquis de....  
» à cette façon de penser ? Mais allons plus avant ;  
» j'exige de vous que vous me détailliez tout ce  
» fait ; il mérite attention : poursuivez. »

Le froid qui accompagna mon discours, & l'air impérieux dont je me servis, parurent le saisir. Il m'exposa alors la vive passion qu'il avoit eue pour Manon, le desir qu'il avoit eu de l'épouser ; mais que le défaut de bien l'avoit seul arrêté. Je lui fis sentir que le sort l'avoit assez favorisé de ce côté, pour fermer l'oreille à l'intérêt ; que la vertu d'ailleurs étoit préférable à toutes les richesses. Après cette utile interruption, il me déclara qu'il se seroit alors estimé très-heureux s'il avoit pu prévoir ma généreuse façon de penser : cette idée m'auroit, dit-il, épargné un crime.... Un crime ! repris-je, quel pourroit-il être ? Poursuivez.

Ce fut au milieu des plus vifs remords, qui faisoient l'éloge de la charmante Manon, qu'il me rendit toute l'histoire de son amour, de ses effets, & de sa haine pour cette aimable fille. Son récit s'accordoit avec celui que m'avoit fait son amante. Il m'ajouta qu'une fausse clef, dont il s'étoit muni, l'avoit mis dans le cas d'en jouir dans les bras du sommeil ; qu'il en triomphoit pour la seconde fois,

lorsqu'elle s'éveilla. Il me peignit des couleurs les plus vives le désespoir de cette innocente en s'échappant de ses bras, la fureur avec laquelle elle s'étoit jettée sur son épée : il me dit qu'elle s'étoit blessée au-dessous du sein, quelque diligence qu'il eût apportée pour arrêter ses transports. » La  
 » quantité de sang que sa blessure lui fit perdre,  
 » me dit-il, me donna le loisir de la panser & de  
 » la remettre au lit. Je tâchai alors de la fléchir  
 » par mes promesses, mais je ne parvins à la  
 » tranquilliser qu'en lui promettant, par les sermens  
 » les plus affreux, de ne jamais attenter à sa ver-  
 » tu. » La suite de son discours se rapportoit à celui de cette généreuse fille. « Je ne suis, pour-  
 » suivit-il, débarrassé de remords à ce sujet, que  
 » depuis que j'ai pris un nouvel engagement. Mon  
 » crime est secret, il n'a point eu de suites flétris-  
 » santes pour l'objet de ma passion ; ainsi rien ne  
 » m'empêche, madame, de me livrer tout entier  
 » à mon penchant. Daignez y consentir, & mon  
 » bonheur est parfait.

» Votre félicité, mon fils, fera toujours la  
 » mienne, lui dis-je ; mais il faut pour cela qu'elle  
 » ait pour base la probité & l'honneur. Ne croyez-  
 » vous donc rien devoir à cette beauté contre  
 » laquelle vous avez commis un attentat, dont  
 » le plus abandonné des hommes devoit avoir

» horreur ? Etes-vous sûr , marquis , qu'une témé-  
» rité , si peu ménagée , n'ait point eu un fruit  
» funeste ? Eh ! si malheureusement elle en avoit  
» produit , vous en'êtes-vous informé ? En prenant  
» ces éclairciffemens , si vous en découvrez , que  
» deviendra-t-il , quand vous épouserez celle dont  
» votre cœur paroît maintenant épris ? Il sera  
» votre sang , devra-t-il en rougir ? »

Le marquis pétrifié , n'osoit ouvrir la bouche ,  
quand d'une voix forte j'ordonnai à Manon d'en-  
trer , & d'apporter avec elle la boîte dont elle  
étoit chargée. Cette infortunée parut d'un air aussi  
timide que je semblois irritée. Je pris à l'instant la  
boîte de sa main tremblante , & la présentant à  
mon fils : Tenez , mon fils , lui dis-je , voilà le  
présent que je destine à celle que vous prétendez  
épouser. Quelle fut ma surprise ! L'enfant alors  
cria pour la première fois. J'ouvris la boîte , j'en  
tirai mon petit-fils , je le donnai à son père , en  
lui disant : Il est à vous , faites-enforce de l'ap-  
paîser.

Imaginez-vous quelle scène pour le pauvre mar-  
quis. Surpris , saisi , terrassé , ce spectacle le fit  
tomber à la renverse. Manon , dont la tendresse  
n'avoit plus besoin de se contraindre , se jette aussitôt  
à mes pieds. « Ah ! de grace , madame , me  
» dit-elle , épargnez à monsieur votre fils des

» objets qu'il ne peut que détester. Vous êtes  
 » mère, oubliez, pardonnez-lui sa faute; mes lar-  
 » mes vous en conjurent. Permettez que je me  
 » retire: ignorée de tout le monde, je mettrai tous  
 » mes soins à gagner par mon travail du pain à  
 » cet infortuné. »

Cette adorable fille faisoit un mouvement pour  
 sortir, quand le marquis, revenu à lui-même, &  
 rendu à l'amour, à l'honneur, au devoir, s'écria :  
 « Non, non, charmante Manon, vous ne quitte-  
 » rez point ces lieux; c'est de moi que cet enfant  
 » doit recevoir le soutien des jours que je lui ai  
 » donnés. Je le reconnois, il est à moi, je l'a-  
 » voue; mes traits qu'il porte me l'enseignent, &  
 » plus que tout cela, la nature se fait entendre à  
 » mon cœur; elle me persuade que c'est le fruit  
 » de ma témérité; je ne dois rien ménager pour  
 » la réparer. Oui, je veux & venger votre gloire  
 » blessée, & pourvoir au sort & à la subsistance  
 » de mon fils.

« Cet aveu est-il sincère, mon fils? lui dis-je.  
 » Du moins je vous déclare que c'est à ce seul  
 » prix que vous pouvez recouvrer mon estime &  
 » prétendre à ma tendresse. Je vous parle en mère  
 » justement irritée, mais qui ne demande qu'à  
 » vous rendre son affection. Vous saviez que j'ai-  
 » mois cette fille, & quand vous n'auriez pas eu

» d'égards pour la maison dont elle sort , votre  
» respect pour moi devoit contraindre vos desirs.  
» Aviez - vous donc oublié quelle main la proté-  
» geoit ? Elle marchoit sous mes ailes , ne deviez-  
» vous pas être son protecteur ? Et si tout autre  
» eût été capable d'un pareil attentat , ce seroit à  
» vous que je devrois m'adresser aujourd'hui pour  
» être son défenseur , & votre bras devoit me  
» répondre de sa vengeance. Est-ce là votre con-  
» duite , mon fils ? Quels doivent être mes senti-  
» mens à votre égard ? Réfléchissez , je vous en  
» laisse le tems. Que la raison & l'équité vous  
» déterminent à ne me pas forcer de rougir en  
» vous avouant pour mon fils. »

Le marquis fondant en larmes , se jetta à mes  
pieds : « De grace , me dit-il , madame , daignez  
» oublier mes erreurs , mon repentir est digne de  
» votre indulgence. Ordonnez de mon sort , j'y  
» souscris sans réplique. Non , lui répondis-je en  
» colère , ce n'est pas moi qui dois en décider :  
» interrogez vos sentimens ; parlez alors , sans que  
» mon autorité vous contraigne ; & faites - nous  
» connoître si mon amitié vous est due , en me  
» prouvant que l'amour renaît par les conseils de  
» l'honneur. »

Le marquis se leve à l'instant , & se précipitant  
au cou de Manon : « Oui , madame , me dit-il ,

» j'adorerai toute ma vie cette aimable personne :  
 » elle eut mes premiers sentimens , ils lui étoient  
 » dus alors ; ses droits sont encore aujourd'hui  
 » plus légitimes : je vois avec plaisir qu'elle re-  
 » prend le même empire sur mon cœur. Consen-  
 » tez-y , madame , je vous en conjure , je lui donne  
 » & mon ame & ma main. »

Quelle attendrissante situation ! Manon ne put la soutenir : elle tomba évanouie dans les bras de son amant. Je m'en apperçus la première. » Voyez ,  
 » marquis , sa sensibilité , lui dis-je , connoissez-y  
 » sa tendresse. Ah ! madame , reprit à l'instant le  
 » marquis , votre consentement & son aveu vont  
 » faire mon bonheur , si je suis encore digne de  
 » les obtenir. »

Je ne pus retenir ma joie , je retrouvais mon fils : je l'embrassai tendrement , je mêlai mes larmes aux siennes. « Je souscris à vos desirs , lui disoit ma  
 » tendresse : ils sont justes , & la même équité vous  
 » rend mon amour & mon admiration. »

Si mon fils ne put alors me marquer toute l'étendue de sa reconnaissance , c'est qu'il s'aperçut que son amante avoit besoin d'un secours pressant. Nous ne pouvions appeler personne : il étoit trop important que cette scène demeurât secrète encore pendant quelque tems. Nous lui donnâmes tous les secours que nous pûmes imaginer , ils furent long-



tems inutiles : nous doutâmes de sa vie pendant quelque instans. Son amant inconsolable donnoit toutes les marques du désespoir le plus sincère ; & je dois lui rendre cette justice ; car il m'a avoué depuis, qu'il étoit résolu de se tuer de son épée si sa chère Manon lui étoit enlevée. Nous doutions toujours de notre succès ; mais, grand dieu ! quelle est la force de la nature ! L'enfant crie : Manon, insensible jusques-là à tous les efforts de l'art, ouvre les yeux, tend les bras, & demande qu'on lui apporte son cher fils.

Le marquis vole aussi-tôt à la boîte ; il prend cet enfant, le couvre de ses caresses, il le baigne de ses larmes, il l'apporte à sa mère en lui adressant ces paroles qui me pénétrèrent : « Vivez, » vivez, chère Manon, vivez pour assurer le sort » de cet infortuné, en consommant le bonheur de » son père. Pardonnez, au dernier des coupables, » des fureurs causées par un amour dont la viva- » cité a seule occasionné l'indiscrétion. Oui, je » n'ose vous demander autre chose que de ne » point haïr celui qui ne cessera jamais de vous » aimer. Vous haïr ! reprit cette aimable fille, à » dieu ne plaise ! J'ai dû préférer la vertu au bon- » heur de vous plaire : la sagesse pouvoit seule » mettre alors des bornes à ce que l'amour me » demandoit en votre faveur. »

Mon fils, sûr du cœur de sa maîtresse, me pria alors avec les plus vives instances de presser son hymen. Tout ce qu'il avoit vu l'enchantoit; mais je ne puis exprimer les transports auxquels il se livra, quand je lui appris la façon dont j'avois découvert ce mystère, la discrétion de cette fille & sa tendresse pour son fils. Ces deux amans ne pouvoient cesser de s'embrasser : s'ils se séparoient, c'étoit pour se jeter à mes genoux, y exprimer leur reconnoissance : tout peignoit leur satisfaction & leur ravissement.

Dès que cette scène a été finie aussi heureusement, j'ai envoyé le marquis remercier les parens de la demoiselle qu'il se disposoit à épouser, & j'ai tout arrangé pour assurer sa félicité en couronnant ses desirs. Depuis huit jours je tiens cette affaire secrète. J'ai eu l'honneur de vous faire inviter pour partager ma joie & le contentement de nos futurs époux.

La comtesse de... termina son récit de cette manière, & toute la compagnie la remercia : chacun donna de justes éloges à la conduite de Manon. Cette demoiselle, que l'on doit appeller maintenant la marquise de... ne laissa pas échapper cette occasion de renouveler à sa belle-mère les sentimens de reconnoissance qu'elle conserveroit toute sa vie pour les bontés dont elle l'honoroit. On fut

ensuite à l'église : nos époux y furent unis avec la magnificence convenable au rang du marquis. Pendant les quinze jours qui ont suivi cette solennité, les plaisirs n'ont cessé de se succéder : la tendresse des nouveaux mariés ne peut s'exprimer. Je ne quitte cette société charmante que pour vous faire partager ma surprise, ma satisfaction & ma joie.

Je crois qu'à la relation de mon ami, je ne dois rien ajouter. Qu'il me suffise de remarquer que le sentiment est satisfait, & que c'est de lui que naît l'amour vrai, sincère & délicat : & si la lecture que je viens de vous faire a pu réveiller la sensibilité de vos ames, comme elle a excité la mienne, je suis content, & je me félicite d'avoir parlé.





# DES HOMMES

ET DE

LEURS DIFFÉRENS

CARACTÈRES.

---

A ne considérer les hommes que par leurs qualités apparentes, rien ne me semble plus digne d'estime & d'éloge. Ils sont affables, ouverts, fideles, défintéressés, careffans, tendres, généreux & bons amis. Il y même une contrée dans le monde où ils excellent en vertu, en politesse & en savoir-vivre. On ne voit-là aucun de ces vices qui, par-tout ailleurs, dégoûtent le la société, & qui la font craindre. Tout y est serein, l'air, les ajustemens, le langage & les manières. Les femmes y sont fidelles à leurs maris, & les maris à leurs femmes. Ils sont tendres & respectueux envers le sexe, & pour leurs enfans : dévoués au mérite, à la vertu, à la religion & à la grandeur du prince. Le mal est que de si belles

choses ne sont qu'au dehors, & que la plupart ont encore plus de quoi rebuter un bon esprit, que de flatteuses apparences qui trompent.

Les hommes sont comme ces arbres dont on ne connoît bien la vertu qu'en les dépouillant de leur écorce. Il y en a dont l'écorce est bien amère ; mais en récompense le dedans est quelquefois plein de douceur. D'autres ne sont doux que par le dehors, le dedans est plein d'amertume ; & la plupart des femmes leur ressemblent. Ce sont des moutons, à en juger par l'extérieur, & des mégères au-dedans, & dans leur domestique. Ces premiers hommes sont comme ces médicamens amers à la bouche & utiles à la santé ; les autres sont de la nature de ces poisons agréables, qui envoient un homme dans l'autre monde, en lui donnant du plaisir.

Ce que l'on appelle dans le monde un homme d'esprit, c'est un homme qui ne fait ni la fable, ni l'histoire, ni les anciens, mais qui connoît les gens de son tems, qui fait conter, qui est sans naissance, sans éducation, sans mœurs, sans politesse & sans savoir-vivre ; mais il a su faire, ou il fait sa fortune ; il fait, en un mot, s'approprier habilement, par toutes sortes de voies, le bien d'autrui. Voilà les hommes que l'on recherche, que l'on estime, & à qui toutes les mères veulent donner leurs filles en mariage.

Il y a des gens qui sont riches, qui ont du crédit, de la jeunesse, de la santé : rien ne leur manque que du mérite & de la vertu. Mais que leur importe d'en avoir ? ils ont le plaisir de s'en croire tout autant qu'ils veulent, & personne n'ose les contredire & les détromper : cela suffit pour le bonheur d'un sot. Il y a même bien des gens d'esprit qui s'en contentent.

D'autres sont si pleins d'eux-mêmes que personne n'y peut entrer : ils sont au monde pour eux seuls. Ils s'aiment, s'estiment & s'entretiennent seuls : ils viennent seuls au monde, & ils en sortent de même.

Il y en a, au contraire, qui sont si remplis des autres, qu'ils ne sont pas un seul instant de leur vie avec eux-mêmes. Ils mangent, boivent, dorment, parlent & habitent avec tout le monde, excepté avec eux. Ils sont par-tout, & ne sont nulle part; ils savent tout, & ne savent rien. Ils vivent longtemps dans cette ignorance, & meurent sans l'avoir appris. C'est de ces gens-là, sur-tout, dont on peut dire qu'ils ne savent jamais quand ils meurent, tant ils connoissent peu quand ils vivent.

La méthode la plus ordinaire des jeunes-gens qui ne savent pas se décider par eux-mêmes, est de demander d'abord l'avis d'un ami, & de le suivre pendant quelque tems ; ils en consultent ensuite un autre,

puis un troisième : ils sont toujours inquiets , toujours indécis. Il est cependant assuré que ces variations conduisent à prendre un plus mauvais parti. Le monde pourra vous dire que vous n'êtes pas propre pour certains emplois ; mais n'y faites aucune attention. Quel que soit l'état auquel vous vous décidiez , vous y ferez propre à force de persévérance & d'assiduité : il sera votre ressource dans la jeunesse , & votre consolation dans l'âge avancé.

Il ne faut que des talens fort ordinaires pour apprendre la partie utile de chaque profession ; & même si l'esprit étoit contrebalancé par un peu de stupidité , cela pourroit servir. Une habileté commune a toujours mieux réussi que les grands talens.

Savoir une seule profession , c'est assez pour un homme , & cela est bientôt appris , quoiqu'en disent les maîtres. Bornez-vous donc à un travail utile ; car si vous vous appliquez à deux choses à-la-fois , vous ne trouverez pas à vous occuper.

Il y a deux extrémités à éviter quand on a quelque talent : l'empressement de se produire & l'affectation de se cacher. Un honnête-homme ne se pique de rien : il attend & ne prévient jamais les occasions de faire voir ce qu'il est ou ce qu'il fait ; il ne se sert pas même de toutes les occasions de se montrer. Il attend , pour répondre , qu'il soit interrogé : il avoue , sans honte , qu'il ignore ce qu'il

ne fait pas , & il ne dit jamais que ce qu'il peut faire.

S'il faut avoir du mérite pour connoître le mérite , il en faut bien plus pour l'imiter. Dès qu'un homme passe pour avoir beaucoup de mérite , tout le monde veut l'imiter ; mais chacun n'imité , dans ce qui compose le mérite d'un autre , que ce qu'il en peut concevoir. Ceux qui imitoient la mauvaise grace avec laquelle Alexandre portoit la tête , s'entenoient-là , parce qu'ils n'avoient pas l'esprit d'aller plus loin.

Quand on veut imiter quelqu'un , on le prend par où l'on peut. Comme l'extérieur est ce qui frappe les yeux , c'est ce que l'on imite d'abord , & ce qu'on imite toujours ; & souvent c'est tout ce que l'on imite en lui. On croit avoir son mérite quand on marche ou que l'on parle comme lui. Les uns prennent de lui la manière de s'habiller ; les autres , sa démarche ; d'autres , le son de sa voix : il y en a fort peu qui aillent au-delà.

Je connois des gens qui se fâchent tout de bon , lorsqu'ils voient faire à d'autres ce qu'ils ne font pas : & j'en connois qui se fâchent , au contraire , que d'autres fassent ce qu'ils font. C'est la même vanité qui fait tout imiter aux uns , & ne rien imiter aux autres.

On croit qu'il y a bien plus de gloire à se distinguer



d'un homme, en l'imitant, qu'en ne l'imitant pas ; c'est le vaincre par ses propres armes. C'est peut-être pour cela que le nombre de ceux qui imitent tout, est plus grand que celui de ceux qui n'imitent rien.

Le premier desir que l'on a, quand on voit pour la première fois un homme de mérite, c'est de le connoître ; & le moyen de ne lui en pas trouver autant que le premier jour, c'est de le fréquenter.

Il y a peu de grands hommes de près : il faut les voir d'un peu loin, & l'on ne voit guère de mérite à l'épreuve de la familiarité. Dans les petites villes, dans les communautés, dans les ménages, on ne s'aime point, par la raison qu'on se voit trop souvent.

Je connois deux hommes à Paris, qui étoient amis depuis dix ans : ils se voyoient souvent, & toujours avec plaisir. Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit de demeurer dans des maisons séparées : ils prirent le parti de demeurer ensemble, & à-peine y ont-ils pu passer deux mois, il a fallu se séparer.

La présence définit plus qu'elle n'unit ; un peu d'éloignement est bon à l'estime & à l'amitié : car il est difficile de se plaire toujours les uns aux autres, quand on se voit à toutes les heures du jour.

soit à bon compte, celui de médire : aussi , presque tout le monde se le donne , & il y en a qui le portent si loin , qu'ils médisent d'eux , quand ils n'ont plus rien à dire des autres.

On voit des hommes d'un bon caractère , que de fausses maximes & de petits scrupules gâtent & mettent infiniment au-dessous d'eux. Mystérieux pour des bagatelles , on diroit , à les voir agir , que leur vie est un tissu de crimes , tant ils prennent soin de se cacher. On veut les deviner , & c'est ce qu'ils craignent , de sorte qu'on les devine presque toujours mal. Ils auroient plutôt fait de se laisser voir tels qu'ils sont ; car on se montre toujours par quelque endroit , quoiqu'on fasse ; mais ils auroient peur d'y perdre , & ils perdent tout en ne se montrant point. Un train de vie simple , uni & sans artifice , fait plus d'honneur , & se remarque moins ; mais la plupart des hommes aiment encore mieux être soupçonnés , & qu'on les regarde.

D'autres , sont comme cachés par eux-mêmes : une naissance obscure , une fortune médiocre , une figure contrefaite , tout contribue , jusqu'à leur mérite , à les ensevelir. Ils ne parlent , ils n'écrivent & ils n'agissent point , ils ne se mêlent de rien. Quelquefois le hasard les déceit malgré eux , & malgré toutes les précautions que leur modestie leur a fait prendre ; mais je le répète , c'est un hasard :

peu de personnes sont exposées à ce chagrin. Les occasions d'en faire de cette nature , sont même rares ; & quand elles se présentent, vous ne trouvez que de bons esprits qui ne veulent chagriner personne.

Difons la vérité : peu de gens ont du mérite, & sont assez modestes pour se cacher. De tous ceux qui en ont, & qui ne s'ingèrent de rien , qui ne parlent ou qui n'écrivent pas , les uns s'en abstiennent par vertu , les autres s'en défendent par politique ; & quelques autres , par raison. Mais il y a si peu de raison dans l'homme, que , presque tout le monde parle & agit sans en avoir.

Pour définir certains caractères, c'est bien le plus souvent l'ouvrage du hasard ; ce n'est ni la bonté, ni l'orgueil , ni la fierté , ni la bêtise qui les forme. Ils sont si enveloppés, & en même tems par-tout si fort les mêmes ; que l'on ne sauroit dire que telle chose leur convienne plutôt qu'une autre. Semblables à ces composés , dont les alliages sont si parfaits qu'on ne fait ni les nommer, ni dire ce qu'ils sont, on a plutôt fait de les abandonner à eux-mêmes, & de dire ce qu'ils ne sont pas.

On ne sauroit dire aussi de quelques autres, ce qu'ils ne sont point, tant ils sont universels : ils se mêlent en même tems de tant de choses à-la-fois, qu'on seroit embarrassé de dire au juste ce qu'ils sont.

Il me vient une idée sur la mort. A combien de choses ne mourons-nous pas dans le cours de notre vie, & même dans un seul jour ? Nous mourons aux usages, aux coutumes, aux plaisirs, aux attachemens, à nos sentimens, & à la mort même. En vérité, l'on devroit bien savoir mourir ! mais c'est une science abstraite de laquelle on détourne les yeux : il est même dangereux d'en parler à certaines gens. Après tout, qu'est-il tant besoin qu'on leur en parle ? Ceux qui ne pensent point à la mort, se trouvent, au bout du compte, aussi savans que ceux qui l'ont étudiée toute la vie : car, en un sens, tout le monde meurt de la même manière. Reprenons notre matière ; ces réflexions sont trop désagréables & bien tristes : tout ce qui ramène les hommes à leur état & à leur destruction, ne fauroit leur faire plaisir.

Il y a des gens dans le monde, que l'on méprise, de qui l'on médit, & contre lesquels on est comme en usage de crier : ce sont des fripons, des voleurs, des gens de néant, des scélérats. Ils le savent & se l'entendent dire sans répondre un seul mot. Semblables à ces gros dogues qui ne daignent pas seulement tourner la tête, ils laissent aboyer les petits chiens, & poursuivent leur chemin. Quand ils l'ont fait, tout le monde vient les chercher : alors ils parlent, & quelquefois si haut qu'ils font taire ceux

qui les environnent. On est alors trop heureux de les connoître, de les avoir pour patrons, d'être de leurs amis, de s'asseoir à leur table, & de partager leurs plaisirs ; le comble de la fortune est d'entrer dans leur alliance. De tous ceux qui méprisent & blâment ces sortes de gens, qui déclament, jurent & pestent contre leurs injustices ; pas un, dans une occasion qui les mettroit à la place de ces hommes pervers, ne se trouveroit assez de vertu pour faire mieux. Il est ordinaire aux hommes de blâmer la conduite de ceux qui s'élèvent, & de souhaiter pouvoir faire de même, au hasard d'être blâmés.

Je le répète encore une fois, qu'on ne s'ennuie pas de me l'entendre dire : c'est par lâcheté que l'on blâme la conduite de ceux qui s'élèvent par leur industrie. Il est ordinaire à presque tout le monde d'envier leur bonheur & leur fortune, d'en souhaiter une pareille, & de ne rien faire pour y parvenir. L'on ne peut rien acquérir sans peine ; sur-tout dans un siècle où quantité de gens de mérite s'en donnent quelquefois de très-grandes, sans rien gagner. J'avoue qu'il y a une bonne & une mauvaise destinée qui met de la différence entre les hommes ; mais il y en a peu qui soient hors d'état de se faire un établissement tel qu'ils devroient le desirer, ou du moins, meilleur que celui où ils sont. La plupart des malheureux & des fortunés sont les

artisans de leur fortune ou de leur malheur. Tout consiste à bien connoître son état, & à quoi l'on est propre. De manière, me dira quelqu'un, qu'il n'y aura plus qu'à vouloir pour s'élever ou jouir d'un meilleur sort. Je l'avoue à ma honte, pour couper court aux reproches que l'on pourroit me faire à moi-même : mais quantité de personnes veulent & ont besoin d'un autre qui agisse pour eux.

Il y a des hommes qui doivent plus à la bonne opinion que l'on a d'eux, qu'à leur propre mérite. Il y en a d'autres qui doivent tout à leur amour-propre, & ils lui doivent tant, qu'il leur tient lieu de tout le monde.

On dit d'un sot, qui se connoît : C'est un bon-homme ; la médifance ne va pas plus loin. Il semble qu'on ait de la peine à insulter un homme que l'on voit se rendre justice. Cette retenue vient-elle de la bonté des hommes, ou ne sont-ils retenus & modérés que parce que personne ne contredit leur opinion ? Cela n'est pas fort difficile à démêler. A en juger par le cœur humain, tant que rien ne pique notre jalousie & notre amour-propre, & que tout sert, au contraire, à le flatter, nous aimons & nous ménageons ce qui l'entretient : de-là, cette inclination pour les bonnes-gens, cette confiance que l'on prend en eux, cette indulgence & cette discrétion que l'on a pour leurs défauts ; & en un

mot, toute la bonté qu'on leur témoigne. La plupart de nos vertus ne sont que des vices déguisés, qui nous font méconnoître aux autres, & souvent à nous-mêmes.

Rien, au contraire, n'est plus insupportable & ne révolte tant l'amour-propre, qu'un sot qui se croit du mérite. C'est un monstre en fait de bête : il est inquiet, décifif, présumptueux, plein de lui-même. Avec tous les ridicules que lui donne sa vanité, je m'étonne qu'elle ne lui ôte celui de croire que l'on s'entretienne de lui & qu'on en parle.

Il y a des hommes qui par eux-mêmes sont naturellement cachés; ils n'ont ni fortune, ni naissance, ni protecteurs, & ils ont trop de mérite pour aller loin. Un naturel timide & un peu de vertu les dérobent au public & à eux-mêmes.

Enfin, de tous les caractères que l'on peut peindre, il n'y en a point qui n'ait deux faces, & peut-être trois : tous les hommes sont comme ces étoffes changeantes qui ont un envers & un endroit. On peut les prendre en divers sens, d'où dépendent presque toujours les différens jugemens que l'on en porte. Les uns, les regardent obliquement ou de côté, & ne les voient qu'à-demi; d'autres, les voient de travers, & ne les voient jamais bien : il y en a à qui ils échappent pour les considérer de trop près. Il faut les prendre dans certains points-de-vue, & à diverses

**DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 205**  
reprises, pour les attraper. Ce n'est pas l'étude d'un  
jour ni d'une année; il y faut employer sa vie, & la  
plus longue même, n'y suffit pas. Comment suffiroit-  
elle, à plus forte raison, pour connoître un sexe  
que l'on ne peut deviner & définir.







DES FEMMES  
*ET DE*  
LEURS CARACTÈRES.



SAVOIR les femmes par-cœur : la belle phrase ! & que c'est dire bien des choses en peu de mots ! Nul homme ne peut se vanter de posséder à fond cette science ; il y faut de la pratique & de l'usage. Essayons néanmoins d'en déchiffrer quelque chose : à force de parler, on rencontre quelquefois.

Que dire des femmes ? La matière pourroit-elle manquer ? Leur langue seule fourniroit de quoi former une nombreuse bibliothèque. Comment se taire, tant qu'elles parleront à tort & à travers de tout le monde ? Mais comment se faire entendre, si elles ne se taisent ? Personne n'a encore su trouver l'infailible & rare secret de les guérir de la médifance.

Si je parle d'elles, il faut opter : de mentir ou

de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu, dans cette alternative, que de ne rien dire. Il est aussi difficile de dire beaucoup de bien de la plupart, sans mentir, que de dire la vérité sur leur chapitre, sans les offenser. Que faire? Il faut les servir à leur mode & à plat couvert; dire d'elles tout ce qu'elles ne font pas, & agir toujours par rapport à ce qu'elles font, & comme on les connoît. Il y a moins de risque à déguiser ainsi ses sentimens sous le masque d'une honnêteté apparente, d'usage, & souvent de nécessité, que de trop parler d'un sexe dont tout le mérite ne consiste quelquefois qu'à n'être pas connu.

Que l'on ne me prenne point à partie de ce que je viens d'écrire; j'ai, pour garant, l'expérience de quantité de maris, & celle de la plupart des amans. Personne n'est plus prévenu que moi en faveur du beau sexe, & je ne puis en donner une meilleure preuve, que d'avouer sincèrement que j'en fais plus de cas que des hommes, en qui je trouve moins de vertus qu'elles n'en ont. Les préventions ont presque toujours été la cause du bien & du mal que l'on a dit d'elles : l'on a rarement jugé des femmes par elles-mêmes. De tous ceux qui en sont bien reçus, une partie en dit du mal, & l'autre en pense. L'amour-propre de ceux qu'elles ont rebutés ne leur permet pas d'en dire du bien; de sorte que,

par malignité ou par ingratitude , presque tout le monde en parle mal.

Une honnête-femme qui se sent indignée de cette injustice , aime la retraite , se retire du monde & du commerce des hommes , où toute sa vertu ne sauroit la mettre à couvert de la médifance , ni la faire estimer tout ce qu'elle vaut. C'est d'elle de qui l'on dit ordinairement : C'est une sauvage ; & le monde , qui le dit ainsi , a raison de la trouver sauvage , de n'avoir pu s'accommoder à une chose aussi commune , dans le monde , que la médifance , à laquelle tant de femmes se font , aux dépens même de leur honneur.

Mais ce n'est pas toujours la crainte de la médifance qui fait que les femmes se retirent ; c'est souvent la honte d'y avoir donné lieu , ou de ne le pouvoir faire encore : & sans ces deux motifs , combien d'autres les engagent à se retirer ! Celle-là fuit le monde , parce qu'elle ne peut y paroître avec honneur ; celle-ci , pour ne vouloir céder à personne. Cette autre fuit le monde , qui a commencé de la quitter ; & celle-là , pour prévenir ce qui est arrivé à cette dernière. Celle-ci se cache de honte de montrer un vieux visage auquel les jeunes-gens ne rient plus ; & celle-là se tient chez elle pour y trouver son attachement. La vertu est rarement le motif qui détermine les femmes à se retirer du monde ;

monde; mais elle sert presque toujours de prétexte à une infinité de retraites.

Pour tout dire, les hommes qui ont trouvé les femmes faciles, en ont dit du mal : les femmes qui ont reconnu que les hommes étoient méchans & indiscrets, sont devenues réservées; mais il n'étoit plus tems. Les hommes avoient commencé de les connoître & d'en médire; quand ils ont voulu revenir auprès d'elles, elles les ont rebutés, & ils se sont vengés de leurs mépris par d'autres débauches: elles ont fait des réflexions dans la fuite, & lorsqu'ils alloient se passer d'elles, elles ont couru après, & se sont cassé le nez à les suivre.

Avouons-le de bonne-foi : les hommes ne sont au-dessus de quelques femmes que par la différence de leur état. Elles ont encore de plus qu'eux les vertus modestes, bien plus difficiles à pratiquer que celles qui font du bruit & qui ont de l'éclat. Tente-t-on un homme comme une femme? S'avise-t-on de lui rendre des visites, de lui parler d'amour & de sa beauté, d'exagérer son mérite & ce que l'on souffre pour lui, de faire valoir, en un mot, tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait? Les spectacles, la musique, les promenades, la magnificence, les repas, les présens, les assiduités, les caresses, les larmes, les sentimens; que n'emploie-t-on pas pour séduire les femmes, & leur faire oublier un

seul moment ce qu'elles doivent à elles & à leurs époux ? Si elles succombent à la fin à tant de pièges & de poursuites , que ne pensera-t-on pas des hommes qui en sont cause , & qui dès le premier jour qu'ils les voient, forment le dessein de les corrompre, s'obstinent à les persécuter, & se font un mérite de leur victoire ?

La vaine gloire, la vanité, les besoins de la vie, les vices même produisent & entretiennent souvent la plupart des vertus que l'on remarque dans les hommes : ils ne font rien que tout le monde ne le sache & ne l'admire. En vérité, il leur est honteux de voir à des femmes beaucoup plus de courage, de fermeté, de patience, de modération, de modestie, d'application aux devoirs de leur état; &, en un mot, plus de vertus qu'ils n'en ont. Si la nature & la facilité de leurs emplois contribuent à les rendre telles, elles ont encore sur nous cet avantage, d'être d'une condition plus heureuse; mais si de notre aveu elles sont de la moindre, & que nous voulions avoir la préférence & le premier rang, combien sommes-nous plus foibles qu'elles !

Un homme qui a travaillé six heures par jour, souvent par force, & presque toujours avec quelque sorte d'honneur ou d'utilité, sort, se promène, joue, voit des femmes, se ménage des intrigues, se divertit; & il revient ensuite chez lui de mauvaise

humeur, emporté, quelquefois même ruiné de plus d'une manière. Une femme, renfermée dans son domestique, qui s'occupe uniquement du soin de le régler, qui ne sort point de sa maison, qui s'étudie à la rendre agréable, qui ne joue point, ou tout au plus un très-petit jeu; qui ne fait aucune dépense, qui vit de régime, d'économie, & de peu de chose; qui est simple & modeste dans ses habits, égale, douce, honnête & d'une humeur complaisante; qui par-dessus tout cela peut avoir de la beauté, de l'esprit & de la raison, ne veut & n'attend souvent, pour récompense de tant de mérite, que de plaire à cet époux, d'être la dépositaire de ses chagrins, de l'en consoler, d'avoir la paix, & de se rendre heureuse en le rendant heureux. Quel contraste? N'y a-t-il pas de l'injustice dans la préférence que l'on donne aux hommes? Quel autre la leur a donnée qu'eux-mêmes? Elle leur est disputée dans quelques endroits où ils la perdent; en d'autres, on leur laisse cet avantage, comme le seul qu'ils ont sur elles; &, pour l'ordinaire, le rang que l'usage, la bienfaisance & leur modestie leur ôte, leur mérite, & souvent la voix publique le leur donne.

■ Tournons la médaille, car toutes les choses du monde ont deux faces. Un homme, appliqué à son devoir, laborieux, infatigable, qui amasse du bien,

qui se prive de tous les plaisirs , pour avoir celui de vivre en paix dans sa maison , parmi des enfans bien élevés & qu'il songe à pourvoir ; qui ne sort que pour vaquer à ses affaires , & qui trouve à son retour ses meubles , sa tapisserie , son service , & jusqu'à son linge vendus. Avoit-on chargé des Licteurs de l'exécution de quelque sentence ? Mais cette vente s'est exécutée sans procédure , ni sommation , ni délai ; en un mot , sans regle & sans formalités. Une joueuse est quelque chose de pis que la plus violente de toutes les procédures. Elle n'a ni tems , ni lieu , ni considération , ni d'autre regle que son emportement & son caprice. Elle revient la nuit toute hors d'elle-même , échevelée comme une bacchante , fatiguée , épuisée par le jeu. Elle se couche , & trouve dans le seul lit qui lui soit resté , un mari paisible , qui la reçoit sans rien dire ; heureux encore s'il pouvoit reposer auprès d'une femme qui , toute la nuit , parle de quinte & quatorze , de couleur favorite , de trente & le va , qui repasse son jeu & le rang de ses cartes , qui ne conçoit pas comment une telle couleur a pu perdre , ni de quelle manière une fixième majeure a pu se trouver dans une autre main , que la sienne. La voilà furieuse , elle sort du lit , prend des cartes pour y chercher son destin ; les bat , les distribue , les quitte , les reprend , les déchire , frappe du pied

contre terre, renverse la table, les sieges, casse une glace, & fait lever son mari, qui est encore heureux de prendre patience, & d'échapper à sa fureur par l'acquisition d'un nouvel ameublement, qu'il trouvera peut-être vendu le lendemain. Les femmes sont plus extrêmes que les hommes dans leurs passions : je suis étonné qu'elles n'aient étouffé le poète, auteur des quatre vers suivans, qui renferment la plus vive des satyres que l'on puisse faire d'elles.

Au dedans ce n'est que malice ;

Ce n'est que fard par le dehors.

Otez-leur le fard & le vice ,

Vous leur ôtez l'ame & le corps.

Heureusement pour elles, on fait dans le monde que les poètes sont menteurs, & qu'ils ne sont pas toujours sages. Que seroit-ce si l'on s'en tenoit à ce qu'ils en ont écrit ! On fuirait les femmes qui composent la partie la plus belle des habitans de la terre, & qui sont les délices de la vie. Les poètes ont fait comme le reste des hommes ; ils en ont dit du bien, tant qu'ils en ont été contens & qu'ils les ont aimées. Il n'y a que le dépit & la jalousie qui leur en aient fait dire du mal. Après tout, les deux sexes n'ont rien à se reprocher sur leurs défauts : je



dis plus, ils auroient encore moins à se dire sur leurs vertus.

La vertu éloigne quelquefois des femmes, la plupart des hommes, qui ne s'en approchent que pour les corrompre : alors, ce sont des cruelles, des mauvais cœurs, des coquettes, des femmes d'une conduite déréglée, & qui vivent mal; & le mal qu'elles ont fait, est souvent de n'en avoir point voulu faire, & d'avoir eu plus de raison & de vertu qu'un homme n'auroit été bien aise de leur en trouver. A prendre les choses dans leur vrai sens, & par la règle des contraires, la plupart des libertins qui médisent des femmes, font leur éloge.

Y a-t-il un sort plus heureux que celui d'une jolie femme ! les complaisances, les sentimens, les adorations, les biens, les commodités de la vie, les riches étoffes, les spectacles, les galanteries, les plaisirs; tout est pour elle. Elle se déclare pour qui elle veut elle nomme aux emplois qu'elle ne remplit pas; ceux qui les possèdent n'en font tout au plus que les économes, elle en dépense le revenu. Quand ils y touchent, ils en ont assez, ou pour être ingrats, ou pour lui fournir à tous les plaisirs de la vie. Je le dis, & cela est vrai: il n'y a point d'homme assez heureux dans sa condition, qui ne gagnât à changer avec une jolie femme d'un certain âge. Cet âge ne sauroit se fixer

il dure autant qu'on la trouve aimable & qu'elle est aimée.

Il n'y a point de femme qui ne veuille être aimée, & c'est pour cela qu'il n'y en a presque pas qui ne la soit. Une femme n'aime pas toujours ceux dont elle est aimée ; mais elle ne les haït jamais, tant qu'elle s'en croit aimée. Les résolutions d'une femme ne tiennent guère contre la persévérance d'un homme aimable, & qui aime bien. Toutes les femmes affectent d'être fières, & aucune ne l'est autant qu'elle le devrait.

Il n'y a que la fuite de l'occasion qui puisse rendre honnêtes-femmes celles qui ne le sont pas par tempérament. Le tempérament est un garde peu sûr de la chasteté, il ne faut pas trop s'y fier. La complaisance donne ce que le tempérament refuse, & le tempérament ne refuse pas long-tems ce que la complaisance accorde : on le change à force de le surmonter.

Quand on a changé le tempérament en cette matière, il va plus loin qu'un autre, & la victoire disputée est plus entière & plus constante que celle qu'on obtient d'abord.

Une femme qui n'a point encore aimé, est si honteuse de sa première foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même ; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres ; mais pour la

troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

La vanité fait bien plus de galanteries que la débauche ou le plaisir; on n'aimeroit personne si l'on ne s'aimoit soi-même. La vanité est toujours la passion dominante d'une femme, & elle ne l'est pas toujours d'un homme.

Il y a des femmes assez habiles pour satisfaire, par une double galanterie, & la vanité & l'amour du plaisir; mais, s'il falloit opter, le choix seroit pour ce qui satisfait la vanité: les femmes ont, sur cela, plus de force que les hommes.

Auprès d'une femme galante, le mérite & la qualité retardent le succès d'un amant, plus souvent qu'ils ne l'avancent. On fait moins languir ceux qui satisfont moins la vanité; mais aussi on les sacrifie plutôt.

Il n'y a rien qu'une honnête-femme oublie moins que les faveurs que l'on a obtenues d'elle; & il n'y a rien qu'une femme galante oublie plutôt.

Deux femmes se trouvèrent, il y a quelque tems, dans une compagnie; on y parla d'un homme qui passe pour avoir beaucoup de mérite, & pour être fort aimé des femmes. Un homme comme lui, disoit l'une de ces femmes, m'en conteroit toute sa vie, qu'il y perdrait son tems. Et moi, répartit

l'autre, je ne répondrois point, s'il m'en contoît, qu'il ne pût réussir. Celle-ci parloit bien plus juste que l'autre, & elle étoit peut-être plus honnête-femme.

Comme il n'y a rien de plus fidele qu'une honnête-femme, il n'y a rien de plus infidele qu'une femme galante. On ne doit pas plus compter sur la préférence d'une femme galante que sur celle d'un marchand. Quelque promesse que l'on fasse de vous garder l'étoffe que vous avez choisie, on la donnera à celui qui en offrira plus que vous.

Le premier soin de la plupart des amans, c'est de tromper celles qu'ils aiment; & le second, d'empêcher qu'ils n'en soient trompés.

Le trop grand amour que l'on témoigne à une femme, l'embarrasse plus qu'il ne lui plaît; ce n'est pas toujours un moyen sûr pour se faire aimer, que de sentir beaucoup d'amour : on en témoigne souvent plus lorsque l'on en sent moins. On ne peut guère avoir plus de mérite qu'en a le marquis de... cependant il n'est point aimé de la comtesse de... qu'il aime passionnément; la raison qui empêche qu'il ne soit aimé, c'est qu'il aime de trop bonne-foi. Il seroit plus heureux s'il étoit aussi fourbe que le comte de...

Un homme qui ne sent point d'amour, place bien mieux qu'un autre ces soins qui engagent les femmes.

Plaire, est un art qui demande du sang-froid, & de la raison pour y réussir : la passion qui ôte l'un & l'autre, n'est guère capable d'apprendre & de suivre les préceptes de cet art.

Si l'on n'aimoit que d'honnêtes-femmes, ou si l'on étoit toujours aimé de celles que l'on aime, il ne faudroit point d'art pour leur plaire. On ne fauroit jamais connoître nettement si l'on est aimé, ou si l'on ne l'est pas : toutes les marques d'amour, quelque fortes qu'elles soient, ne suffisent pas pour donner une assurance parfaite.

C'est une étrange bisarrerie que celle des amans; ils veulent être aimés, ils exigent tout ce qu'ils peuvent imaginer de témoignages d'amour; ils ne sont jamais contens, tant qu'il leur reste quelque chose à désirer, & ils le sont encore moins quand ils ne souhaitent plus rien. L'amour se détruit assez souvent par lui-même; & l'on ne goûte plus, quand on le possède, ce qu'on a le plus désiré.

On peut résister au plaisir d'aimer, mais on ne résiste guère à celui d'être aimé. L'amour que l'on a pour vous, vous fait faire bien plus de chemin que celui que vous avez.

Une belle personne plaît quelquefois peu, parce qu'elle se croit trop sûre de plaire. La beauté ne sert que pour la première vue; il n'y a point de laide femme qu'on ne trouve belle à la lon-

gue, quand elle peut parvenir à se faire aimer.

La beauté & la laideur reviennent presqu'au même, & l'une & l'autre diminuent à force de les voir; on auroit de la peine à dire pourquoi une belle femme paroît moins belle, & une laide moins laide, à la seconde visite. La beauté perd donc plus que la laideur à se faire voir.

Jamais une femme galante ne se confie à personne, qu'elle ne s'en repente, & qu'elle ne fasse porter à celui qui l'a écoutée, la peine qu'elle a d'avoir parlé. J'en fais une qui découvre; je ne fais comment, une secrète intrigue à un ami qui ne la lui demandoit pas. Quelque discrétion qu'ait eue cet homme, il n'a pu continuer à être son ami: elle s'est imaginée que c'étoit lui qui avoit instruit le public de tout ce que son imprudence avoit fait deviner de son intrigue.

Il est dangereux de confier son secret; mais il est encore plus dangereux d'avoir le secret d'autrui. C'est pour cette raison que, pour être aimé des femmes, il faut les laisser croire qu'on ne les connoît pas. Elles ne peuvent se persuader qu'un homme puisse les connoître & les aimer en même tems.

Se déchaîner contre les femmes, ou se vanter de leurs faveurs, sont deux moyens qui viennent du même principe: l'un & l'autre prouvent que

l'on a pu réussir auprès d'elles; mais entre ces deux marques, celle qui prouve le plus qu'un homme est malheureux en galanterie, c'est quand il se vante de ne l'être pas.

Il y a quelque tems qu'un homme se plaignoit à moi de l'infidélité de sa maîtresse; il ne parloit pas moins que de la poignarder : c'étoit pourtant l'homme du monde qui lui avoit fait le plus d'infidélités : il vouloit la tuer pour une infidélité, lui qui ne lui avoit jamais été fidele.

C'est la plus ordinaire injustice des maris & des amans. Ils se persuadent qu'il n'est permis qu'à eux d'être infideles; & ils ne peuvent pardonner, dans leurs femmes ou leurs maîtresses, les fautes dont ils leur donnent sans cesse l'exemple.

La défiance & la jalousie sont des moyens impuissans pour rendre une femme sage; elles ne servent qu'à lui faire mieux cacher ses intrigues. Le seul moyen de rendre une femme sage, vertueuse & constante, c'est la confiance & la chasteté de son mari.

L'estime est une qualité plus engageante; c'est la seule qui puisse conserver l'union des amans ou des gens mariés : l'amour ne sert souvent qu'à les défunir. Ce qui cause l'amour n'a qu'un tems; ce qui produit l'estime dure toujours.

Il y a telle femme dont le nom seul fait l'éloge

l'opprobre de son mari ; & il y a des maris si heureux , que quoiqu'ils souffrent avec leurs femmes , celles-ci sont encore à plaindre. Disons sans feinte : il y a des femmes qui sont si déréglées dans leur conduite , qu'elles servent à rendre d'autres plus supportables. Une femme qui veut cacher ou diminuer ses défauts , se compare ordinairement à une autre qui en a de plus grands. Je saurois bien , dit-elle à son mari , vous voir avec une telle. Le mari , qui connoît l'humeur de sa femme , & combien il seroit encore à plaindre avec telle autre , souffre , soupire , & jure d'être content de ce qu'il a ; il voudroit néanmoins en être défait. Les femmes couperoient court aux reproches , si au lieu de se servir de comparaisons qui leur feroient leur être odieuses , elles avoient la bonté d'avouer leurs défauts. Un mari en seroit souvent plus traitable ; mais aucune femme ne veut être finie sur son chapitre.

Avouer ses défauts , c'est s'obliger tacitement à les corriger , & convenir même d'être moins aimable qu'on ne le paroît : & toutes veulent le contraire plus qu'elles ne le sont , & vivre à leur aise. Sans doute elles croient les hommes aveugles sur leur sujet : peut-être aussi ne le sont-elles pas pour elles-mêmes ? Si la raison que j'en ai donnée les empêche de convenir de leurs fautes ,



& de rendre justice aux hommes, quand ils leur en font des reproches, je leur déclare, de leur part, qu'elles en font beaucoup moins aimables à leurs yeux ; que leur obstination les rend ridicules, & qu'elle est le plus grand de tous les défauts. Ce n'en est pas un d'être défectueuse, il n'est libre à personne d'être parfait ; mais tout le monde peut être docile : un honnête-homme connoissant la nature fragile, feroit touché de la bonté de leur esprit, les excuseroit lui-même, & deviendroient leur protecteur. Mais quantité de femmes croient se suffire à elles-mêmes, & disent hautement qu'elles n'ont besoin ni de l'honnêteté, ni de la complaisance des hommes ; qu'elles leur demandent seulement de la justice : & elles n'en trouvent que dans les adulations & le mensonge, qui les rendent infaillibles, égales, raisonnables & sans défauts ; en un mot, tout ce qu'elles ne sont pas. Elles appellent à elles-mêmes & à leurs flatteurs, de toute autre justice ; & certainement elles ont besoin de ce tribunal pour soulager leur amour-propre, & ne pas crever de dépit d'être obligées de se reconnoître ce qu'elles sont véritablement.

Qu'une femme s'avise de disputer sur une matière qu'elle n'entend point, & qu'il lui est même permis & quelquefois glorieux de ne point entendre ; elle s'opiniâtre, soutient des choses fausses,

contraires à l'usage ou à la raison : un homme entre, prend son parti , l'approuve , & passe pour poli. Voilà une espece de politesse que je n'ai jamais approuvée : pourquoi ne pas remettre un aveugle dans le bon chemin ? pourquoi l'aider ainsi à se perdre ? On reprend un homme qui fait une faute, on s'oppose à ses sentimens quand ils sont faux, on veut qu'il raisonne & qu'il pense juste ; mais à l'égard des femmes , on prétend qu'il est mieux de les entretenir dans leur erreur. Pourquoi cette différence ? Seroit-ce que la raison d'une femme n'est pas d'une si grande importance dans un état, où elle ne se mêle que d'accoucher ? Y a-t-il quelque chose de si rare & de plus beau qu'une femme raisonnable ? Seroit-ce encore qu'il fût si difficile de faire entendre raison à une femme ? Je voudrois bien que l'on n'apprît d'où provient cet usage , & sur quoi est fondée une telle politesse. Y en a-t-il à tromper ? & n'est-ce pas tromper que d'entretenir quelqu'un dans son erreur ?

La politesse de l'esprit est un tour par lequel on exprime délicatement des choses honnêtes que l'on a solidement pensées. La politesse des manières est une grace attachée aux actions , à la contenance & aux mouvemens même de la personne qui agit. La galanterie de l'esprit est un tour & une manière de plaire & d'entrer honnêtement dans les idées qui

peuvent le plus sensiblement flatter ceux à qui l'on parle. C'est donc une galanterie, & non pas une politesse, de prendre ainsi le parti d'une femme qui se trompe. Que cette galanterie fait de tort aux femmes ! Mais la plupart d'entr'elles trouvent qu'un homme galant est un homme poli ; & qu'un homme seulement poli, est un homme grossier, qui ne fait pas vivre.

Il y a des femmes ennemies du genre humain ; & qui ne sont bonnes qu'à elles seules. Elles condamnent la plupart des usages reçus, méprisent leur sexe, blâment tout ce qu'elles ne sont point, & fuient le monde, où elles ne peuvent souffrir de se voir au-dessous des hommes. Elles se retirent & s'enferment dans leur maison, d'où qui que ce soit ne s'efforce de les tirer, & où tout le monde souffre de leur orgueil.

Si l'on pouvoit réduire quelques femmes à ne paroître que ce qu'elles sont ; il n'y auroit rien au monde de si aimable & d'un plus délicieux commerce. Si d'autres, au contraire, paroïssoient tout ce qu'elles sont, quel dégoût ne donneroient-elles pas de leur sexe ! Il est donc à-propos, & même nécessaire, que les unes se cachent, pour faire moins de peur aux hommes ; & que les autres paroissent, pour les attirer.

Que dis-je ? Les femmes sont tout ce qu'on les  
fait :

fait : sérieuses , dévotes , galantes , enjouées selon l'occasion & l'humeur de celui à qui elles veulent plaire , & qui les gouverne. Je me trompe encore ; elles font tout ce qu'elles veulent être , tant la nature leur a donné de penchant & de dispositions à dissimuler ce qu'elles font. En vérité , personne ne sauroit en rien dire de bien certain ; la matière d'elle-même est si légère , si remplie de variations & d'incertitudes , qu'il est impossible d'en porter un jugement sur lequel on puisse compter.

C'est cependant un cercle que la vie de la plupart d'entr'elles ; ce qu'elles faisoient hier , elles le font aujourd'hui , elles le feront demain & toute leur vie. Une semaine , un jour n'ajoute rien à un autre ; tout est égal & se ressemble , aux habits & aux amans près , dont elles changent presque tous les jours , & c'est en cela seul qu'elles sont égales. Elles partagent leur matinée entre une toilette , un oratoire & les billets doux. Leur soirée se passe à recevoir ou à rendre des visites , à jouer ou à se montrer aux promenades , au colisée , ou aux autres spectacles. Lassées & presque étouffées d'avoir eu une belle taille que personne n'a remarquée , elles rentrent chez elles & se déshabillent , pour s'habiller , sortir & rentrer le lendemain.

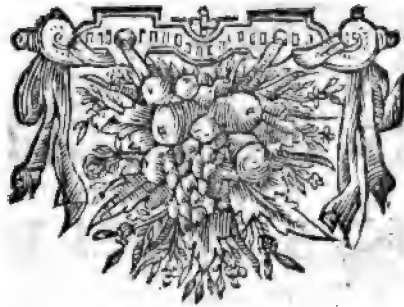
Le commerce des dames est d'un grand secours aux jeunes-gens , pour la politesse de l'esprit , celle

du langage, des manières, & la connoissance du monde ; mais les avantages qu'ils en retirent quelquefois, ne valent pas, à beaucoup près, le tems & l'innocence qu'ils y perdent. Pendant que les manières & l'extérieur se polissent, trop souvent il arrive que le cœur & le dedans se corrompent.

La politesse peut être définie, un détour habile de l'amour-propre, qui s'infine dans les sujets étrangers, pour ensuite se complaire d'avantage en lui-même. Il en faut plus avec les dames que partout ailleurs. Comme leur amour-propre est d'une grande étendue, il faut avec elles plus de soumissions & de complaisances ; car, au défaut d'amans à qui tout cede, celui-là l'emporte sur le nombre, qui leur donne le plus de lieu de se plaire à elles-mêmes. Là-dessus elles enchérissent sur nos complaisances & nos douceurs, & se plaisent encore à elles-mêmes quand elles ont cessé de plaire à nos yeux. De-là vient que les gens d'un caractère dur & austère ne sont point de leur goût ; & qu'il se trouve, au contraire, dans ceux qui les ont trop fréquentées, comme des galans de profession ouverte, une certaine fadeur d'ame qui les rend méprisables à nos yeux ; souvent même ils deviennent incapables des grandes actions où il faut plus de fermeté & de courage, que de douceur & de savoir-vivre. L'homme doit toujours se ressentir

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 227

ce qu'il est ; il ne faut pas qu'il se dégrade lui-même par des minauderies : il doit être poli sans llesse , délicat sans afféterie , doux sans fadeur , et sans dureté , grand sans orgueil , complaisant sans bassesse , honnête & galant avec choix , sans lissement de son propre goût , & sans risquer sa vie & sa réputation.





## M É M O I R E

## HISTORIQUE

## S U R

## LE POUVOIR

## E T

## LES PRIVILEGES

## DES DAMES.

---

MESSIEURS, je me propose aujourd'hui de vous entretenir d'un sexe qui est le plus bel ornement de la société, qui en fait les charmes, & qui nous procure un fonds inépuisable de plaisirs & de sensations agréables. Si des hommes austères se sont déclarés ennemis des dames, & ont voulu leur

disputer cette prééminence que des génies enthousiasmés de leurs belles qualités leur avoient attribuée, & qu'ils ont consacrée dans des ouvrages composés dès le premier âge de la littérature françoise, cette espece de guerre non-sanglante, & sans doute ironique, n'a pas empêché que les dames n'influassent beaucoup sur l'esprit & les actions des hommes, par la voie de cette impression délicieuse qu'ils éprouvent sans cesse à la vue de leurs charmes. L'intérêt du cœur & des sens a donc été la première cause de ces privileges accordés aux dames dans presque tous les pays : car, à dire le vrai, il est difficile de concevoir & de se persuader que la sagesse & la raison les aient dictés. Quoi qu'il en soit, dans les états policés de l'Europe, les dames, sans avoir géré par elles-mêmes aucune portion du ministère public, n'ont pas laissé que de répandre une influence considérable sur les principaux objets du gouvernement des peuples. L'institution même de quelques ordres de chevalerie, tire son origine de cette aimable partie du genre humain ; & l'amour de quelques souverains pour les dames de qui l'histoire a préconisé les talens, les qualités & les charmes, l'amour en a été le principe. Je vais développer ici, de préférence, les origines de l'ordre de la Jarretière & de celui de la Toison d'or.

Le premier de ces deux ordres fut institué en



1350, par le roi Edouard, surnommé le religieux. Ce prince étoit amoureux de la comtesse de Salisbury, l'une des plus belles femmes de son siècle. Cette dame, en dansant, laissa tomber une de ses jarretières; le roi l'ayant relevée, les seigneurs se prirent à rire, & la belle en rougit, ce qui obligea le prince à dire : *Honny soit qui mal y pense*. Il déclara en même tems qu'il rendroit cette jarretière si illustre que les personnes de la première qualité se feroient un honneur de la porter. En effet, il en institua un ordre de chevalerie qui s'est rendu si célèbre, qu'à la fin du siècle dernier l'on comptoit au nombre de ces chevaliers huit empereurs, vingt-six rois étrangers, & quantité d'autres princes souverains. On voit une image de St. Georges, patron de l'Angleterre, sur cette jarretière, qui est un ruban bleu, avec cette devise : *Honny soit qui mal y pense*; & les chevaliers qui en sont décorés, la portent à la jambe gauche, parce que c'est de ce côté-là que celle de la comtesse se détacha.

Passons à l'origine de la Toison d'or. C'est un ordre de chevalerie que les rois d'Espagne, en qualité de ducs de Bourgogne, conférèrent aux personnes de la première qualité, ce qui l'a toujours maintenu dans une grande splendeur. Comme ce n'est qu'un titre honoraire, les seigneurs Espagnols ne le briguent pas avec tant d'empressement qu'ils ambi-

tionnent les chevaleries de Calatrava, d'Alcantara & de S. Jacques, auxquelles on a attaché des commanderies d'un très-gros revenu. Quant à-présent je me bornerai à rapporter ce que les historiens ont remarqué sur l'origine de la chevalerie de la Toison d'or.

Ceux qui donnent tête baissée dans la fable, ont avancé que cet ordre fut institué en l'honneur de la Sainte vierge & de S. André, à l'occasion de ce qu'un payfan reçut de la main d'un ange une Toison d'or, avec ordre d'amasser des troupes sous cet étendard, pour chasser les Maures d'Espagne. Il y a des historiens qui font remonter plus haut cette origine, en disant que cette institution fut faite en mémoire de ce que Gédéon avec trois cens hommes battit l'armée des Madianites : d'autres prétendent que l'on eut en vue la pêche de l'or, qui se pratiquoit dans quelques rivières de la Colchide, avec des toisons de moutons auxquellès s'attachoient les grains d'or que l'eau entraînoit.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, institua cet ordre de chevalerie à Bruges, en 1429, non pas, comme quelques-uns l'ont prétendu, à l'occasion des grands avantages que ce prince tiroit des laines des Pays-Bas; puisqu'au sentiment des auteurs les plus fideles, ce n'en fut que le prétexte : le véritable motif de

cette institution ne fut qu'un effet de galanterie, de même que celle de l'ordre de la Jarretière.

Philippe aimoit avec passion une dame de Bruges, très-belle & fort bien faite : il la surprit un matin à sa toilette, & comme cette dame, avec beaucoup de précipitation & de confusion, ôta un papier qui étoit sur sa table, le prince qui s'en aperçut, ne douta point que ce ne fût une lettre de quelque rival ; sa maîtresse eut beau l'assurer du contraire, jusqu'à se jeter à ses genoux, les larmes aux yeux, pour le prier de ne pas pousser sa curiosité plus loin, tout cela ne servit qu'à l'exciter davantage. La jalousie s'étoit déjà emparée de son esprit, & avoit arraché de son cœur des sentimens de colère que sa bouche annonça avec plus de dureté qu'il ne convient à un amant qui veut plaire ; mais lorsque cette qualité se trouve jointe avec celle de prince souverain, les maîtresses ne font pas en droit de faire tout ce qu'elles voudroient. Celle-ci se vit contrainte, pour se justifier, de sortir de sa poche le papier qu'elle y avoit mis, & le mettant entre les mains du prince, elle lui dit : Voilà, monseigneur, ce que votre violence & ma soumission à vos ordres arrache à ma confusion ; & elle alla se renfermer ensuite dans son cabinet pour y répandre un torrent de larmes. Le duc ne vit rien d'écrit dans ce papier ; il y trouva seulement

un peu de ce *je ne fais quoi* que le naïf La Fontaine assure que le diable ne put jamais redresser sur son enclume.

Le duc de Bourgogne, après avoir apaisé la colère de cette dame, institua l'ordre de la Toison d'or, & voulut en être le grand-maître. Il fit une ordonnance en 1431, par laquelle il ordonna que ses successeurs seroient grands-maîtres & protecteurs de l'ordre; fixa le nombre des chevaliers à trente-un, qui étoit celui des années de sa maîtresse; & de plus, quatre grands officiers, savoir : un chancelier, un trésorier, un greffier & un héraut d'armes; & il falloit être noble & sans reproche pour être honoré de cette chevalerie. Cet ordre est aujourd'hui conféré à tous les princes de la maison d'Autriche, qui sont descendus de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Hardi. Les chevaliers portent une Toison d'or ou figure de mouton pendue au cou : ils avoient autrefois un manteau d'écarlate doublé d'hermine, mais il n'est plus en usage. Les jours de cérémonie ils ont une robe de toile d'argent, un manteau de velours rouge cramoisi, & sur l'épaule, un chaperon de velours violet.

Dans le siècle présent, l'amour conjugal a été la cause & l'origine d'un nouvel ordre de chevalerie qui subsiste actuellement en Danemarck. Le souverain de ce royaume du Nord, célébrant le 7

Août 1732, l'anniversaire de son mariage avec la princesse Sophie-Madeleine de Brandebourg-Culmbach, qu'il avoit épousée le même jour de l'année 1721, a institué en mémoire de cette alliance un ordre de chevalerie pour les seigneurs & les dames de sa cour, & il en nomma la reine grande-maîtresse. Le roi donna à cet ordre le titre de la Fidélité. La marque d'honneur est une croix coupée d'or, émaillée de blanc, attachée à un large cordon de soie bleu turquin ondé, tissu d'argent aux extrémités ; au milieu de cette croix est, d'un côté à droite, en champ de gueules, le lion du Nord au-dessus d'un aigle, & à gauche un aigle & le lion au-dessous ; le tout chargé du chiffre de leurs majestés en champ d'azur. Au revers on lit cette légende : *In felicissimæ unionis memoriam*, c'est-à-dire, en mémoire d'une très-heureuse union.

Cet ordre de chevalerie n'est pas le seul auquel les dames soient admises : le grand-maître de Malthe accorde la dignité de grand'croix de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, à quelques dames du premier rang dans l'Europe. Il est vrai que le nombre en est petit, car il est réduit à quatre, savoir : madame la princesse de Rochette, en Italie ; madame la duchesse de Wirtemberg, madame la princesse de la Tour-Taxis, en Allemagne ; & en France, madame la comtesse de Noailles, que ses vertus

éminentes & ses rares qualités ont rendue digne de tous les honneurs.

Je vais donner ici la description d'une cérémonie dont les exemples sont très-rare ; c'est celle dans laquelle madame la comtesse de Noailles, épouse de monsieur le comte de Noailles, grand d'Espagne de la première classe, & maréchal des camps & armées du roi, a été reçue grand'croix de l'ordre de Malthe, par M. le bailli de Froulay, ambassadeur extraordinaire de la religion auprès du roi.

Madame la comtesse de Noailles étoit la seule & unique héritière de l'illustre & ancienne maison d'Arpajon, & la marque de distinction qu'elle reçut du grand-maître de Malthe en 1745, est un nouveau témoignage de la reconnoissance de l'ordre entier, pour le service important qu'il reçut il y a plus d'un siècle, du duc d'Arpajon, son bisaïeul. Voici ce que le célèbre abbé de Vertot rapporte de ce généreux seigneur, au quatorzième livre de son histoire de Malthe, sur l'année 1645.

« Ibrahim, sultan des Turcs, ayant appris la  
 » perte de son grand galion, enlevé avec toutes les  
 » richesses dont il étoit chargé, envoya un héraut  
 » déclarer la guerre au grand-maître & à l'ordre.  
 » On travaille avec soin à mettre les forces de la  
 » religion en état de résister à la puissance formi-  
 » dable du grand seigneur. On envoie chercher

» de tous côtés du secours & des munitions de  
 » guerre & de bouche.

« Belle action, & à jamais mémorable de Louis,  
 » vicomte d'Arpajon, seigneur de la première qua-  
 » lité & de la haute noblesse de France, qui fait  
 » prendre les armes à tous ses vassaux, leve deux  
 » mille hommes à ses dépens, & charge plusieurs  
 » vaisseaux de munitions de guerre & de bouche.  
 » Le vicomte, accompagné de plusieurs gentils-  
 » hommes de ses parens & de ses amis, met à la  
 » voile, se rend à Malthe, & présente au grand-  
 » maître un secours si considérable, qu'il n'eût osé  
 » en espérer un pareil de plusieurs souverains. Le  
 » grand-maître crut ne pouvoir mieux reconnoître  
 » un service si important, qu'en lui déférant le  
 » généralat des armées, avec le pouvoir de se  
 » choisir lui-même trois lieutenans-généraux pour  
 » commander sous ses ordres dans les endroits où  
 » il ne pourroit se transporter.

« Il se trouva que la guerre dont le Turc mena-  
 » coit Malthe n'étoit qu'une fausse alarme ; il s'at-  
 » tacha à l'île de Candie, assiégea & prit la  
 » Canée.... Le vicomte d'Arpajon prend congé  
 » du grand-maître : ce prince, de l'avis du con-  
 » seil, pour reconnoître les généreux secours qu'il  
 » lui avoit conduits, par une bulle expresse lui  
 » donne la permission, pour lui & pour son fils

» aîné , de porter la croix d'or de l'ordre , qu'un  
 » de ses cadets ou descendans seroit reçu de mino-  
 » rité, quitte & franc des droits de passage; qu'après  
 » sa profession il seroit honoré de la grand'croix ;  
 » que les chefs & les aînés de leur maison pour-  
 » roient porter la croix dans leur écu & dans leurs  
 » armes. »

Il faut ajouter à ce récit , que les honneurs de grand'croix de l'ordre de Malthe , furent accordés le 27 de Juillet 1645 , à la maison d'Arpajon & ses descendans , même par femmes après l'extinction des mâles , en considération des services du vicomte d'Arpajon. En conséquence de cette concession , le grand-maître Pinto a confirmé par une bulle du 28 Septembre 1741 les mêmes honneurs à monsieur le comte de Noailles , en faveur de son mariage avec l'héritière d'Arpajon.

La cérémonie de la réception de madame la comtesse de Noailles à la dignité de grand'croix , se fit le 13 du mois de Décembre 1745 , dans l'église du Temple. Monsieur le grand-prieur de France , après lequel étoit placé monsieur le comte de Noailles & tous les grands-croix , commandeurs & chevaliers de cet ordre , qui étoient à Paris , assistèrent à cette cérémonie , & il s'y trouva aussi un grand nombre de seigneurs & de dames de la première distinction.



Madame la comtesse de Noailles , suivie d'un grand cortège , étoit allée prendre monsieur l'ambassadeur en son hôtel , d'où il la mena dans un de ses caroffes à l'église du Temple. La cérémonie commença par une messe qui fut célébrée par le prieur-curé du Temple ; & après qu'elle fut dite , monsieur l'ambassadeur , qui étoit sous un dais , donna à lire à haute voix au chancelier du grand-prieuré de France , la lettre qu'il avoit reçue de son altesse éminentissime le grand-maître Pinto , en date du 25 de Février 1745 , par laquelle il lui donnoit ordre & pouvoir de faire cette réception. Cette lettre portoit en substance : qu'il étoit juste d'accorder cette distinction à madame la comtesse de Noailles ; qu'elle étoit due à son zèle pour la religion , ainsi qu'à sa naissance & à la considération de ses ancêtres. » Nous n'oublierons jamais le service » important que monsieur le duc d'Arpajon , son » bisaïeul , rendit à notre ordre , lorsqu'il s'empressa » de venir à notre secours à la citation de 1645 , » où il fut fait généralissime de nos troupes. Un » fait si mémorable ne peut assez se reconnoître , » & nous sommes charmés d'avoir cette occasion » pendant notre magistère , d'obliger le seul rejetton » d'un nom qui nous est aussi cher que recommandable. C'est ce dont nous vous chargeons d'assurer madame la comtesse de Noailles. »

Après cette lecture , monsieur l'ambassadeur fit à madame la comtesse de Noailles le discours suivant :

» Madame, votre excellence retrouve aujourd'hui dans son altesse éminentissime monseigneur le grand-maître, notre digne chef, & dans tous les membres qui composent l'ordre de S. Jean de Jérusalem, les mêmes sentimens dont étoient remplis nos prédécesseurs lorsqu'ils donnèrent au du d'Arpajon, votre bisaïeul, un témoignage unanime, authentique & durable de leur reconnaissance. Ces chevaliers ne sont plus, l'esprit de l'ordre est toujours le même ; c'est donc avec une égale satisfaction qu'il décore votre excellence de la grand'croix, & qu'il reçoit, au pied des autels, des assurances que de votre côté vous contribuerez en tout ce qui dépendra de vous à son avantage & à sa gloire.

» Votre excellence transmettra sans doute le même zèle à la postérité qui naîtra de l'alliance qu'elle vient de contracter. De quelque côté que vos descendans portent les yeux sur leur illustre origine, ils y verront par-tout de grands exemples & de puissans motifs d'aimer & de servir la religion. »

Madame la comtesse de Noailles fit la réponse suivante au discours de monsieur l'ambassadeur.

« Monsieur, je suis sensible, comme je le dois à

» la marque de distinction que je reçois aujourd'hui. Je ne céderai en rien à mes ancêtres en  
 » attachement pour la religion ; & si je ne suis pas  
 » assez heureuse pour trouver dans ma vie une  
 » occasion aussi essentielle d'en donner des preuves,  
 » je ne laisserai échapper aucune de celles qui  
 » pourront se présenter, de montrer ma vive reconnaissance pour la religion, pour notre grand-  
 » maître & pour la personne de votre excellence. »

Monsieur l'ambassadeur remit ensuite au chancelier du grand-prieuré de France la bulle du grand-maître, en date du 23 Février 1745, portant concession de la dignité de grand'croix de l'ordre en faveur de madame la comtesse de Noailles, pour en faire la lecture à haute voix, comme il l'avoit fait de la lettre du grand-maître.

Quand cette lecture fut finie, madame la comtesse de Noailles se mit à genoux sur son carreau, & monsieur l'ambassadeur s'étant assis dans un fauteuil, lui donna l'habit de dévotion, & ensuite la grand'croix de l'ordre. Ainsi finit cette cérémonie, qui se passa avec toute la dignité convenable, & à laquelle se trouva une affluence de monde extraordinaire.

Madame la comtesse de Noailles sortit de l'église du Temple avec le même cortège, & elle alla descendre chez monsieur l'ambassadeur, qui donna

un

**DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 241**

un dîné splendide, dont le dèssert étoit d'un goût qui fut admiré. Il représentoit l'île de Malthe, environnée de vaisseaux chrétiens qui donnoient la chasse à des vaisseaux Turcs, dont les uns couloient à fond, & les autres étoient défemparés. On voyoit aussi tous les forts de la place, garnis de troupes, & monsieur d'Arpajon sur le port, où il donnoit ses ordres comme généralissime des troupes de la religion. . . . .

*N. B.* Les derniers feuillets de cette piece n'ayant point été trouvés, le public est averti qu'aussi-tôt que cette édition sera épuisée, le secrétaire de notre Académie doit écrire à l'auteur pour en obtenir de nouveau la communication de la piece entière.



*S U R***LA GÉNÉROSITÉ***D E S**SENTIMENS.*

**D**E toutes les vertus, celle qui touche davantage, c'est sans doute l'oubli des injures lorsqu'on est le maître de se venger. Le bien que l'on fait à un ennemi arrache des larmes de plaisir ; & plus le mal qu'il nous a fait est grand, plus il y a de générosité dans l'action de celui qui l'oublie.

Les objets deviennent de considération à proportion du cas qu'on en fait. Une grande ame fait mépriser beaucoup de choses, ou n'y porter qu'une légère attention. Fatine, pour vanter le prix de son amitié & de sa générosité, se ressouviendra sans cesse d'un demi-louis qu'elle a prêté à Philinte, qui le lui a bien rendu ; d'un petit flacon de verre qu'elle lui a donné. Après lui avoir reproché mille

fois & de mille manières des bienfaits de cette conséquence, elle continuera d'en parler à qui voudra l'entendre : ce fera pour elle une matière sérieuse de déclamer contre l'oubli, contre l'ingratitude de Philinte, qui n'a pu tenir auprès d'elle, ni se croire esclave à ce prix. Tandis qu'heureux de s'être dégagé d'elle, il oubliera de son côté de lui avoir sauvé la vie, & d'avoir exposé la sienne pour elle.

La générosité qui frappe le plus est celle qui vient de la part de celui qui n'en devoit pas avoir. La politesse, accompagnée de la sincérité, naît d'un sentiment vif & généreux, dont on est le premier flatté, & qui se communique à la personne obligée; c'est un concours de satisfaction & de plaisir qu'on voit alors briller également dans les yeux des personnes intéressées.

Il y a plus de manières d'obliger que de services à rendre. L'on oblige par l'intention, par un sourire, par des conseils, par des démarches, par des sollicitations, par la condescendance, par la conformité des sentimens, par des bienfaits, par des largesses, par la délicatesse d'ignorer que l'on oblige; mais il n'y a que deux sortes de services, ceux qui nous coûtent quelque chose, ou ceux que l'on peut rendre sans y prendre part, pour ainsi dire. Les services de ce dernier genre appartiennent aux grands,

& sont commodes pour les gens opulens qui abondent en superflu : ils donnent , prêtent , fournissent souvent ce qu'ils ne sauroient consommer , employer ou garder.

La meilleure manière d'obliger est celle de déguiser ses bienfaits , de ne jamais s'en prévaloir en les mettant trop au jour , & de les envelopper de la satisfaction que l'on doit sentir à faire du bien. C'est alors qu'on peut se flatter de cette reconnoissance qui force celui qui est obligé , d'avoir dans le cœur le même plaisir & la même joie que sa bouche exprime. Le sentiment est une émotion naturelle qui se peint dans les yeux , dans le geste , dans les moindres actions d'un homme. Celui qui le joue ne peut abuser que les comédiens du même rôle.

Tel est malheureux ou impuissant à faire du bien , qui n'en a pas moins un véritable desir : d'où il résulte que la reconnoissance doit être moins réglée sur le bienfait que sur l'intention de celui qui veut obliger. Car nous n'aurions pas obligation à quelqu'un qui nous auroit procuré quelque avantage , sans en avoir l'intention ou pour se procurer à lui-même celui de se débarrasser de nous. C'est aussi quelquefois moins par le cœur que par adresse qu'on fait augmenter le prix des bienfaits , qu'on reçoit de la reconnoissance légitime de quelqu'un ;

mais c'est toujours par une extrême délicatesse & par une grandeur d'âme peu commune, que l'on peut refuser de jouir des effets d'une reconnaissance, desquels dépendent notre bonheur & notre félicité.

Philotime étoit aimable & bien élevé : la fortune ne l'avoit point regardé du même œil que la nature. L'une l'avoit privé de la plus grande partie des biens de ses pères ; mais l'autre, en le douant d'un excellent caractère, sembloit lui avoir donné une âme capable de résister aux coups d'un destin équivoque. Une situation peu aisée lui fit toujours éviter soigneusement de se livrer aux impressions qu'un aimable objet faisoit sur lui. Nulle image n'offroit à ses yeux autant de péril que la perte de son cœur. Mais l'amour, qui triomphe plus aisément de ceux qui l'évitent que de ceux qui le cherchent, se joua bientôt d'une indifférence qui n'appartient pas à la raison.

L'insensible Emilie, cette jeune beauté que tous les yeux suivoient avec une tendre inquiétude, fut l'objet fatal qui charma Philotime. Ce fut chez Bélise sa parente, étroitement liée avec la mère d'Emilie, qu'il la rencontra plusieurs fois. D'abord la simple curiosité de voir une jeune personne que tout le monde admiroit, lui laissa la liberté de l'examiner. Le peu de progrès des premières impressions lui fit



ensuite illusion ; il s'aperçut moins de sa foiblesse que du juste équilibre qu'il pensoit garder entre l'amitié pure & son penchant. Mais une connoissance plus particulière lui fit bientôt rechercher avec plus d'empressement les occasions de la voir : & c'est ainsi que sans se défier de lui-même, il crut n'aimer en Emilie que la politesse, la douceur & l'esprit de l'aimable société.

Déjà plus de huit mois avoient formé cette liaison ; & quoique les soupirs n'eussent pas encore été de la partie, l'amitié voisine de l'amour n'en défendoit qu'une porte, & les autres sentimens tour-à-tour exerçoient leur empire. Que Philotime eût été heureux, si la sagesse près d'un aimable objet pouvoit connoître la tranquillité !... Mais les beaux yeux d'Emilie sembloient demander quelque chose de plus ; en éclairant cette union, eux seuls étoient négligés : il leur manquoit un tribut que la nature inspiroit avant les autres hommages, & que le sage Philotime ne leur refusoit qu'avec une contrainte qui sembloit le payer.

La fière Emilie, qui faisoit sa gloire du nombre de ses esclaves, ne put être indifférente à l'incertitude de la possession du cœur de Philotime. Elle étoit un jour à une partie de plaisir faite à la campagne de Bélise, & ce fut-là qu'elle résolut de vaincre dans Philotime l'indifférence de l'amitié. Mille

jeux innocens auxquels s'amusoient les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, fournissoient à Emilie l'occasion de badiner. Elle agaçoit Philotime, tantôt par une petite préférence, tantôt par un regard, puis par quelque complaisance qu'elle exigeoit de lui. Enfin, soit qu'elle n'eût pas beaucoup à faire, ou qu'elle se ressentît elle-même de l'émotion qu'elle vouloit inspirer, elle atteignit son but. Philotime devint rêveur, la tranquillité de l'amitié fit place à un sentiment déjà préparé, & bien plus vif.

L'amour a soin d'écarter les réflexions qui ne l'ont point pour objet : aussi Philotime oublia-t-il ce que la sagesse lui avoit souvent fait craindre de la disposition de son cœur. Il crut pouvoir former de tendres nœuds, sans des conséquences plus dangereuses pour lui que pour mille autres qui s'y exposoient volontairement. La différence excessive des biens qui attendoient Emilie, & qui joints à sa beauté, la rendoient un parti des plus riches & des plus recherchés, disparut alors aux yeux de cet amant. Son amour le flattoit de la possession du cœur d'Emilie, lui affuroit déjà sa main, & il ne jugeoit plus que par ce qu'il sentoit.

C'est ici que commencent les malheurs de Philotime : l'erreur de son cœur entraînoit celle de son ame. Il hafarda la déclaration de son amour, & à-peine l'eut-il faite, qu'il sentit son indiscretion.

La froide Emilie ne lui répondit que pour lui apprendre combien le respect qu'elle devoit aux volontés de ses parens , gênoit la sienne. Les sentimens les plus passionnés, & tout ce que le transport peut exprimer de vif dans cette occasion, ne servirent à rien , du moins en apparence : & ce fut en-vain que le malheureux Philotime combattit les foibles prétextes de l'indifférence qu'il vouloit bannir.

Te voilà , misérable Philotime ! se disoit-il un jour , accablé du poids de sa tendresse ; te voilà dans cet état redoutable que tu craignois. Qu'est devenu ce rayon de sagesse qui te fit entrevoir les dangers où t'exposoit un cœur trop sensible ? Comment s'est éclipcé ce flambeau de la raison , qui t'annonçoit le sort que tu éprouves ? Malheureux ! quitte pour jamais toute présomption. . . . Non , le cœur d'Emilie n'est point fait pour toi.

Depuis ce jour , Philotime ne songea plus qu'à dévorer secrètement ses ennuis , & chercher dans l'absence un remède à son amour. Il quitta Paris, & s'en alla chez un de ses amis , qui s'étoit depuis long-tems retiré du monde pour mener à la campagne une vie philosophique & tranquille. Cependant la jeune Emilie continuoit d'accompagner sa mère chez Bélise. Surprise de n'y plus voir Philotime , elle ne put s'empêcher un jour d'en demander

des nouvelles ; Bélise lui apprit qu'il s'étoit retiré assez brusquement à la campagne , & qu'il étoit parti d'un air à lui faire présumer qu'il avoit quelque inquiétude que la solitude pourroit adoucir. Emilie feignit d'être insensible à cette nouvelle ; mais malgré ses soins elle traça sur son visage la surprise & l'émotion.

Il y avoit déjà fix mois que l'absence travailloit sur les cœurs de ces amans. Emilie ne se ressentoit plus des premières impressions que lui avoit causées le départ de Philotime , & cet amant devenoit insensiblement plus capable de supporter sans trouble un séjour paré de l'innocente image de la sagesse qu'il cherchoit.

Si l'amour a ses charmes , la vertu a les siens. Moins impétueuse , elle séduit l'esprit peu-à-peu ; la raison l'éclaire , les sentimens l'entretiennent & la fomentent ; jamais l'amertume ne la suit , mille traits l'embellissent chaque jour , & le tems n'est pour elle qu'un moyen toujours nouveau & plus puissant pour la rendre aimable. C'est la vertu seule qui remplit les grandes âmes ; & ce fut elle aussi qui se rendit maîtresse de Philotime. Son sage ami , témoin de toutes ses peines , avoit su le consoler doucement , & le mener au point de goûter l'étude & les amusemens innocens qui faisoient les délices de sa vie. Une aimable gaité étoit toujours répandue dans

ses actions, & la tranquillité de son ame, lorsqu'il parloit des tumultes & des passions du monde, avoit inspiré à Philotime celle dont il commençoit à jouir.

Dans ce tems Emilie vint à tomber malade très-dangereusement, & son mal fit tant de progrès, qu'au bout de six jours, abandonnée des médecins, elle fut regardée comme une personne qui n'étoit plus de ce monde. Chacun la plaignoit, chacun formoit des vœux au ciel pour sa santé. Philotime ignoroit seul cet accident, lorsqu'un de ses amis qui avoit su sa passion, crut devoir lui faire part de cette nouvelle. Le trouble qu'elle causa dans son cœur en la recevant, se répandit à l'extérieur malgré lui. Emilie ! s'écria-t-il, pourquoi perdez-vous la vie ?... ( Puis revenant à lui : ) Heureuse immortalité, prenez soin de cette belle ame, unique reste des perfections de la plus accomplie des créatures, & que la corruption du siècle seroit peut-être plus servir à ce monde que soupirer après l'autre !... Ces tristes réflexions échappées au premier mouvement, touchèrent extrêmement l'ami de Philotime ; il mêla ses larmes aux siennes, & ce fut la seule consolation qu'il devint capable de lui donner dans ce moment.

L'extrémité fournit toujours des ressources : Philotime se rappella alors un remède qui avoit autre-

fois guéri sa mère d'une maladie semblable à celle dont on lui marquoit qu'Emilie étoit atteinte. Sans balancer il crut devoir le proposer, & lui rendre ce dernier devoir. C'auroit été en vain que son ami eût voulu le retenir ; Philotime part en diligence, & vient s'adresser au père d'Emilie, qui dans la plus amère douleur crut trouver quelque espérance en confiant à Philotime les derniers signes de vie qui restoient encore à sa fille.

Dès que cet amant se vit assuré de la confiance du père d'Emilie, il courut dans l'appartement où elle étoit. . . . Mais quel spectacle à ses yeux, de la voir même abandonnée de l'unique personne qui la gardoit, & qui la croyant morte fondeoit en pleurs d'un autre côté ! La tête d'Emilie étoit renversée derrière un oreiller qui soutenoit ses épaules, ses yeux étoient fixes & sans mouvement, une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, & sa bouche ouverte sembloit avoir laissé échapper son ame. Il vole au secours, la prend dans ses bras, l'agite, & par le moyen d'une eau spiritueuse, il arrache enfin d'Emilie un soupir qui annonce qu'elle prenoit encore part à la vie.

Dès ce moment Philotime devint le médecin absolu d'Emilie; il ne la quittoit ni la nuit ni le jour, & lui faisoit prendre ce qui convenoit, selon l'état où elle se trouvoit, & selon l'expérience qu'il avoit

acquise sur la maladie & sur le remède qu'il avoit vu mettre en usage pour sa mère en pareille extrémité. Le sort ne rendit point inutiles des soins aussi précieux & aussi tendres. Ils continuoient depuis cinq jours environ , lorsque tout-à-coup la guérison d'Emilie parut se manifester par l'efficacité du remède. Philotime ne douta plus alors du succès , & la voit d'Emilie qui exprimoit un soulagement subit , mit le comble à sa joie.

Alors Emilie commença de reconnoître Philotime , & ce fut avec une surprise & un étonnement semblable à celui d'une personne qui revient d'un sommeil léthargique. Elle voulut lui parler , mais elle n'en avoit pas la force , & Philotime se retira pour ne point donner lieu à un effort dont sa présence augmentoit la violence. Dès ce moment heureux , la santé d'Emilie se fortifia chaque jour , & Philotime en eut tant de soin , qu'en peu de tems elle fut rétablie.

Le père & la mère d'Emilie n'avoient point d'expressions assez fortes pour remercier Philotime. Je ne vous demande , leur dit-il , pour toute récompense que l'oubli du service que je viens de vous rendre : je suis trop heureux d'avoir réussi , & ma satisfaction est aussi parfaite que mon cœur est désintéressé. Ce fut avec ces sentimens qu'il alla prendre congé d'Emilie : mais qu'ils furent reçus diffé-

eminent ! Rien n'égalait les transports de sa reconnaissance , & les termes dont elle se servit pour la lui manquer , apprirent en même tems à Philotime tout ce qu'il devoit en attendre.

» Je ne faurois vous donner mon cœur à plus  
 » juste titre , mon cher Philotime , dit-elle ; c'est  
 » de vous que je tiens la vie , je ne faurois la  
 » passer qu'avec vous & pour vous. C'est votre  
 » ouvrage que je vous présente en vous offrant  
 » ma main : elle vous appartient , & je vous jure  
 » qu'elle ne sera jamais qu'à vous. Que ne puis-je  
 » étendre plus loin les témoignages de ma tendresse ! ... Oui , mon cher Philotime , je verrai  
 » toujours avec le même plaisir un amant que je  
 » n'ai pas connu d'abord , à qui je dois les jours  
 » que je respire , & un époux chéri dont les tendres  
 » soins ont prévenu les liens du fort qui nous  
 » attend. Ma fortune est assez considérable pour  
 » réparer l'ingratitude de la vôtre... Soyez le  
 » maître de votre liberté , Philotime , puisque vous  
 » voulez vous retirer & que mes empressements &  
 » mes prières ne peuvent vous retenir. Un excès  
 » de délicatesse m'empêche de vous faire plus de  
 » violence : déjà je ne suis plus votre amante ,  
 » mais une épouse docile , qui dans son obéissance  
 » conserve toute la vivacité & la tendresse du premier titre. Partez , puisque vous le voulez , mais



» donnez-moi votre foi. Que des vœux aussi tendres  
» que les miens ne restent point sans l'ôtage  
» d'une promesse que vous ne pourriez me refuser. »

Un discours si passionné fut accompagné de ces mouvemens innocens que la nature & la reconnaissance peuvent mettre de concert dans la bouche & dans les yeux d'une personne bien-née, & dont le cœur est capable de grands sentimens. Mais quelle fut la surprise d'Emilie à la réponse de Philotime !

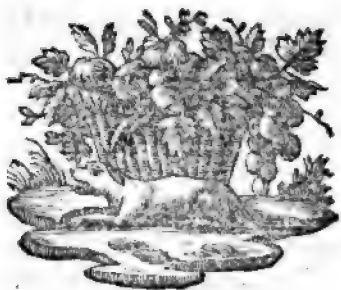
» Je ne suis plus, lui dit-il, ce Philotime amoureux, à qui vous refusâtes la main que vous m'offrez en ce jour. Autrefois une passion trop forte m'exposa au danger de vous la demander sans l'avoir méritée : aujourd'hui c'est ce Philotime, votre ami d'abord, & plus que jamais dans ce moment, qui pour la trop mériter en la tenant de vous, craint de l'accepter & ose la refuser. Ce n'est point ici le moment de profiter des mouvemens de vos bontés. Non, ma délicatesse est trop grande, Emilie, les circonstances du don sont trop près de votre reconnaissance, & cette amitié dont je vous parle est trop vive pour que je me paie aussi avantageusement du bonheur dont le sort m'a favorisé en vous guérissant. Attendez que le tems qui m'a fait sentir tous les remords de ma faiblesse & de mon im-

» prudence passée, vous ait appris plus sûrement  
 » à disposer de votre cœur. Ce n'est qu'à ce prix  
 » que je vous jure de l'accepter : & il y manque-  
 » roit ce dernier trait de satisfaction, si je le tenois  
 » de toute autre main que de celle de la raison.  
 » Songez, Emilie, que vous pouvez aspirer au  
 » sort le plus flatteur ; votre jeunesse, vos appas,  
 » des biens considérables vous préparent un choix  
 » plus élevé. »

A ces mots, auxquels Philotime n'attendit point  
 de réponse, il partit assez brusquement, & retourna  
 chez son ami à la campagne, avec autant de liberté  
 apparente que s'il y eût été toujours, & qu'il ne se  
 fût pas exposé à mériter la reconnaissance d'Emilie.  
 Ce fut à ces traits de fermeté, qui n'étoient pas  
 équivoques, que son ami reconnut le fonds de sagesse  
 que Philotime avoit acquis ; il ne put assez admirer  
 la noblesse de sa générosité.

Il est difficile que les grandes actions n'éclatent ;  
 elles sont faites pour l'exemple & pour l'admiration  
 des hommes. Celle de Philotime ne tarda pas à être  
 divulguée ; malgré la discrétion que sa modestie  
 avoit exigée. Emilie & sa famille racontaient par-  
 tout, & les obligations qu'elle avoit à Philotime,  
 & la générosité des sentimens de cet amant vertueux.  
 Cet aveu faisoit sa gloire, c'étoit l'hommage de sa re-  
 connoissance ; elle ne se lassait point de le publier.

Après un an de résistance de la part de Philotime à son bonheur, il céda à la fois aux pressantes sollicitations des parens d'Emilie, à la constance d'une amante aussi délicate que passionnée, & à l'empressement que tout le monde avoit de voir l'hymen serrer des nœuds que l'amour & la raison avoient tissus de concert. Philotime épousa donc Emilie. Chacun prit part à cette fête, & le bonheur de ces époux, toujours amans, fait encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui les connoissent.



RÉFLEXIONS



# R É F L E X I O N S

## P R É L I M I N A I R E S

D'ANTOINE-MARTIN VADÉ,

*Sur le Mémoire historique intitulé :*

L'ART DE RENDRE LES FEMMES DOCILES.



ON trouve dans la petite collection des mémoires de l'Académie de Troyes une dissertation savante, ingénieuse & très-spirituellement écrite sur l'usage de battre sa maîtresse. Il y est clairement prouvé que cette singulière façon de traiter l'amour est très-ancienne, qu'elle est encore aujourd'hui mise en pratique dans plusieurs états de l'Europe. De plus, on y remarque, & d'après des observations judicieuses & fidèlement énoncées, que cet usage a moins nui à l'amour qu'on ne l'imagineroit d'abord. Je le crois, lorsque les amans n'ont point formé de nœuds indissolubles; mais j'ose affirmer que cette

R

méthode qui peut réussir en amour, ne rappelle pas toujours la tendresse dans le cœur de ces époux que les loix civiles & religieuses enchaînent & rendent pour ainsi dire esclaves l'un de l'autre. La férule d'un mari paroît aux yeux d'une femme raisonnable & sensible le sceptre d'un despotisme d'autant plus odieux, que les effets en sont douloureux & déshonorans : ajoutez encore que l'exercice de cette autorité que les hommes mariés font valoir dans leur petit domaine, a presque toujours pour principe ou pour motif une orgueilleuse prééminence que notre sexe s'arroge ou prétend revendiquer, & qui ne nous appartient pas avec plus de fondement qu'au sexe que nous voulons assujettir. La raison de l'homme, aveuglée par cet orgueil qui le domine avec une supériorité dont il veut imposer le joug à la femme qu'il a dû choisir pour compagne honorable ; cette raison, dis-je, aveuglée par elle-même, ne lui permet pas d'exercer cette autorité qu'il réclame & dont il est si jaloux, avec la justice & le discernement qui conviennent à la dignité d'un engagement qui devrait avoir pour base l'estime & l'amitié qui précéderoient l'amour. Des époux ne seront véritablement heureux que lorsque l'amour & l'amitié qui les unissent auront pour principe cette estime dont on se sent intérieurement pénétré pour un objet méritant, qui inspire une

délicatesse que l'on voudroit inspirer à son tour, & que l'on a droit d'exiger à l'instant qu'elle est suffisamment prouvée par la générosité des sentimens & le sacrifice que l'on a fait volontairement de ses intérêts particuliers en faveur de l'objet aimé. Mais le plus grand nombre des mariages ayant une base fragile & dépendante des intérêts humains, l'homme qui se prétend le dominateur ou le maître de la femme, exerce presque toujours mal-à-propos, & souvent sans justice, une autorité déraisonnable & non motivée; & malheureusement pour son repos & celui de sa famille, cette autorité capricieuse est le seul droit dont l'homme soit si jaloux.

Il parut en 1713 un ouvrage ayant pour titre: *Le supplément de Tasse-rouzi-friou-utave*, dédié aux femmes, ou aux maris pour donner à leurs femmes. Ce traité n'est remarquable que par la singularité de son frontispice, & l'explication que l'auteur donne en sa préface, de ce titre énigmatique, est connue de tous ceux qui ont lu les comédies du fameux Poisson. Dans une piece de cet auteur, intitulée *le Sot vengé*, Ragot voyant que Lubin, qui en est le héros, c'est-à-dire le sôt, ne peut réduire sa femme à la raison, lui parle ainsi :

Sache qu'étant aux Antipodes  
L'on me fit présent d'un trésor

R ij

Qui vaut plus d'un million d'or :  
Et si ce n'est qu'une racine,  
Laquelle mise sur l'échine  
D'une femme, fût-ce un démon,  
La rend plus douce qu'un mouton.

LUBIN.

Peste ! l'admirable racine !  
D'où peut venir son origine ?

RAGOT.

Du pied d'un arbre que j'ai vu,  
Qu'avoit planté Lusse-tu-cru,  
A ce qu'on dit, & puis fit Gilles.

LUBIN.

Peste ! il étoit des plus habiles.  
Ce bois a certe faculté !

RAGOT.

Si ta femme en avoit tâté. . . :

LUBIN.

Vraiment ! je veux bien qu'elle en tâte.

RAGOT.

Tu la battras donc comme plâtre,  
Et ensuite tu lui feras  
Faire tout ce que tu voudras.

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 261

Elle viendra dans sa colère  
Te traiter comme à l'ordinaire :  
Comme elle prendra son haut ton ,  
Tu tiendras ferme ce bâton ,  
Qui vaut mieux que deux vertus-gaules :  
Tu lui fangleras les épaules  
Seulement de quinze ou vingt coups :  
Tu la verras à tes genoux ,  
Plus souple , plus obéissante  
Qu'une jeune & neuve servante ,  
Te dire en larmes : Je promets  
De n'aimer que toi désormais ,  
De ne plus souffrir le compère . . .

L U B I N.

Ce seroit bien-là mon affaire ;  
Mais si l'homme qui l'a trouvé ,  
Ce bâton , . . . .

R A G O T.

L'avoit éprouvé ?  
Ne connoissois-tu pas ma femme ?

L U B I N.

Oui, c'étoit une bonne lame.

R A G O T.

Trois coups la rendirent d'abord

R iij



Plus douce qu'un enfant qui dort.  
Mais il faut dedans ta mémoire  
Mettre quatre mots de grimoire,  
Et les dire ; autrement , ma foi ,  
Les coups retourneroient sur toi.

L U B I N.

Ah ! je veux donc bien les apprendre  
Avant de rien entreprendre.

R A G O T.

Oui , car il faut les prononcer  
Auparavant que commencer.

L U B I N.

Elle va revenir , je meure :  
Apprenez-les moi tout-à-l'heure ,  
Et nous allons dans un moment  
Voir un diable de changement  
Pour elle , & pour moi fort risible ;  
Si le secret est infaillible ,  
Je ne vous épargnerai rien :  
Prenez mon honneur & mon bien ;  
J'ai fort peu de l'un & de l'autre ,  
Mais disposez comme du vôtre.

R A G O T.

Va , je ne te demande rien ,  
Voici les mots , retiens-les bien . . .

L U B I N.

Vraiment ! pour cesser d'être esclave. . . .

R A G O T.

*Tasse-rouxi-friou-titave.*

Dans ce dialogue Ragot voudroit insinuer, & même prouver à Lubin que des coups de bâton bien appliqués sur le dos d'une femme, en même tems que l'on prononce ces paroles : *Tasse-rouxi-friou-titave*, ont le singulier pouvoir de la rendre douce, sage & fidele à ses engagements. Mais cette ressource extrême & violente n'est en aucune manière convenable à la dignité du nœud conjugal. Dans cette union paisible, personne ne devoit s'attribuer le privilege exclusif de dominer sur l'autre : la voix trop impérieuse de l'autorité jette dans le cœur des gens mariés les semences de la haine, suite ordinaire de cette crainte & de ces inquiétudes qui tourmentent sans cesse les esclaves. Dans le mariage on ne peut raisonnablement adopter qu'un concours mutuel d'avis & de consultations, sans aucune préférence particulière que celle que la raison peut inspirer unanimement aux deux époux, qui l'un pour l'autre devoient faire régner entr'eux une douceur de caractère & une complaisance réciproque & sincère, sans fadeurs ni bassesse.

R iv

Le bâton ( dit l'auteur de ce supplément dans sa préface ) « Le bâton ne sied point du-tout dans la » main d'un honnête-homme , quand même , à la » faveur de quelques interprétations , on regarde- » roit cet instrument impéricux comme un bâton » pastoral , un bâton de confrairie , de cérémonie , » ou même comme le petit bâton de ces charla- » tans , qui , selon eux , a la vertu de faire des » prodiges qui nous éblouissent ? Y a-t-il rien de plus » déshonorant que de recevoir des coups de bâton ? » Y a - t - il rien aussi dont le corps s'accommode » moins ? Accabler une épouse de douleur & de dés- » honneur ! est-ce-là une conduite qui puisse rendre » son joug supportable , qui puisse engager une femme » à se plaire dans sa maison , & à y remplir volontiers » ses devoirs ? Par ce moyen , peut-on s'imaginer » que l'on en soit vu avec plaisir ; croit-on sérieu- » sement s'en faire aimer ? »

Non , sans doute ; ces moyens odieux ne produiront jamais l'effet pour lequel on les met en usage : aussi l'auteur a cru devoir substituer aux expressions baroques , enseignées par Ragot , ces quatre mots : Amour , complaisance , patience & religion ; & c'est d'après les maximes qu'il déduit de ces quatre sujets , qu'il prétend ramener les femmes à la raison.

Montaigne intitule le trente-cinquième chapitre

du second livre de ses Essais : *Des trois bonnes femmes*, & il commence ainsi ce chapitre : *Il n'en est pas à douzaines comme chacun sait ; & notamment aux devoirs du mariage*. Après lui Despréaux a dit dans sa satyre contre les femmes :

On peut trouver encore quelques femmes fidelles ;  
Sans doute , & dans Paris , si je fais bien compter ,  
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

L'auteur du supplément présume qu'en observant ses conseils , au lieu de trois femmes bonnes & fideles que Montaigne & Boileau distinguèrent entre les dames de leur siecle , on en pourroit trouver non-seulement par douzaines , mais aussi qu'on en remarqueroit des milliers , & même des millions. N'en déplaise aux dames & aux zélés adorateurs du beau sexe , ce projet me semble trop promettre , le nombre est trop exagéré ; & le sieur Bordelon , qui en est l'auteur , en a bien prévu la difficulté , car il avoue lui-même que sa prétention paroîtra bien téméraire aux partisans de Montaigne & de Boileau. Il faut convenir , à la vérité , que les tentatives proposées par l'auteur de ce beau supplément , quoique possibles dans la pratique , n'ont point eu de succès réel. Quelle en est la raison ? Seroit-ce que l'ouvrage n'ait pas été compris parmi les instructions

classiques , ou bien ce manque de réussite proviendrait-il des défauts mêmes de l'éducation ? J'aurois beaucoup de peine à décider la question ; mais tout ce que l'expérience & les observations m'ont appris de certain , c'est que la femme est femme par-tout ; en tout tems , en tous climats elle est foible , tendre , inconstante & légère ; elle se laisse aller par-tout au penchant de son cœur : & qui seroit exactement instruit de tout ce qui se passe à cet égard chez toutes les nations du monde , seroit convaincu que le sexe , à bien peu de chose près , est par-tout le même. Les femmes ont donc été , elles sont , elles doivent être tendres , galantes , capricieuses , coquettes , jalouses , &c.

- « Le sexe est né volage : en formant ces beaux  
» corps ,
- » La nature prodigue , épuisa ses trésors ;
- » Mais l'homme eût éprouvé des transports trop é-  
» tranges ,
- » Si le ciel eût versé par de sages mélanges ,
- » Sous le vif incarnat , sous l'albâtre éclatant ,
- » Le bizarre soupçon , le caprice inconstant ,
- » Le cœur faux , & toujours prêt à changer de chaîne ,
- » Quand vers un autre objet sa tendresse l'entraîne.

Gardons-nous bien cependant de conclure de là

que la vertu doive être rare parmi les femmes : rien de plus faux que cette conséquence. Cet aimable sexe a eu dans tous les tems ses héroïnes , comme le nôtre a eu ses héros : & s'il n'y a point de familles parmi nous dans lesquelles on ne voie quelques coquettes , il n'y en a point aussi qui n'ait , ou qui du moins ne se flatte d'avoir une Pénélope.

Je ne puis me persuader que tous les hommes soient exempts de défauts à cet égard , & les femmes sont assez malheureuses lorsque le choix qu'elles ont fait ne leur a pas tenu tout ce qu'elles se promettoient d'obtenir. Un écrivain moderne , en donnant des leçons à nos auteurs de comédies & aux acteurs qui les représentent , a prétendu qu'il seroit avantageux , même pour la société , de perfectionner l'art du geste , & d'en établir l'usage général dans le monde : voici le seul endroit de son ouvrage qui convienne au sujet que nous traitons.

« Les criailleries que l'on entend tous les jours  
 » entre maris & femmes dans les ménages du peuple , me font desirer que l'on veuille y apprendre  
 » à se quereller par signes. Ce n'est qu'aux gens  
 » du commun que j'offre mon projet , non que je  
 » m' imagine que les gens de condition soient plus  
 » heureux lorsqu'ils sont mariés ; mais parce que

» l'on m'a dit qu'il étoit d'usage parmi eux de ne  
» point contredire leur épouse, qui de son côté  
» s'inquiète peu des actions de monsieur. On se  
» quitte lorsqu'on s'ennuie, chacun prend un hôtel  
» séparé, & vit au gré de ses caprices : on appelle  
» cela, je crois, le *bon ton*. Ce n'est donc point  
» aux gens du grand monde, enchaînés par l'hy-  
» men, que mon projet peut être utile ; c'est à  
» vous que je l'adresse, rustiques bourgeois, vous  
» qui êtes réellement maris, & qui faites souvent  
» retentir votre voisinage des querelles qui s'élèvent  
» entre vous & vos pétulantes moitiés. Croyez-  
» moi, les uns & les autres, ménagez davantage vos  
» poumons, n'instruisez point tout votre quartier  
» de vos secrets domestiques. Ne vous disputez  
» que par gestes. . . . Maris, n'allez pas croire que  
» je parle d'un certain geste expressif, qui met  
» toujours une femme à la raison ; si je vous don-  
» nois un tel conseil, la conversation seroit trop  
» tôt finie, & vous n'en seriez pas meilleurs amis :  
» je crois seulement que vous en devez faire la  
» démonstration, & à force de la réitérer à-propos,  
» vous aurez la paix dans votre ménage. Pour  
» vous, tendres épouses, souvent compagnes in-  
» fortunées d'hommes brutaux, dans des momens  
» d'orage, témoignez par votre silence la douleur  
» qui vous accable : si des signes extérieurs ne

» peuvent fléchir un mari furieux , prodigue ,  
 » ivrogne , infidèle , montrez lui sans rien dire vos  
 » enfans ; & ces innocentes créatures , en joignant  
 » leurs mains , en lui faisant de tendres caresses ,  
 » toucheront son cœur , & lui feront sentir tout ce  
 » qu'il vous doit. Si cet expédient n'avoit aucun  
 » succès , recourez au dernier moyen ; portez votre  
 » main au front , en formant un angle aigu avec  
 » l'index & le doigt du milieu : soyez persuadées  
 » que ce signe énergique le rendra plus raison-  
 » nable. »

Je doute fort que ce dernier moyen réussisse auprès d'un homme vif & brutal ; il pourroit bien mettre en usage le privilege des habitans de Villefranche en Beaujolois , par lequel il est permis aux maris de battre leurs femmes , même jusqu'à l'effusion de sang , sans pouvoir être repris en justice , pourvu néanmoins que l'effet & les suites de ces caresses trop ardentes ne les fassent point mourir. C'est sans doute ce privilege autorisé à Villefranche , qui a donné naissance à ce proverbe connu en d'autres provinces , où l'on dit communément qu'il *est permis de battre sa femme , & non de la tuer.*

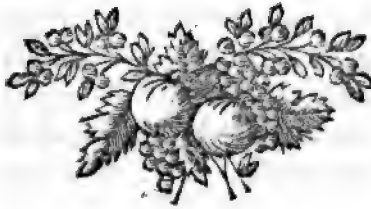
Depuis long-tems la plupart des hommes , sans réfléchir qu'ils ont souvent eu la foiblesse de s'agenouiller bassément devant les femmes , ont signalé leur ingratitude envers elles , en répétant sans cesse



un autre proverbe, qui, s'il étoit fondé sur la vérité, donneroit plus d'avantage & de force aux femmes qu'aux hommes. C'est celui qui prononce que *la femme a la tête dure*. On a voulu par-là leur faire un crime de ce qu'elles s'opposent aux volontés & aux prétentions de leurs maris, lorsque ceux-ci ne les croient pas raisonnables. Cette qualification de tête dure leur conviendrait néanmoins assez, s'il étoit vrai que la tête de toutes les femmes ressemblât à celle de Bonaventure Thomas, qui étoit femme de Claude Fournier, femme du lieu de Bizeuil-sur-Marne, dépendant du marquisat de Louvois, en champagne. Cette femme, qui vivoit en 1717, étant montée au haut de sa grange, tomba de la hauteur de plus de vingt pieds, la tête la première. Dans sa chute elle rencontra un pot de fer découvert, dans lequel sa tête entra & y prit place comme dans un casque : du coup qu'elle donna elle brisa ce pot de fer en trois morceaux, sans qu'elle se fît la moindre égratignure ni contusion. Ce qui doit étonner encore plus, c'est que cette femme qui étoit alors enceinte de sept mois, porta son enfant le reste de son terme, & accoucha très-heureusement. Cette aventure étoit assez singulière, & il n'y a pas d'apparence qu'aucune de ces femmes qui affectent de se faire passer pour femmes fortes, que même aucun homme voulût entreprendre un pareil

faut, ni lutter encore moins contre une femme de la force de cette paysanne, quand bien même il auroit le casque en tête.

L'anecdote suivante indique une ressource qui tient le milieu entre tous les moyens annoncés précédemment ; elle enseigne aussi les circonstances & les à-propos qu'il ne faut pas laisser échapper pour pouvoir réussir à remettre une femme dans le chemin de la sagesse & de la raison, & faire régner la paix dans son domicile.





L' A R T  
DE RENDRE  
L E S F E M M E S  
D O C I L E S.

---

J'AI lu dans mille endroits d'un fort beau livre, composé par un excellent auteur, que de toutes les créatures que dieu a mises sur la terre, il n'y en eut jamais de pire, de plus insupportable, de plus terrible qu'une mauvaise femme. N'allez pas croire, messieurs, que l'écrivain dont je vous parle ici ait été quelque ennemi du beau sexe, quelque homme du commun ou mal-aisé, qui n'en a effuyé que des rebuts ; quelque misantrope, qui, bien loin de chercher à s'en faire aimer, n'a jamais seulement pu supporter ses semblables ; quelque esprit borné qui ayant été malheureux en femme, a jugé des autres par la sienne ; enfin, quelque sot sans expérience

rience & sans esprit qui, dans la mauvaise humeur où l'auront mis quelques mécontentemens qu'il aura reçus du sexe, en aura porté ce jugement qui paroît d'abord odieux.

Non, messieurs, l'auteur dont je veux vous parler n'étoit rien moins que tout cela. Ce fut le plus galant de tous les mortels, & le plus heureux de tous en femmes. Ce fut un prince qui n'avoit qu'à parler pour être obéi, qui n'avoit qu'à jeter le mouchoir pour obtenir les faveurs de mille belles qui s'estimoient fort honorées de sa compagnie. Ce fut un philosophe que les dames les plus illustres & les plus renommées vinrent voir & admirer des extrémités de la terre, qui en avoit lui-même un millier des plus belles à son service & à ses ordres. Ce fut un homme consommé par l'expérience dans cette matière, un homme dont la sagesse & le profond savoir firent & font encore l'admiration de l'univers : enfin, l'écrivain dont je vous parle est le sage & l'incomparable Salomon, dont le nom seul est le plus grand éloge que l'on puisse faire du plus parfait des mortels.

Au reste, messieurs, quand bien même cet homme, presque divin, n'auroit pas laissé dans ses ouvrages les portraits hideux, & pourtant naturels, que l'on y voit des mauvaises femmes, tant de pauvres maris ont éprouvé, & éprouvent encore tous les jours

la méchanceté de ce sexe, que s'il y a dans le monde quelques vérités constantes, on peut dire que ce sont assurément celles que nous trouvons sur cette matière dans les livres que nous appelons *sapientiaux*, & que l'opinion la plus généralement adoptée attribue à ce roi du peuple de dieu.

Dans le nombre des personnes à qui, selon notre coutume, nous sommes dans l'usage de communiquer nos mémoires & discours académiques, & qui pourront lire celui que je prononce aujourd'hui, je ne doute point, messieurs, qu'il ne s'en trouve plus d'un que la compagnie de leurs femmes n'ait encore plus instruits sur cet article que ne l'auroient pu faire tous les livres du monde, & qui pensent sur leur compte aussi juste que Salomon. Que je les estimerois heureux, si l'épreuve qu'ils en font, peut-être tous les jours, n'étoit pas plus fâcheuse pour eux que celle qu'en a pu faire ce grand prince! Mais c'est un bonheur dont aucun d'eux ne peut se flatter, à moins qu'

Une nouvelle loi bientôt ne l'autorise  
A changer de femme ainsi que de chemise.

. . . . .

Comme il n'y a pas encore la moindre apparence que cette permission s'accorde sitôt, quel

parti doivent prendre, en attendant, tant de maris qui peuvent se trouver dans cette triste situation ?  
 - Celui de la patience , dit - on communément. . . .  
 Eh oui ! . . . La chose est très-facile à dire , mais il n'en est pas de même de l'exécution. « En savez-  
 » vous quelqu'autre , me demanderez-vous ? Si  
 » vous l'avez trouvé, & que vous veuillez en faire  
 » part au public , vous pouvez compter que votre  
 » fortune est faite , n'y ayant guère de maris qui  
 » ne vous en témoignent leur reconnoissance par  
 » quelque gratification considérable. »

Je ne suis point intéressé, messieurs ; & comme ,  
 graces au ciel , je ne me suis jamais trouvé dans le  
 cas d'avoir besoin d'un pareil remede , je ne me  
 suis jamais appliqué à le chercher : mais je viens  
 d'apprendre qu'un officier Anglois en a trouvé un  
 qu'il ne tiendra qu'aux curieux d'éprouver. Peut-  
 être leur réussira-t-il, & qu'ils en ressentiront comme  
 lui les bons effets. Voici l'histoire de cette rare dé-  
 couverte, telle que je viens de la recevoir.

Dans les environs de Nottingham , belle &  
 agréable ville d'Angleterre, demeure un vieux gen-  
 tilhomme Anglois , fort riche , & par cette raison  
 très-consideré dans sa province. Il y vivoit dans une  
 de ses terres en la compagnie de deux filles qu'il  
 avoit eues de son mariage , & auxquelles il avoit  
 eu soin de donner toute l'éducation convenable à

leur état. Mais comme, pour être formé du même sang, on n'est pas toujours pour cela ni de la même figure, ni du même caractère, ces deux filles aussi n'avoient pas également profité des bonnes instructions que leur père leur avoit fait donner. L'aînée, outre qu'elle étoit fort laide, étoit d'une brutalité que rien n'avoit été capable de corriger; elle étoit si méchante que son père même n'en pouvoit venir à bout. La cadette, au contraire, étoit extrêmement jolie, & d'un caractère tout-à-fait opposé à celui de sa sœur : aussi étoit-elle généralement estimée & aimée, non-seulement de son père, mais encore de tous ceux qui la connoissoient. Par la raison des contraires, son aînée étoit généralement détestée, & l'on en parloit dans tout le canton, moins comme d'une femme que comme d'une espèce de furie échappée des enfers. Sur ce contraste on n'aura pas de peine à croire que la cadette fut bien plus recherchée, & conséquemment bien plutôt mariée que ne le fut son aînée. Pouvoit-elle manquer d'amans & d'époux, avec des avantages aussi précieux que le sont la beauté, la noblesse, la vertu & mille autres belles qualités, dont l'éclat étoit de plus relevé par une dot de dix mille livres sterling?

Comme on ne cherche qu'à se défaire promptement de ce qu'on a de mauvais, le gentilhomme

auroit beaucoup mieux aimé, sans contredit, se débarrasser de sa fille aînée; mais son peu de beauté, & plus encore sa mauvaise humeur & sa méchanceté, étoient si connues dans toute la province, que qui que ce soit n'avoit été tenté de la rechercher en mariage; de sorte que cet honnête-homme fut obligé de la garder bien plus long-tems qu'il ne le souhaitoit. S'il avoit à souffrir quelquefois de sa mauvaise humeur, il en étoit du moins un peu dédommagé & consolé par la douceur de sa fille cadette, qui avoit pour lui tous les égards & toutes les considérations que des enfans bien-nés doivent à leurs parens. Mais en la mariant il perdit cette consolation, de façon qu'il se vit bientôt lui seul en butte à toute la méchanceté de sa fille aînée, qui ne pouvoit plus se réfléchir comme auparavant sur sa sœur cadette, qu'elle n'avoit point cessé de tourmenter, & le jour, & très-souvent la nuit même.

Par l'absence de celle-ci, la première devint si insupportable à son père, que le bon-homme ne pouvoit plus vivre avec elle. Ayant enfin résolu de s'en débarrasser, il eut recours à un expédient qui nous paroît singulier, mais qui est assez d'usage en Angleterre. Ce fut de faire annoncer dans les papiers publics qu'il donneroit vingt mille livres sterling, argent comptant, à quiconque voudroit épouser sa



filles. Malgré des offres si avantageuses , le bruit de la méchanceté de cette demoiselle s'étoit tellement répandu dans le comté de Nottingham , qu'il ne se trouva personne qui voulût accepter ce parti.

Ce père infortuné couroit presque le risque d'achever sur terre , avec sa fille , l'enfer dont elle avoit déjà commencé à lui faire souffrir les tourmens , lorsque pour son bonheur il se présenta un gentilhomme d'une province voisine , qui ayant été instruit , par les gazettes , des intentions du père , vint la demander en mariage. C'étoit un homme entre deux âges , officier dans un régiment de dragons , & dont les dernières campagnes qu'il avoit faites en Flandre avoient fort dérangé les affaires. Pour les raccommoder il résolut de saisir cette occasion que la fortune lui présentait. Dans cette vue il écrivit sur le champ à un de ses amis de s'informer des véritables raisons qui pouvoient avoir engagé le vieux gentilhomme à faire afficher ainsi sa fille. La précaution étoit sage , sans doute , ces sortes d'annonces ne pronostiquant ordinairement rien de bon aux personnes un peu délicates sur certains articles. La réponse qu'il en reçut ne roula que sur la mauvaise humeur & la méchanceté de la demoiselle , qui avoient écarté tous les soupirans , & sur l'impossibilité qu'il y avoit de vivre avec elle , impossibilité qui avoit fait prendre à ce vieillard le

parti de s'en défaire, en lui donnant le double de la dot qu'avoit eue sa sœur cadette.

Sur un pareil exposé, tout autre homme moins intrépide que l'officier n'auroit pas eu le courage de tenter l'aventure ; celui-ci ne balança pas un instant. Il monte à cheval aussi-tôt la lettre reçue, & vient trouver le bon-homme de père, à qui d'abord il se fait connoître, & il lui fait part ensuite du sujet de son voyage. La probité angloise ne permit pas au vieux gentilhomme de lui dissimuler l'humeur & la méchanceté de sa fille. Il lui en récita plusieurs traits qui l'avoient enfin déterminé à s'en défaire, à quelque prix que ce fût. Il ajouta que comme il lui paroissoit très-honnête-homme, il seroit au désespoir de le tromper sur cet article ; que par cette raison il n'avoit rien voulu lui cacher : qu'il n'avoit qu'à se bien consulter auparavant ; que pour lui il trouvoit qu'il étoit impossible de vivre avec elle. « De plus ; continua-t-il, je n'ose pas » vous assurer, quand nous serions tous les deux » d'accord, qu'elle voulût pour cela vous épouser. » En effet, il suffit qu'elle s'aperçoive que l'on » veut une chose, pour qu'elle en veuille sur le » champ une autre. Que cela ne vous fasse point » de peine, lui répondit l'officier, j'en fais mon » affaire, pourvu que vous observiez les conditions » que vous avez annoncées. Je suis gentilhomme,

» reprit le père , & ce seroit me faire injure que  
» de douter de ma parole sur cet article. Cela  
» suffit , répliqua l'officier , & je compte l'affaire  
» faite. »

Il s'agissoit d'aborder & d'appriivoiser cette fille intraitable : & ce qui auroit paru impossible à tout autre , notre officier ne désespéra point d'en venir à bout. La demoiselle parut à l'heure du dîné. Jamais ourse ou tigre en fureur ne lança des regards pareils à ceux qu'elle jeta sur cet étranger , lorsqu'il parut devant elle. Tout autre homme en auroit été effrayé , & auroit sur le champ déserté la maison ; notre galant , qui n'étoit rien moins que timide , ne se déconcerta pas ; au contraire , prenant son air à la dragone , il lui en rendit qui valaient bien les siens , & la considérant depuis la tête jusqu'aux pieds avec un air des plus méprisans , il la fit rougir pour la première fois de sa vie , & lui fit baisser les yeux.

Le croiriez - vous , messieurs ? ... Oui , sans doute , vous le croirez , car l'expérience vous aura appris à connoître la bisarrerie du cœur féminin ; les regards menaçans & dédaigneux de l'officier , qui auroient indigné & révolté toute autre femme , firent une impression tout-à-fait différente sur celle-ci , & furent les premières étincelles qui embrâsèrent par la suite le cœur de cette espece d'animal , qui

jusqu'alors avoit été intraitable. Ce feu ne s'alluma néanmoins que par degrés; & comme s'il avoit absolument voulu que son futur époux connût son mauvais caractère, il lui fut totalement impossible de ne le pas faire éclater. La chose ne paroîtra pas étonnante à ceux qui connoissent la nature. Le changement du cœur & des mauvaises inclinations n'est pas d'ordinaire l'ouvrage d'un jour, encore moins d'un instant. Heureux quand on en vient à bout avec le tems!... Notre officier l'éprouva. Dès qu'il se fut apperçu de l'impression que ses regards avoient faits sur elle, ( car il étoit expert en amour ) il changea de batteries, & lui fit alors beaucoup de civilités, lui demandant pardon de la liberté qu'il avoit prise de la venir voir. Il ajouta qu'il n'avoit pu résister à l'empressement qu'il s'étoit senti de la venir assurer lui-même de ses respects, & qu'il n'étoit inspiré que par le bien qu'il avoit entendu dire d'elle. « Je me moque de tout ce » que l'on peut dire de moi, lui répliqua-t-elle » grossièrement, & je n'ai que faire de vos compliments. Vous n'avez qu'à vous en aller. Il est » tems de dîner, je veux manger, & non pas » babiller. »

Sur un pareil compliment bien des gens auroient sur le champ tiré leur révérence, & auroient été dîner ailleurs; l'officier, pressé par le vieux gentil-

homme qui l'engagea à lui tenir compagnie, resta malgré sa fille qui murmura beaucoup, & contre son père & contre le nouveau convive. Ce dernier, pour l'adoucir, lui fit à table toutes les politesses imaginables; il voulut lui servir de tous les mets, mais elle lui répondit brusquement à chaque fois, qu'elle se serviroit bien elle-même, & qu'elle n'avoit pas besoin de lui pour cela, parce qu'elle prétendoit ne manger que les morceaux qui étoient de son goût, & qu'il ne connoissoit pas. Il but plusieurs fois à sa santé, sans qu'elle lui fit la politesse de l'en remercier : enfin sa brutalité ne se démentit en rien pendant presque tout le repas.

On en étoit au dessert, lorsque l'officier, en présence de son père, lui déclara sans façon ses intentions & le sujet de son voyage, & il assaisonna cette déclaration de tout ce qui pouvoit la rendre plus touchante. Pendant qu'il tenoit ce doux langage, cette brutale demoiselle, interdite & réveuse, ouvroit de grands yeux, & le parcouroit de la tête aux pieds, examinant sa figure, sa taille & sa physionomie qu'il avoit fort belles. Quand il eut fini de parler, & elle da le considérer : « Quoi, » monsieur! lui dit-elle d'un air & d'un ton à demi- » poli; vous prétendriez m'épouser! m'épouser!... » Je n'aurois jamais cru qu'il y eût sur la terre un » homme assez hardi ni assez sot pour m'épouser :

» m'épouser!... Ah! je voudrais bien, pour avoir  
 » le plaisir d'en rire, que vous eussiez la hardiesse  
 » de m'épouser! C'est une affaire faite, mademoi-  
 » selle, répliqua l'officier en lui baissant la main, si  
 » vous daignez y consentir.... Eh.... mais, ré-  
 » pondit la demoiselle, la chose ne seroit pas ab-  
 » solument impossible, si mon père le vouloit, &  
 » moyennant certaines conditions : par exemple,  
 » que je serois toujours ma maîtresse; que je sor-  
 » tirois & irois quand & où je voudrois; que je  
 » boirois & mangerois à telle heure qu'il me plai-  
 » roit, & ce que je voudrois; que je me leverois  
 » & me coucherois de même; en un mot, que je  
 » me gouvernerois & toute ma maison, à ma fan-  
 » taisie. A ces conditions je n'aurois aucune ré-  
 » pugnance pour le mariage : mais je crois, mon-  
 » sieur, qu'elles ne sont nullement de votre goût,  
 » & que vous ne les accepteriez jamais. Détrom-  
 » pez-vous, mademoiselle, lui répondit l'officier.  
 » Mon intention, en épousant une femme, est de  
 » la rendre la plus heureuse qui soit au monde;  
 » & puisqu'il ne tient qu'à ces bagatelles, je prie  
 » monsieur votre père, qui a bien voulu agréer  
 » la demande que je lui ai faite de votre aimable  
 » personne, d'envoyer sur le champ chercher un notaire, qui stipulera dans notre contrat  
 » de mariage, toutes ces conditions, & toutes

» les autres qu'il vous plaira d'y ajouter encore. »

Quand le cœur est une fois pris, il est bien difficile de reculer. Le vieux gentilhomme ayant agréé la proposition de l'officier, la demoiselle qui avoit fait elle-même les conditions du traité, ne put s'en dédire. Je suis même persuadé, & vous le serez sans doute ainsi que moi, messieurs, que dans la situation où elle se trouvoit alors, elle en auroit été fâchée. Le notaire fut appelé, les conditions stipulées dans le contrat, & signées; & comme le père qui connoissoit la brutalité & les caprices presque continuels de sa fille, appréhendoit que son nouveau gendre ne s'en dégoutât & ne rompît le marché, il abrégéa le plus qu'il put les cérémonies, & se hâta de faire célébrer le mariage. Comme il n'est point de pays en Europe où ces sortes d'affaires se terminent plus promptement qu'en Angleterre, celle-ci fut conclue en moins de deux jours.

A-peine ces deux nouveaux époux furent-ils unis, que la mariée, le jour même des noces, mit en exécution une des conditions qu'elle avoit fait stipuler dans son contrat. Lorsqu'il fut question d'aller coucher avec son mari, elle le lui refusa constamment, quelque raison que l'on pût lui alléguer; de sorte qu'il fut obligé de s'en passer cette nuit-là.

Le lendemain & les jours suivans, même refus, sans que l'officier parût s'en offenser; mêmes ca-

prices, même obstination pour tout le reste. Vouloit-il boire & manger, comme il est ordinaire, à des heures réglées ? elle faisoit servir tantôt deux heures auparavant & tantôt deux heures plus tard. Aimoit-il à manger, chaud, froid, salé ? toujours elle lui faisoit servir le contraire, disant que c'étoit son goût & son plaisir. Etoit-il sérieux ou triste ? elle se mettoit aussi-tôt à danser & à faire la folle. S'égayoit-il ? elle entroit dans sa mauvaise humeur, & elle lui entamoit une kirieille d'injures & d'invectives qui ne finissoit point.

Lui venoit-il compagnie ? elle regardoit tous les survenans comme autant d'écornifleurs, qui venoient, disoit-elle, dans sa maison pour manger son bien. A l'égard des domestiques, comme son père, à la sollicitation de son gendre, lui en avoit laissé la direction absolue pendant le peu de tems qu'elle avoit à rester auprès de lui, c'étoit du matin jusqu'au soir une gronderie perpétuelle. Jamais les coups de pied & les soufflets ne furent prodigués avec plus de libéralité, & même de profusion. Enfin aucun d'eux n'y pouvant plus tenir, les choses furent portés si loin par cette nouvelle mégère, qu'en quinze jours de tems elle renouvela quatorze fois sa maison.

Cependant le père qui voyoit tout ce train, admiroit la patience extraordinaire de son nouveau



gendre qui le surprenoit. Il aspiroit après le moment qui devoit le délivrer de ce fléau qui , s'il fût resté plus long-tems chez lui , l'auroit rendu fou ou fait mourir de chagrin. L'officier aussi tranquille au milieu de tout ce vacarme , que s'il eût eu la femme du monde la plus raisonnable & la plus gracieuse , consolait son beau-père , en l'assurant que cela n'auroit qu'un tems , & qu'il espéroit qu'elle changeroit dans peu. « Je le souhaite de tout mon » cœur, mon gendre, lui répondit le vieillard, » mais je crains bien que cela n'arrive jamais. Elle » n'a jamais valu grand'chose, & depuis qu'elle est » mariée, je vois qu'elle vaut encore moins : vous » la gâtez par vos excessives complaisances. Au » reste , ce sont vos affaires dorénavant ; pour » moi , grâces au ciel , m'en voilà débarrassé. Je » suis bien fâché , monsieur , en ce cas , lui répar- » tit l'officier, de ne l'avoir pas connue & épousée » plutôt. Je vous aurois épargné bien des peines » & des chagrins. Allez , soyez bien assuré qu'elle » changera ; il ne faut jamais désespérer de la jeune » femme ; il y a toujours de la ressource , & en s'y » prenant d'une certaine façon on la fait revenir » de bien des écarts. Votre fille en fera elle-même » un exemple , & je vous garantis qu'avant deux » mois d'ici elle sera changée , au point que vous » ne la reconnoîtrez pas. Pour vous en convaincre

» par vos propres yeux , je vous prie , si vos  
 » affaires le permettent , de nous faire l'honneur  
 » de venir nous voir. » Le vieillard le lui promit.

Ils passèrent encore quelques jours ensemble , après lesquels l'officier demanda à sa femme si elle vouloit bien le suivre chez lui , où quelques affaires très-pressées demandoient qu'il se rendit au plutôt. Elle lui répondit que non , & qu'elle iroit quand elle jugeroit à propos : & en effet , elle ne vouloit point partir. Son mari voyant que par esprit de contradiction elle avoit refusé de le suivre , prit quelques jours après une autre route pour l'y faire consentir. Il lui dit qu'il s'étoit bien apperçu qu'elle se plaisoit infiniment dans la maison de son père , & que ce seroit lui faire un trop grand chagrin que de l'en arracher ; qu'en ce cas , comme son intention n'avoit jamais été & ne seroit jamais de lui faire la moindre peine , elle y pourroit rester aussi long-tems qu'elle voudroit , & même tout le reste de ses jours si cela lui faisoit plaisir ; mais que pour lui , comme sa présence & son séjour étoient indispensables chez lui , il falloit absolument qu'il partît ; qu'en conséquence il prenoit congé d'elle , & lui souhaitoit toutes sortes de prospérités & de contentemens , jusqu'à ce qu'elle jugeât à-propos de le venir rejoindre. « .... Fort bien , monsieur ! lui » dit-elle d'un ton mêlé de colère & d'indignation ,

» je vous entends. C'est-à-dire, pour parler sans  
» énigme, que vous êtes venu ici m'épouser pour  
» avoir ma dot, & ensuite pour me planter-là.  
» Jour de dieu ! si je t'avois cru capable d'une pa-  
» reille scélératesse, je t'aurois étranglé cette nuit  
» pendant que j'étois au lit avec toi. Sans doute  
» que tu as avec toi quelque guenise de maîtresse,  
» qui s'impatiente à t'attendre, & avec laquelle tu  
» brûles d'aller dissiper promptement le bien que  
» mon père vient de me donner. C'est en effet le  
» train ordinaire de tes semblables ; mais ne te  
» flattes pas que je te laisse faire ni que je perde ma  
» dot de vue. Tu veux partir, tu en es le maître ;  
» mais saches que tu ne partiras point sans moi.  
» Je suis bien aise de connoître un peu tes allures,  
» & de voir de mes propres yeux ta conduite. »

Quoique l'officier fût charmé de voir le succès  
qu'avoit eu son stratagème, pour l'affermir encore  
plus dans sa résolution, il feignit de s'y opposer,  
& il alléguait pour cela des raisons qui ne firent  
qu'irriter davantage sa jalousie & sa curiosité. Cette  
ruse lui réussit parfaitement, & il continua toujours  
de protester qu'il ne consentiroit point à son départ.  
Il fit plus ; car l'ayant quittée assez brusquement,  
il alla faire seller son cheval, sur lequel monta,  
résolu de partir sur le champ. Comme il vint prendre  
congé de son beau-père, avec lequel cette scène

étoit

étoit concertée, cette demoiselle voyant que c'étoit tout de bon, ne voulut pas en avoir le démenti. Dans cette vue, au moment que son mari étoit occupé à faire ses adieux au bon-homme, elle saute & se met en croupe sur son cheval, prend de même congé de lui, & veut absolument partir de compagnie avec son époux. Celui-ci feint encore une fois de s'y opposer : le père qui desiroit bien sincèrement d'être débarrassé de sa fille, prie instamment son gendre de consentir qu'elle l'accompagne, sauf à la lui renvoyer en cas qu'il n'en soit pas content. Enfin ils partent ensemble, & le père leur donne mille bénédictions.

Jusqu'ici, messieurs, je ne vous ai représenté dans cette histoire que bien des méchancetés, des caprices, des bizarreries & des brutalités dont une mauvaise femme est capable. Sans doute que vous voulez d'apprendre de quelle manière son mari s'y prit pour en faire, je ne dis pas un sujet passable & ordinaire, mais un modèle d'obéissance, de douceur, de complaisance, de docilité; une femme, en un mot, qui huit jours après qu'elle eut quitté la maison paternelle, l'emportoit de beaucoup sur sa sœur cadette par toutes les vertus qui font une femme aussi parfaite qu'on en puisse jamais trouver. C'est ce qui me reste à vous raconter, & ce n'est pas à mon sens la partie la moins instructive de cette histoire.

Le premier jour du voyage l'officier eut toutes les complaisances imaginables pour sa femme, qui continuoit de lui faire éprouver ses caprices & sa mauvaise humeur. Il en auroit été vraisemblablement de même le long de la route ; mais le tems choisi pour la corriger, & les moyens qu'il avoit projeté d'employer pour y réussir, se présentèrent enfin : il les mit en usage de la manière suivante.

J'ai oublié de vous dire, messieurs, qu'en allant épouser sa femme l'officier avoit amené avec lui un magnifique lévrier, qu'il aimoit d'autant plus, que cet animal qui n'avoit point son pareil pour la chasse, lui étoit singulièrement attaché. Il l'avoit si bien dressé & avec tant de succès, que quelques sommes qu'on eût voulu lui en offrir, il n'avoit jamais voulu le céder, pas même à des premiers seigneurs de la cour. Ce chien, selon le naturel de ceux de cette espèce, étoit extrêmement caressant : par-là & par ses autres bonnes qualités il s'étoit fait aimer de sa nouvelle maîtresse pendant le séjour qu'il avoit fait chez elle. Cet animal se trouvant alors avec nos voyageurs dans une longue & vaste bruyère où il y avoit beaucoup de gibier, emporté par son naturel il se mit à courir après quelques lapins qu'il fit lever. L'officier qui s'en aperçut & qui avoit projeté de le faire servir d'exemple & d'instruction à sa femme, le rappella & lui ordonna

de le suivre sans le devancer d'un seul pas. C'est pour la première fois , ajouta-t-il en lui adressant la parole, prends garde à la seconde. Le chien obéit, & suit pendant quelque tems son maître pas-à-pas ; mais un lievre ayant traversé près de lui le chemin dans lequel ils marchaient , le lévrier emporté par sa vivacité , se met à le poursuivre. L'officier le rappelle & lui donne le même ordre : & de deux , lui dit-il , gare la troisième. Docile au commandement , le chien ne songeoit qu'à suivre son maître , quand un renard vint se jeter entre ses jambes. Ce lévrier alloit étrangler cet animal , qui revenant à lui sentit le danger où il se trouvoit , & pour le fuir gagna la campagne , & le chien de courir à toutes jambes après lui. . . . Oh ! pour le coup , dit le maître en jurant comme un véritable officier de dragons qu'il étoit : C'en est trop , & tu feras châtié de ta désobéissance comme tu le mérites. Aussi-tôt il rappelle son lévrier , qui ne revint que lorsqu'il fut las de courir après le renard , que les ruses de celui-ci avoient fait manquer. L'officier l'ayant alors aperçu à la portée du pistolet , tire un de ceux qu'il avoit à l'arçon de sa selle , lâche le coup & tue son chien en lui disant : Tiens , malheureux , voilà pour toi ; apprend par-là ce que l'on gagne à me désobéir.

Peu s'en fallut que sa femme effrayée de cet acte

imprévu ne tombât à la renverse. La frayeur & la douleur qu'elle eut de voir expirer ce pauvre animal , qui étoit peut-être dans le monde la seule créature qu'elle eût jamais aimée , la mirent dans une fort grande colère contre son mari. Elle s'exhala d'abord en injures ; après quoi elle lui représenta la brutalité d'un pareil procédé contre un animal qui n'ayant , lui disoit-elle , ni raison ni jugement, n'avoit pas dû prévoir les conséquences funestes que pouvoit avoir sa désobéissance. Cela peut être, lui répliqua son mari ; mais quand je parle je prétends être obéi , & la mort chez moi est le châtiment de la désobéissance. Le ton colère , impérieux , absolu dont il prononça ce peu de paroles , imposa silence à la dame qui , n'osant lui répliquer, se mit à faire de sérieuses réflexions sur ce qui venoit d'arriver.

Ils continuèrent ainsi leur route dans un profond silence l'un & l'autre ; jusqu'à ce que le cheval, qui étoit un des plus beaux du pays , & avec lequel l'officier avoit fait ses dernières campagnes , vint par hasard à broncher. Et d'une , lui dit aussitôt le cavalier. A-peine avoit-il fait cent pas après ce premier avertissement , qu'il fit en tombant sur les genoux une révérence dont la dame pensa tomber par terre & se rompre le cou. Et de deux, lui cria l'officier en lui appliquant ses deux éperons sur les

flancs pour le faire relever. Prends garde à la troisième. Soit que le pauvre animal fût trop fatigué de sa charge ou de la longue route qu'on lui avoit fait faire, son malheur voulut qu'à cinquante pas de-là il s'abbatît entièrement, de façon néanmoins qu'il n'en arriva aucun mal, ni à son maître, ni à la dame, qui cette fois encore en fut quitte pour la peur. Descendez, madame, lui dit-il fort poliment, ce qu'elle fit aussi-tôt. Alors étant descendu lui-même, au lieu de relever son cheval, comme elle croyoit qu'il alloit faire, il tire le second pistolet chargé qui lui restoit à l'arçon de sa selle, & tue cet animal, en disant : Voilà comme sont & seront toujours traités tous ceux qui défobéissent aux ordres que je suis en droit de leur donner.

Cependant la dame ayant vu le traitement qu'il venoit de faire à ce cheval qui lui avoit paru & qui étoit en effet fort beau & très-bon, ne put s'empêcher de faire à son mari quelques représentations à ce sujet, mais d'un ton & d'un air des plus modestes. « Par le discours que vous me tenez, » lui répliqua-t-il, je vois bien, madame, que » vous ne me connoissez pas encore. Sachez que » dans le cours de mes dernières campagnes j'ai » brûlé la cervelle à plus de cinquante dragons, » pour avoir osé paroître devant moi mal frisés & » mal peignés, après que je le leur avois défendu



» deux fois. Jugez par-là si j'étois homme à par-  
» donner une désobéissance à mon cheval. Je ne  
» vous la pardonnerois pas à vous-même à l'a-  
» venir, si vous me donniez la peine de vous re-  
» péter une troisième fois la même chose ; mais  
» j'espère que je n'aurai jamais besoin d'en venir  
» avec vous à cette extrémité. »

Une réponse de cette nature annonçoit à la dame un grand changement dans sa conduite, & que son regne, ou pour parler plus juste, la tyrannie qu'elle avoit jusqu'alors exercée sur tous ceux qui avoient été obligés de vivre avec elle, étoit enfin expirée. Son mari le lui fit bien sentir un moment après. En effet, pour éprouver l'obéissance de sa femme, il se mit à déharnacher & desseller son cheval. Comme ils étoient au milieu de la bruyère, espèce de désert où il ne se trouvoit alors personne, il commença par lui dire qu'il falloit qu'elle eût la bonté de porter la selle jusqu'au premier village ; & en même tems il la lui chargea sur les épaules. Quelque préparée que dût être cette femme à cette étrange épreuve, par tout ce qu'elle venoit de voir, elle ne put s'empêcher de murmurer & de rejeter la selle par terre. Madame, dit alors l'officier avec un ton de courroux & en portant la main à sa poche, j'ai encore ici de quoi me faire obéir... Et d'une...



*J'ai encore us de quoi me faire obéir*



A ces terribles mots, la dame devenue plus souple qu'un gant, se baissa pour reprendre la selle, qu'elle le prie de vouloir bien l'aider à recharger sur son dos. De son côté l'officier prend pour sa part la bride, ses pistolets d'arçon, ses bougettes ; & dans cet équipage vraiment comique, nos deux voyageurs continuent leur route.

Comme ils étoient encore à près d'une lieue du village le plus proche, je vous laisse à penser, messieurs, si cette nouvelle mariée, chargée comme elle l'étoit, eut à souffrir avec son mari, qui pour la mortifier & la fatiguer davantage, alloit assez bon train. Elle auroit inmanquablement succombé sous un fardeau auquel el'e n'étoit nullement accoutumée, s'il lui avoit fallu faire toute la traite. Elle n'en avoit encore fait que le quart, & elle n'en pouvoit plus, lorsqu'heureusement pour elle ils rencontrèrent un payfan monté sur son âne, qui alloit au même village qu'eux. Alors notre officier, pour faire voir à sa femme que ce n'étoit que pour la corriger, & non par avarice qu'il en avoit agi de la sorte avec elle, offre & donne au payfan vingt guinées pour porter tout le harnois de leur cheval jusqu'au prochain village. C'étoit le payer trois & quatre fois plus que la chose ne valoit : aussi ne faisoit-il cela que pour mettre sa femme, qu'il connoissoit avare, à une nouvelle épreuve. Celles qu'il lui venoit de

faire subir avoient produit sur elle un si prompt & si salutaire effet , qu'elle n'en ouvrit seulement pas la bouche. Bien plus , elle profita si bien de cette sévère correction , que lorsqu'elle fut arrivée chez son mari , elle fut absolument méconnoissable. Douceur , complaisance , politesse , attention à écarter tout ce qui pouvoit lui faire de la peine , & à le prévenir dans tout ce qui pouvoit lui faire plaisir , enfin toutes les qualités & les vertus qui font une excellente femme. Voilà ce que devint en moins d'un mois la personne la plus brutale , la plus grossière , & peut-être la plus méchante qui fût dans tout son sexe.

Le bruit d'un changement si extraordinaire s'étant répandu bien au loin , vint jusqu'aux oreilles de son père & de tous ses parens. Les uns & les autres eurent tant de peine à croire ce que l'on en disoit , que le vieux gentilhomme voulut voir de ses propres yeux ce qu'il en étoit. Il partit pour cet effet avec son gendre & sa fille cadette , & vint voir son aînée qui le reçut avec des politesses & une effusion de tendresse vraiment filiale , qu'il n'avoit jamais remarqué en elle. Il avoit même beaucoup de peine à en croire ses yeux , tant il étoit étonné d'une métamorphose si prompte & si extraordinaire. En voulcz-vous , monsieur , une preuve bien convaincante , lui dit l'officier ? vous l'allez voir dans

le moment. Alors appelant un de ses laquais.  
 « Allez, lui dit-il, prier madame de ma part de  
 » m'envoyer sur le champ la magnifique coëffure  
 » dont je lui ai fait présent hier. Si elle vous de-  
 » mande ce que j'en veux faire, répondez-lui que  
 » c'est pour la jeter dans le feu. »

Le valet part & va trouver sa maîtresse, qui étoit pour lors à sa toilette où elle achevoit de se coëffer. Il s'acquitte de sa commission auprès de la dame, qui fit répondre à son mari de l'excuser si elle ne lui envoyoit pas la coëffure qu'il lui avoit fait demander, & que malheureusement elle venoit de mettre sur sa tête. Le valet vient rendre compte de son message. « Retournez vers elle, répliqua le » maître au valet, & ne lui répliquez de ma part » que ce mot : Et d'une ! » Le laquais étant remonté, n'eut pas plutôt prononcé à sa maîtresse ce mot terrible, que la dame l'arrêta sur le champ, se décoëffa avec une précipitation qui le surprit, & lui remit promptement sa coëffure pour la porter à son mari qui la demandoit, en l'assurant de sa part que, puisque cela lui faisoit plaisir, il pouvoit en faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Le père & la fille cadette lui voyant une docilité dont elle ne leur avoit jamais donné le moindre échantillon, ne pouvoient concevoir par quel enchantement avoit pu se faire un changement si

subit. « Je vous l'avois annoncé & promis , mon-  
» sieur , dit l'officier au gentilhomme , & vous  
» voyez que je vous ai tenu parole. Plus que je  
» n'aurois jamais espéré , répondit le beau-père :  
» vous en avez fait plus en un mois que je n'en  
» ai pu faire en trente ans. Si nous étions l'un &  
» l'autre de la religion des Siantois , je ne balan-  
» cerois pas un moment de vous attribuer le don  
» des miracles ; mais du moins en qualité de chré-  
» tien raisonnable , je ne puis m'empêcher de re-  
» garder ce que je vois ici comme un phénomène  
» des plus extraordinaires de la nature.

» Le phénomène n'est pas aussi extraordinaire  
» qu'il vous le paroît, monsieur, lui répliqua l'offi-  
» cier, & je crois qu'il n'y a point d'homme dans  
» le monde qui , en s'y prenant comme j'ai fait,  
» n'opérât le même miracle. Si dans une armée  
» un seul homme en conduit deux ou trois cens  
» mille dont il fait tout ce qu'il veut, pourquoi un  
» homme ordinaire ne viendrait-il pas à-bout de la  
» tête d'une seule femme ? Si elles nous maîtrisent,  
» nous dominant & nous rendent malheureux, ce  
» n'est pas à elles que nous devons nous en pren-  
» dre , mais à notre propre foiblesse qui nous avi-  
» lit jusqu'au point de nous rendre leurs esclaves.  
» Mille fois plus efféminés en Europe que ne le  
» sont les Orientaux & tous les autres peuples de

» l'univers , qui bien plus sages que nous en ce  
 » point , tiennent ce sexe dans la subordination &  
 » la dépendance pour lesquelles l'auteur de la na-  
 » ture l'a créé , nous pouffons l'extravagance jus-  
 » qu'à idolâtrer ses caprices les plus ridicules ,  
 » jusqu'à encenser ses défauts & ses vices , enfin  
 » jusqu'à lui sacrifier tout ce que nous avons de  
 » plus précieux dans le monde , je veux dire notre  
 » fortune , notre liberté , quelquefois l'honneur &  
 » la vie. Et nous avons après cela le front de nous  
 » donner pour le peuple le plus sage de l'univers !  
 » Laissons ce ridicule aux François , qui par leur  
 » fade complaisance pour les femmes , dont ils ont  
 » fait chez eux de véritables idoles , se sont rendus  
 » la fable & la risée de toutes les autres nations.  
 » Songeons qu'un Anglois doit être aussi bien phi-  
 » losophe sur cet article que sur tout le reste des  
 » choses de ce monde , c'est-à-dire qu'il ne doit  
 » consulter & suivre en tout que ce que lui dicte  
 » la droite raison. »

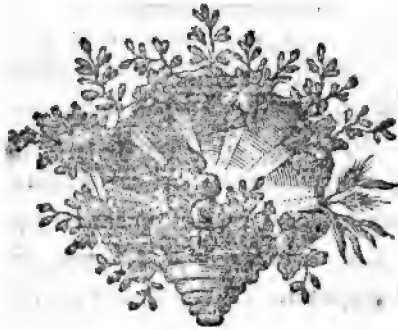
C'étoit en ces termes , messieurs , que l'officier  
 Anglois débitoit à son beau-père , & à ses deux  
 filles qui étoient présentes à cet entretien , une mo-  
 rale qui paroîtra sans doute un peu dragone à  
 nos Académiciennes & à bien d'autres dames ;  
 quoiqu'à la bien prendre elle paroisse cadrer assez  
 avec la raison , qui nous dit que l'on ne doit estimer



& respecter les femmes, aussi bien que les hommes, qu'à proportion de leurs vertus & des autres belles qualités qu'elles peuvent avoir. Le vieux gentilhomme en fut si enchanté, aussi bien que du changement extraordinaire de sa fille, dont la méchanceté l'avoit fait si long-tems souffrir, qu'il fut tenté de passer l'hiver auprès de ces deux nouveaux mariés. Elle l'en pressa fortement, en lui disant qu'il lui feroit un plaisir inexprimable, & que ce seroit pour elle une occasion de réparer par sa bonne conduite envers lui toutes les mortifications qu'elle lui avoit données par le passé, & dont elle lui demanda mille fois pardon. Le bon-homme en pleura de joie, lui témoigna combien il étoit satisfait de son heureux changement, & l'exhorta de plus à persister dans la pratique de toutes les vertus qu'il lui voyoit, & qui seules pouvoient faire la prospérité & la félicité des bons mariages. Il passa encore auprès d'elle une quinzaine de jours, au bout desquels il revint à sa terre avec ses deux autres enfans, qui l'y reconduisirent, & s'en retournèrent ensuite chez eux.

Voilà, messieurs, l'histoire de ce gentilhomme Anglois, telle qu'on vient de me l'envoyer. Je ne fais si elle fera du goût de nos dames; c'est à nous à décider, d'après l'examen & la connoissance de leur humeur & de leur caractère, si nous pouvons

la leur communiquer , sans courir le risque d'être dévisagés par quelques-unes d'elles. Tout ce que je puis ajouter ici , c'est que cette aventure m'a paru fort instructive , & que bien des maris ne feroient pas mal de faire lire à leurs femmes : ils pourroient même s'en trouver beaucoup mieux par la suite.





## NOUVELLES IDÉES

S U R

## LE BONHEUR.

IL est impossible de former un plan philosophique de bonheur, qui puisse s'adapter à tous les états de la vie , puisque tous ceux qui cherchent ce grand objet prennent chacun des routes différentes. Les nuances des couleurs qui distinguent les hommes ne sont pas plus variées que les plaisirs assortis aux différens caractères. Tant de sectes de raisonneurs qui ont voulu donner aux hommes des leçons de félicité , ont décrit leurs sensations particulières sans consulter les nôtres ; elles ont chargé leurs disciples d'entraves , sans rien ajouter à leur bonheur réel.

Si la danse m'amuse, qu'il seroit ridicule de prescrire des cabrioles à un estropié pour se divertir ! Si cet impotent, d'un autre côté, fait ses principales délices de la peinture , il ne seroit pas moins absurde

qu'il vanât le même goût à un homme qui ne peut plus distinguer les couleurs. Les maximes générales sont donc ordinairement stériles & sans fruit, & pour marquer les détails il faudroit épuiser des volumes, puisque chaque individu est en droit d'exiger un système particulier pour régler son choix.

Chaque caractère paroît susceptible d'une certaine quantité de bonheur, qu'aucunes institutions ne peuvent augmenter, ni aucunes circonstances altérer, & qui ne tient en aucune manière à la fortune. Qu'un homme compare sa situation présente avec celle qui l'a précédée, & il trouvera probablement, tout bien compté, qu'elle n'est ni meilleure ni pire.

L'ambition satisfaite, ou des disgrâces irréparables peuvent donner des sensations passagères de plaisir ou de chagrin. Ces orages peuvent agiter l'esprit à proportion qu'ils ont de force, ou que l'esprit est flexible à leurs impressions. Mais l'ame, quoique d'abord emportée par l'événement, n'est plus ensuite affectée que par une action qui diminue graduellement, & retombe à la fin au niveau de sa tranquillité ordinaire. Si quelque caprice imprévu de la fortune vous arrachoit à vos fers, & vous plaçoit sur un trône, vos transports seroient naturels; mais le cœur, comme le visage, reprendroit bientôt sa sérénité naturelle.

C'est pourquoi tous les vœux qui nous entraînent à chercher le bonheur ailleurs que dans le poste où nous sommes, toute hypothèse qui nous flatte d'un meilleur destin par la possession de quelque chose de nouveau, & qui prétend nous élever d'un pied plus haut que nous ne sommes, ne font que jeter les fondemens de nos peines & de nos perplexités; parce que ces fastueuses chimères promettent plus qu'elles ne peuvent donner : elles appellent bien ce qui, dans la réalité, n'ajoutera rien à notre félicité quand nous y serons parvenus.

Jouer du présent, sans regret du passé ou sans sollicitude sur l'avenir, c'est l'avis d'un poète plutôt que d'un philosophe : & cependant la maxime paroît plus raisonnable qu'on ne le pense généralement. C'est le seul précepte général, relatif à la recherche du bonheur, qui peut s'appliquer proprement à toutes les circonstances de la vie. L'homme avide de plaisirs, l'homme appliqué aux affaires & le philosophe sont également intéressés à l'approfondir. Si l'on ne trouve pas la félicité dans le moment actuel, quand y parviendra-t-on ? C'est, dit-on, en combinant le passé & en prévoyant l'avenir. Mais examinons comment cette méthode peut nous conduire au grand but dont il s'agit.

Se rappeler le passé & pressentir l'avenir, ce sont-là deux facultés par lesquelles l'homme diffère  
le

e plus des autres animaux. Quoique les brutes les possèdent à certains égards, néanmoins toute leur vie semble absorbée dans le présent, sans attention sur le passé ou sur l'avenir. L'homme, au contraire, entreprend de se rendre heureux par ces spéculations, & la plupart de ses maux coulent de ces deux sources.

Cette supériorité de raison est-elle une prérogative que nous puissions vanter, & dont nous devons remercier la nature ? ou est-ce un malheur dont il faut se plaindre & qui nous humilie ? Soit abus, soit essence des mêmes choses, il est incontestable que ce grand privilege nous rend plus misérables.

Si nous pouvions rappeler, par l'effort de la mémoire, les seuls traits de la vie, qui sont agréables, sans aucun mélange qui les empoisonne, nous serions alors en état de créer un bonheur idéal, peut-être plus piquant que nos sensations actuelles. Mais il n'en est pas ainsi ; le passé ne se présente jamais sans quelques nuances affligeantes qui ternissent tout l'éclat du tableau. Le souvenir d'un mal n'a rien de flatteur, & se rappeler un bien c'est un triste avantage qui excite toujours des regrets. Ainsi nous y perdons plus que nous n'y gagnons.

Quant à l'avenir, nous éprouverons que l'attente est une prérogative encore plus accablante.

que la première. Craindre un mal qui nous menace, c'est-là une sensation qui n'est certainement pas amusante : or l'espoir d'un bien après lequel nous soupirons, nous agite par l'inquiétude de le manquer.

Ainsi, par quelque endroit que l'on considère cette scène, la perspective est cruelle. D'une part, nous avons quitté des plaisirs qui ne retourneront plus, & que nous regrettons en conséquence ; de l'autre, nous voyons des délices que nous brûlons d'obtenir, & qui nous déchirent jusqu'à l'événement. S'il y avoit quelque méthode pour saisir le présent, sans l'amertume de pareilles réflexions, notre état seroit alors tolérable.

Voilà en effet le plan de tous les hommes qui, sans les conseils de la philosophie, se procurent autant qu'il est en eux, une vie d'amusement & de dissipation. Toutes les classes de la société, tous les esprits, sans exception, semblent aspirer à cet objet, & s'écartent du bonheur par tout autre système. Le voluptueux cherche à s'égayer, & c'est là son état ; l'homme qui s'occupe a le même but, car tous ses soins ne sont qu'une dissipation masquée. Le philosophe même, tandis qu'il raisonne sur ce sujet, a un dessein secret de distraire ses idées sur ce qu'il étoit & sur ce qu'il doit être.

Le problème se réduit donc à ceci : Quel est le

genre de dissipation que l'on doit préférer ; soit plaisirs , affaires ou philosophie ? Quelle est celle de ces trois choses qui détruit plus efficacement les sensations désagréables que la mémoire ou le coup-d'œil sur l'avenir entraînent à leur suite ?

La fougue du plaisir n'intéresse que par intervalles ; les plus vifs transports ne se soutiennent qu'un instant , & les sens paroissent tellement combinés , qu'ils tombent bientôt dans la langueur par la satisfaction d'un seul. Il n'y a que les poètes qui voient des hommes qui passent à cette volupté quand ils sont las de celle-ci. La réalité est bien différente. Ce glouton qui s'est gorgé de bonne-chère , n'est plus en état de sentir le plaisir de boire ; l'ivrogne ne goûte guère de ces transports qu'un amant se vante d'éprouver dans les bras de sa maîtresse ; & l'amant une fois rassasié n'est plus si sensible à toutes les autres délices de la vie. C'est ainsi qu'après avoir enivré tous les sens , l'homme voluptueux ne fait plus que languir sur la scène des plaisirs ; il se creuse un abîme entre ceux qui ne sont plus & ceux qu'il attend , & c'est un intervalle qu'il faut remplir. Le présent ne peut l'affecter , parce qu'il l'a épuisé : un cœur qui ne peut s'occuper actuellement revient naturellement sur le passé , ou se porte dans l'avenir. Il voit par ses réflexions qu'il étoit heureux , mais qu'il ne peut



l'être pour le moment ; par-là tous les instans de son existence le déchirent, excepté celui où il goûte une ombre de volupté. Au lieu d'une vie distraite, comme il la desire, il s'entretient plus que personne avec ce triste lui-même qui lui est à charge : ses ravissemens ne sont qu'en petit nombre, & passent comme l'éclair ; ses desirs, tels qu'un impitoyable créancier, le persécutent par des demandes continues auxquelles il ne peut satisfaire ; & plus ses plaisirs ont été grands, plus ses regrets ont de violence, plus ses empressemens sont inquiets. Une vie de plaisir est donc la vie la plus désagréable ? Sans doute, si l'on considère l'instant qui sépare une jouissance de celle qui doit la suivre.

L'habitude a rendu l'homme occupé plus froid dans ses desirs ; il voit les plaisirs passés avec moins de chagrin, & ceux qu'il attend, avec moins d'impatience. Son système de conduite, quoiqu'un peu gâté par le poison de l'attente, est moins agité par les regrets ; de sorte qu'il est moins partagé entre les délices qui échappent aussi-tôt, & les amertumes durables qui les suivent. Ses plaisirs n'ont pas été si vifs, & par une suite nécessaire, ceux qu'il se promet ne peuvent l'intriguer avec tant de violence.

Le philosophe dont le coup-d'œil embrasse tout l'univers, doit s'inquiéter encore moins de ce qui

l'a déjà affecté, ou de ce qui peut le toucher dans la suite. Les intérêts des hommes l'occupent entièrement; ils font l'objet de ses études, & ces études sont un plaisir pour lui : plaisir qu'il peut varier à son gré, & qui ne lui laisse guère de ces momens fâcheux que donnent le souvenir & l'espérance.

En un mot, le bonheur positif tient aux dispositions des hommes, & n'est pas susceptible d'accroissement : les sensations désagréables sont artificielles, & procedent généralement de nos sottises. La philosophie ne peut contribuer à nous rendre heureux qu'en diminuant notre misère; elle ne doit pas prétendre augmenter notre fonds de félicité, mais nous prescrire des regles pour l'économiser. La grande source de nos maux consiste dans le regret ou l'anticipation des plaisirs : celui-là donc est le plus sage, qui se borne au présent seul, sans jeter les yeux sur le passé ou sur l'avenir. C'est là une leçon praticable pour le Sybarite; elle est difficile pour l'homme plongé dans les soins du siecle, & possible jusqu'à un certain point pour le philosophe. Heureux si nous étions tous nés philosophes, avec le talent de distraire nos sollicitudes, en les étendant sur toute la nature humaine!

Les connoissances, la sagesse, l'érudition, les arts & la politesse, qu'est-ce que tout cela? les

entraves brillantes de l'esprit, lorsque ces avantages ne contribuent pas à rendre plus heureux celui qui en est pourvu. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour prouver que souvent il n'y a rien de plus avantageux que l'ignorance. L'histoire de deux frères, dont l'un n'avoit que peu , & l'autre beaucoup d'esprit, va mettre au fait & sur les voies de la preuve.

Timon est un de ces heureux mortels à qui le ciel a destiné la fortune la plus brillante ; il a un air de prospérité & de santé , le teint vermeil , les yeux gros sortant un peu de la tête , la bouche petite & riante. Son corps n'est pas des plus droits , parce qu'il est un peu gros & pesant ; sa démarche est même passablement lourde : mais il a toute la gravité d'un vénérable magistrat. Timon , dès sa tendre jeunesse fut doux , tranquille , sans malice , rien d'élevé ; il ne s'amusa point à faire de grands projets , il ne se mêla d'aucune intrigue ; docile en tout , il étoit véritablement ce qu'on appelle un bon enfant : il n'y eut de difficulté qu'à lui apprendre quelque chose. Enfin , à force de travaux , on vint à-bout de lui enseigner à lire & à écrire. Pour les sciences , on eut beau faire , il n'y comprit rien ; la nature , plus intelligente que ses précepteurs , avoit sagement prévu que toutes ces choses-là ne lui seroient un jour d'aucun usage. Il n'étoit donc

pas assez sot pour se rompre la tête de chimères qui n'aboutissent qu'à nous rendre la vie difficile & inquiète. Il parloit assez bien sa langue maternelle; il ne fit pas le plus mal ses exercices; il connoissoit assez son cheval, & savoit chasser son lievre. Du reste, il étoit économe & bon compagnon, quoiqu'il n'aimât pas beaucoup les grandes compagnies. Si les plaisirs ne se trouvoient point sur ses pas, la passion ne le porta jamais à en chercher avec peine l'occasion; il n'alla pas non-plus troubler son propre repos pour faire l'amour avec de folles délicatesses de cœur. Il laissa à sa bonne mère le soin de lui trouver une femme, elle s'en acquitta dignement. Timon est le meilleur mari du monde, il aime sa femme; leur mariage est heureux, on en voit d'aimables fruits, quatre enfans bien nourris, bien potelés, voltigent autour d'un père content & d'une mère amoureuse de sa production : toute sa maison regorge de l'abondance & de la prospérité d'une famille si heureuse. Il ne falloit à Timon qu'une charge à la cour, mais elle auroit été pour lui trop pénible; il en acheta une dans sa province, il en fait les fonctions avec honneur. Tout le monde est content de lui, il ne fait tort à personne, ses décisions sont naturelles; il coupe court, il n'entre dans aucune discussion; le hasard, mêlé à un petit grain de bon-sens, le fait sortir d'affaire.

Que ton fort est beau , Timon ! Que tu es heureux de n'avoir pas beaucoup d'esprit !

Philinte , frère cadet de Timon , est aussi différent de lui à l'égard de son caractère que de sa fortune. Il a l'air noble , les yeux vifs , le nez un peu aquilin , la bouche grande & bien meublée , la taille fine & bien prise , des manières polies & naturelles , rien de bas ; homme accompli , spirituel , plein de raison , & même savant. Il fait le grec & le latin , il possède la plupart des langues vivantes , il connoît les meilleurs auteurs , tant anciens que modernes. Quand il parle , quand il écrit , ce ne sont que fleurs , que sentences , que tours d'esprit. Mais passons à sa fortune. Elle étoit brillante au commencement ; le premier pas qu'il fit dans le monde lui attira tous les regards & l'attention de toutes les personnes de mérite. Le roi le distingua aisément , il l'employa bientôt ; mais élevé par son génie au-dessus de tous ses supérieurs , il s'attira leur jalousie & leur haine. Philinte ne fut pas long-tems à découvrir leurs intrigues ; il vit que le prince n'étoit que le jouet de leur faux zele & de leurs cabales ; cette observation fit qu'il s'attacha uniquement au maître.

Voilà un pas de clerc , direz-vous ; il vaut mieux être bien avec les ministres qu'avec le prince ; ils ont toujours le pouvoir de nous faire rentrer en

grace , au lieu que personne ne nous soutient si nous faisons un faux pas , & que les ministres soient contre nous. Il se peut que le bel-esprit de Philinte fût ici la dupe de son cœur : marque évidente qu'un homme est encore plus exposé aux revers de la fortune , quand il joint à de grandes lumières d'esprit une égale droiture de sentimens. Enfin Philinte passa bientôt à la cour pour un homme inquiet , turbulent & d'un esprit dangereux. On n'aime pas , à la vérité , ces jeunes étourdis qui raisonnent trop & qui veulent se faufiler par-tout pour développer les mystères des premières têtes de l'état. Jalouses du secret & de l'artifice dont leurs trames sont composées , on auroit mauvaise grace d'y porter un œil trop curieux. Le mérite de Philinte lui gagna pourtant quelques protecteurs , à condition s'entend d'être de leur parti , en épousant une de leurs filles ou de leurs parentes. Mais le pauvre homme , sensible au vrai mérite , épousa une femme infiniment aimable , qui demouroit à la campagne , & qui , hors l'avantage d'une grande naissance , n'avoit ni biens , ni amis à la cour : autre faute plus terrible encore que la première , & dont l'extravagance impardonnable ne rejaillit que sur son esprit , son discernement & sa délicatesse. Philinte n'avoit pas de grands revenus , ses gages n'étoient pas en proportion avec ce qu'il dépensoit ; il avoit un goût infini

pour toutes fortes de curiosités : il aimoit la musique , les chevaux , le jardinage ; ses habits & ses ameublemens étoient fort propres ; il tenoit table ouverte quatre fois la semaine , on y mangeoit bien , le vin étoit des meilleurs , on y étoit sans façon ; c'étoit souvent des festins d'Apollon pour les gens de lettres , on y respiroit la sagesse des repas Lacédémoniens jointe au savant luxe de Pétrone. Enfin tout s'y faisoit avec goût , avec modération , avec esprit : le malheur est que tout cela coûtoit. La mort du roi survint. Son successeur formé entre les mains d'un gouverneur qui haïssoit Philinte , congédia celui-ci. Cette disgrâce le surprit , parce qu'il ne l'avoit pas prévue , & qu'il s'étoit rendu nécessaire : n'importe , ses ennemis le firent tomber. Disgracié & dégoûté de la cour , il revint chez son frère , comme dit Boileau :

Triste , à pied , sans laquais , maigre , sec , ruiné.

Voilà le sort d'un grand homme , dont le bonheur auroit été sans doute égal à celui de son frère , s'il n'avoit pas eu tant d'esprit & d'intelligence.





*L E S*

HUIT FÉLICITÉS

*D U*

PHILOSOPHE.



**H**EUREUX celui qui retiré du monde  
Et de ses plaisirs dégoûté,  
Jouit dans une paix profonde  
Des douceurs de la liberté.



HEUREUX celui qui de la solitude  
Mettant à profit les loisirs,  
De son seul livre fait l'unique étude,  
De ses livres fait ses plaisirs.



HEUREUX celui qui maître de soi-même  
Et dégagé d'ambition,



N'aspire qu'au bonheur suprême  
D'une simple condition.



HEUREUX celui qui connoissant abhorre ;  
Amour, tes dangereux appas :  
Plus heureux mille fois encore  
Celui qui ne les connoît pas.



HEUREUX celui qui peu jaloux de plaire  
Et de captiver les esprits,  
D'un seul ami tendre & sincère  
Goûte l'ineffimable prix.



HEUREUX celui qui cherchant l'art utile  
De commander aux passions,  
Peut, indépendant & tranquille,  
Régner sur leurs impressions.



HEUREUX celui qui dans la douce ivresse  
D'un cœur nullement combattu,  
N'a pour objet que la sagesse,  
N'a pour guide que la vertu.



DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 317

HEUREUX enfin celui qui sans envie  
Et sans murmurer peut souffrir ,  
Et qui ne desire la vie  
Que pour apprendre à bien mourir.





## A V E N T U R E

R I S I B L E

## D'UN GÉNOIS

*Qui s'étoit introduit dans la Mosquée de la  
Mecque.*



CEUX qui ont lu ou qui voudront lire le dictionnaire de Bayle, à l'article de Mahomet, peuvent y remarquer l'aventure d'un marchand Génois, qui voyageant en Turquie, eut la curiosité d'entrer dans une mosquée pour examiner les cérémonies du culte de Mahomet, le jour d'une grande fête pour les Musulmans. Soit que le sujet dont Bayle fait mention ait quelque apparence de vérité, ou qu'il soit entièrement fabuleux, c'est de quoi il ne s'agit point ici. Ce que je fais de certain, c'est qu'un de mes amis en lisant cet article s'est trouvé disposé d'en faire le récit en style poétique &

burlesque , que plusieurs lecteurs peuvent lire dans quelques momens de récréation : il s'en trouvera peut-être beaucoup qui estimeront plus la paraphrase poétique que la prose du texte. Quoi qu'il en soit, voici la piece , que le poète a intitulée :

# LE MIRACLE

DE

LA MECQUE,

OU

MAHOMET APOTHIKAIRE.

~~~~~  
IY

ISTOIRE ou conte, peu m'importe,

J'ai la fureur de raconter ;

Il suffit que je fasse enforte

De divertir : daignez donc m'écouter.

Un commerçant d'une superbe ville (1)

Grand amateur de nouveautés,

(1) Gènes.

Parcouroit du Levant la campagne fertile
 Pour contenter sa curiosité.
 Il avoit vu la France, l'Angleterre,
 L'Allemagne & les Pays-Bas :
 Il eût dans un besoin fait le tour de la terre ;
 De voyager il n'étoit jamais las.
 Dans ce séjour infidèle
 Son plaisir se renouvelle,
 A l'aspect des débris d'un fameux monument :
 Tout le charme, temple ou portique,
 Les restes précieux d'un mausolée antique
 Augmentent son ravissement.
 Un seul article l'inquiète,
 Le vin étoit rare dans ces cantons.
 De l'en bannir le sot prophète
 Avoit-il de bonnes raisons ?
 Pour un buveur quelle province étrange !
 On n'y connoît point de vendange,
 Ces charmantes douceurs ne s'y rencontrent pas,
 Ou rarement le sexe en récompense
 Y marque peu d'inférence,
 Malgré tous ses brillans appas.
 Mais je m'éloigne de ma sphère,
 De ce récit dévoilons le mystère,
 Evitons le galimathias,
 Et revenons à notre affaire.
 Ce Génois, pour se satisfaire,

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 321

Crut la Mecque un objet charmant.
La saison approchoit où maintes caravannes
Du Caire & de tout le Levant
Devoient partir incessamment
Avec des troupes Ottomanes.
Pour éviter les pièges dangereux (1)
Que l'on rencontre en ce passage ,
Il ne pouvoit choisir de moment plus heureux :
Car tous les ans un cortège nombreux
Avec un pompeux équipage ,
Pour accomplir des Musulmans les vœux ,
Doit faire ce pèlerinage.
Charmé de cette occasion ,
Il attend le jour où l'escorte
Sous l'ordre d'un cady (2) de la sublime Porte ,
Devoit aller en station.
Ce jour arrive , il part avec la foule
Qui porte des présens divers ;
Pendant la marche un mois s'écoule
A traverser des arides déserts.
Enfin paroît cette ville (3) fameuse ,
Qui fait l'objet de ses desirs :
La joie éclate , & cette troupe heureuse

(1) Les Arabes.

(2) Officier de l'empire.

(3) La Mecque.

322 MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

En marque aussi-tôt ses plaisirs :

Mille chants de réjouissance

Se font entendre dans les airs :

Après ces burlesques concerts

La cohorte faisoit une humble révérence. (1)

Cependant on arrive , & le temple vanté

Excite les regards & paroît enchanté :

Tous les dehors charmoient la vue.

Son Minaret (2) sembloit s'élever jusqu'aux cieux ,

Et de force rubis la porte étoit pourvue ,

Le panthéon à Rome étoit moins radieux.

On l'ouvre aux pèlerins , & les cérémonies

Alloient se commencer , lorsque notre Génois

Vient se glisser en tapinois ,

Pour être le témoin de toutes les folies

Qu'on observoit dans ces pieux emplois.

Le fin matois rioit sous cape

De la fotte & grossière erreur

Du Cheik , (3) cet insigne anti-pape ;

Mais on l'aperçut par malheur.

Lors la dévote caravanne

(1) Les Turcs font souvent la révérence , en disant salamalec , qui est l'expression ordinaire de leur salut.

(2) Clocher.

(3) Le pontife des Musulmans , prince de la Mecque.

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 323

Se mit à crier : Au profane !
Un chrétien dans ces lieux ! ah ! Mahom , (8) quelle
horreur !
Qu'il périclisse , l'impie ! ou bien qu'il abandonne
La loi contraire à l'alcoran ,
En se faisant mahométan ,
C'est le prophete qui l'ordonne :
Qu'on l'arrête. A ces mots le premier des agas
Vient le saisir , veut le mettre à la chaîne :
La crainte d'un prochain trépas
Lui fit dans ce moment décharger sa bedaine
Par certain lieu que l'on ne nomme pas.
La mosquée en fut parfumée ,
Tout le monde en sentit l'odeur :
Aussi-tôt la troupe animée
Renouvella ses cris & sa juste fureur :
« L'infâme par le feu doit périr tout-à-l'heure ,
» De son double forfait dans le temple commis ,
» Dit-elle en courroux , c'est le prix ;
» Par Mahomet , il faut qu'il meure. »
Suspendez tous vos jugemens ,
Dit le rusé Génois qui craignoit la brûlure ;
Depuis long-tems je suis dans les tourmens ;
Ni pilules , ni lavemens ,
Chez moi n'ont pu jamais émouvoir la nature.

Dans ces tristes extrémités
 J'arrive dans ces lieux, & plein de confiance
 Je m'adresse au prophete en mes calamités,
 En le priant avec instance
 Qu'il me permette, & même en diligence,
 De faire mes nécessités.
 Ainsi fut fait : Vous le fentez,
 Il vient d'exaucer ma prière :
 Entrant dans la mosquée étois-je un téméraire,
 Et suis-je coupable de mort ?
 Vous pouvez à-présent décider de mon sort.
 Charmés de ce discours, éblouis du spectacle,
 Tout le monde crie : O miracle !
 Qu'il vive, ce nouveau croyant,
 Et que l'on grave dans l'instant
 Ce jour heureux parmi nos fastes.
 Après ces différens contrastes,
 On dépouille le voyageur,
 On lui donne la robe pure,
 Et pour conserver en honneur
 Sa culotte avec la doublure,
 Un Iman (1) la reçoit, & sur le champ la met
 Avec pompe & magnificence,
 En signe de reconnoissance,
 Près du tombeau de Mahomet.

(1) Prêtre Turc.

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS. 325

Après une grande victoire ,
C'est ainsi qu'autrefois dans le temple de Mars
Les Romains élevoient , à ce que dit l'histoire ,
Des ennemis vaincus les brillans étendards.
Pour mieux célébrer ce prodige ,
Le Cheik donne à ses frais un somptueux festin ;
Tout est splendide , il ne néglige
Ni mets délicats , ni bon vin ,
Et malgré le contraire usage
On y but à longs traits de ce divin breuvage ;
Pour cette seule fois permis.
Alors le voyageur , aussi prudent que sage ,
Les voyant tous par l'ivresse endormis ,
S'esquive , part sans équipage ,
Et leur laisse en partant sa culotte pour gage.





QUESTION.

QUEL est le plus à craindre d'un faux ami, ou d'un ennemi déclaré ?

RÉPONSE.

QUOIQUE la plupart des questions problématiques paroissent d'abord frivoles, elles sont pourtant d'une grande utilité à ceux qui les approfondissent, pourvu qu'ils évitent de donner dans le paradoxe, & qu'ils ne s'en tiennent qu'à des raisons convaincantes & à la simple vérité. L'esprit de l'homme, qui a besoin d'être conduit par degrés à la connoissance des choses, ne peut les approfondir lorsqu'elles passent séparément devant ses yeux ; il faut encore les combiner entr'elles, les opposer, les comparer les unes avec les autres, pour en tirer les conséquences nécessaires : c'est par-là que l'on vient à s'instruire de ce qu'il y a de plus important dans la guerre, dans la politique & dans l'histoire, & que l'on découvre ce que les sciences ont de plus diffi-

cile, ce que la nature a de plus caché, & ce que la morale a de plus utile.

Pour répondre à la question proposée, savoir ; quel est le plus dangereux, de l'ennemi déclaré ou du faux ami, examinons d'abord le fond de leurs cœurs. L'un donne tout à la vengeance, l'autre suit en tout la mauvaise foi : deux caractères odieux, tous deux opposés à l'honnête-homme, & par conséquent capables de tout ce qu'il y a de mauvais : ensuite, après avoir supposé une espèce de partie entr'eux, c'est-à-dire, une proportion réciproque d'esprit, de volonté, de pouvoir, d'autorité, de crédit ; voyons quels sont ceux de nos intérêts qui sont sujets à leurs atteintes. Ils peuvent se réduire à quatre espèces principales : les aïssances de la vie, les agrémens de la société, les avantages de la réputation, & notre propre conservation.

Nous voilà donc exposés à être inquiétés dans la jouissance de nos biens, à être traversés dans nos vues, dans nos établissemens, à être brouillés dans nos amitiés, troublés dans nos commerces, défunis dans nos liaisons, attaqués dans notre honneur, altérés dans notre santé, & enfin privés de la vie. Il s'ensuit que le plus dangereux pour nous est celui qui peut nous nuire davantage dans toutes ces circonstances.

L'ennemi déclaré n'en cherche que les occasions, le faux ami n'en néglige aucune ; dans celui-là ce

font des persécutions, des injustices, des violences; dans celui-ci, ce sont des pièges, des fourberies; des trahisons : l'un porte ses coups à découvert, l'autre frappe & cache sa main. Enfin l'ennemi déclaré ne perd jamais de vue son objet; attentif à tout ce qui peut contenter sa haine, il saisit avec empressement tout ce qui peut le conduire à ses fins : oublis, méprises, équivoques, faiblesses, il tire avantage de tout : constant dans sa mauvaise volonté, actif dans sa constance pernicieuse, sa poursuite est sans relâche; & quoique ses traits ne soient pas tous ajustés, l'attention la plus exacte en pare difficilement le nombre.

Le faux ami, au contraire, est plus tranquille en apparence, mais plus agité en effet par les différens points-de-vue qu'il est obligé de donner à toutes ses démarches; il agit avec plus de retenue; il tire de la confiance, & les moyens qu'il doit prendre & la route qu'il doit tenir; il dispose les conjonctures, il prépare les accès, & conduit insensiblement celui qu'il veut perdre, sur les bords du précipice qu'il lui cache pour le perdre avec plus de fureté. Cependant, comme la plupart des mauvaises choses tournent souvent à notre avantage, selon la manière de les prendre, peut-être que dans celle-ci on pourroit trouver quelque dédommagement. Un homme que la nonchalance endort, peut

Être utilement réveillé par son ennemi : aussi Boileau, l'un de nos plus excellens poëtes, appelle les siens utiles, & après avoir décrit les avantages qu'il en retire, il en donne la raison dans ces deux vers :

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

J'avoue que cette maxime est très-bonne dans les choses peu importantes ; mais elle n'a aucun lieu pour ce qui regarde l'honneur, la probité & la vertu. L'honnête-homme, pour suivre ses devoirs, n'a besoin que de les connoître ; il tire de son propre fonds tout ce qui peut l'animer, & la crainte ou l'espérance ne reglent jamais sa conduite. Celui dont l'attention a besoin d'être réveillée donne d'ailleurs à son ennemi assez de prise sur lui-même, & l'avantage douteux de sauver quelques vaines apparences ne balance point en lui le risque qu'il court de sa perte.

L'utilité que l'on peut tirer d'un faux ami ne vient qu'à la fin de la piece ; supposé que l'on en réchappe & qu'on en puisse démêler le nœud : alors la vérité qui nous éclaire & nous découvre les suites dangereuses de notre trop de confiance, nous rend plus appliqués à connoître, & plus circonspects à nous livrer. Mais cette même circonf-

fection peut nous devenir fatale ; car il arrive souvent que des projets de réserve appliqués mal-à-propos, nous privent d'un ami sincère qui se livroit à nous de bonne - foi. Supposons pourtant que la connoissance dont nous parlons ne soit suivie d'aucun inconvénient , c'est toujours acheter trop cher un éclaircissement funeste.

Si nous comparons présentement ces idées avec le principe que nous avons établi , nous déciderons facilement laquelle est la plus à craindre de la fausse amitié ou de l'inimitié déclarée. Il y a quelque tems qu'une aventure assez bizarre m'a fait éprouver l'un & l'autre successivement dans la même personne ; & je juge par l'expérience, de même que par le raisonnement , que le faux ami est le plus dangereux.





OPINIONS D'UN SAVANT ARABE

S U R

L'ORIGINE DES AMES.

CHACQUE religion a ses mystères que la curiosité naturelle cherche à pénétrer. La nôtre, seule dépositaire de la vérité dont nous avons reçu quelques écoulemens par la révélation, nous apprend à demeurer dans un respectueux silence sur tout ce qui conserve assez d'obscurité pour nous faire juger que par des vues supérieures aux nôtres l'explication en est remise à d'autres tems. Mais dans ces bornes mêmes nous avons assez de lumières pour déplorer l'aveuglement de ceux à qui elles manquent, & qui refusent de les recevoir. Ainsi nous voyons souvent que ce qui est clair & décidé pour nous, fait encore l'objet de leurs plus inquiettes recherches; & ce spectacle est tout à la fois agréable

& triste pour un chrétien. Voici, par exemple, le plus haut point où la sagesse humaine ait fait monter les Arabes sur la nature & l'origine des deux substances dont nous sommes composés. Ce fragment, que l'on me prie de vous communiquer, vient de si bonne main, qu'indépendamment du mérite de la nouveauté, il se fera lire avec empressement lorsque l'on en connoîtra l'auteur ou le traducteur : or c'est un doute où j'ai plusieurs raisons d'être encore. D'ailleurs, quelque titre qui lui convienne, il introduit un dervis, ou si l'on veut un sage Arabe qui instruit une dame de sa nation.

L'esprit humain, Fâtime, est un être voué à l'amour : tous ses besoins se terminent à aimer. La vraie félicité destinée à la nature de l'être intelligent, est essentiellement attachée au sentiment que nous nommons amour. L'être par excellence sera un jour l'être immédiat des affections de notre ame, le seul objet de son culte, le principe unique, la source intarissable de son bonheur. Ce jour fortuné sera celui où elle se verra affranchie de l'association humiliante qui la fixe sur la terre à ce corps qui la dégrade. C'est alors que délivrée du masque hideux qui la rend ici-bas méconnoissable à ses propres yeux, elle appercevra avec ravissement toute la grandeur de son origine, tous les droits de son essence immortelle. Elle aura le spectacle de la per-

fection souveraine à la vue de l'auteur de son être. Elle reconnoîtra le seul objet digne de son amour, le terme délicieux de son culte; elle adorera d'autant plus voluptueusement les perfections divines; qu'elle découvrira dans son être personnel l'image, quoiqu'incomplète, de ces perfections adorables; & que pleinement satisfaite de se sentir décorée elle-même de tous les dons lumineux dont sa nature étoit susceptible, elle ne pourra envier au créateur la propriété incommutable des droits qui le caractérisent.

Je me complais souvent, Fatime, à me retracer l'idée consolante de ce destin auquel nos âmes sont appelées par leur instinct naturel. Je consulte cet instinct même sur mes doutes, j'ai recours à lui dans mes langueurs; il me console, il m'instruit, il m'encourage. Je lui demandois un jour pourquoi l'esprit humain ne jouit pas sur la terre de tous les droits de son essence, pourquoi il méconnoît l'objet qui seul a droit à son culte, pourquoi enfin l'esprit de l'homme, voué par sa nature à la science & au plaisir, est ici-bas en proie à l'ignorance & à la douleur? Voici ce qu'il me répondit:

« L'âme de l'homme est associée sur la terre à
 » un corps dont elle est devenue l'esclave. Ce fut
 » compagnon, tout fut qu'il est, est aujourd'hui
 » son conseil & son guide; elle semble avoir oublié

» qu'elle est lumineuse par sa nature, elle a, pour
» ainsi dire, perdu l'usage de ses yeux propres,
» & ne voit plus que par ceux de l'imbécille.
» L'homme méconnoît ici-bas son droit à un do-
» maine intellectuel & non périssable; il prend
» l'ordre du corps, qui fixant les affections de
» l'ame aux êtres corporels & périssables, ne peut
» lui faire éprouver le vrai bonheur destiné à sa
» nature spirituelle & incorruptible. »

Cette réponse m'apprit donc que les erreurs de mon ame, ses inquiétudes & ses douleurs, venoient de son union avec l'être corporel qui la séduit & la tyrannise dans sa condition présente. Je compris bien pourquoi l'esprit humain trouvoit si mal son compte à se livrer ici-bas à sa vocation générale, & abusoit follement de ce ressort précieux qui le meut continuellement, & le pousse sans cesse à la recherche de son bien; mais il me restoit une difficulté importante que la réponse donnée ne pouvoit résoudre. La voici :

Quelle raison peut avoir déterminé la sagesse suprême à marier, pour ainsi dire, ensemble deux êtres aussi discordans entr'eux que le sont l'esprit & le corps? Le premier est simple, lumineux, impassible & immortel; l'autre est composé, stupide, passible, & peut périr par la voie de la décomposition. Ce n'est pas tout encore : nous avons dit

quels furent les droits illustres que le créateur prodigua à l'essence de l'être intelligent quand il lui donna l'existence. Or, pourquoi ne mit-il pas cet être favori en possession de son domaine immortel, au moment même de sa création ? Etoit-il décent à la bonté libérale du créateur de faire acheter ses dons lumineux à la créature intelligente, par le tribut d'ignorance & de douleur qu'il lui fait payer sur la terre ? L'instinct consolateur qui guide mon ame, (j'appelle de ce nom la lumière universelle qui dirige tout esprit créé) satisfait à mes nouveaux doutes par la réponse suivante.

« L'être souverainement sage ne peut être soup-
 » çonné de caprice & d'inconfidération dans ses
 » ouvrages : il est incapable de rien faire de monf-
 » trueux & d'indécent. Rien ne l'étoit en effet
 » dans le premier traité, par lequel il associa l'es-
 » prit & le corps ; parce qu'il conservoit à chacun
 » des associés les droits respectifs de leur nature.
 » Le corps devoit subir la domination absolue de
 » l'esprit, & celui-ci pouvoit se perpétuer la pos-
 » session de tous les droits de sa nature immor-
 » telle. Mais l'abus criminel qu'il fit de ces droits
 » arma contre lui la justice du créateur. L'être
 » souverainement juste dépouilla le coupable des
 » connoissances & des autres avantages dont il
 » s'étoit rendu indigne. Le traité d'association qui

» assujettissoit le corps à l'esprit, ce traité si sage
 » fut violé, & l'esclave devint le dominateur de
 » son maître & de son guide. »

Un sage payen, surnommé le divin, a eu le courage de soupçonner que nos ames furent autrefois créés dans l'ordre des esprits purs, affranchis de toute association avec la matière, en un mot, des génies. Cela supposé, le créateur régissoit paternellement ces esprits purs par une direction immédiate. Il verfoit de son sein immense dans le leur tous les dons lumineux dont leur nature limitée étoit susceptible. A mesure que ces intelligences appercevoient leur divin modele, elles lui avouoient avec ravissement leur amour. Voir & connoître leur souverain bien, l'adorer, l'aimer, jouir avec un transport continuél; c'étoit leur partage, leur devoir & leur récompense. Que manquoit-il à ces créatures fortunées? Rien. Le créateur, pour qui l'unique chose impossible est de se multiplier, s'étoit complu à les orner de toutes les richesses dont elles pouvoient être participantes : simples; intelligentes, inaltérables & immortelles de leur nature, elles étoient l'image de l'éternel. Quel tribut exigeoit-il d'elles pour tant de bienfaits? Leur amour, & ce tribut même devoit être le principe & la mesure de leur félicité. Telle fut la première condition de nos ames, suivant l'idée de l'ancien

sage. Voyons , en continuant de le commenter , si nous pourrions deviner les causes de leur dégradation dans la condition présente.

Nous venons d'établir , Fatime , que le créateur se complut à former à sa ressemblance des êtres intelligens qui lui fussent comptables de leur amour , c'est-à-dire d'un hommage digne de lui. Or , pour la fin qu'il se proposoit , sa sagesse lui fit créer ces intelligences libres , c'est-à-dire , qu'il donna à l'esprit créé un principe actif , en conséquence duquel il fût physiquement & réellement l'auteur & la cause de ses propres déterminations ; sans quoi ce culte de la créature auroit été purement passif. Et l'on conçoit qu'un culte de cette espèce n'auroit été qu'un vain hommage , indigne du créateur qui se le seroit procuré.

Ce principe supposé , représentez-vous , Fatime , une multitude d'esprits créés de la manière dont l'ancien sage se le figuroit. Imaginez-vous ensuite que le premier usage qu'ils vont faire de leur liberté , au moment de l'épreuve & de la tentation , va décider de leur sort ; ce moment est l'instant même de leur création. Nous y voilà : chacun éprouve soudain le premier sentiment de son être personnel. Que va-t-il arriver ? Hélas ! une partie de cette multitude sourit follement au spectacle de sa propre excellence , & essaie dans sa folle ivresse de devenir

l'objet de son propre culte. L'autre partie , au contraire , dédaigne sagement son être propre , en le comparant à l'être souverainement parfait ; elle adore affectueusement son créateur , sans lui envier aucun de ses avantages incommunicables : ceux-ci sont reçus pour jamais dans le sein de l'éternel. Le bon usage qu'ils ont fait une seule fois de leur liberté , a mérité qu'ils fussent affranchis pour jamais du pouvoir d'en abuser. Leur culte est immuablement fixé à son véritable objet ; leur amour aussi invariable qu'eux , sera à jamais le principe & la source d'un bonheur inaltérable.

Il me semble , estimable Fatime , que jusqu'ici ce n'est pas se représenter mal l'histoire des génies fideles : essayons de pénétrer celle des génies coupables. Leur orgueil impie & leur insolente ingratitude furent justement punis par un exil expiateur , dont voici les détails. Dieu commença par leur interdire son aspect immédiat ; il leur ôta les dons lumineux dont il les avoit embellis , & les relégua ainsi dégradés dans ce monde terrestre. Voilà sans doute l'époque où l'ancien sage prétend que l'ange fut transformé en homme ; voilà comment & pourquoi l'intelligence créée mérita d'être monstrueusement asservie à un corps , & fut condamnée à régir dans ce corps un vil mécanisme dont elle ignore les ressorts.

Une machine peut-elle être bien dirigée par un agent qui en ignore la composition ? Aussi notre ame s'apperçoit-elle qu'elle n'excelle pas dans l'art de gouverner son corps ; elle y fait de son mieux , elle se dévoue à son stupide élève. Oui , le plus mauvais sujet du monde , qui n'a ni sentiment , ni lumière , est devenu l'objet de tous ses soins ; elle ne s'occupe que de lui , pour lui , & par lui. Elle a perdu , pour parler ainsi , toute idée d'elle-même , & ne se cherche plus que dans ce malheureux corps qu'elle confond avec son essence propre.

Lorsque par la douleur de la faim & de la soif l'être vengeur commande à notre ame de fournir au corps des secours alimentaires , elle se hâte de remplir ce devoir. A mesure que le corps est secouru , la faim & la soif de l'ame décroissent , & à ces sentimens de douleur , elles font succéder un sentiment agréable qui est la récompense du devoir accompli. Lorsque l'ame a exercé le corps par des mouvemens trop violens ou trop continus , elle est avertie par un sentiment douloureux du devoir de les suspendre ; elle va faire reposer son idole. L'idole se repose : que va devenir l'ame durant l'intervalle du sommeil ? Elle va tomber dans l'abattement & dans la langueur , elle va perdre tout sentiment d'elle-même , elle va , pour ainsi dire ,

cesser de vivre jusqu'au moment où le réveil lui rendra ce qu'elle aime.

Je m'en rapporte à vous, Fatime; si le premier péché de nos âmes naquit de l'orgueil, un si affreux avilissement ne vous paroît-il pas devoir suffire à l'expier? Pour moi je confesse que je sens approcher sans horreur le terme où mon âme sera affranchie du corps qui l'obsède. Je ne fais pas une idole du vil instrument de ma pénitence; je sers patiemment ce corps, non par amour, mais par devoir; & j'ose espérer que l'instant qui me délivrera de lui me rendra la lumière & me remettra en possession de mon véritable domaine.

Mon âme est simple & indivisible; elle ne peut périr par la voie de la décomposition, comme mon corps; elle est intelligente & immortelle de sa nature. C'est la souveraine intelligence, l'être éternel qui est le dernier terme de son amour & de son culte. Dieu a laissé à mon esprit, dans sa dégradation même, un instinct opiniâtre qui m'atteste ces vérités, & qui me les garantit. En attendant le terme délicieux où j'aimerai de toute l'étendue de ma nature le bien suprême dont la vue m'est justement interdite dans mon exil, je ferai usage de toute l'activité qui reste à mon âme pour aimer dans ce monde créé les seuls objets où le créateur a imprimé des traits immortels de sa divine ressemblance.

Il y a une personne au monde, Fatime, (je ne la nommerai point, toute autre que vous la devineroit.) Il est dans Bagdahan une dame dont l'ame la plus accomplie exerce un empire absolu sur le plus beau des corps. Elle s'acquitte sagement du devoir de lui conserver sa force, sa légèreté, son embonpoint & ses graces; mais elle ne lui fait point l'honneur de l'admettre à son conseil, & de lui donner la moindre part à ses plaisirs. On diroit, suivant l'expression de l'ancien sage, que cette dame fait ici-bas son métier de génie; elle n'y donne ses affections à rien de vil & de terrestre. Elle n'y paroît occupée que du soin de recouvrer le fonds de connoissances & de vertus qui lui furent jadis prodiguées. Elle se développe par la réflexion ces traces confuses; en sorte que ce qu'on appelle communément étude & travail, n'est pour elle qu'un amusement & un jeu de simple réminiscence.

Il n'y a rien à rabattre de ce portrait. Or je vous demande, Fatime, votre conseil avec instance: Serois-je mal-avisé, si pendant mon exil je m'attachois à ce génie travesti, pour y trouver ma consolation. Mon attachement, à votre avis, seroit-il déplacé? Prévenons toute équivoque: si les mots d'attachement & de consolation vous effarouchoient, fixons leur sens. J'ai déjà protesté que je ne veux honorer & aimer dans l'être créé que ce que j'y

reconnoîtrai pour un extrait des perfections de l'être souverain. J'ajoute que ce grand être en lui-même est le dernier terme auquel je dirige mon hommage. Je suis, ce me semble, dans l'ordre de la raison & du devoir. Soucrivez-y, Fatime, & rien ne manquera plus à mon bonheur actuel & à ma sécurité.

La beauté des objets corporels & destructibles n'a plus de droit aux affections de mon ame; elle a honte d'avoir follement abusé de cette activité précieuse qui lui fut donnée pour des objets plus nobles & plus dignes de sa propre grandeur. Les organes de mon corps, à mesure que leur mécanique se décompose, perdent de plus en plus le droit qu'ils avoient de distraire mon esprit des objets intellectuels.

C'est dans votre esprit, Fatime, que je chercherai à l'avenir l'idée du beau, l'image du parfait, qui appelle mon amour & qui enflamme mon émulation. Votre ame sera pour moi l'interprète de tout ce que la mienne apperçoit avec moins de clarté dans la source commune de notre origine. Oui, Fatime, tant de vertus dont vous l'avez ornée font des trésors communicables que votre générosité n'a pas droit d'interdire à mes recherches.





SONNETS
MORAUX ET GALANS
SUR
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

VOICI des sonnets qu'un lecteur chrétien ne désapprouvera pas ; ils ont été adressés à une dame vertueuse qui avoit demandé la description des sept péchés mortels.

SUR L'AVARICE.

L'avare a ses trésors qu'il couvre de ses yeux ;
Eleve des autels qu'il encense sans cesse ;
Il méprise pour eux la suprême sagesse ,
Il en fait son bonheur , son idole & ses dieux.
Tout vigilant qu'il est , il ne jouit pas mieux
De ces biens séducteurs qu'amasse sa foiblesse :

Il est plus accablé par l'ardeur qui le presse,
Que ne l'est dans sa soif l'hydropique envieux.

Quoique mille vertus fassent votre partage,
Ce vice si commun a, dit-on, l'avantage
D'être de tous les tems le seul de vos vainqueurs.

Il domine chez vous plus que chez aucun autre,
Vous faites tous les jours un amas de nos cœurs,
Et jamais, belle Iris, vous ne donnez le vôtre.

L' O R G U E I L.

L'orgueilleux occupé d'une chimère vaine,
Se livre au faux éclat d'un honneur passager :
Il méprise l'écueil, il brave le danger,
Et de sa passion il fait sa souveraine.

Sans penser aux ciseaux de la parque inhumaine,
Qui rend le prince égal au plus petit berger,
Son cœur ambitieux s'enfle d'un vent léger,
Et n'a pour tout objet qu'une gloire mondaine.

Ce vice tous les jours inondant l'univers,
Ne peut, aimable Iris, vous mettre dans ses fers :
De votre humilité le charme est plus solide.

De vos propres vertus ignorant les appas,
Le mérite d'autrui sans cesse est votre guide,
Et vous seule, humble Iris, ne vous connoissez pas.

L A L U X U R E.

Ce crime qu'on ne doit prononcer qu'avec peine
Aux cœurs qu'il a séduits ne laisse aucune paix :
Il allume des feux que l'on n'éteint jamais ,
Son dangereux poison coule de veine en veine.

Pour se mieux affermir dans son affreux domaine ,
Par l'oreille & les yeux il lance tous ses traits.
L'on n'attend pas en-vain ses funestes attraits ,
On ne peut qu'en fuyant se parer de sa chaîne.

Je n'ose en dire plus d'un monstre dont l'horreur
Fait trembler nos autels en détruisant l'honneur :
Ses indignes plaisirs sont bannis de votre ame.

Vous ignorez , Iris , tous ses emportemens :
Vous savez beaucoup mieux employer vos momens
En goûtant les douceurs d'une plus pure flamme.

L' E N V I E.

L'envie est un tiran qui se détruit soi-même ,
Quand ses traits impuissans ne peuvent déchirer :
Il affecte des ris sitôt qu'il voit pleurer :
Il pleure quand on rit , il haït lorsque l'on aime.

D'être jaloux de tout il se fait un système ;
Le mérite d'autrui l'engage à soupirer :

Sur le bien du prochain on l'entend murmurer ,
Son cœur en est contrit , son visage en est blême.

Vous causez ce contraste : en voyant vos appas
Vous donnez , belle Iris , ce que vous n'avez pas ,
Il ne se trouve rien en vous que l'on n'envie.

La naissance , les biens , les talens précieux ,
Font dans tous les esprits naître la jalousie ,
Tandis que vous portez vos desirs vers les cieus.

LA GOURMANDISE.

Ce vice par la bouche empoisonnant les sens ,
Fait d'un homme chrétien un enfant d'Épicure :
Il porte à la raison une infigne blessure ,
Pour abattre l'esprit tous ses traits sont puissans.

Il rendit criminels des peuples innocens ,
Et leur fit adorer du veau d'or la figure :
Pour glisser dans les cœurs la passion impure ,
Ce monstre délicat a des charmes pressans.

Quoique dans tous les tems vous gardiez l'abstinence ,
Vous causez néanmoins , Iris , l'intempérance
Par le mélange heureux de vos divins attraits.

On ne peut s'en défendre , un chacun vous adore ;
Tout le monde des yeux vous mange & vous dévore ,
Car vous êtes du goût même des plus parfaits.

L A C O L È R E.

La colère en naissant comme un torrent s'élance ,
Ou comme sur sa proie un lion furieux :
Elle fait plus de mal qu'un vent impétueux ;
La foudre & la tempête ont moins de violence ;
A son cruel auteur ôtant la connoissance
Ce monstre est en tout tems dans un désordre affreux ,
La rage le conduit : son poison dangerex
Porte des coups mortels , sitôt qu'il prend naissance.
Vous ignorez , Iris , ces féroces transports ,
Vous n'avez pas besoin du moindre des efforts
Pour réprimer ces feux , ni pour vous en défendre.
On voit régner chez vous une aimable douceur ;
Mais voulez-vous savoir cet excès de fureur ?
Vos amans rebutés peuvent seuls vous l'apprendre.

L A P A R E S S E.

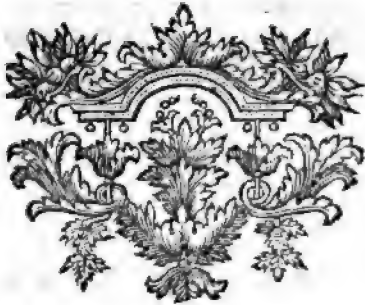
Le paresseux néglige en tout tems son devoir ,
Il ne peut commencer ni finir un ouvrage :
De la terre & des cieux méprisant le langage ,
Leur exemple sur lui n'a qu'un foible pouvoir.
Esclave de soi-même , il n'ose se mouvoir :
Quoique du vrai bonheur il sache l'avantage ,

348 MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

Pour en suivre la route il manque de courage,
Son occupation est de n'en point avoir.

On ne peut vous taxer, Iris, de nonchalance,
Toutes vos actions marquent la vigilance :
Pour rendre à vos côtés les vices abattus,

Votre cœur occupé d'un objet tout aimable ,
Travaille incessamment dans ce monde peu stable
A mériter un bien que donnent les vertus.





SONNET

S U R

LA MORT.

MONSIEUR Vaillant, gentilhomme chez le roi, ayant proposé en 1723 un prix pour celui qui, au jugement de messieurs de l'Académie Française, réussiroit le mieux à remplir un sonnet sur la mort, dont il donna les bouts-rimés, quantité de gens d'esprit s'exercèrent sur ce sujet. Parmi le grand nombre de sonnets qu'on lui adressa lorsqu'il étoit de quartier à la cour, le prix fut adjugé à celui qu'avoit fait monsieur l'abbé Petit de Dijon. Le voici :

Que voit-on ici-bas ? Erreur, haine, cabale :
 Aux vices les plus noirs nous payons tous tribut :
 La vie en vains projets se consume & s'exhale,
 On n'y néglige rien, si ce n'est son salut.
 Voyez l'ambition, comme un nouveau dédale,

Tout tenter, tout mouvoir pour venir à son but :
 Il fait mettre à profit jusqu'au moindre intervalle,
 Mais il ne pense à Dieu non plus qu'à Belzébuth.

L'avare comme lui croit tout un paradoxe ,
 Sa foi , sa loi , son soin , c'est à chaque équinoxe
 De renfler son calcul d'un nouveau numéro.

Dieu rit de tels projets , la mort vient à la sape ,
 Avare , ambitieux , prince , roi , prélat , pape ,
 La voici , qu'êtes-vous ? Hélas ! moins qu'un zéro.



Quoique ce sonnet ait remporté le prix , il y eut quelques autres qui furent applaudis par les habiles connoisseurs qu'on avoit pris pour juges. Tous convinrent & décidèrent même que la piece qui fuit approchoit le plus du prix contesté. Nous nous dispenserons néanmoins d'en nommer l'auteur , pour ne pas blesser sa modestie , quoique son nom ne soit pas ignoré de beaucoup de gens d'esprit qui font cas de son mérite & de ses heureux talens.





AUTRE SONNET

SUR LA MORT.

C
ONTRE la Parque en-vain tout le monde cabale ;
A la faux en naissant chacun doit un tribut ;
Mais contre cette loi , lorsqu'en plainte on s'exhale
Le soin le moins pressant est celui du salut.

Aussi vains en projets que le fils de Dédale ,
La folle ambition des mortels est le but :
Sans penser qu'un moment peut remplir l'intervale
Que le ciel avoit mis entr'eux & Belzébut.

Esprits-forts , vous traitez ceci de paradoxe ,
C'est un point cependant plus sûr que l'équinoxe :
De vos lâches forfaits Dieu fait le numéro.

La mort vient à grands pas , je la vois qui nous sàpe ,
Songez qu'en cet instant le monarque & le pape ,
Quand ils ont mal vécu , ne sont plus que zéro.

F I N.

